

MINOS

COMMUNIONS

*D'après les souvenirs d'enfance
de "Manu"*



COMMUNIONS

« Pour devenir sage, apprends à écouter les chiens sauvages qui aboient dans ta cave. » Nietzsche.

Préface

Communions provient des demandes et des suggestions de plusieurs lecteurs après la publication de « Pascal », dans *Un ange passe*, mais il a été principalement écrit d'après les souvenirs d'enfance de « Manu ».

Les lieux et les personnages ont été changés, les scènes, réécrites, et ainsi, même si cette histoire s'inspire de faits réels, il s'agit bien d'une fiction.

Entre-temps, Manu a rédigé lui-même ses souvenirs et les a publiés sur « Histoires Taboues » (sous le nom de « Manu76 »). Il est donc probable qu'il y ait des doublons entre son texte et le mien.

Mais *Communions* emprunte aussi à d'autres correspondants, aux récits qu'ils m'ont faits de leurs expériences, et je veux remercier ici pour leurs participations Gaëtan, Philippe, Svetlana, et, encore une fois, Manu sans qui ce texte n'aurait pas existé. Je ne peux malheureusement pas les citer tous, certains ayant interrompu leurs échanges avec moi, et je ne sais si je peux les mentionner. Quelques-uns m'ont aidé d'un mot, d'autres m'ont proposé une scène, et A. (elle se reconnaîtra j'espère) m'a donné le point de départ à partir duquel j'ai conçu ma protagoniste.

Enfin, un merci tout particulier à ceux de mes « avant-lecteurs » qui ont aussi enrichi ce texte de leurs commentaires et de leurs suggestions : Jan qui a eu un premier état, Torpille, un second, Titi qui en a fait la dernière relecture.

Par rapport à la version publiée en mai-juin 2019 sur « Histoires Taboues », celle-ci a été relue entièrement, l'expression en a été retravaillée, et une scène a été ajoutée au chapitre 12.

Minos (novembre 2019).



Avertissement

Cette histoire présente un personnage qui trouve naturel de battre et d'user sexuellement d'un jeune garçon. Cela ne reflète en rien mon opinion : je considère que toute violence faite à un être vivant est haïssable et doit être poursuivie.

Le plaisir d'une fiction est de vivre dans l'imaginaire des événements qui n'existent pas, et qui, dans la réalité, ne devraient pas exister. Je reprendrai ici une comparaison maintes fois utilisée : le fait de suivre le déroulement d'un meurtre, dans un roman ou dans un film policier, ne doit pas inciter à commettre de meurtres.

PROLOGUE

Au travail, sur mon bureau, j'ai la photo d'un jeune garçon. Je la regarde souvent. Et comme il fixe l'objectif, j'ai l'impression qu'il me regarde aussi. Il est assez beau, avec ses cheveux bruns, lisses et droits, légèrement éparpillés sur le front et les oreilles, ses yeux d'un bleu sombre, marqués d'un petit reflet qui donne son intensité au regard – un regard sérieux, un peu grave, comme s'il redoutait ce qu'il va advenir de lui, mais sans déterminer précisément quoi. Je lui trouve un air de victime, on dirait qu'il se sait livré à des forces qui le dépassent. Cependant, on ne distingue pas bien dans ce sort qui l'attend la part qu'il accepte de celle qu'il appréhende ; on le sent implorant et résigné à la fois. Les sourcils sont légers, un peu transparents, très doux. Les lèvres, délicatement charnelles, droites, ne sourient pas, mais ne sont pas non plus déformées par l'anxiété ; elles sont neutres, dans l'expectative. Le torse, étroit, moulé dans un tee-shirt qui laisse les bras nus, gris clair rayé de noir à la manière des maillots marins, est dans cet état de développement parfait où il a déjà pris quelque vigueur – on le sent ferme, redressé, – mais n'a pas encore de carrure – la main d'un homme en couvrirait facilement l'épaule... Et en fait, depuis toutes ces années que je le regarde, je le trouve toujours aussi beau ; très beau, même ; touchant ; très émouvant.

Ce n'est pas très original de mettre une photo sur son bureau, la plupart des gens au travail ont celles de leur femme et de leurs enfants, mais les collègues savent bien que je suis ne suis pas marié. Je leur ai dit qu'il s'agissait du fils de ma sœur, un neveu mort à douze ans d'une malformation cardiaque, et tout le monde s'étonne de voir combien il me ressemble. Heureusement, ils ne connaissent pas ma sœur...

J'ai choisi d'avoir cette photo sous les yeux, car d'abord je me trouve plutôt attirant, bien plus en tout cas que dans mon corps d'adulte – et en ce sens effectivement celui qui est sur la photo au-

jourd'hui est mort. Mais surtout parce qu'elle me rappelle la période la plus excitante de ma vie, même si elle fut aussi la plus éprouvante. Je ne sais plus qui l'a prise ; pas ma mère qui n'avait pas le souci de m'immortaliser ; peut-être ma tante Jocelyne. Ce dont je suis certain c'est que, à cette époque, je suçais déjà mon beau-père.

*

La rue de la Grande Chaussée à Lille était prise de l'enfièvrement d'un mercredi, deux semaines avant Noël, quand tout le monde faisait ses courses accompagné d'enfants surexcités. Emmanuel, lui, s'était arrêté devant un magasin de vêtements.

Marine ne serait jamais entrée dans une boutique aussi chère. La vitrine encadrée de bois sombre et verni, impeccablement propre, décorée de guirlandes, de boules rouges et brillantes, de branches de sapin givrées à blanc, présentait des vêtements de marque, des pulls Ralph Lauren, des chaussures Bally, des chemisettes pliées au cordeau. Sous le nom, *Au Trésor de la famille*, s'inscrivait en lettres dorées *Maison créée en 1910*. Mais les affichettes en blanc sur rouge *Soldes - 50 % !* l'alléchèrent.

Elle poussa la porte. « Viens, Emmanuel. On va jeter un coup d'œil. »

Elle était entrée comme ça, sans raison, sur un coup de tête, et le carillon qui résonna lui donna un avant-goût de luxe et de confort. Le vendeur étant déjà occupé avec une cliente et son petit garçon, et elle en profita pour musarder parmi les rayons.

Entendant malgré elle la conversation, elle apprit que la dame parlait le lendemain à la neige et qu'elle venait in extremis acheter un pull d'hiver pour son fils. Elle était assez corpulente, coiffée de cheveux bruns permanentés, et les grosses boucles marron de son manteau en mouton la faisaient paraître plus ronde encore. Son fils, qui devait avoir une dizaine d'années, sans doute un an de moins qu'Emmanuel, se tenait près de cette masse frisée, et il en semblait d'autant plus mince, plus fluet, plus délicat. Avec ses cheveux blonds et raides éparpillés de biais sur son front, son petit minois d'écureuil, ses yeux vifs et éveillés, il formait un contraste assez comique avec sa grosse dondon de mère. Il était habillé d'un sweat-shirt bleu sombre barré horizontalement de deux larges bandes blanche et rouge, dont les couleurs tranchées rappelaient celles de Mondrian, et d'un jean délavé, marqué de zones plus claires sur le devant des cuisses et sous les fesses, qui avait dû coûter bien plus cher qu'un brut !... Malgré elle, Marine se comparaît, elle avec son fils, à la cliente avec le sien, et, si leurs silhouettes avaient peut-être la chance d'être moins disproportionnées, elle ressentait que la médiocrité de ses revenus se dévoilait

dans leurs tenues : son salaire étriqué d'infirmière de « classe supérieure » ne faisait pas d'elle la cliente naturelle d'une telle boutique. Amèrement, elle mesura encore une fois tous les échelons sociaux que son divorce avec Bernard lui avait fait dégringoler.

La dame choisit un pull jacquard dont le col montant était fermé par un court zip, rouge garance, orné de bandes de vaguelettes géométriques blanches. Rien qu'en le regardant, elle savait qu'elle n'aurait pas pu le payer à Emmanuel, même soldé.

« Je vais le lui faire essayer, madame », dit le vendeur. Puis, s'adressant au jeune garçon : « Comment t'appelles-tu, mon petit ?

– David », murmura-t-il avec déplaisir.

« Eh bien, David, viens avec moi. » Et il l'entraîna en lui posant la main sur l'épaule.

À ce moment, Marine flânait à côté de la caisse, où se trouvait aussi la cabine d'essayage, et le vendeur la croisant lui fit, de ses yeux légèrement globuleux, un signe entendu qui signifiait « je suis à vous dans une minute... » Puis il tira le rideau derrière lui.

Elle fut alors surprise de remarquer, au-dessus d'elle, deux miroirs circulaires, dont le premier permettait de surveiller le magasin, tandis que le second offrait pour qui se tenait là une vue plongeante dans la cabine, sans doute utile pour vérifier que les clients ne dérobaient pas des accessoires, mais tout de même très indiscreète ! Malgré sa gêne, elle s'abandonna au plaisir indélicat de découvrir ce à quoi elle n'aurait pas dû assister. Elle fut également étonnée en constatant que le vendeur retirait lui-même le sweat-shirt de son jeune client, lequel avait pourtant largement l'âge de se déshabiller seul. Piquée par elle ne savait quelle curiosité, elle continua d'observer la scène. Elle vit l'homme présenter le pull au garçon, maintenant en tee-shirt blanc, le lui passer par la tête, l'aider à y enfiler les bras, et le descendre sur le buste en l'ajustant soigneusement aux hanches. Elle trouvait qu'il avait des gestes très familiers : à tout bout de champ il le prenait par l'épaule, ou par le coude, le plaçant comme ci ou comme ça et l'examinant avec une attention soutenue ; il se permit même de le recoiffer du bout des doigts, repoussant les mèches blondes qui avait été légèrement ébouriffées. Enfin, après une dernière caresse sur la joue, il rouvrit le rideau.

Elle s'écarta aussitôt afin qu'on ne la surprît pas lorgnant le miroir, et elle reprit sa déambulation. Du coin de l'œil, elle vit le vendeur ramener le garçon à sa mère en le conduisant devant lui, la main posée en haut de son dos, presque sur la nuque. C'était écœurant : ce commerçant était un pédéraste !... Elle fut troublée en se rendant compte que son cœur battait plus vite ; elle se sentit oppressée ; ce qu'elle venait de surprendre l'avait mise mal à l'aise.

Elle l'observa discrètement pendant qu'il faisait l'article à sa cliente. L'homme avait plus de la quarantaine, une tête ronde avec un nez qui s'avancait, un menton trop petit qui plongeait vers le cou ; il était souriant, ses yeux qui frisaient lui conféraient quelque charme, toutefois les dents du dessus portées en avant lui faisaient une allure de raton laveur. De façon indistincte, il transpirait de lui quelque chose de vicieux. Elle le voyait qui continuait de toucher le garçon, arrangeant le col du pull, ou le lissant sur le torse, ou retournant le bas d'une manche, et tout cela devant la mère qui semblait n'y rien trouver à redire. Elle fut confuse de se rendre compte qu'elle était fascinée par la scène, attirée comme ces badauds qui s'attroupent dans la rue autour d'un accident.

« ... C'est parfait pour la neige... Vous voulez qu'il essaie un pantalon fuseau ?... Un noir ? Cela irait bien avec le pull rouge... C'est le moment d'en profiter, avec les soldes. Cela ne vous engage à rien, de toute façon. »

Sur un léger hochement de la femme, il reprit le garçon par l'épaule. « Viens, David... » La mère eut un mouvement pour les suivre, mais il l'en dissuada d'un regard entendu : « Laissez-moi faire, j'ai l'habitude. » Il attrapa un pantalon au passage, et ils retournèrent dans la cabine.

Marine se replaça sous le miroir, feignant d'examiner sur un présentoir les rangées de paires de chaussettes. Comme une voleuse, elle jeta un coup d'œil à la femme et, comme celle-ci musait à l'autre bout du magasin sans lui prêter attention, elle releva les yeux. Elle se sentit rougir.

Le vendeur venait de tirer le rideau. « Tiens, défais-toi, mon petit David. » Mais il n'avait pas fini sa phrase qu'il lui avait déjà porté les mains à la taille, lui soulevait le pull, déboutonnait son jean avec des gestes vifs et adroits. Marine était frappée de voir comment le garçon se laissait faire. Elle comprit que cet homme possédait une autorité naturelle, un véritable ascendant ; c'était un dominateur... Quand il abaissa le pantalon et que les minces cuisses apparurent, sortant du petit slip blanc, elle eut l'impression d'assister à une scène indécente et faillit détourner les yeux. Mais une étonnante instance en elle les lui fit garder sur le miroir.

« Assieds-toi... » Le garçon se mit sur le banc, l'homme plia un genou au sol, et il lui défit les lacets des baskets avec une habileté professionnelle. Tandis qu'il les lui retirait, elle vit comme il en profitait pour enfermer dans ses mains les pieds gainés par les chaussettes bleu marine, pour les palper, les caresser sans vergogne. Les façons de cet homme étaient franchement libidineuses ! Il acheva de le débarrasser du jean, puis il présenta le fuseau et en enfila les jambes en les engageant jusqu'aux mollets. « Tiens, relève-toi, mon petit bonhomme. » Il

tira lui-même le pantalon élastique sur les hanches et l'ajusta en y faisant entrer le tee-shirt. Il le boutonna à la taille, remonta la fermeture Éclair – et il prenait son temps, ses doigts voletaient autour du pantalon en feignant de s'assurer qu'il fût parfaitement en place. Il rabattit le pull, puis il l'examina de face et de dos, vérifiant que tout allait bien.

« David, dépêche-toi... »

Marine sursauta. Elle n'avait pas remarqué que la femme était revenue à côté d'elle !

« ... Nous devons encore aller chercher les billets... »

Elle s'était aussitôt écartée, effrayée comme si on l'avait prise en flagrant délit. Elle s'avança dans le magasin. Elle se demandait pourquoi elle était restée à regarder cette scène impudique. Cet homme était typiquement du genre dont Bernard avait une sainte horreur. S'il avait été là, il serait sorti de ses gonds, il aurait été capable de casser la figure de cette chochette !... Elle chercha soudain Emmanuel des yeux comme s'il était en danger. Mais il circulait, insouciant, examinant les beaux habits qui devaient lui faire envie, naturellement : il n'en avait jamais eu d'aussi chers. Elle fut mortifiée en se rendant compte que ceux qu'il portait étaient à l'évidence bien plus simples, pour ne pas dire médiocres, que ceux qui se vendaient dans cet endroit – ou même ceux avec lesquels était arrivé ce David.

Quand la mère eut validé le pantalon également, le vendeur ramena le garçon dans la cabine pour qu'il se changeât. Cette fois, Marine ne chercha pas à savoir ce qui se passait derrière le rideau.

La cliente paya, prit le grand sac de papier brillant qui contenait ses emplettes, et partit en remmenant son fils. Se doutait-elle qu'il s'était fait tripoter par cet homme ? À moins qu'elle ne trouvât cela naturel ?... Certaines mères avaient peut-être envie de confier leur enfant à un pédéraste – pour qu'il n'allât pas avec une autre femme qu'elles !

Le vendeur s'était tourné vers elle. « Puis-je vous aider, madame ? »

Sans l'avoir prémédité, elle répondit : « Euh... Je voudrais un pantalon en velours, s'il vous plaît. »

Pourquoi avait-elle demandé cela ? Elle savait bien que de toute façon elle n'achèterait ni pantalon ni rien d'autre.

« Bien sûr. Quelle couleur préféreriez-vous ? »

Elle fut prise de court, jeta un coup d'œil aux rayons, répondit au hasard : « Un vert bronze, vous auriez ? »

– Naturellement. Je vais le lui faire essayer. Venez par ici, jeune homme. »

Brusquement, elle comprit qu'Emmanuel allait entrer seul avec le vendeur dans la cabine, et qu'à son tour il y serait déculotté par le pédéraste ! Pourquoi avait-elle justement choisi de lui faire essayer un pantalon ?! Elle rougit, mais ne dit pas un mot pour arrêter l'homme qui prenait Emmanuel par l'épaule, qui l'entraînait avec lui. Elle était saisie par une sorte de sentiment dédoublé, comme dans une hallucination, partagée entre la nausée à l'idée des attouchements indiscrets que son fils allait subir et l'étrange besoin d'accomplir une profanation. En le voyant entrer dans la cabine, elle eut une espèce de vertige : elle avait l'impression de l'avoir livré ; d'avoir scellé un pacte avec le Diable.

Elle ne retourna pas devant le miroir. Mais ce fut pire : elle imagina ce qui se passait derrière le rideau – les mains de l'homme sur Emmanuel, qui le déshabillent, qui le touchent, qui parcourent l'intimité de son corps, comme elle-même ne le faisait plus depuis longtemps... Elle avait la bouche sèche ; son cœur battait à ses tempes... Elle finit par mettre un mot sur ces images : un abus ; les prémices d'un abus sexuel. Pourquoi avait-elle fait cela ? Elle ne comprenait pas d'où cela lui était venu. Elle était en train de fantasmer sur le fait d'offrir Emmanuel à un homme ! Jamais elle n'avait rien ressenti de semblable. Cette pulsion était surgie d'un coup du plus profond d'elle.

Elle releva les yeux au moment où ils sortaient de la cabine. Elle le découvrit dans son nouveau pantalon, et elle essaya de se conduire comme une cliente, posa des questions inutiles : « Redites-moi le prix ?... »

– Quatre cent soixante-dix francs, madame. Mais il est soldé à trois cents.

– Vous ne croyez pas qu'il faudrait une taille au-dessus ?...

– Je ne crois pas. Mais je peux lui faire essayer.

– Ne vous donnez pas cette peine...

– Je suis là pour cela... »

Il attrapa un autre pantalon et, prenant Emmanuel par la nuque, il l'entraîna dans la cabine. « Viens, mon petit ami. »

Pendant ce second essayage, elle eut le temps de se convaincre qu'elle venait sans doute de trouver ce qu'elle cherchait depuis très longtemps.

*

Emmanuel se faufila sous la couette et, allongé sur le dos, il la tira sur lui jusqu'au menton avant d'éteindre la lampe de chevet. Puis il attrapa sur l'étagère son « Valentin », le gros ours en peluche qui avait veillé sur lui depuis sa naissance, et il le coucha à côté de lui, le serrant dans le creux de son bras gauche – passant outre les observations

de sa mère qui n'appréciait guère qu'il le prît pour la nuit. Il mit les mains à la taille, tira sur le lacet qui fermait son pantalon de pyjama, et l'écarta. Sa main vint sur ses jeunes organes, flexibles comme des fleurs nouvelles, et il commença de les fouler lentement pour les réveiller. Il rabattit Valentin sur sa tête et s'enfonça le visage dans son doux pelage...

Le garçon suit la femme au manteau de fourrure frisée qui avance directement jusqu'à la caisse. Il a une dizaine d'années, des cheveux blond clair, plutôt courts, et l'on sent que le désordre de ses mèches ramenées en biais sur le front est le fait d'un coiffeur chic. Son visage, où des cils très bruns s'abaissent sur les joues, affiche de la mauvaise humeur, comme s'il était gêné d'être là, comme s'il ne voulait pas qu'on lui prête attention. Il porte un sweat bleu sombre, traversé en haut de deux barres horizontales, blanche et rouge, et un jean *stone washed* dont les plis se focalisent autour de la braguette.

Le commerçant les accueille affablement, il échange avec la femme un sourire de connivence, puis il examine le garçon attentivement. Enfin il hoche la tête. Il ouvre son tiroir-caisse, en sort une enveloppe et la fait discrètement passer à la femme. Elle l'entrouvre, compte rapidement de ses mains gantées une liasse de grosses coupures, puis la fait glisser dans son sac. À son tour, elle hoche la tête et, se tournant vers le garçon, elle lui dit : « Va avec monsieur, David : il va te faire essayer un pantalon. Pendant ce temps, je vais faire une course. À tout à l'heure. »

L'homme contourne le comptoir, raccompagne la femme jusqu'à la porte, et, quand elle est partie, il referme en retirant le bec-de-cane. Puis il revient au garçon qui l'attend, lui pose la main sur l'épaule, et il l'entraîne vers la cabine d'essayage...

Rien qu'à l'idée de ce geste caressant et pervers, qu'il avait lui-même subi l'après-midi, l'organe d'Emmanuel acheva d'un coup de se tendre. Il saisit sa petite pointe entre le pouce et l'index, et la fit rouler dans un mouvement rapide. En même temps, il enfonça Valentin sous la couette, jusqu'à le fourrer entre ses cuisses. Il adorait en sentir la caresse, à cet endroit-là en particulier, cela lui procurait des impressions extraordinaires...

Après avoir tiré le rideau de la cabine, l'homme lui tapote affectueusement la joue et lui prend le menton en souriant. « Tu es mignon comme tout, mon petit bonhomme !... »

Il détestait cette formule que le vendeur avait employée avec lui mais, bizarrement, cela l'excitait de l'imaginer utilisée pour un autre...

Il lui passe la main dans les cheveux, éparpillés comme des blés fauchés, et il le taquine en le décoiffant, avant de déclarer : « Allons,

je m'occupe de toi. » Lui soulevant le bas du sweat, il défait le premier bouton du jean, puis ceux de la braguette en suivant.

L'homme, qui s'est assis sur le banc, lui baisse le pantalon sur les cuisses. David s'étonne de ne pas voir préparé le pantalon qu'il est supposé essayer, mais il se laisse faire. Cependant, il est choqué quand le vendeur lui glisse soudain les mains le long des hanches, lui chiffonne le slip dans ses doigts un peu adipeux, et l'abaisse sous ses fesses.

Avant qu'il ne réagisse, l'homme le saisit par la taille et l'attire sur ses genoux. « Viens, mon petit David, il faut faire d'abord une petite préparation... Tu vas comprendre. » Tranquillement, il lui prend le petit organe et le fait aller dans ses doigts à un rythme rapide. Le garçon incrédule veut se relever, s'écarter, mais l'homme lui passe le bras gauche dans les reins et le retient. « Ta-ta-ta, mon petit David, si tu gigotes ça ne marchera pas... »

Le garçon sent alors des impressions douloureuses venir en lui – les mêmes que celles dont Emmanuel commençait d'être envahi à cet instant –, il se cambre en arrière, ça monte, ça monte, c'est de plus en plus fort, il pousse un cri, ça y est, il est renversé, plusieurs secousses le transpercent et, aussitôt après, un voile noir tombe devant ses yeux. Il perd connaissance.

L'homme ricane : « Toujours aussi efficace ! Même pas besoin de chloroforme ! » Il allonge le garçon inconscient par terre, sur une trappe. Puis il va déclencher un mécanisme...

Emmanuel écarta la main pour ne pas finir trop vite, et il inspira profondément. Pendant un moment, il caressa sa petite raideur plus lentement, tout en serrant Valentin entre ses jambes dans une pulsation régulière et intense. Puis il la reprit à pleine main et la fit coulisser dans sa paume...

Quand le garçon se réveille, il se trouve dans le noir. Soudain une lumière l'éblouit. Il se rend compte alors qu'il est dans une cave, enfermé dans une cage ; on lui a retiré son pantalon, ses baskets, et son slip est à demi baissé ; il le remonte aussitôt. Tandis qu'il reprend ses esprits, il se demande comment il est arrivé là. Il se souvient de la cabine d'essayage, et il découvre une trappe au plafond : est-ce par là qu'on l'a fait descendre ?

Il s'aperçoit soudain que l'homme est devant lui et le contemple méchamment de ses yeux globuleux. « Alors ? Remis de tes émotions ? » Il ricane.

Il ouvre la cage. Tandis que le garçon se déplie pour en sortir, il lui annonce : « Nous allons maintenant préparer la lettre de demande de rançon ! »

Il comprend à ce moment le pourquoi de tout ce qui vient de lui arriver.

« Allons ! Déshabille-toi. »

Mais David le regarde avec effroi, sans ébaucher un geste, incapable de comprendre pourquoi il faudrait se déshabiller pour écrire une lettre !

L'homme attrape un fouet de cuir, et il le fait claquer devant lui. « Tu veux y goûter ?... Non ? Alors dépêche-toi. »

Affolé, David se dépêche de retirer son sweat.

Mais l'homme insiste : « Torse nu ! »

Tremblant de frayeur devant la lanière de cuir qui se balance en face de lui, David retire son tee-shirt blanc.

« C'est bien... » L'homme l'attrape par l'épaule, le fait avancer et, lui prenant les poignets, il les lui passe dans des menottes. Elles sont attachées à une chaîne qui pend du plafond, et, quand il la tire, David est obligé de lever les bras.

Il reprend le fouet, et il fait le tour du garçon, en slip et chaussettes blancs, tout en lui passant la main sur la poitrine, sur le flanc tendu que la position dévoile, comme pour l'apprécier, pour le jauger. Il refait claquer la lanière. « Mais tu vas y goûter tout de même ! » Il a un rire aigrelet. Sa main lui descend depuis la nuque jusque sur les reins, suivant le vallon de la colonne vertébrale. « Car nous allons maintenant convaincre tes parents de payer au plus tôt... ! » Il lui tapote familièrement les fesses, prises dans la petite culotte, il les palpe un moment, les serre dans ses doigts.

Enfin, il se recule d'un pas, il lève le bras, et il lance la lanière de cuir sur le dos exposé devant lui. Le garçon hurle de douleur ! Il est brusquement empli d'épouvante : il n'a jamais connu un traitement pareil !

L'homme le fouette depuis les épaules jusqu'aux reins, et de longues balafres rouges marquent le corps mince et fragile. Le garçon pousse des cris désespérés, il se tortille au bout de la chaîne, il pleure, il supplie d'arrêter. Mais cela ne fait qu'exciter l'homme davantage.

« Je ferai ensuite une photo de toi. Et j'expliquerai à tes parents que, tant qu'ils n'auront pas payé, tu seras de nouveau fouetté, chaque jour, et chaque jour plus cruellement... » Et il relance le fouet.

David n'écoute pas, il se tord à chaque coup, il pousse des hurlements déchirants...

À ce tableau, Emmanuel n'en put plus, il se crispa, se tendit comme une planche, cisillant entre ses cuisses raidies son ours en peluche intensément et se mordant les lèvres pour retenir les gémissements douloureux qu'il craignait toujours d'être entendus. Il fut agité de plusieurs soubresauts, et il connut de nouveau cette défaillance, cette disparition de soi, ce délicieux anéantissement ; une nouvelle fois, il s'y laissa sombrer.

*

Je me souviens d'avoir été surpris de retourner, plusieurs mercredis d'affilée, au « Trésor de la famille » alors même que les soldes étaient finies et que les prix, qui n'étaient plus barrés sur les étiquettes, avaient repris leur envol. J'ai assez rapidement ressenti que ma mère avait du plaisir à y aller, même si elle n'achetait que rarement des articles, et surtout pour ma sœur : elle lui choisissait une jolie petite robe, tandis qu'elle me prenait une paire de chaussettes ou deux – grâce à quoi, toutefois, j'ai pris l'habitude d'avoir de belles chaussettes, épaisses et de bonne qualité, goût que j'ai gardé jusqu'à aujourd'hui : je déteste celles avec des élastiques qui creusent la cheville, ou trop fines qui ne restent pas en place et bouchonnent lamentablement.

Le propriétaire du magasin m'appelait maintenant « mon petit Emmanuel », et à notre arrivée me gratifiait d'une caresse sur la joue qui avait le don de m'écœurer. Mais il n'en avait cure et, si je parvenais à m'esquiver, il me rattrapait, m'enfermait le visage entre ses mains, et m'embrassait sur le front en me traitant de « petit diable qui ne veut pas dire bonjour ! » Je trouvais cela répugnant. Ma mère me réprimandait et me demandait de bien vouloir être poli avec « monsieur Delahaye ». À chaque fois, je me rappelais le fantasme que je développais fréquemment, depuis le jour de notre première visite, et je n'arrivais pas à démêler mes sentiments, je ne comprenais pas pourquoi ses mains adipeuses me dégoûtaient quand elles me touchaient, et pourquoi m'excitait l'idée de les voir sur un autre.

Ces visites répétées au magasin m'ennuyaient, je ne faisais pas attention aux conversations de ma mère avec ce commerçant, et, quand ne se présentait aucune cliente avec un jeune garçon à mon goût, je préférais regarder au travers de la vitrine les passants qui allaient et venaient dans cette rue fréquentée. Je ne me suis donc pas rendu compte de l'évolution de leur relation.

Jusqu'à un samedi soir où ma mère nous a fait, ma sœur et moi, manger plus tôt que d'ordinaire et nous a dit qu'elle avait un invité pour le dîner. Sitôt notre repas terminé, elle nous a envoyés nous mettre en pyjama, alors qu'il n'était pas huit heures. Nous n'avons pas moufté, car ma mère ne recevait pratiquement jamais, à part sa propre mère et sa sœur, et ce petit événement était d'autant plus surprenant qu'elle nous avait annoncé que l'invité serait... monsieur Delahaye ! Je me souviens d'avoir eu à cette nouvelle un sentiment étrange : ainsi ce vendeur n'était pas confiné dans sa boutique, attaché à ses rayonnages, il pouvait en sortir, et, encore plus étonnant, il pouvait quitter l'anonymat de la rue et entrer dans notre intimité familiale ; il pouvait devenir un « ami » de ma mère ! C'était très bizarre, comme des uni-

vers parallèles qui paraissaient faits pour se côtoyer et qui soudain s'interpénétraient.

*

Armand prit le bouquet de fleurs posé sur le siège à côté de lui, et il sortit de la R16. Il s'avança en examinant le ruban ininterrompu des petites maisons en briques à un étage, chaulées de blanc, rincées par le crachin nocturne de mars. Il finit par trouver le numéro 7, et il s'arrêta un instant, ému : il pensait que derrière cette façade modeste se cachait un petit trésor.

Il vérifia le nom sur l'étiquette : *TOURNEUR*. Il pressa la sonnette, et un faible grésillement, comme à bout de forces, retentit à l'intérieur. Il entendit quelque remue-ménage qui ressemblait à des injonctions de dernière minute, un pas pressé, cadencé par des talons sur du carrelage, et la porte s'ouvrit.

Marine Tourneur était décidément une bien jolie femme. Plus jeune que lui, sans doute sur la fin de la trentaine, ses cheveux blonds coiffés en arrière dans une stricte queue de cheval la rajeunissaient encore et lui donnaient une allure de jeune fille. Ses yeux noirs, son air décidé, vif et retenu à la fois, trahissaient une énergie qu'elle semblait brider par convenance seulement. Des sourcils droits, estompés aux extrémités, auxquels répondait une bouche neutre, aux lèvres symétriques, fines et délicatement charnelles à la fois, marquaient d'ordinaire comme une sorte de distance, de prudence par rapport au monde qui l'entourait. Mais elle arborait ce soir-là un sourire un peu intimidé qui relevait légèrement ses joues, fermait à peine ses yeux, et dont elle l'accueillait avec aménité. Elle portait une robe noire échancrée en rond dont la ligne mettait en valeur sa poitrine, pas très volumineuse mais saillante, et, autour de son cou, une chaînette retenait une petite croix dorée qui reposait sur la naissance des seins. Il était évident que bien des hommes devaient en pincer pour elle. Il s'étonna encore de cette invitation.

Elle s'effaça pour le laisser s'avancer : « Entrez, monsieur Delahaye... »

Il s'avança. « On se fait la bise ?... Et appelez-moi "Armand", n'est-ce pas, tout simplement. »

Il entra dans la salle de séjour. Il n'eut pas le temps de jeter un coup d'œil au décor, il fut aussitôt captivé par la fine silhouette qui s'avançait vers lui, en pyjama bleu ciel. C'était la première fois qu'il voyait le petit prince chez lui, et surtout dans cette tenue intime qu'il ne lui connaissait pas, qui le rendait plus vulnérable, plus fragile, tel un bernard-l'ermite dépossédé de sa coquille. Le jeune garçon vint à

lui lentement, intimidé. Bravement, il se haussa pour se préparer à recevoir un baiser. « Bonsoir... » fit-il de sa charmante voix de fillette.

Attendi, Armand plongea le regard dans les yeux d'un bleu sombre, brillants comme des agates. « Bonsoir, mon petit Emmanuel ! » fit-il en lui prenant le visage entre ses mains. « Comment vas-tu ? Je suis content de te revoir... » Dans le creux de ses paumes, il était doux comme un nounours.

Il se pencha et, lui glissant ses mains dans le cou, il l'embrassa sur les deux joues. Il avait une chair sensuelle, une peau de pêche, veloutée comme l'intérieur d'une coquille d'œuf. Il le sentait contracté sous ses doigts, il avait bien compris qu'il détestait ces familiarités, mais il s'en moquait, devant sa mère il n'oserait pas se dérober, et il en profita pour laisser ses doigts descendre sur le col du pyjama, venir sur les épaules prises dans la flanelle de coton, fines et fragiles encore. Puis il se redressa en lui souriant, tout en continuant de faire voyager ses mains sur les bras légèrement raidis, feignant de ne pas remarquer les yeux qui se détournaient pour masquer le rejet dont ils étaient emplis.

Il fut distrait de sa contemplation en entendant arriver le trot menu d'une petite souris, et il fallut qu'il s'y intéressât. « Ah ! Chrétienne ! Bonsoir, ma chérie. Comme tu es jolie. » Il lui disait ce qu'il aurait voulu dire au précédent.

Il la prit par le visage et l'embrassa pareillement, mais il ne se permit pas les mêmes privautés. Cette petite noirette, très mignonne, de deux ans plus jeune que son frère, était un mystère pour lui. Avec ses longs cheveux noirs, lisses comme les sillons d'un disque en vinyle, et ses traits à l'évidence métissés asiatiques, elle ne ressemblait ni à sa mère, ni à son frère. Son prénom aussi était tellement peu usité, si étrange avec son physique eurasiatique. Il savait Marine depuis longtemps divorcée : la petite était-elle venue plus tard, d'une rencontre éphémère ? L'avait-elle adoptée ? Ils n'étaient pas encore arrivés à une intimité suffisante pour le savoir.

*

Après le dîner, Marine s'étant excusée de n'avoir pas de liqueur, elle avait proposé une tisane qu'il avait acceptée volontiers. À mesure que l'heure s'avancait, il l'avait sentie de plus en plus nerveuse, tendue, au point qu'il s'était demandé si elle ne regrettait pas cette invitation, si elle n'espérait pas le voir rentrer au plus vite chez lui. Elle parlait de choses et d'autres, toujours insignifiantes, sans jamais rien évoquer de personnel, sans raconter sa vie véritablement – ce qu'elle avait pourtant commencé de faire lors de leurs précédentes rencontres. Il avait l'impression qu'elle reculait, qu'elle reprenait de la distance ;

pendant qu'elle buvait sa tisane, elle resta même carrément silencieuse.

Déçu, il se préparait à prendre congé, quand tout à coup elle redressa la tête et le regarda droit dans les yeux. Il comprit qu'elle allait se jeter à l'eau.

« Armand... Vous devez vous demander pourquoi je vous ai proposé de venir... »

– Mais non, » fit-il en pensant qu'elle voulait s'excuser de cette piètre conversation, « ce fut un plaisir... »

– Je vous dois une explication... » Elle parut chercher ses mots, comme si elle ne savait par où commencer. « Vous savez que je suis divorcée – depuis plus de huit ans maintenant... »

Il fit un rapide calcul : Emmanuel avait onze ans ; Chrétienne devait en avoir neuf ; ainsi, la naissance de la petite avait plus ou moins coïncidé avec cette séparation...

« ... Depuis, je vis seule avec mes deux enfants. J'ai dû m'installer ici, à Wattignies, où j'ai trouvé un loyer correspondant à mes moyens. Mais c'est très compliqué. L'hôpital m'impose des horaires irréguliers, souvent des gardes la nuit, les week-ends... »

Elle lui avait déjà dit qu'elle était infirmière dans un service d'urologie...

« ... Ma sœur habite Roubaix, mais je ne peux pas la faire venir tout le temps, alors je suis obligée de faire appel à des baby-sitters. Et, en grandissant, les enfants en profitent, ils deviennent de plus en plus difficiles à contrôler – surtout Emmanuel. Mon ex-mari, Bernard, est chirurgien et, après m'avoir quittée, il a pris un poste dans le service urologie d'un hôpital à Boston. Il fait de loin en loin un bref séjour en Europe et, inversement, il invite parfois Emmanuel à venir aux U.S.A. pour les vacances – quand il n'en est pas empêché par un séminaire ou d'autres obligations professionnelles. Mais en vérité il ne voit son fils que bien rarement... Ce n'est plus tenable. Emmanuel a besoin d'un père qui le recadre. » Elle hésita de nouveau, puis elle le regarda dans les yeux. « Une fois, vous m'aviez confié que, de votre côté, quelquefois, la solitude vous pesait... »

Il hocha la tête distraitement. Depuis le moment où il avait commencé de deviner où elle voulait en venir, il retenait son souffle. Il n'osait y croire.

« Je vais vous le dire tout net... en toute franchise... En fait, je cherche quelqu'un pour vivre avec moi... "Avec nous", devrais-je dire. »

C'était donc bien cela !

« ... Et... comme, vous aussi, vous vivez seul – en fait, je ne sais pas quelles sont... les circonstances, mais peu importe, je ne veux pas

être indiscreète –, j'avais pensé... je me demandais... excusez la crudité de ma question... mais, voilà : éventuellement... envisageriez-vous que nous unissions nos solitudes ?... »

Il inspira. « Vous voulez dire... ? »

Elle eut un faible sourire. « Oui... Accepteriez-vous de partager ma vie ?... » Elle détourna les yeux, n'osant plus lui faire face, dans l'attente de sa réaction. « ... Vous n'êtes pas obligé de me répondre tout de suite... »

Il vit qu'elle avait rougi. Il eut une espèce de vertige ; la tête lui tourna. Vivre avec cette jeune femme ? avec le petit trésor qui dormait à l'étage, au-dessus de lui ? partager leur existence ?... Jamais dans ses rêves les plus fous il n'avait imaginé chance pareille.

Elle enchaîna, et elle paraissait encore plus gênée : « Cependant, je voudrais tout de suite vous préciser que... si vous acceptiez... il faudrait que vous compreniez que je n'envisage pas de relations... maritales. Ce que j'ai vécu avec mon mari ne m'a pas laissé de bons souvenirs. Je cherche simplement un compagnon. Je me sens aujourd'hui tout à fait détachée de ce qu'on appelle... les rapports... Vous comprenez ? »

Il fut soulagé. Il ne savait pas ce qu'il aurait décidé si elle lui avait demandé de partager son lit.

*

Je n'ai jamais su qui, de ma mère ou de mon beau-père, a fait sa déclaration à l'autre. Mon seul indice est que, puisque leur première rencontre privée a eu lieu à Wattignies, il a bien fallu que ce soit ma mère qui ait invité. À moins qu'ils ne se soient vus auparavant en ville sans que je le sache ?

Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais compris ce qu'elle lui trouvait : il était plus âgé qu'elle, pas très beau avec ses gros yeux, et sans aucun charme physique. Je ne l'ai d'ailleurs jamais vue embrasser son mari. Ils dormaient dans la même chambre, mais dans des lits jumeaux, et – sans qu'en réalité je puisse le savoir – je n'ai jamais pensé qu'ils partageaient une quelconque sexualité. À son crédit, il avait de l'élégance, un certain charisme, une autorité naturelle que peu de gens contrecarraient, et ma mère a dû sans doute se sentir rassurée d'avoir cette personnalité à ses côtés. Sans compter que les moyens financiers de « monsieur Delahaye » ont brusquement remonté notre niveau social. Du temps de mon père, professeur d'urologie au CHRU de Lille, ma mère avait dû vivre sur un autre pied, mais après leur divorce son train de vie avait sérieusement chuté. Cependant, là, je suis peut-être mauvaise langue.

*

Dès qu'il eut sonné, il entendit au-dessus de lui, par la fenêtre ouverte, Marine crier : « Emmanuel ! Va ouvrir !... Ce doit être Armand... »

Il sourit : « Eh oui, c'est Armand... » Peu après, il entendit le verrou tourner, la porte s'écarta, et il découvrit le petit prince dans un ensemble de jogging gris clair, la classique tenue d'intérieur des préadolescents. Il entra, le prit par la nuque, et lui fit un baiser en plein sur la joue. Comme à chaque fois, il le sentit dans sa main se rétracter comme un escargot dans sa coquille, en une vaine tentative de lui échapper.

« Viens, on va se mettre dans le salon, pour ne pas déranger ta maman. Tu sais que je ne dois pas la voir avant la mairie !... »

Il s'avança et déposa sur le canapé les grands sacs qu'il avait apportés du magasin. La télévision diffusait un dessin animé. « Tiens, éteins donc ça. Il faut te préparer à présent. »

Le garçon ne répondit pas, mais il consentit d'aller prendre la télécommande pour éteindre l'écran, non sans afficher un air contrarié. En le voyant renâcler ainsi, il pensa soudain que ce comportement, à la limite de l'insolence, aurait été un bon prétexte pour un rappel à l'ordre... Il eut un flash : il aurait suffi d'attraper le jeune garçon et le plier en deux sur ses genoux, d'abaisser ce pantalon si facile à descendre, de le faire coulisser sur les fesses lisses et tendres, et, d'un coup, il aurait découvert son derrière. Ensuite, il l'aurait corrigé en lui administrant une bonne fessée ! À cette perspective, une bouffée de chaleur lui monta à la tête... Est-ce que Marine le laisserait utiliser ce genre de moyens d'éducation ?

En voyant le jeune garçon revenir vers lui d'un air maussade, il pensa soudain que, sans doute, il ne portait même pas de culotte sous son jogging... L'idée qu'il était nu sous ce pantalon souple et mouvant, que son derrière, ses organes n'étaient séparés de lui que par le voile d'un tissu, l'excita énormément. Il imagina les fesses étroites qui coulissaient à nu dans le coton moelleux, ses petites affaires qui probablement flottaient librement entre ses cuisses... Il en eut des vapeurs. Le bonheur était si proche, et pourtant toujours inaccessible.

Il se détourna pour se ressaisir. « Alors, mon petit Emmanuel, tu es content ?... C'est le grand jour ! » Il commença de sortir les affaires des sacs. « Allons, déshabille-toi. Je t'ai pris deux tailles de chemisette, je n'étais pas sûr... Tu as déjà pris ta douche ? Tu es propre comme un sou neuf ? »

Emmanuel hocha la tête à peine, avec un air renfrogné où demeurait un peu de timidité. Il tenta de s'esquiver : « Je vais aller

m'habiller dans ma chambre... » Il n'avait évidemment pas du tout envisagé de devoir se défaire devant lui...

Armand lui sourit. « Bien sûr, bien sûr, mon petit... Mais nous ne sommes pas en avance. Ne perdons pas de temps. » Et, sans plus attendre, il lui attrapa le sweat-shirt par le bas et le souleva.

Emmanuel s'écarta aussitôt. Il n'avait désormais d'autre alternative que de se déshabiller lui-même. Il se mit de trois quarts, suffisamment pour se dissimuler à ses regards, mais sans oser l'impolitesse de lui tourner le dos carrément.

Cependant, quand il eut tiré son vêtement par la tête, Armand le lui prit tout de même des mains et le lui dégagea des bras. Tandis qu'il le déposait sur le canapé, son regard coula sur l'étroite colonne de la poitrine nue, à peine marquée par les stries des côtes, parcourue de faibles ondulations. Il examina le coussin plat et lisse du petit ventre serré, scruta le creux du nombril – étrange accroc dans cette chair unie. À portée de sa main, cette peau découverte l'aimantait, claire, tiède, finement veloutée. Elle l'attirait comme un trésor, malheureusement protégée par l'invisible aura du tabou.

Remarquant la mince chaînette dorée qu'il avait autour du cou, il prit dans ses doigts la petite médaille en or, toute simple, qui reposait sur le torse et la souleva délicatement. « Elle est fort jolie... C'est bien. Je suis content de voir que tu portes sur toi l'image de la vierge Marie, Notre-Dame mère de Dieu... Ainsi son esprit dirige ta conduite. » Il la redéposa sur la poitrine et, retirant la main, une fraction de seconde, il l'effleura. Il frissonna. Le garçon était si proche, c'était insupportable... Mais il allait maintenant tenter un autre pas.

Il se tourna vers les sacs. « Tu as un slip propre ? » Il vit le garçon blêmir devant cette nouvelle intrusion. « Sinon, je t'en ai apporté un. »

De nouveau, Emmanuel chercha l'échappatoire : « J'en ai, en haut, dans ma chambre. Je vais le chercher... »

Armand comprit qu'effectivement il n'avait rien sous son jogging... « Pourquoi donc ? J'en ai un ici. Tu dérangerais ta maman, ce n'est pas le jour. Laisse-la se préparer tranquillement. »

Il s'assit sur le canapé, déplia le petit slip kangourou blanc tout neuf, et il le présenta ouvert devant lui, prêt à être enfilé.

Cette fois, le rouge monta aux oreilles d'Emmanuel. Il ne se résolut pas si facilement à baisser son pantalon, et il s'avança pour lui prendre le slip des mains.

Mais Armand se recula. « Eh bien ? Enlève ton pantalon d'abord ! »

Le garçon était au comble de la confusion.

Il ne le laissa pas réfléchir, le bouscula : « Allons, mon petit Emmanuel, ne soit pas si pudibond !... Nous allons vivre ensemble, doré-

navant, et je serai ton deuxième papa. Je peux bien voir ton petit zizi, tu ne crois pas ? Dès ce soir, nous serons officiellement de la même famille ! »

Le garçon était sur des charbons ; mais il finit par se soumettre. Il se tourna de nouveau, repoussa l'élastique qui retenait son pantalon, l'abaissa, et, tandis que penché en avant, à cloche-pied, il le retirait de ses chevilles, Armand se délecta en contemplant le petit derrière que la position lui présentait rond et tendu, dans toute son extension. Il y avait très longtemps qu'il n'avait été à pareille fête !

Mais ensuite, ce fut encore bien mieux, car le garçon dut tout de même se retourner pour lui faire face et passer les pieds dans le slip qu'il lui tendait, grâce à quoi il put observer pour la première fois la charmante petite ampoule, renflée au bout, qui reposait sur la balle resserrée... C'était délicieux ! Surtout que les joues du mignon avaient pris des couleurs et qu'il gardait les yeux baissés pour ne pas croiser son regard. Cela lui laissa le loisir de découvrir le bas de son ventre, ses hanches, ses cuisses... Il lui remonta le caleçon sur les mollets, le long des jambes, mais, avant qu'il n'eût pu arriver à la taille, le garçon recula en s'arrachant de ses mains, et il finit lui-même de l'ajuster. Armand avait senti qu'il était inutile d'insister. « Chaque chose en son temps », pensa-t-il.

Il lui tendit ensuite un maillot de corps blanc, qu'Emmanuel se dépêcha d'enfiler lui-même. On aurait dit qu'il y avait le feu, que chaque parcelle de lui qu'il pouvait voiler était un soulagement.

Il lui passa une chemisette. « Essaye celle-ci. Si elle était trop serrée, j'en ai une de la taille au-dessus. »

La chemise était effectivement un peu étroite, mais pour abréger la séance le garçon préféra prétendre qu'elle lui allait.

« Tiens, assieds-toi, et mets tes chaussettes. »

Il lui obéit machinalement, s'asseyant sur un pouf en face du canapé, tandis qu'Armand déplaçait une paire de chaussettes blanches, assez fines et longues. Il en écarta l'ouverture et la présenta devant son pied. Pour la seconde fois, le garçon fut plus rapide, il l'attrapa et l'enfila lui-même.

Il suivit des yeux, l'un après l'autre, les serpents blancs manger les petits orteils, avaler les pieds d'un joli rose, sinuer sur la cheville...

Le costume qu'il avait choisi était d'un blanc crème. Il lui en donna le pantalon et le laissa cette fois l'enfiler seul ; le garçon se leva pour le boutonner. Néanmoins, Armand s'occupait tout de même de lui faufiler une ceinture de cuir noir dans les passants, et il en profita pour sentir la tiédeur de la taille, incroyablement mince, légère, évanescence comme celle d'un elfe... Il l'abandonna pour le laisser la boucler.

Il se releva et, faisant le tour du garçon, il lui passa la main sur le bras, dans le dos, en lissant la chemise, regardant comment elle lui al-

lait. Elle était un peu petite pour lui, mais cela permettait de mieux voir ses épaules, son torse... Même s'il avait au magasin l'habitude de ces gestes, il ressentait cette fois une émotion particulière : la cérémonie d'aujourd'hui allait lui livrer le fils de Marine officiellement, le lui remettre « civilement ». Il aurait des *droits* sur lui – car elle lui avait dit explicitement qu'elle ne s'interposerait pas, qu'au contraire elle souhaitait qu'il s'en occupât comme de son propre enfant. Et il en avait bien l'intention ! Il le façonnerait petit à petit, il le ferait sien, il l'assujettirait à ses règles... Il se le répétait depuis que Marine et lui avaient décidé de se marier, mais il n'arrivait toujours pas à s'en convaincre. Encore à cet instant, et même après l'avoir découvert nu, de le voir à côté de lui, en chemise et en chaussettes, si proche, l'impressionnait profondément... Il lui donna le gilet et laissa le garçon le boutonner lui-même.

« Tiens, mets tes souliers. »

Emmanuel se rassit sur le pouf et faufila ses pieds de coton blanc dans les chaussures noires qu'il lui avait choisies, et qu'il avait pris beaucoup de plaisir à cirer méticuleusement, tout en imaginant par qui elles seraient bientôt occupées. Le garçon se pencha en avant pour les lacer, et il ne pouvait détacher les yeux de ce dos courbé, pris dans la chemise tendue, dans le gilet impeccable, il observait les cheveux bruns qui pendaient en entourant le front et les tempes d'un voile léger et flottant.

Il tira du sac un long morceau de tissu assorti au costume. « J'imagine que tu n'as jamais fait de nœud papillon ?... » Se plantant devant lui, il lui fit signe de se lever, et, d'autorité, il lui remonta le col de la chemise. Tout en le manipulant, il contemplait le garçon qui avait baissé les yeux pour éviter son regard, et il profitait de la sensation de la chair du cou, de frôler la pointe des cheveux. Il lui passa le ruban derrière la nuque, le ramena de part et d'autre, puis, de l'extrémité du majeur, il lui redressa le menton pour lui dégager le col. Le garçon lui jeta un bref regard noir avant de détourner les yeux, mais il garda la position. Avec des gestes de prestidigitateur, il fit naître de ce petit bout de tissu informe un nœud papillon parfaitement symétrique.

Il se recula en lui mettant les mains sur les épaules pour le contempler : « Tu es beau comme un as !... La veste, à présent. »

Elle fut rapidement enfilée, mais il fit mine de l'examiner en détail, glissant un doigt sous le revers pour le lisser, lui passant le dos de sa main sur les bras pour n'y laisser aucun pli, lui flattant les reins de la paume pour vérifier comment tombait le tissu. Le reprenant par le menton, il lui mettait la tête de profil, une fois de gauche, une fois de droite, avec les petits gestes rapides et secs d'un coiffeur qui juge de sa coupe. Il revint au nœud papillon qu'il ajusta une dernière fois.

Puis il lui reprit la joue qu'il tapota familièrement, comme il adorait le faire et comme il voyait bien qu'Emmanuel détestait. « Tu es superbe !... Mais fais attention jusqu'à tout à l'heure : pas de chocolat, pas de jus de fruit, rien ! Tu te doutes que ton costume doit arriver immaculé à la soirée !... »

Il lui passa la main dans les cheveux et l'ébouriffa affectueusement. Ils étaient délicieusement doux, fluides, manifestement sham-pouinés du matin. « Et maintenant, va te coiffer ! » Il rit légèrement, de bonheur. Puis, ramassant les sacs vides, il repartit sans regarder derrière lui.

*

Le mariage a eu lieu fin juin, sans grande pompe, mais tout de même « monsieur Delahaye » portait un costume trois-pièces gris perle et un chapeau haut de forme ! La R16, d'une couleur bronze clair, briquée de frais, avait des airs de carrosse doré... Après le passage à la mairie, il y a eu la cérémonie à l'église, à Sainte Agathe, la paroisse du marié, car nous devions désormais habiter chez lui, à Froidmont, en Belgique, juste à côté de la frontière. Ce qui a initié pour notre famille un retour à l'observance des rites catholiques, lesquels étaient beaucoup moins suivis à Wattignies.

L'effervescence créée par l'événement était assez excitante, mais l'idée que, le jour même, cet homme allait devenir le nouveau mari de ma mère et, par conséquent, mon beau-père, la perspective qu'ils allaient vivre ensemble, et donc moi avec lui, m'inquiétaient passablement. Déjà, quand il s'était occupé de mes vêtements, j'avais eu très envie de le planter là et d'aller m'habiller moi-même dans ma chambre. Le pire moment avait été lorsque ses mains pleines de sollicitude avaient remonté le slip sur mes jambes ! Il me traitait comme un petit enfant ! J'avais cru mourir de honte, à m'en faire éclater le cœur ! Mais j'étais bien conscient que ce n'était pas le jour pour faire un esclandre, ma mère évidemment m'en aurait voulu énormément.

J'avais été exaspéré par toutes ces mignardises, mais quand je me suis rendu dans la salle de bains pour me peigner, j'ai dû reconnaître que j'avais plutôt fière allure dans ce costume. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il fût clair, je l'aurais certainement préféré sombre, cela aurait fait moins « petit garçon d'honneur », mais tel quel ce n'était tout de même pas mal.

L'impression que j'ai eue, quelques jours plus tard, la première fois où ma mère nous a emmenés chez mon beau-père, fut très partagée. La maison se trouvait à l'extrémité du village, construite en briques rouges comme la plupart dans le pays, et entourée d'un jardin qui devait faire pas loin de mille mètres carrés. Cela m'a paru un luxe

incroyable ! Un extraordinaire terrain de jeu s'ouvrait soudain à moi, moi qui n'avais vécu jusqu'à présent que dans une petite maison tout juste dotée d'un jardinet. Avec un rez-de-chaussée et un étage mansardé, celle de mon beau-père était spacieuse, les murs étaient blancs et le plancher d'un blond miel. Il en avait hérité, comme le magasin et le reste de sa fortune, de ses parents décédés l'un après l'autre peu de temps avant qu'il n'ait rencontré ma mère.

Pendant tout le mois de juillet, nous avons emballé nos affaires dans des cartons, et nous avons ensuite emménagé à Froidmont. Nous avons eu droit, ma sœur et moi, chacun à une chambre, bien plus vaste que celle que nous avons à Wattignies. Mais j'ai eu une désagréable impression quand mon beau-père m'a appris que la mienne était celle qu'il avait occupée enfant. L'idée de coucher dans son lit me dégoûtait, mais il a bien fallu m'y résoudre.

J'ai découvert à ce moment-là un autre luxe que je ne connaissais pas : il avait une dame, Yolande, qui venait faire le ménage l'après-midi, trois fois par semaine. Cela ne m'a pas dispensé de faire mon lit ou de débarrasser la table, mais m'a épargné pas mal de reproches que ma mère me faisait auparavant quant à la « boue » que j'apportais sous mes semelles, ou à la « saleté » dont je maculais mes vêtements.

Pendant les vacances d'août, cette année-là, notre mère ne nous a pas emmenés à la plage de Petit-Fort-Philippe, comme elle le faisait d'habitude. Mais je ne m'en suis pas plaint, trop occupé avec ma sœur à découvrir les ressources du jardin, et même celui des voisins – qui eux étaient partis pour le mois – séparé par une vieille clôture qui laissait de nombreux passages à des enfants de notre âge.

Ce n'est que lorsque la rentrée s'est approchée que j'ai commencé de mesurer le chamboulement que j'allais connaître. Et ce que j'avais craint est arrivé : j'ai bientôt dû faire mon deuil de la semi-liberté que m'avaient octroyée les horaires décalés de ma mère et de la petite vie bien organisée dont j'avais profité jusque-là.

1

Un peu avant six heures, Marine était sortie dans le jardin appeler Emmanuel. La rentrée des classes devait avoir lieu dans une semaine, et avec Armand ils étaient convenus qu'il était temps de faire une petite mise au point avec lui. Il avait fait très chaud ce dimanche-là, le garçon avait passé l'après-midi à bâtir une cabane au fond du jardin, et elle l'avait envoyé se doucher et se changer. Il avait râlé car, disait-il, il était proche de finir sa construction et avait demandé un délai, mais elle lui avait répondu qu'il terminerait le lendemain. Elle avait ajouté qu'il vînt ensuite au salon où *ils* avaient à lui parler. Il avait deviné que le sujet était d'importance, car il n'avait plus rechigné davantage, et il était monté à la salle de bains. Puis elle s'était installée sur le canapé, à côté de Chrétienne qui lisait un illustré, blottie dans les coussins comme une chatte – elle pensa qu'il n'y avait pas d'inconvénient à ce qu'elle entendît ce qu'ils avaient à dire à son frère.

Armand la rejoignit un peu plus tard, et il s'assit sur un fauteuil à côté d'elle. À mi-voix, ils repassèrent ce qu'ils comptaient lui annoncer. Elle sentit bien que Chrétienne soudain était distraite de sa lecture...

Quand ils entendirent Emmanuel redescendre, Armand se leva et s'écarta de quelques pas, les mains dans le dos, en prenant un air concentré. Emmanuel avait mis un tee-shirt propre – celui gris clair rayé de noir qu'Armand lui avait offert en août pour son anniversaire de douze ans –, le jean qu'il affectionnait mais qu'il avait depuis plusieurs années et qui était devenu bien étroit pour lui, et ses baskets neuves, celles avec lesquelles il avait interdiction de jouer dans le jardin. Il s'arrêta au seuil du salon, incertain de ce qu'il devait faire.

Armand l'invita d'un geste à s'avancer. « Viens par ici, mon garçon. Et écoute ta maman. Elle a quelque chose à te communiquer. »

Elle vit qu'Emmanuel était assez impressionné par ce ton inhabituellement solennel ; il resta debout, intimidé, sans chercher à s'asseoir.

Elle-même se sentait assez émue. « Voici, Emmanuel, ce que nous voulions te dire. Dans une semaine tu vas entrer au collège Notre-Dame, dans ce qui s'appelle ici la "première année d'humanités", mais qui est l'équivalent en France d'une cinquième. Tu vis désormais dans un nouveau pays, et tu vas découvrir une nouvelle école. Je veux que cela se passe bien. Car, l'année passée, je n'ai pas été très contente de toi. » Elle marqua une pause ; elle observa qu'il s'était rembruni. « Tu n'es pas méchant, mais tu en prends trop à ton aise. Je reconnais que mon travail me rend souvent absente, toutefois, de ton côté, tu en as profité pour en faire à ta guise. D'une part tes résultats scolaires s'en sont ressentis, ils ne sont pas brillants, ton niveau a vraiment chuté quand tu as passé de CM2 en sixième ; mais, surtout, tu as tendance depuis quelque temps à répondre, à te permettre de répliquer, et tu prends un ton qui frise l'insolence. »

Elle le vit se redresser et la regarder précisément avec cet aplomb de jeune coq, cet air impertinent qui l'agaçait, qu'elle détestait, comme s'il se prenait déjà pour un petit homme.

Il lui vint une envie de le casser ; son ton devint plus sec. « Je veux que cela cesse. Maintenant que nous allons vivre avec Armand, sous son toit, nous aurons la chance d'avoir quelqu'un qui sera présent régulièrement. Il m'a même dit vouloir embaucher pour son magasin une vendeuse à mi-temps, afin d'être à la maison plus souvent.

– Je vous interromps, mon amie : c'est fait, je l'ai trouvée. Elle s'appelle Albertine.

– Ah ?... Tu vois, Emmanuel ? Il faut que tu prennes conscience des sacrifices qu'on fait pour toi. »

Le visage du garçon se ferma, et il serra les lèvres en se retenant de répondre.

« Par ailleurs – c'est évident mais je veux te le dire explicitement –, Armand est maintenant devenu ton beau-père et, comme nous en avons convenu, tu l'appelleras "oncle Armand". Néanmoins, en vérité, je veux que tu le considères comme un second père... » Elle fut soudain prise d'une quinte de toux. Agacée d'être interrompue par cet accès, elle poursuivit tant bien que mal : « ... Car ce n'est pas celui que tu vois une fois l'an, quand il veut bien traverser l'Atlantique pour te consacrer une dizaine de jours, qui peut remplir ce rôle... »

Elle fit une pause pour reprendre sa respiration et continua sur un ton plus uni : « J'ai donc demandé à Armand s'il voulait bien s'occuper de ton éducation. Et il a eu la gentillesse d'accepter. »

Emmanuel avait légèrement pâli. Il amorça une protestation : « Mais... »

Elle l'interrompit : « Laisse-moi finir... Il faut que tu comprennes que, désormais, certaines choses ont changé. Afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, et pour que tu aies un référent clair, je te précise que je lui ai donné carte blanche. À partir d'aujourd'hui, c'est lui qui s'occupera entièrement du suivi de ton travail scolaire et de ton édification morale. »

Elle eut le sentiment de lui avoir décoché un trait, et aussi d'avoir atteint sa cible : il parut soudain déstabilisé. Il remua sur place inutilement, jetant des coups d'œil sporadiques autour de lui comme à la recherche d'une aide sur laquelle s'appuyer.

Armand toussota, puis il prit la parole à son tour. « Depuis le début de ce mois, je t'ai observé, mon petit Emmanuel, et j'ai compris que tu as profité ces dernières années du laxisme de ta maman – bien malgré elle, je le dis tout de suite, elle ne pouvait être à la fois chez elle et à son travail. Je le vois tous les jours à ton comportement. »

Le garçon semblait de plus en plus perdu. Jamais on ne lui avait parlé si directement.

« Mais, comme elle vient de le dire, certaines choses vont changer. » Il se mit à marcher de long en large, entre Emmanuel et le canapé.

Marine baissa les yeux, se regarda les ongles en attendant qu'il continuât. Elle ressentait une sorte de vertige. Ça y était, elle l'avait fait ; elle avait le sentiment d'avoir passé la main. Elle était un peu ennuyée en voyant la détresse qui s'était emparée du garçon, mais, au fond, très satisfaite. Elle se souvenait de ce jour où elle était entrée pour la première fois dans le magasin d'Armand, quand ce besoin de réparation qui bourdonnait depuis des années dans un obscur recoin de son esprit avait brusquement pris forme ; elle avait obtenu aujourd'hui ce qu'elle avait tramé pendant de longs mois.

Armand reprit : « Tout d'abord, sache que désormais tu recommenceras d'aller chaque dimanche à la messe. De ce que j'ai compris, ton assiduité aux offices s'est beaucoup relâchée depuis ta communion solennelle. Nous allons rectifier cela. »

Marine n'était plus croyante depuis des années et, avant de rencontrer Armand, elle avait cessé de fréquenter l'église régulièrement. Il l'avait cependant convaincue de se rendre de nouveau à l'église, et elle en avait tiré un certain plaisir, elle y retrouvait le réconfortant rituel de son enfance, ainsi que l'occasion d'un temps de méditation intime, où personne ne la dérangeait. Elle estimait bien, en tout cas, qu'Armand fût pratiquant, et sans doute cela faisait-il partie des raisons qui l'avaient amenée à remettre son destin entre les mains de cet inconnu, elle qui ordinairement était plutôt farouche et se méfiait des mauvaises rencontres.

« Tu le sais, naturellement, mais je te rappelle tout de même qu'un enfant doit obéir en tous points aux exigences de sa mère et de son père... » Il s'arrêta devant le garçon : « Je vais d'ailleurs te dire une maxime que mon propre paternel m'a dite un jour : une bonne éducation est une éducation qui conduit à... » – et il le regarda dans les yeux – « une obéissance *totale*. »

Il se remit à marcher. « Je veux donc que tu saches qu'à chacun de tes manquements, quel qu'il soit, tu seras puni. Et la meilleure punition pour un petit garçon comme toi – je pense que cela ne t'étonnera pas – c'est de recevoir une correction. »

Elle vit Emmanuel tressaillir. Ébahi, il ne voulait pas croire à ce qu'il entendait... Elle se demanda quand elle l'avait fessé pour la dernière fois : cela devait remonter à ses cinq ou six ans.

Et comme Armand se tournait ostensiblement vers elle, cherchant son assentiment, elle hocha la tête. « Je suis d'accord avec vous, Armand, je vous l'ai dit. »

Quelques jours auparavant, il lui avait fait un discours argumenté pour la convaincre de le laisser punir Emmanuel à sa façon. « Tous les châtimements corporels, » avait-il dit, « les fessées, le martinet, l'humiliation publique, la mise au cabinet noir... tous ont un effet moral, car ils permettent aux enfants de se racheter de leurs fautes ou de leurs manquements. La leçon en devient rédemptrice, elle réalise le dessein de Dieu : en corrigeant le corps, on corrige l'âme. Et une punition qui s'imprime physiquement marque l'esprit durablement. Elle a aussi un effet réparateur : on se relâche, on cède, on pleure, on demande pardon. Les enfants sont rassurés, ils se sentent protégés d'eux-mêmes, cela les sécurise. De plus, annoncer le châtimement quelque temps à l'avance le fait redouter, de telle sorte qu'on prévient de cette manière bien des récidives à court terme... »

Armand revint à Emmanuel : « C'est comme cela que mon paternel m'a éduqué, et c'est comme cela également que je procéderai avec toi. Je voulais t'en prévenir pour que tu saches ce qui t'attend si ta conduite ne répondait pas à nos attentes, ou si tes résultats scolaires devaient s'avérer insuffisants. »

Emmanuel avait blêmi. À l'évidence, il tombait de haut ; il ne s'attendait pas à être soumis à une telle sévérité ; il devait avoir d'ailleurs encore du mal à s'en convaincre. Pris de court, il n'eut pas un mot de protestation.

Armand le dévisagea de la tête aux pieds. « Et, pour commencer, je t'avertis qu'il n'est pas question que tu ailles à l'école habillé comme tu l'es ce soir. Tu dois te rappeler que c'est au travers de ta tenue que tu te présentes aux autres, mais aussi à Dieu, Lui qui te voit à chaque instant. » Armand lui mit la main sur l'épaule. « Tu iras en culottes courtes. À ton âge, on ne porte pas de pantalons – sauf lors de

cas exceptionnels, comme ce fut pour notre mariage –, et en tout cas pas des *blue-jeans* ! De toute façon, le tien est à l'évidence devenu trop petit pour toi ; au mieux en tirera-t-on un short pour jouer au jardin. »

Comme il se tournait de nouveau vers elle, elle hocha la tête : « Je m'en occuperai dès ce soir. » C'était une idée d'Armand, et elle pensait effectivement que d'avoir les jambes à l'air aiderait à rabattre le caquet d'Emmanuel, à mettre un frein à son effronterie, à lui rappeler qu'il n'était encore qu'un enfant.

« Coupez-le court, n'est-ce pas ?

– Oui. Au ras des fesses. J'ai bien compris ce que vous vouliez.

– Demain, je rapporterai de la boutique de quoi l'habiller convenablement. »

Emmanuel fut sur le point de dire quelque chose, mais il se retint ; elle vit qu'il était au bord des larmes. L'idée d'aller au collège en culottes courtes comme un écolier du primaire devait le mortifier profondément ; et la perspective de se faire corriger par Armand, à la manière d'une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, devait l'angoisser encore davantage. Elle fut assez satisfaite de ces débuts.

Elle caressa la joue de Chrétienne : « Va mettre la table, ma chérie. Nous allons dîner. »

Elle remarqua que la petite fille obéit sans protester : elle aussi devait être impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre.

*

Lors de ce dimanche soir que je n'oublierai jamais, j'ai eu l'impression que ma mère m'abandonnait. Elle n'avait pas l'air spécialement sévère, elle paraissait n'avoir contre moi aucun motif de réprimande particulier, mais, pour une raison que j'ignorais, elle semblait préoccupée, ailleurs, comme si elle avait entrepris de creuser un fossé entre elle et moi.

Elle m'avait donné quelques fessées quand j'étais petit, je ne sais même pas combien, et en tout cas pas récemment. Je ne voyais pas pourquoi elle avait tout à coup approuvé ce moyen de répression – et pourquoi seulement pour moi, ma sœur pourtant plus jeune en paraissant étrangement épargnée... Dans cette nouvelle organisation, je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi mon beau-père n'était chargé que de moi. Le principe était sans doute que l'homme éduque les garçons, et la femme, les filles. Cela m'inquiétait fortement, car, pendant ces premières semaines de cohabitation, il s'était déjà produit quelques escarmouches entre lui et moi, lesquelles n'auraient pas de relations sereines.

Mon père n'était pour moi qu'un lointain inconnu qui ne faisait que d'épisodiques apparitions dans ma vie. Il débarquait à Zaventem, en général pendant les vacances de Pâques ou de la Toussaint, louait une voiture, louait une maison au Touquet, passait quinze jours à m'assommer de récriminations contre son ex-femme – ma mère –, de recommandations sur ma conduite, quand il ne s'agissait pas de sermones ou d'admonestations, puis il s'envolait refaire des touche-pipi dans son hôpital... Je me moquais de retrouver un père, de substitution ou pas. Pis, de l'avoir la moitié du temps à la maison ne me convenait pas du tout ! J'ai commencé ce jour-là d'avoir vraiment peur.

Le sujet de mes vêtements a été aussi une source d'inquiétude. Mon beau-père disait : « Puisque tu te comportes comme un petit garçon, tu dois t'habiller comme un petit garçon. Et un petit garçon porte des culottes courtes. » Il estimant qu'il fallait que j'exhibe mes cuisses, que cela favorisait l'obéissance et l'humilité, que cela me rappellerait mon état d'enfant. En France, au collège, pratiquement plus personne ne portait de shorts !

J'avais cependant assimilé que j'allais désormais vivre au domicile de mon beau-père, et je ne pouvais m'empêcher de reconnaître normal qu'il impose sa loi : il était chez lui. Toutefois, je découvrais que la belle maison, la chambre spacieuse, le grand jardin avaient un prix, et j'ai vite commencé de le trouver exorbitant. Brusquement, j'ai été pris de nostalgie, j'ai eu le regret de la petite maison de Wattignies et des jours de libertés que j'y avais vécus.

Le jour de la rentrée des classes, au milieu de la nuée d'écoliers qui franchissaient le portail, ouvert comme la gueule d'un Minotaure avalant sa pitance, j'avais observé les jambes des garçons, et il ne m'avait pas fallu longtemps pour être convaincu que j'étais le seul en culottes courtes. Plus tard, j'ai réussi à en découvrir quelques-uns qui étaient en short, mais il s'agissait plutôt de bermudas qui leur descendaient au-dessus du genou ; tous les autres étaient en pantalon. En traversant le hall, à l'intérieur de ce mouvement qui s'engageait dans l'escalier plongeant vers la cour, je cherchais à rester digne et marchais en gardant les yeux droits devant. Mais j'avais l'impression que tous les regards étaient sur moi, comme si mes jambes avaient été peintes en rouge vif.

Je n'avais jamais connu ça, c'était une terrible découverte. La honte qui m'envahissait me produisait un trouble mystérieux, tout à fait nouveau, quelque chose que je n'avais jamais ressenti. Nous étions en septembre, le temps s'était déjà rafraîchi, et donc, tout simplement, j'avais froid aux cuisses, mais en même temps j'éprouvais comme une ébullition en moi. En fait – je ne m'en suis rendu compte que plus tard –, j'étais excité de sentir qu'on me regardait. Je découvrais le plaisir tortueux, hypocrite, encore à demi inconscient, de

s'exhiber... C'était contradictoire. J'étais à la fois très pudique, j'aurais voulu m'habiller comme les autres, cacher mes jambes dans des pantalons longs, mais, en même temps, j'avais une conscience aiguë des regards qui se portaient sur mes cuisses nues. Je souffrais de ma chair exposée, et j'en étais fier en même temps. Sauf qu'à ce moment-là je ressentais seulement la souffrance, pas la fierté, encore trop profondément enfouie pour que je pusse m'en reconforter.

Dès le premier jour, j'ai fait connaissance avec Pim Dewit, un rouquin brutal, dont le visage suait la perversité, et qui semblait ne pouvoir s'exprimer que par la violence. Il était en troisième – l'équivalent d'une troisième en France aussi, le comptage belge croisant ici celui du français –, or, comme à l'époque il devait avoir déjà une quinzaine d'années, cela signifiait qu'il avait doublé une classe. Il était suivi par une petite cour, composée d'une fouine à l'air vicieux, Gilet, un garçon maigre aux longs cheveux blonds, lesquels ne lui donnaient l'allure d'une fille que de dos, et d'un costaud, Eckermann, un gros plein-de-soupe aussi lâche que méchant, dont les petits yeux avaient une expression bornée.

Quand Dewit m'a demandé mon nom, je me suis senti honteux, comme chaque fois que je devais me présenter, le pire moment – et il était quotidien – étant l'appel en classe, où inévitablement j'avais droit à des ricanements. Dans la cour, évidemment, les élèves rivalisaient de calembours sur mon malheureux patronyme. Ma mère elle-même l'avait en une telle horreur que, dès le divorce signé, elle avait repris son nom de jeune fille.

*

Pim était adossé au mur de briques, sous la galerie dont il aimait l'ombre car elle lui évitait de se faire remarquer des pions. Il était posté devant le large escalier qui descendait depuis le hall d'entrée vers la cour, en contrebas de la rue, d'où il surveillait les élèves qui arrivaient pour la rentrée des classes. Il repérait les nouveaux, au milieu de ceux qu'il connaissait des années précédentes, et il les évaluait pour savoir s'il y avait quelque chose à en tirer.

Soudain, au milieu du flot de plus en plus nombreux qui dévalait l'escalier, il en remarqua un en culottes courtes ! C'était rare, même parmi ceux de première, surtout que le short, très court, s'arrêtait en haut des cuisses...

Il donna un coup de coude à Eckermann : « Eh ! vise un peu celui-là ! Celui qu'a les jambes à l'air !... »

Son comparse se marra : « Incroyable ! »

Gilet renchérit : « C'est un "English", ou quoi ?! » Il pouffa.

Pim suivit le gamin des yeux tandis qu'il franchissait les derniers degrés, le cartable sur le dos, vêtu d'un petit pull gris sans manches à col en V, d'un short assorti, de hautes chaussettes gris plus clair, bien tirées sous les genoux, et de chaussures marron, fraîchement cirées. Il le trouva tout de suite excitant – tout à fait le genre de proies faciles avec lesquelles il aimait s'amuser !

D'un coup, il sortit de l'ombre de la galerie et s'avança vers le gosse qui s'était arrêté, désorienté, ne sachant de quel côté se diriger. L'air de rien, il lui demanda : « T'es perdu ?... »

Le même le regarda avec reconnaissance. « Ben, j'sais pas où je dois... »

En un clin d'œil, il vit que ce petit nouveau était particulièrement mignon. De beaux cheveux bruns, mi-longs, luisants et éparpillés sur le front, des yeux inquiets de victime, une bouche sensuelle, une peau de bébé – celle du cou, surtout, l'attira singulièrement. Très bandant ; une vraie petite gonzesse ; à bouffer.

« Comment t'appelles ?

– Boutroux... Emmanuel Boutroux. »

Il faillit lui éclater de rire au nez ; mais il se retint.

Le gosse avait rougi, conscient du ridicule de son nom.

« Va en face. Sous le préau. On va vous appeler par classes. »

Le nouveau balbutia quelques mots de remerciement.

Pim le regarda s'éloigner, et ses yeux descendirent, sous le cartable accroché dans le dos, sur le petit cul que le short serrait à chaque pas, de gauche et de droite, puis sur les cuisses nues qui paraissaient d'autant plus exposées au-dessus des mollets pris dans les hautes chaussettes, bien sages.

Il rejoignit les deux autres en ricanant. « Vous savez comment il s'appelle c'lui-là ?... “Boutroux” !

– Quoi ? Il s'appelle “Beau trou” ?... C'est pas vrai ! »

Ils se tordirent de rire.

« “Beau trou” : mais c'est à se pisser dessus ! »

*

Yolande était en train de finir son après-midi en passant l'aspirateur dans le salon quand elle vit le petit rentrer. Elle l'aimait bien : il était poli, il était mignon, elle avait de la tendresse pour lui. Mais ce jour-là, il lui dit bonjour du bout des lèvres, et elle remarqua qu'il faisait grise mine.

Elle arrêta l'aspirateur et se campa, une main appuyée sur le tuyau, l'autre retournée sur la hanche. « Eh ben, mon poussin, qu'est-ce qu'y a ? Ça s'est pas bien passé, cette rentrée des classes ? »

Il laissa glisser son cartable et haussa les épaules.

« C'est quoi ? T'aimes pas tes nouveaux professeurs ?

– Non, pas ça...

– Alors, quoi ?

– On se moque toujours de mon nom...

– De ton nom ? ...Ah ! ça, c'est pas bien. J'aime pas les enfants qui sont méchants avec les autres... »

Comme le garçon restait chagrin, elle le prit par les épaules et l'attira contre elle. « T'inquiète pas. Ce sont rien que des imbéciles. Laisse-les parler, et trouve-toi de bons camarades, des vrais. »

Elle le serra dans ses bras pour le consoler. Elle s'attendait à ce que le petit cherchât à s'échapper, mais elle sentit qu'il restait contre elle, qu'au contraire il se blottissait. Étonnée, elle se permit alors de l'embrasser sur la tête, puis de lui caresser tendrement les cheveux. Elle fut éberluée de découvrir combien ils étaient doux, délicieusement doux, sans rien de comparable avec l'espèce de crin qui poussait sur le crâne de ses neveux.

Elle qui n'avait pas d'enfants, faute d'un homme qui eût voulu l'épouser – et qu'elle eût envie d'épouser –, elle ressentit une impression toute nouvelle. D'ordinaire, les rares qu'elle embrassait restaient raides et s'écartaient au plus vite, comme si elle sentait mauvais, comme si la toucher les répugnait. Celui-ci, on aurait dit qu'il venait chercher des cajoleries. Elle fut envahie par une sensation inconnue qui l'amollit ; les jambes se déroberent sous elle, et elle dut s'asseoir, entraînant gauchement le petit à demi sur ses genoux.

Ils demeurèrent un long moment comme cela. Elle continuait de lui caresser doucement la tête, sans oser appuyer la main de crainte de le voir s'agacer et filer. Elle était aux anges. Même ses neveux ne se laissaient pas toucher comme cela, jamais ils ne lui témoignaient une quelconque affection. Elle sentait dans son ventre comme de la glace qui fondait ; elle découvrait un vrai bonheur.

Ce ne fut qu'en entendant la voiture de monsieur Armand qui revenait des courses qu'elle se résolut à l'écarter gentiment. « Allons mon petit poussin, faut que je termine mon ménage, moi... »

*

Yolande avait plus de quarante ans, et elle n'était certainement pas un prix de beauté avec sa tête ronde, ses petits yeux, ses cheveux courts et frisés qu'elle teignait en brun, avec ses tabliers à fleurs et ses chemisiers à col de dentelle. Mais ce jour-là, quand elle m'a consolé, j'ai senti une vraie tendresse de sa part. Je ne suis pas loin de croire que c'était la première fois que je recevais cela d'un être humain, du moins avec cette évidence. Sur le moment, je ne l'ai pas analysé, mais

maintenant je pense que jamais ma mère, qui la première aurait dû me marquer son affection, n'avait eu de gestes semblables, en tout cas pas avec cette familiarité, cet abandon. Les rares occasions où elle me prenait dans ses bras, je ressentais en elle une sorte de raideur, comme si l'idée d'une quelconque effusion entre nous lui paraissait insupportable. Je ne me souviens d'ailleurs pas qu'elle m'ait jamais enlacé quand nous étions en tête-à-tête, seulement lorsqu'il y avait du monde – je me dis qu'elle redoutait peut-être que la famille ou les amis ne pensent qu'elle était une mauvaise mère.

*

Ils avaient dîné à trois, Marine étant de service à l'hôpital, et Armand en avait profité pour observer tout son soûl Emmanuel assis face à lui. Il le trouvait tout à fait délicieux dans ce pull gris qu'il lui avait choisi, à col V sans manches, et qui laissait voir la chemisette. Les bras apparaissaient, nus, finement modelés, et leur peau ne semblait pas moins douce que celle des joues. Les cheveux s'éparpillaient inégalement sur le front, avec une sorte de désinvolture charmante, et les yeux restaient toujours un peu dans le vague, ce qui lui donnait un air fragile, tendre, tellement désirable. Cependant, s'il était là, proche à le toucher, il demeurait fermé, inatteignable, alors qu'il crevait d'envie de porter la main sur lui.

S'apercevant que le garçon ainsi que Chrétienne avaient fini de manger depuis quelques instants, il se redressa et annonça : « Vous pouvez vous lever de table. » Il avait établi cette règle que les enfants ne la quittaient pas sans y être autorisés. Cela avait mis quelque temps à être observé, mais cela commençait à entrer dans leurs petits cerveaux.

Chrétienne monta tout de suite dans sa chambre, mais quand il vit son frère se diriger vers la télévision, il l'arrêta : « Emmanuel ! Tu n'oublies pas quelque chose ? »

Le garçon se retourna et le regarda d'un air ennuyé.

« Je te rappelle que c'est toi qui es de service, ce soir. Tu dois débarrasser la table.

– Mais le film, il va commencer... » plaida-t-il sur un ton implorant.

Le mardi, veille de leur jour de congé, les enfants avaient en effet l'autorisation de veiller le temps d'un film.

« Tu le regarderas après.

– Mais... je vais rater le début...

– Raison de plus pour te dépêcher. Allez. »

Le garçon revint sur ses pas en ronchonnant.

« Et tu ne peux pas remonter tes chaussettes ? Je déteste quand elles tire-bouchonnent. » En vérité, les hautes chaussettes gris clair accusaient tout au plus en cette fin de journée quelques fronces sur les mollets, mais c'était manière de prendre contrôle sur le garçon, de consolider sa mainmise sur lui.

Visiblement agacé, il tira sur ses chaussettes, puis il se mit à ramasser les couverts à la va-vite.

« Doucement... Fais attention. »

Évidemment, pour marquer sa mauvaise humeur, il accéléra encore, empilant les assiettes approximativement, et il fila dans la cuisine. Il venait à peine de franchir le seuil qu'on entendit un fracas épouvantable.

Le sang d'Armand se figea. Puis, après une seconde de consternation, son cœur bondit de joie. Le moment était enfin arrivé !... Il se leva promptement.

Le tableau qu'il trouva dans la cuisine fut cependant terrible : Emmanuel était à genoux par terre, et sur le carrelage s'étaient étalés en étoile, au milieu des couverts éparpillés, les fragments des trois assiettes en porcelaine. Il resta un instant immobile, retenant son émotion : le garçon s'était livré lui-même.

Il se reprit et dit d'un ton sec : « Ne reste pas là sottement. Relève-toi. Et va chercher le balai et la ramassette. »

Penaud, le garçon se remit sur ses jambes, prit le balai dans le cellier, et ramassa les débris.

Il ne se priva pas de l'accabler. « C'est du beau travail. Bravo. Des assiettes qui me venaient de Maman ! On n'en trouve plus, de ce service. Ça vaut une fortune ! »

Quand le garçon eut vidé la pelle à poussière dans la poubelle et rangé le balai, Armand ajouta : « Maintenant, finis de débarrasser. Et en douceur s'il te plaît ! »

Debout sur le seuil, il le surveilla sans le lâcher des yeux tandis que le garçon allait et venait, emportant le plat et la carafe d'eau, ramassant les miettes. En imaginant ce qui allait se passer maintenant, il était incroyablement excité. « Enfin !... Ça y est », pensait-il.

Quand la table fut nette, il se rassit sur une chaise. « Viens ici. »

Le garçon s'approcha en baissant piteusement le nez.

« Baisse ta culotte. »

Emmanuel releva la tête, ébahi. « De... ? » La surprise le laissait sans voix.

« Tu comprends bien que tu mérites une bonne punition, n'est-ce pas ? Si tu n'avais pas voulu faire le Jacques, à vouloir tout ranger si vite, les assiettes seraient encore entières !... Tu te conduis comme un

petit garçon de six ans. Et tu seras donc traité comme tel. Allons, défais-toi. »

Mais Emmanuel ne s'y résolvait pas. Il paraissait décomposé, comme s'il n'y croyait pas. Il balbutia quelques mots en forme de défense. « Mais, oncle Armand... Je vous promets, je ferai attention... la prochaine fois je...

– La prochaine fois, tu ne feras pas attention davantage, sauf si tu te souviens de la fessée que tu vas recevoir à présent ! »

L'idée l'enivrait des petites fesses, encore cachées sous le short mais qu'il découvrirait bientôt, dont il allait enfin pouvoir disposer à son gré...

« Non... oncle Armand, s'il vous plaît... Je m'excuse... vraiment ! »

Il s'apercevait qu'il adorait l'entendre le supplier comme cela. Il savait bien que le garçon ne l'aimait guère, or tout à coup il acceptait de s'abaisser devant lui jusqu'à l'implorer !

« Je ne recevrai tes excuses qu'après que tu te sois soumis à ta pénitence. Tu sais ce que c'est, une "pénitence" ?... C'est une peine expiatoire, un remède qui te purifie de la faute dont tu t'es rendu coupable. Je ne pourrai te pardonner tant que tu n'en auras pas été lavé. »

Mais le garçon continuait de se tortiller sur lui-même tout en répétant ses jérémiades. Il fut tenté un instant de l'attraper et de le déshabiller lui-même, de force, mais il préféra le faire plier « à la voix ». Il voulait le diriger comme un dompteur mène son animal, simplement par des ordres.

« Écoute, Emmanuel, c'est tout simple : si tu ne m'obéis pas immédiatement, c'est demain que tu seras puni. Et alors ce sera devant ta maman et ta sœur. Tu préfères cela ? »

L'argument parut porter car le garçon le regarda brusquement avec un air effaré.

« Non ? Alors, défais ta culotte. »

Après avoir plusieurs fois tournicoté sur lui-même, le garçon se résolut péniblement à passer les mains sous le bas de son pull. Il déboutonna son short ; mais il le retenait encore.

Armand, entrapercevant le petit slip blanc qui se profilait dans l'ouverture, n'y tint plus. « Viens ici. » Il le prit par le poignet pour l'amener à côté de lui, ce qui obligea le garçon à lâcher son short. Le vêtement glissa le long de ses jambes et fit dans le silence de la pièce un bruit sec en lui tombant sur les pieds.

Il lui posa la main sur le dos pour le courber, il le sentit d'abord résister, lui opposant une raideur de tout le corps, mais il insista en pesant plus lourdement, et il obtint enfin qu'il se couchât en travers de ses genoux écartés. Le garçon commença par prendre appui sur sa

cuisse, tout en pliant les jambes à demi, mais il le força de s'avancer pour qu'il s'allongeât complètement, à l'horizontale, les épaules reposant sur sa jambe gauche, le bassin, sur la droite.

Il fut alors emporté par une émotion incroyable : il sentait le garçon couché sur lui ! Il percevait son corps mince qui pesait si légèrement sur ses cuisses ! Il l'avait contre son ventre !... Et il était livré à son caprice. Pour la première fois de sa vie, il allait administrer une fessée ! Adoptant des gestes lents pour mieux profiter de ces premiers contacts, il passa la main sur les reins étroits, repoussa le pull avec la chemise et le maillot de corps, et il s'enivra de la vue du petit caleçon blanc, triangulaire, dont le coton enveloppait les fesses serrées de peur. Il avait soudain l'impression d'être empli d'une puissance inconnue. Il allait imposer son autorité à cet enfant, il marquerait sa chair de sa volonté.

Emmanuel tenta une dernière supplique : « Oncle Armand... Je vous en prie... non... »

En entendant cette voix larmoyante, son excitation ne fit que redoubler. De la main gauche, il le prit à bras-le-corps, le saisissant fermement par le flanc, au-dessus de la hanche, là où la chair était si tendre, et il frissonna car c'était la première fois qu'il le touchait à cet endroit. Il leva le bras. Il sentit que l'émotion le faisait légèrement trembler. Après avoir contemplé un moment encore ce petit derrière qui l'enivrait, il le frappa d'un coup sec. Il fut sidéré par le plaisir que lui procura ce claquement, à peine assourdi par le caleçon !

Le garçon avait eu un sursaut, mais il était suffisamment fier pour retenir ses gémissements. Il comprit qu'il n'y avait pas mis assez de vigueur. Il voulait l'entendre crier, et vite ; il voulait le faire pleurer ! Il le serra plus fermement dans son bras gauche, et il lui frappa les fesses de nouveau, plus bas, sur les cuisses nues. Le claquement rendit un son plus vif, plus aigu, qui résonna dans la pièce. Il sentit le garçon se tortiller sous son bras ; la douleur devait être plus intense aussi.

Il continua de le frapper fortement, sur un rythme assez lent, assenant ses coups sur une fesse, puis sur l'autre, puis en travers. Le slip se chiffonnait un peu plus à chaque fois.

Emmanuel tenta de résister, serrant les lèvres pour retenir ses cris, mais il faiblit rapidement. Il commença par se redresser, cambrant les reins, puis il ne put davantage retenir ses gémissements, enfin il poussa de véritables plaintes à mesure que les coups retombaient sur les précédents, lui enflammant la peau.

Mais le meilleur fut quand il l'entendit soudain le supplier à pleine voix : « Je vous en prie, oncle Armand, arrêtez... Ça fait mal... Ça brûle... »

Il s'interrompit en effet, mais ce fut pour maugréer : « Oui ! Et ainsi, j'aime mieux te dire que la prochaine fois tu penseras à débar-rasser tranquillement ! »

Il profitait de ce moment unique de toute son attention, examinant devant lui les reins creusés, les cuisses nues, le petit caleçon froissé. Il le remonta en le tirant vers le haut, de part et d'autre, dégageant le bas des fesses, et le faisant ainsi entrer dans la raie. Il reprit ses claques vivement, cette fois directement sur la peau nue, et il eut la satisfaction de les voir prendre une fine teinte framboise. Le garçon, qu'il retenait par la culotte comme par un harnais, criait maintenant sans plus essayer de se contrôler, sans plus faire semblant qu'il ne ressentait rien. Il lui tira encore sur le slip, le lui enfonçant dans le derrière, au point de le transformer en un string, et il se mit à frapper aussi le haut des fesses à nu. Entraîné par son excitation, Armand le frappait à coups redoublés, en gardant un rythme lent et régulier, mais avec un entrain toujours croissant. La frénésie de son désir devait à sa longue abstinence une violence particulière.

Soudain, alors que les doigts commençaient à le brûler, il se rendit compte que son émotion s'était concrétisée dans son pantalon ; et cette forme se soulevait précisément... sous le ventre du garçon ! À regret, il s'arrêta. Il avait peur d'être débordé par une manifestation qui l'aurait mis à son tour dans l'embarras. D'autant plus qu'il avait reconnu à l'étage le bruit du plancher qui craquait : Chrétienne évidemment avait dû entendre le remue-ménage et venait écouter d'en haut ce qui se passait... Il redressa le garçon et l'aida à se remettre debout. « Allons, rhabille-toi. »

Les yeux pleins de larmes sous la frange de ses cheveux éparpil-lés, Emmanuel remonta son short et le referma. Il s'essuya furtivement le nez du dos de la main ; il paraissait profondément mortifié.

« Voilà. J'espère que dorénavant tu feras un peu plus attention aux affaires de cette maison et à la manière dont tu les manipules. D'abord, tu es privé de télévision ce soir, et ensuite tu vas aller au pi-quet. Cela te permettra de réfléchir aux conséquences de tes actes. »

Il se leva, prit fermement le garçon par le bras et le conduisit lui-même au coin, dans l'angle du salon entre le canapé et la télévision, où il le laissa debout face au mur.

Puis il se servit un verre de whisky – il en avait bien besoin pour se remettre de ses émotions. Il s'installa dans le canapé, où il fit sem-blant de s'intéresser au film, mais en réalité il ne quitta pas le garçon des yeux. Il le détaillait de la nuque aux pieds, son regard descendant le long de son dos, de ses reins, sur le derrière pris dans le petit short – et il imaginait la douleur qui devait encore lui enflammer les fesses –, sur les cuisses nues, dont le haut était un peu plus coloré que d'habi-tude, sur les mollets enveloppés de gris... Il se rendit compte que cela

COMMUNIONS

relançait son érection. Nonchalamment, discrètement, il se posa la main sur le devant du pantalon, flattant sa tumeur d'un geste lent et retenu. Il était heureux : moins de deux mois après l'arrivée du garçon, il était déjà passé du fantasme à la pratique.

*

Dans ma nouvelle vie, cette première fessée a représenté un tournant pour moi, bien plus important que le déménagement ou même que le changement de tenue auquel j'avais été contraint. Je n'avais encore jamais ressenti une honte pareille. Un monde s'est ouvert devant moi. J'ai eu le sentiment que tout devenait possible, que je devais redouter le pire, certainement, mais aussi, bizarrement, que j'allais connaître dans ce nouvel environnement des événements extraordinaires. Je me revois, le nez face au coin du mur, me demandant ce que je faisais là, le derrière encore chaud de la trempe que je venais de recevoir, et traversé par des pensées contradictoires que je ne parvenais pas à démêler.

J'avais en revanche bien compris, en sentant sous moi une pointe se soulever et me rentrer dans le ventre, que me donner la fessée avait excité mon beau-père au point de le faire bander. À cette époque, j'avais déjà des fantasmes de fouet, mais, de la même manière que j'ignorais d'où ils me venaient, je ne devinais pas davantage pourquoi me corriger faisait un tel effet à mon beau-père. J'avais appris qu'il avait vécu seul avant son mariage, qu'il n'avait jamais eu officiellement de femme avant ma mère, mais je ne me suis pas interrogé davantage sur sa vie sexuelle. Je ne me doutais pas que, dorénavant, j'allais en être l'objet.

2

À fin des vacances, j'avais vu que les volets des voisins étaient ouverts. Ma sœur n'aimait pas mes jeux et les partageait rarement, et, en quête d'un nouveau camarade, j'ai donc guetté qui habitait là. Au bout de quelques jours, surveillant les entrées et les sorties, j'ai compris que la maison était occupée par un couple avec deux garçons, dont le premier avait au moins seize ans, alors que le second paraissait de l'âge de Chrétienne, une dizaine d'années. Le premier ne m'intéressait pas, c'était un adulte à mes yeux, tandis qu'au contraire le second était un petit blond qui avait tout de suite attiré mon attention.

Mais je n'ai fait réellement connaissance avec les Claes, une famille de Flamands, que lorsque mon beau-père les a invités un samedi soir à prendre l'apéritif. J'ai été confirmé dans l'idée que je n'avais rien à faire avec Winfield – que tout le monde appelait « Winnie » –, auquel un regard bas donnait l'air veule, et qui me faisait plutôt peur ; en revanche, je suis resté fasciné en découvrant Niels de près. Il avait une demi-tête de moins que moi, il était aussi plus fin, plus mince, et il avait un visage délicat de petit animal qui m'attirait inexplicablement. Ses cheveux, d'un blond doré, légèrement cendré, tombaient éparpillés en diagonale sur son front ; ses yeux gris-vert, assez sombres, sous des sourcils clairs mais bien marqués, vous scrutaient peureusement, comme s'il cherchait quel tort vous auriez pu lui faire ; et sa bouche sensuelle, avec la lèvre inférieure à peine renflée, paraissait comme désarmée. J'ai eu immédiatement une contraction à l'estomac en ressentant le désir qu'il m'inspirait. Sans doute à cette époque n'avais-je qu'une très vague idée de la façon dont j'aurais aimé accomplir ce désir, mais disons que, au moins, j'avais conscience de vouloir le prendre dans mes bras et l'enlacer intensément, un peu à la façon dont je pouvais serrer contre moi mon ours Valentin. Au sens métaphorique comme au sens propre, j'avais envie de le « posséder ». Je rêvais de

fusionner avec lui, l'intégrer à mon être, qu'il devienne une nouvelle part de moi.

Du plus loin que je me rappelle, j'ai toujours été attiré par les garçons. Ceux de mon âge ou un peu plus jeunes que moi. Je ne sais pas d'où cela me vient, c'est comme ça, c'est un fait, comme d'avoir le nez au milieu de la figure. Les psychanalystes disent que les garçons élevés par des femmes seules risquent davantage de développer cette « inversion » et, effectivement, comme par hasard, c'est mon cas : depuis l'âge de trois ans, je n'ai vu mon père que très occasionnellement, et j'ai vécu entre ma mère et ma sœur, si différente de moi par le physique comme par le caractère.

De plus, je m'en suis rendu compte bien après, le visage de ma mère quand elle était jeune était assez ambigu. Si elle n'avait eu ces cheveux longs qu'elle retenait d'ordinaire dans une queue de cheval, elle aurait pu passer pour un garçon. Elle ne se maquillait que rarement, et ne peignait pas ses ongles qu'elle gardait courts et taillés au carré – une habitude qui venait sans doute de son métier. Il n'est donc pas très étonnant que j'aie été attiré par des visages androgynes.

À partir de ce jour, ayant officiellement « fait connaissance » avec Niels, j'ai pu l'inviter régulièrement à jouer avec moi. Nous disposions d'un fantastique terrain de jeu, constitué par l'union du jardin de mon beau-père et celui des Claes, et j'ai inventé toutes sortes d'histoires, de cow-boys et d'Indiens, de pirates, de gangsters, où je privilégiais les situations qui me donnaient des prétextes pour mettre les mains sur lui, le diriger, le toucher...

*

Ce lundi matin, M^{lle} Degroote entra dans la classe d'un pas décidé tandis que tous les élèves se levaient. Elle monta sur la petite estrade, déposa son cartable sur le bureau, puis, avec ostentation, elle redressa la tête. Au travers des verres épais de ses lunettes aux grosses montures noires, elle examina d'un air autoritaire, les uns après les autres, les garçons debout qui attendaient. Elle savait qu'ils la détestaient, tous ces francophones avaient la phobie du néerlandais, et ils mettaient un point d'honneur à en apprendre le moins possible. Mais elle le leur rendait bien : elle les terrorisait, c'était sa façon de les tenir. Elle les autorisa à s'asseoir.

« Boutroux ! *Op het bord !* »

Deux semaines plus tôt, lors de la rentrée, elle avait remarqué ce garçon dont la fiche lui avait appris qu'il était d'origine française. Celui-là n'avait donc jamais fait de néerlandais, et elle avait décidé de le faire travailler d'autant plus.

Boutroux eut un temps avant de réagir, puis il se leva et s'approcha gauchement ; il semblait particulièrement intimidé. En le voyant de plus près, elle se rendit compte qu'il avait l'air plutôt gentil, pas comme certaines de ces buses au front bas qui peuplaient le collège. Elle fut aussi surprise par sa tenue singulière, qui avait quelque chose de désuet, d'un autre temps. Elle vit qu'il hésitait, ne sachant s'il devait continuer à avancer, et elle comprit qu'il ne connaissait pas encore les usages de Notre-Dame.

« Tu montes sur l'estrade, tu te tournes, face à la classe, et tu vas me conjuguer le verbe *être* au présent. »

Le garçon se plaça comme elle le lui avait dit, et elle s'aperçut que ses pommettes avaient rosi. Cela le rendait encore plus charmant. Puis il récita : « *Ik ben ; jij bent ; hij is ; wij zijn ; jullie zijn ; zij zijn...* »

L'accent du petit Français était épouvantable, mais au moins il avait appris sa leçon.

« Pas "zaine" : *zijn* ! Répète. »

Ce ne fut pas mieux. Elle le reprit plusieurs fois, se plaçant face à lui, forçant le mouvement des lèvres pour lui montrer.

La scène excita la moquerie des élèves qui se mirent à ricaner. Elle attrapa sur le bureau la règle carrée en métal et, se retournant, la fit claquer sur le premier pupitre qu'elle rencontra. « *Stilte !* » cria-t-elle.

Elle remarqua que Boutroux avait sursauté, comme s'il avait craint de recevoir un coup. Elle comprit alors qu'il devait connaître cela : ses parents devaient lui donner de la latte. C'était sans doute pour cela qu'il paraissait doux et obéissant : les bonnes vieilles méthodes n'avaient pas d'égal ! Avec elles, un garnement devenait docile comme un mouton.

*

En classe, le pire, c'était quand on m'interrogeait au tableau dans cette tenue. Je sentais les regards des élèves sur mes jambes, sur mon short très court, toujours un peu trop petit pour moi, et c'était insupportable, je me sentais mal, cela me causait une confusion dont je souffrais vraiment. J'avais l'impression d'être nu devant la classe, au point que je croyais sentir physiquement sur mes cuisses les regards glisser comme une myriade de longs doigts qui se tortillaient sur moi.

Par la suite, mon beau-père m'a habillé avec des shorts dont, en plus, la matière élastique me moulait les hanches et laissait apparaître nettement la forme que j'avais devant. Je pensais que tout le monde devait me trouver obscène, les professeurs en particulier, et je m'étonnais qu'aucun ne me renvoyât chez moi pour me changer.

*

Emmanuel avait interrompu son jeu avec Niels pour prendre le goûter. Sa mère essayait chaque fois qu'elle le pouvait d'être à la maison le mercredi – jour d'affluence pour Armand qui au contraire se devait d'être au magasin –, mais ce jour-là cela n'avait pas été possible, elle était de service à l'hôpital, et elle leur avait préparé à l'avance des morceaux de pain où elle avait enfoncé des barres de chocolat. Ils mangeaient en regardant tourner le train électrique que son beau-père possédait depuis son enfance, un train à l'échelle Zéro, et qu'il avait réinstallé pour Emmanuel à demeure dans une des pièces du sous-sol faisant office de salle de jeux, repoussant contre les murs les autres accessoires, luge, cheval d'arçons, table de ping-pong repliée. La miniature remplissait l'air de son léger ronflement, ainsi que d'une fine odeur d'huile et de cuivre chauffé diffusée par son moteur et ses rails. L'autorisation de s'en servir avait toutefois été accompagnée de nombreuses recommandations.

Niels n'avait rien de semblable chez lui, et il suivait avec fascination le cheminement de la belle locomotive à vapeur noire qui tirait ses wagons de marchandises brun-rouge – avec de petits sachets remplis de sable figurant de gros sacs de farine, des branchettes soigneusement taillées pour faire des troncs d'arbres, de menues graines de pavot qui représentaient le charbon, mais aussi un wagon avec des voitures miniatures, le tout à l'échelle !

Emmanuel, lui, en profitait pour observer Niels discrètement. Il ne savait par quel biais modifier la nature de leur relation. Le désir le taraudait de s'approcher de lui, de l'enlacer, de le caresser, il avait désespérément envie de le prendre dans ses bras, de le tenir contre lui... Mais il ne trouvait pas le prétexte qui lui permettrait de l'aborder. En regardant son visage toujours sur le qui-vive, il se doutait qu'un contact direct l'effaroucherait. Il était pourtant tellement beau dans son petit pull ras du cou de coton gris clair, quadrillé en nid-d'abeilles, qui lui enveloppait le torse si tendrement, avec son jean blanchi qui lui enserrait les cuisses comme un fourreau. Et il était d'autant plus honteux d'être lui-même en culottes courtes. Cela soudain lui donna une idée.

Sur un ton innocent, il demanda : « Tu mets jamais de shorts, toi ? »

Cette question pourtant anodine provoqua une réaction assez vive, assortie d'un froncement de sourcils. « Pourquoi ?! »

Emmanuel battit aussitôt en retraite. « Non... comme ça. Je vois juste que t'en as jamais... »

Niels avait reporté son attention sur le circuit et, tout en manipulant le rhéostat pour arrêter le convoi pile devant le quai de la gare, il répondit sur un ton légèrement radouci : « Ben si... en gym. »

Emmanuel se sentit le courage de poursuivre sa chance. « Moi, ma mère, elle veut que j'aie que ça. » Jamais il n'aurait avoué que c'était son beau-père qui décidait de la façon dont il était habillé.

Le mercredi, il avait le droit de porter des vêtements un peu moins stricts, et il avait ce jour-là un pull marin ras du cou en coton, blanc rayé de bleu, boutonné sur l'épaule, une tenue de demi-saison, et le short que sa mère avait tiré de son ancien jean – elle l'avait taillé étonnamment court, il s'arrêtait vraiment sous les fesses, au point qu'il ne lui restait plus qu'une étroite bande de tissu entre les cuisses –, ainsi que ses vieilles baskets éculées, qu'il affectionnait, avec de hautes chaussettes blanches mais qu'il s'appliquait à repousser sur les chevilles, comme pour laisser ses jambes respirer après avoir été enserrées toute la semaine.

« Ah, ouais ?... » fit Niels d'un ton distrait. « Et ça t'embête pas ?

– Si, un peu. Surtout, parce que... ça se voit.

– Quoi ?

– Ben... si j'ai la gaule... »

Niels se retourna soudain, un sourire narquois aux lèvres. « C'est vrai ?! »

Sans attendre d'être plus précise, Emmanuel baissa les yeux discrètement et, de ses doigts tendus, il se frotta la braguette en long. La réaction fut rapide. De se faire ça devant Niels lui donnait le tournis ; c'était terriblement excitant ! Bientôt une bosse déforma le short, au point que le slip en déborda légèrement par-dessous, soulignant l'entrejambe d'un trait blanc.

Quand il osa relever la tête, il ne sut que penser de la mine que faisait son jeune voisin, à mi-chemin entre stupeur et curiosité, attirance et dégoût. Il risqua pourtant de proposer, baissant la voix : « Tu veux que je te la montre ? »

Le garçon, son morceau de pain à la main, resta figé et ne répondit rien.

Emmanuel alors déboutonna sa braguette. Il dégagea son membre du slip, lequel se redressa avec une bonne raideur déjà. Il le fit coulisser quelques fois dans sa main pour achever de l'étendre.

Le silence était impressionnant. Il tenta tout de même : « Tiens, montre-moi la tienne... »

Niels se tassa sur lui-même. « Non... »

Cependant, Emmanuel maintenant ne pouvait plus retenir sa main et se la passait sur lui assez fermement.

Il insista, prenant son air le plus gentil, le ton le plus doux : « Tu veux pas... te toucher, au moins ? » Il bafouillait un peu, bouleversé par son audace ; il avait joué son va-tout. Rien que d'avoir évoqué cela, sa bandaison redoubla. Il accéléra son mouvement.

Le jeune garçon était pétrifié, bouche bée, et il ne pouvait plus détacher ses yeux de cette exhibition. « T'as des poils ? » demanda-t-il soudain.

Emmanuel défit complaisamment le bouton à sa taille, écarta le short, et abaissa le slip pour dégager la base de sa verge. Il tira sur le fin duvet qui la couronnait, d'un châtain-roux à peine visible.

Niels ne sembla pas réagir.

Emmanuel se risqua : « Et... et toi ? »

Niels secoua la tête. « Non... Mais, mon frère, il en a. Plein. Noirs. »

Ainsi son sage petit voisin avait déjà eu l'occasion de voir son grand frère à poil ? Et, en plus, apparemment il ne s'était pas privé de le reluquer ! Il se demanda soudain s'il avait pu se passer quelque chose entre eux... À l'idée de Niels dans les bras de Winnie, et dès les premières images qui lui vinrent à l'esprit, Emmanuel fut secoué par une commotion. Il fut aussitôt débordé par le plaisir. Il ouvrit la bouche, se pencha en avant, et fut parcouru par des soubresauts douloureux. Il le faisait pour la première fois en public, et devant Niels en plus. Plus rien ne serait comme avant.

*

Pim Dewit avait repéré le petit Boutroux qui était assis au pied d'un arbre, un livre sur les genoux. Ce gamin l'excitait avec ses shorts ; personne n'en portait plus, surtout aussi courts ; ça lui donnait l'air d'un gosse du primaire. Il était vraiment bandant. On voyait à part ça que c'était un petit bourge, et l'idée d'en faire une pipeuse l'excitait d'autant plus. En s'approchant, il remarqua qu'il repassait une leçon de néerlandais ; un fayot, par-dessus le marché.

Quand il s'arrêta devant lui, Boutroux releva la tête et le regarda.

« Alors, *Beau trou*, tu bosses ?... »

Derrière lui, Eckermann et Gilet rigolèrent à l'unisson.

« Du flamand ! À quoi ça te sert ? Tu peux me dire ?... Ou alors, c'est que t'en pinces pour la Degroote ?... Dis-moi : c'est pour l'exciter que tu montres tes cuisses ? »

Les autres se marrèrent de nouveau.

Le même faisait la gueule. Il devait commencer d'avoir les foies, car il replia son bouquin et le rangea dans son cartable. Il se releva ; on voyait qu'il aurait bien eu envie de se trisser. Mais Eckermann se plaça derrière lui, coupant toute retraite.

Pim le mata de la tête aux pieds. Son regard s'arrêta sur le petit short gris ridicule et les jolies cuisses qui en sortaient.

« T'as vraiment l'air d'une poule, comme ça », fit-il en adoptant un ton dégouté. « Tous les Français s'habillent comme ça ?... »

Gilet gloussa avec gourmandise. « Ben tiens, les mangeurs de grenouilles... y montrent leurs cuisses ! »

Eckermann ricana sans comprendre.

Boutroux se tortillait sur place, mais il ne mouftait pas. Il n'avait pas l'air de vouloir se bagarrer ; évidemment, un petit comme lui n'était pas de taille contre eux trois !

Pim se rapprocha et lui dit à voix basse. « Dis-moi : est-ce que tu *suces* ?... » Cette phrase le fit frissonner d'un plaisir crapuleux.

Le gamin se figea comme s'il avait brusquement des vapeurs.

« ... Parce que, je me suis dit, puisque tu montres comme ça ton cul partout, c'est que t'es une petite tapette, non ? »

Cette fois Boutroux rougit. Il fit le geste de s'écarter, mais Eckermann l'arrêta en lui opposant la masse de son corps.

Pim lui souffla au visage : « Tu sais, ta bouche de fillasse, elle est bonne. Vraiment bonne. » Il se passa la main verticalement sur le devant du pantalon en massant grossièrement ce qui avait commencé d'y saillir. « J'aurais bien envie d'y enfiler mon zob. » De la main gauche, il lui prit le visage dans la pince de ses doigts et le serra jusqu'à lui ouvrir la bouche. « Qu'est-ce que t'en dis ? »

Il sentit le gosse se crispier ; il puait la peur.

« Un de ces quatre, mon beau petit trou, je te le mettrai au fond du gosier. Ce sera ta fête ! » Il lui passa lentement le pouce sur les lèvres, qui se tordirent sous la pression, l'obligeant à ouvrir la bouche. « J'espère que tu me feras une bonne pipe, au moins, hein ?... Tiens, en attendant, prends déjà ça ! » Et soudain, d'un jet fin qu'il souffla de sa langue enroulée, il lui cracha précisément dans la bouche ; puis il la lui referma, lui pinçant les lèvres pour l'empêcher de recracher.

Le gamin manqua de s'étrangler de dégoût. Il tenta de se libérer en se débattant, mais Eckermann l'avait pris par les bras et l'immobilisa en les lui tordant en arrière.

À leur tour, les deux autres lui crachèrent dessus, Eckermann lui laissant glisser un mollard dans l'oreille, Gilet lui visant les yeux.

Pim jubila de voir le gamin avec ces glaviots qui lui dégoulinèrent sur le visage ! « Et puis, aussi, je t'enfilerai, un jour... T'aimeras ça, hein, Beau trou ? » Il ricana. Il le lâcha. Il recula tout en continuant de se frotter la braguette et de lui fixer la bouche, comme s'il était déjà en train de la pénétrer.

Le gosse eut un hoquet annonciateur, aussitôt tout le monde s'écarta prudemment, et, se retournant, il vomit d'un coup, se retenant au tronc de l'arbre. Il s'en fallut de peu qu'il ne s'arrosât les pieds.

*

Armand marchait dans la rue principale du village, Marine à son bras, les deux enfants devant eux, au milieu des paroissiens qui se dirigeaient vers l'église. Dans leurs habits du dimanche, il pensa qu'ils devaient avoir l'air d'une famille comme une autre, une bonne famille, une famille tout à fait respectable.

Emmanuel portait le manteau court qu'il lui avait donné, et qui lui descendait plus bas que le short. Il continuait à lui faire porter des culottes courtes, malgré le mois d'octobre qui avait apporté les gelées blanches matinales, et il devait sentir le froid lui mordre les cuisses – de toute façon, il était bon qu'il s'endurcît un peu. Il avait mis les souliers vernis noirs du mariage et de hautes chaussettes blanches, impeccablement propres, qui lui enveloppaient le mollet comme les bas d'un petit marquis au XVIII^e siècle.

Il jeta un coup d'œil aux gens autour de lui. Il remarqua que les garçons qu'il voyait portaient tous des pantalons et, en pensant à la gêne qu'Emmanuel devait inévitablement avoir d'être seul jambes nues, il ressentait une vive satisfaction : l'obliger à montrer ses cuisses était un peu comme l'exhiber, à demi nu, au milieu de la rue...

Il trouvait Chrétienne très mignonne aussi, avec cette longue tresse noire qui flottait sur son dos étroit. Son manteau, lui, ne cachait pas le bas de sa robe bleu marine qui battait autour de ses genoux et, en voyant ses courtes chaussettes, d'un bleu assorti, délicatement rayées en haut d'un trait blanc et d'un trait rouge, il se dit qu'il n'aurait pas détesté allonger la main, sous un prétexte quelconque, lui retrousser la jupe, se glisser entre ses cuisses... Mais il avait bien compris qu'il ne devait pas franchir la ligne de partage des eaux, que pour Marine sa fille était une chasse gardée.

Tous ces vêtements de marque qu'il fournissait, même s'ils ne lui coûtaient que le prix d'achat, restaient chers, mine de rien ; cependant, il ne regrettait absolument pas leur dépense, c'était son luxe, il y gagnait le plaisir de les voir, non pas disparaître sur le dos d'enfants inconnus que souvent il ne revoyait jamais, mais portés au quotidien, à son côté. Après cette chance inouïe qui avait amené le petit prince dans sa vie, il devait en profiter au maximum, il n'allait pas rechigner pour quelques frais – d'autant qu'il devait se préparer à ce que son désir ne persistât malheureusement pas plus que quelques années.

Ses yeux suivaient avec fascination le mouvement régulier des jambes du garçon, devant lui, entourées par le manteau comme par une robe. Soudain, il pensa qu'on aurait très bien pu imaginer que, en fait, il n'avait rien dessous : qu'il était fesses nues ! Cette idée l'émut énormément... Il se demanda si certains des hommes qui marchaient à côté d'eux partageaient la même pensée et en étaient tout autant excités que lui... Emmanuel aussi devait probablement avoir conscience des interrogations que sa tenue suscitait, des regards qui lui remon-

taient sur les jambes, de l'étonnement des gens se demandant où s'arrêtaient ses cuisses nues !

Soudain, il vit le frère et la sœur s'immobiliser et se faire face. Il n'y avait pas prêté attention, mais ils s'étaient querellés, et il entendit seulement la fin de la dispute, alors que le ton montait : Emmanuel avait traité sa sœur de « crétine » et, après une verte réplique de celle-ci qui ne supportait pas cette insulte inspirée par son prénom, il lui lança : « Espèce de connasse ! »

Marine réagit aussitôt : « Oh ! Emmanuel !... » Et, à la surprise d'Armand, elle le gifla à la volée.

Le garçon se tint la joue, abasourdi. Il n'avait pas l'habitude de recevoir de claques de sa mère, surtout en pleine rue, et encore moins assénées avec cette détermination.

« Où as-tu appris à parler comme ça ?! » Marine était outrée. Elle était choquée non seulement de la grossièreté de son fils, mais peut-être plus encore que sa fille en fût la cible. Et que l'invective ait eu lieu en public la rendait sans doute insupportable. Armand ne l'avait pas vue souvent sortir de ses gonds de la sorte ; ses yeux noirs brillaient, chargés d'électricité.

Mais il était un peu contrarié qu'elle se fût ingérée, usurpant ce qu'il considérait comme son rôle, et il intervint à son tour. « Emmanuel, comment oses-tu dire des gros mots pareils ! »

Le garçon piquait du nez en regardant la pointe de ses chaussures ; sa joue gauche rougissait rapidement.

Pour reprendre la main, il le sermonna : « Je te préviens, tu vas être corrigé. Et ce, dès le retour à la maison. »

Emmanuel se détourna sans rien dire. Il ne semblait pas prendre cette annonce au sérieux.

Aussi Armand ajouta : « Et, surtout, ne va pas t'imaginer qu'il s'agirait d'une menace en l'air ! Ce serait mal me connaître. »

Cette fois, le visage du garçon se défit.

Armand reprit le bras de Marine, et ils se remirent en marche. Chrétienne était toujours devant eux, mais Emmanuel maintenant traînait derrière. Cependant, Armand n'était pas très content de cet épisode. Autant il avait adoré fesser le garçon, autant il trouvait cruel de le frapper au visage. C'était comme si on le dégradait, qu'on l'abîmait, qu'on reniait sa beauté.

Il dit à l'oreille de Marine : « Ne le giflez pas comme ça... »

– Mais vous avez entendu ce qu'il a dit ?!... Depuis quelque temps, il parle comme un charretier ! C'est une grossièreté après l'autre. Je ne supporte pas cela. Il m'exaspère !

– S'il faut le corriger, ses fesses sont là pour ça... Laissez-moi m'en occuper. »

Quand ils entrèrent dans l'église, il s'assit en ayant soin de placer Marine à sa gauche, Chrétienne à la gauche de Marine, tandis qu'il mettait Emmanuel à sa droite, à côté de lui. Il lui jeta un coup d'œil : son visage gardait une coloration dissymétrique, la joue gauche portant une efflorescence d'un rose délicat où se devinait encore la trace des doigts ; la claque avait été cinglante. Cependant, Armand devait reconnaître que la scène l'avait échauffé. Et il était ravi par la perspective de ce qui allait maintenant se passer après la messe ; il en était déjà bouleversé. Il se demandait d'ailleurs ce qui le fascinait à ce point dans la *fessée* ; rien que le mot l'excitait.

Il jeta un regard discret sur les mollets minces, enveloppés des chaussettes blanches, monta sur les cuisses nues, et il pensa aux petites fesses qui, dans une heure... Il frissonna. Le garçon, empli d'une colère rentrée, devait certainement songer à la punition qui l'attendait, mortifié à l'idée de se faire *corriger*. S'imaginait-il déjà contraint de descendre son short ? de se courber en travers de ses genoux ? de lui présenter son derrière ?... Et, cette fois, il le fesserait cul nu.

Le père Bauwens monta les quelques marches qui menaient à l'autel et fit face aux fidèles. Armand se concentra. Jamais il n'allait suivre une messe avec autant d'adoration !

*

Quand ils rentrèrent, chacun enleva son manteau dans le vestibule et l'accrocha aux patères.

Armand posa la main sur l'épaule d'Emmanuel : « Bien. Tu vas maintenant recevoir ta punition pour ta grossièreté, mon garçon. »

Emmanuel lâcha un gémissement plaintif : « Oncle Armand, je vous en prie, je le ferai plus... Heu... Excusez-moi... »

Il le regarda sévèrement. « “Je ne le ferai plus” est une phrase que j'aime particulièrement. Cependant, je ne peux y croire que si elle vient après la sanction. Avant, je n'y vois qu'une tentative pour y échapper. Va m'attendre au salon. »

Il se rendit dans le cabinet de l'entrée et se savonna les mains. Puis il se rinça et s'essuya.

Quand il pénétra dans le salon, il y flottait un silence pénible, une gêne que tout le monde partageait. Marine s'apprêtait à emmener Chrétienne, mais Armand l'arrêta : « Non, restez ici, toutes les deux : Emmanuel a offensé sa sœur, il est normal qu'il reçoive sa punition devant elle. »

Le garçon releva des yeux horrifiés et le regarda avec un air suppliant, lequel transperça Armand d'une délicieuse sensation de pouvoir absolu. Il y avait quelque chose d'enivrant à disposer ainsi, à son gré, d'un être aussi faible et aussi beau que celui-ci.

Marine eut un instant de flottement, mais elle ne dit rien, et, sur l'invite qu'il lui fit, elle s'installa avec sa fille sur le canapé. Chrétienne paraissait impressionnée, c'était évidemment la première fois qu'elle allait assister à un pareil spectacle.

Armand s'empara d'un fauteuil et le tourna pour le mettre de profil par rapport au canapé.

Emmanuel regardait ces préparatifs avec des yeux de plus en plus inquiets, et il tournicotait en se tripotant les doigts.

Il le prit par l'épaule – et il eut du plaisir à sentir sous sa main la matière, épaisse et riche, des mailles serrées du vêtement : le garçon portait un pull en V, bleu sombre à manches longues, sur une chemise blanche, et avec une cravate outremer. Il l'amena face aux femmes.

« Allons, défais-toi. »

Emmanuel parut tétanisé. Il le regarda avec des yeux implorants ; il gémit : « Non, je vous en prie... Je vous ai dit... je le ferai plus... Je promets ! »

Il le dévisagea en masquant sa jubilation. Un garçon qui le suppliait ! qui l'implorait !... Son sentiment de l'avoir entièrement à sa merci redoubla ! Il le laissa s'enfermer, le prier, jurer qu'il ne dirait plus de gros mots... C'était grisant.

Il l'interrompit en lui rétorquant : « Je l'espère bien. » Il marqua une pause, pour lui donner l'illusion qu'il était peut-être sauvé, avant de lui intimer d'un ton sec : « Mais, en attendant, tu vas recevoir la fessée, Emmanuel, comme on donne aux petits garçons – puisque tu te conduis comme un petit garçon !... Dépêche-toi. Baisse ta culotte. »

En désespoir de cause, Emmanuel se tourna vers sa mère, cherchant quelque secours. Mais Marine se contenta de le contempler avec un visage fermé, qui ne laissait transpercer aucun sentiment, et certainement aucune mansuétude, aucune indulgence.

Il reprit : « Qu'est-ce que tu attends, Emmanuel ?... Tu ne fais que rendre les choses plus difficiles pour tout le monde. »

Il se mit alors à pleurer. Silencieusement, les larmes coulèrent sur son visage baissé tandis qu'il se résolvait à remonter son pull, à déboutonner sa braguette. Combien ne devait-il pas être honteux, non seulement de se déculotter, mais aussi d'afficher sa faiblesse en pleurnichant devant sa mère, devant sa sœur !... Même quand le short bleu marine fut ouvert, il ne parvenait pas à le lâcher, il le retenait autour des hanches.

« Allons, Emmanuel, pas d'enfantillages. Combien de temps vas-tu rester comme cela ?... »

Les yeux au sol, rougissant jusqu'au bout des oreilles, il se résolut à accompagner sa culotte sur les chevilles.

Armand le prit alors par le bras, le fit pivoter d'un quart de tour, et il le plaça devant le dossier du fauteuil. Il lui passa les mains sous le pull et la chemise, le long des hanches, et il attrapa le slip par les côtés. Il marqua une pause, savourant le contact de la peau tiède, profitant de cette entrée dans l'intimité des vêtements ordinairement soustraits, jouissant surtout de l'anxiété que cette attente faisait monter. Puis il abaissa le petit vêtement blanc sous les fesses.

Marine n'avait pas cillé ; Chrétienne, elle, avait instinctivement détourné les yeux.

Il reprit alors Emmanuel par les épaules et le plia en avant, sur le dossier du fauteuil, puis il lui repoussa les vêtements sur les reins. Il eut l'impression de l'exhiber sur un chevalet. Le petit derrière était complètement dévoilé, en pleine lumière, idéalement courbé, profondément fendu, et il paraissait si attirant, tellement doux, délicat, aimable, que cela lui donnait envie de le caresser. Les cuisses aussi semblaient délicieuses, tendues par la position, barrées en haut par le petit bourrelet de coton, se prolongeant plus bas dans les mollets gainés des chaussettes blanches, et il y aurait bien mis la main, il en aurait volontiers parcouru la face interne qui paraissait si tendre, si fragile... Mais, devant Marine, il n'en était pas question. Quelle ironie : le frapper, oui, il le pouvait, autant qu'il le voudrait, mais le câliner, non, cela lui était interdit !

Il se plaça sur le côté, face aux femmes, et il ceignit la taille du garçon de son bras gauche en le maintenant étroitement. Il frissonna de le sentir sur lui, une hanche prise dans sa main, l'autre contre son flanc ; il le tenait bien ; il l'enlaçait presque. Il leva le bras, et, d'entrée, il assena un coup vigoureux. La claque retentit dans le salon silencieux.

Emmanuel poussa un cri, et tout de suite il se mit à pleurer, comme libéré.

Il le fessa alors avec une énergie soutenue, lente et régulière, lui claquant les fesses alternativement, de gauche et de droite, souvent en travers des deux, parfois descendant sur le haut des cuisses, au ras du slip froncé, et la chair rapidement se colora, d'abord de rose, puis d'une teinte plus relevée. Il se rendit compte que la peau du garçon marquait facilement, sans doute parce qu'il l'avait particulièrement tendre, et c'était très émouvant.

Emmanuel maintenant mêlait ses pleurs de cris aigus, il ne pouvait plus se retenir, et chacun de ses glapissements exacerbait l'excitation d'Armand. Il la sentit prendre forme, comme la fois précédente, mais son pantalon était suffisamment ample pour que cela n'apparût pas aux spectatrices. Il avait l'impression que chaque coup qu'il administrait le tendait un peu plus, c'était magique, enivrant. C'était tellement

bon de pouvoir tenir ce garçon à demi nu, lui claquer les fesses, le soumettre physiquement à sa volonté !

Il ne s'arrêta que lorsque la main lui brûla. Il s'écarta d'un pas et contempla une dernière fois le petit derrière enluminé.

« Relève-toi, Emmanuel. »

Le garçon se redressa en tremblant. Son visage était brillant de larmes. Armand devinait bien que la douleur n'en était pas seule cause, que de recevoir une déculottée devant sa mère et sa sœur le mortifiait certainement encore davantage.

« Allons, rhabille-toi. »

Il n'y avait pas besoin de le lui dire, il était déjà en train de ramener son slip sur lui, mais de souligner par une injonction l'accomplissement de ces gestes intimes contribuait à l'embarrasser davantage, à entretenir sa confusion. Pendant le temps où il remonta son short, où il reboutonna sa braguette, Armand ne le quitta pas des yeux. Il avait vu bien des enfants se déshabiller et se rhabiller devant lui dans la cabine du magasin, mais ici il pouvait le contempler sans retenue, sans avoir à craindre qu'une mère ne s'émût d'un regard trop appuyé.

Quand Emmanuel se fut rajusté, il reprit : « Maintenant, tu vas au coin, et tu t'agenouilles, les mains au dos. »

Il sentit que le garçon était à deux doigts de se rebeller, de quitter la pièce, de se réfugier dans sa chambre en claquant la porte. Fugitivement, il le souhaita même, cela aurait donné matière à d'autres développements... Mais Emmanuel domina sa rage, et il se dirigea dans l'angle qu'il lui désignait, à côté du poste de télévision. Il balança encore un instant, se tortillant sur lui-même, mais il n'attendit pas un rappel, et il se résolut à se mettre à genoux.

Il avait néanmoins oublié la seconde consigne, sans doute pris par le bouillonnement de sa colère, et Armand eut le plaisir de la lui rappeler : « Les mains dans le dos, je t'ai dit, Emmanuel ! »

Le garçon corrigea, ramenant mollement les bras en arrière, mais il laissa les mains pendre sur ses fesses.

Armand prit un ton agacé : « S'il te plaît, croise les poignets. » Chaque nouvelle contrainte qu'il imposait relançait son plaisir, son excitation. C'était comme un jouet qu'il avait à sa disposition et dont il tirait des joies sans cesse renouvelées.

Le garçon se soumit et joignit les poignets, comme si on les lui avait attachés, ce qui évidemment rendait le tableau encore plus piquant.

Armand prit *Le Soir* et, après avoir remis le fauteuil en place, il s'assit, évitant de regarder Marine qui se levait et se dirigeait vers la cuisine pour préparer le repas. Il en fut soulagé. Même s'il ne doutait pas de son accord quant à la façon de traiter Emmanuel, il était empor-

COMMUNIONS

té dans un tel tourbillon d'émotions qu'il craignait qu'on ne les lût sur son visage.

Chrétienne, elle, resta blottie dans le canapé. Il voyait bien que, discrètement, elle jetait de petits coups d'œil à son frère. Elle semblait fascinée.

*

Après cela, j'ai dû venir demander pardon à ma sœur. Mais elle me regardait comme si elle n'était pas concernée. Cela lui aurait brûlé la gorge de dire qu'elle me pardonnait ! Il a fallu que mon beau-père insiste pour qu'elle prononce la formule qui me délivrait.

Cette seconde fessée a été bien pire que la première. J'ai ressenti une terrible humiliation à devoir me déshabiller « en public ». Le fait que ma mère ait assisté à cette débâcle, et sans dire un mot, sans faire un geste pour me protéger, était le plus dur. J'ai senti aussi que ma sœur bichait à me voir courbé sur le fauteuil, le cul nu, à me faire fesser comme un gosse !... Cependant, je ne me doutais pas de ce qui m'attendait encore.

3

Ce mercredi-là, c'était Emmanuel qui, l'après-midi, était allé chez les Claes, car ils avaient un poste de télévision bien plus moderne que celui de son beau-père. Les parents de Niels travaillant tous les deux et son grand frère étant de sortie, ils avaient pu s'installer tranquillement, sans crainte qu'on leur reprochât de « rester toute l'après-midi dans le canapé avachis devant la télé » – ce qu'ils étaient précisément en train de faire. Il avait eu soin de prendre un livre et quelques cahiers en affirmant à sa mère qu'il ferait ses devoirs là-bas.

Mais il ne s'intéressait guère au dessin animé qu'ils regardaient. Son attention allait plutôt vers le jeune garçon à demi allongé à côté de lui, le torse pris dans un sweat-shirt blanc orné d'une grande étoile noire à cinq branches, et les jambes moulées dans le même jean délavé que les mercredis précédents, lequel était son ordinaire pour les jours où il n'avait pas école. Emmanuel ressentait, qui provenait de ce corps proche à le toucher, une sorte de magnétisme qui l'attirait physiquement ; en même temps, la peur d'être rejeté le tenait écarté d'une force contraire qui équilibrait la première et le paralysait, le rendant incapable d'une initiative.

Le temps s'écoulait. Il se dit qu'il laissait passer une chance qui ne se reproduirait peut-être pas de sitôt. Il se rappela la fois où il s'était masturbé devant lui : Niels n'était pas resté longtemps effarouché... Ce souvenir lui donna le peu d'assurance nécessaire pour changer le rapport entre les forces qui l'empêchaient. Et, voyant que le jeune garçon semblait plongé dans une sorte d'engourdissement, sur une soudaine impulsion il leva la main et la lui posa sur le genou.

Niels bougea, se tortilla un peu, puis il lui saisit le poignet et le repoussa.

Affectant de prendre cette rebuffade comme un jeu, affichant un petit sourire en coin, l'instant d'après il recommença son manège, mais cette fois plus haut, sur la cuisse. Il fut remis à sa place de même.

Toutefois, il nota que le garçon ne se rebiffait pas, il ne lui faisait pas de scandale, et, une troisième fois, il lui mit la main sur la cuisse, encore plus haut, au bord de l'aîne.

« Arrête... » grogna Niels en le repoussant.

Emmanuel ricana. Et, poursuivant le « jeu », il lui remit la main, cette fois en plein sur la braguette !

Niels se redressa d'un coup, tendu comme un chat, et il s'agrippa à son poignet pour l'écarter. « Arrête ! »

Mais Emmanuel résista. Il enfonça les doigts dans le tissu raide, et il sentit quelque chose bouger dessous... « Tu vas me dire que t'aimes pas ça, peut-être ? »

Le garçon lutta encore un moment, puis soudain il abandonna, se renversant dans le canapé comme s'il avait brusquement renoncé.

Emmanuel alors décripa la main, et il se mit à le caresser plus doucement, plus attentivement. Il sentit au travers du pantalon la petite verge se raidir, puis tressauter sous sa provocation comme si elle était parcourue de décharges électriques. Il avait gagné. Il s'était imposé, et il avait été accepté. Un bonheur fou le bouleversait tandis qu'il caressait cette légère bosse au travers du tissu épais.

Niels ne bronchait plus, ses yeux vides fixés sur l'écran.

Emmanuel, lui, le cœur battant, s'était mis à bander furieusement. Son membre en s'étendant repoussa son slip qui, de nouveau, pointa sous son short en jean. Dès qu'il fut assuré que le plaisir montait dans les veines du jeune garçon, il interrompit un instant ses caresses et faufila les doigts sous le repli de la braguette. Il y trouva un premier bouton qu'il défit.

Niels tressaillit. « Qu'est-ce que tu fais ?!... »

– Rien... t'inquiète... tu vas voir... » Et il continua, décrochant les boutons nickelés les uns après les autres.

Son bonheur redoubla en voyant que les mains du garçon ne s'interposaient pas, le laissaient faire, qu'il était admis à entrer dans cette intimité. Il avança les doigts dans la fente, où il retrouva la fine barre enfermée dans le tissu élastique d'un petit shorty moulant. C'était trop délicieux ! Il se remit à la caresser doucement, et il vit la bouche de Niels s'entrouvrir, ses yeux ciller. Cette fois, il tenait le plaisir du garçon dans sa main.

Ne craignant plus qu'il s'effarouchât, il le mania de plus en plus franchement. La petite pine se redressa tout à fait, et il put l'enserrer dans ses doigts, l'enveloppant dans le tissu synthétique. Il masturbait Niels, mais c'était sans doute lui qui en avait le plus de plaisir ! Il ne

pensait même pas à se toucher – il gardait cela pour plus tard –, il voulait se consacrer entièrement à cette découverte, à cet instant unique, cette première fois !

Le bruit d'un cyclomoteur s'arrêtant devant la maison effaroucha ce moment de grâce. Aussitôt Emmanuel se renfonça dans le canapé, et Niels, après une seconde de stupeur, se dépêcha de se reboutonner.

Un peu plus tard, Winnie passa par le couloir et, s'arrêtant un instant devant la porte ouverte, leur jeta un coup d'œil indifférent. Il poursuivit et grimpa l'escalier ; on l'entendit aller et venir à l'étage.

Mais, après cette frayeur, Emmanuel n'avait plus cœur à reprendre. Il fixait l'écran ; il n'osait même pas regarder Niels.

*

En sortant de la cantine, Pim Dewit aperçut le petit Boutroux devant lui dans le couloir ; il fut de nouveau très énervé de le voir en culottes courtes, les cuisses nues... Il jeta un coup d'œil à Eckermann et Gilet ; ils comprirent aussitôt.

Dehors, le gosse eut la bonne idée de ne pas rester dans la cour et de se diriger vers ce que le directeur appelait pompeusement « le parc », tout juste un demi-hectare d'herbe rase planté de vieux arbres. Il était seul, il tenait à la main un livret à la couverture violette, un « Petit Classique Larousse », et il en lisait un fragment avant de lever la tête en remuant les lèvres, comme quelqu'un en train d'apprendre un texte par cœur. Il ne les vit pas arriver ; quand il se rendit compte de leur présence, ils l'avaient entouré.

« Salut, Beau trou !... » Pim le fixa droit dans les yeux. Il n'avait pas besoin d'en faire plus pour tétaniser les gosses. Il ne savait pas d'où cela lui venait, mais depuis plusieurs années il avait compris que quelque chose en lui faisait peur aux élèves ; et il exploitait cette faculté chaque fois que cela le servait. « Viens donc faire un tour avec nous... »

Le petit se figea ; il avait pâli. Avant qu'il ne réagît, Eckermann le prit par le bras. Ils l'entraînèrent vers le fond du terrain.

Le gosse protestait en tentant de se dégager : « Mais laissez-moi ! Lâchez-moi !... »

Eckermann lui tordit le poignet dans le dos, à le faire gémir. « Ferme ta gueule, connard. » Le petit livre violet lui échappa et tomba par terre.

Ils l'entraînèrent sous un vieux sapin dont les branches basses formaient comme un tipi, et ils le tirèrent à l'intérieur, à l'abri des regards du surveillant posté sous le préau.

Comme le gosse cherchait toujours à se dégager, Eckermann l'attrapa soudain par les cheveux, et il lui renversa la tête en le collant

dos contre le tronc de l'arbre. Il grogna d'un air menaçant : « Tiens-toi tranquille, si tu veux pas qu'je te dérouille ! »

Pim se planta devant le gosse qui grimaçait de douleur et l'examina. Il ne se débattait plus, il avait compris qu'il était impuissant face à eux.

Gilet vint à côté de lui et se mit à lui caresser libidineusement le devant de son short : « Pourquoi tu gigotes comme ça ? On veut juste se faire plais' avec toi... Tu devrais être content qu'on s'intéresse à ton petit cul, non ? » Il ricana tout en lui glissant une main libidineuse par derrière, sur le haut des cuisses. « Regarde quelles belles gambettes t'as pas ! Ça donne envie d'en profiter ! » Il remonta en enfonceant les doigts sous le short, où il le tripota sans retenue. « Mmmh... T'as un bon petit cul, dis-moi... Un de ces quatre, on va se le faire ! »

Pim était excité de voir le gamin se faire palucher par ce vicieux de Gilet. Il ricana : « Tu te souviens ? L'autre jour, je t'ai demandé si tu suçais ? Eh ben, c'est le moment. Fous-toi à genoux. » Et il commença de se déboutonner.

Gilet, cependant, parut inquiet. Il se tortilla, mal à l'aise : « Dew'... fais gaffe : y en a qui pourraient l'apercevoir, à quatre pattes devant toi... »

Pim jeta un coup d'œil alentour. Il comprit que, même si le surveillant ne les verrait pas au travers des branches, d'autres élèves plus proches pourraient les remarquer.

Il grogna : « Okay... Mais au moins, tu vas me faire une branlette ! » Et il se sortit la bite.

Le gamin était blanc ; il cherchait vainement une échappatoire.

« Allez, vas-y. Prends-la. Astique-moi !... On va voir si t'es une bonne tapette. »

Mais le gosse affolé ne bougeait pas, ne se décidait pas à avancer la main.

Eckermann lui secoua la tête par les cheveux. « Vas-y, qu'on te dit ! »

Gilet gloussa : « Me raconte pas que tu sais pas faire ?... » Il se mit tranquillement à déboutonner leur victime. « Attends, je vais te montrer ! » Il enfonça les doigts dans la fente du short. Le gosse avait beau se rétracter, il était collé dos au tronc et ne pouvait lui échapper. Il crocha dans l'ourlet qui longeait l'aine, et il tira le slip sur le côté. Il s'empara de tout le petit paquet qu'il pressa entre ses doigts. « Ouah ! C'est tout petit ça !... » Il ricana, tout en palpant, en écrasant les chairs fragiles dans ses phalanges.

Mais comme le gamin se tortillait sans se résoudre à ce qu'on lui demandait, Eckermann le prit par le lobe de l'oreille, y planta les

ongles, et, avec un regard satisfait, le lui tordit progressivement. « Fais ce qu'on te dit, petit merdeux, sinon je t'arrache une esgourde ! »

Le gosse gémit en inclinant la tête pour tenter d'échapper à la douleur. « Arrêtez... je vous ai rien fait... »

Gilet se marra : « Eh ben, justement : vas-y ! » Il continuait de farfouiller dans les petites affaires du gamin avec un plaisir évident.

Pim se paluchait lentement et rien qu'en voyant Eckermann bousculer le gosse, il s'était mis à bander dur.

Soudain Boutroux poussa un cri : Eckermann venait de lui tirer l'oreille d'un coup sec. « Arrêtez !... Je vais le faire... »

Eckermann le relâcha lentement. « Juste à temps... Mais vas-y maintenant. Au prochain coup, tu te retrouveras avec une portugaise en moins. T'as pigé ? »

Le gosse avait l'oreille rouge. Il avança timidement la main et, finalement, se décida à la lui mettre sur la bite tendue.

« Allez vas-y, petite fiotte, fais-moi une bonne branlette ! »

Le gamin amorça une vague friction.

Pim grogna : « Quoi ? Qu'est-ce que tu fais ?... Mieux que ça !... Plus vite, plus fort ! »

Gilet ricana : « Attends ! T'as oublié comment on fait ? Je vais te rappeler. » Et il se mit à l'astiquer rapidement. « Voilà, comme ça... »

Boutroux gémit et, mû par une sorte de réflexe mécanique, il suivit lui-même le rythme qu'on lui imposait.

Gilet lui susurra : « Avec l'autre main, caresse-lui les couilles, par-dessous... comme ça... » Et, enfonçant lui-même la main plus avant dans le short, il lui fit danser les boules au bout des doigts.

Eckermann lui assena une tape derrière la tête : « Tu comprends quand on te parle ?!... Allez, vas-y ! »

Boutroux tardant encore à obéir, Pim lui attrapa le poignet gauche et le conduisit dans sa braguette.

Maladroitement, le gosse lui passa la main sous les bourses et, aussi malhabile que ce fût, cela redoubla l'excitation de Pim. La combinaison de la vision de la main blanche et un peu flasque de Gilet qui tripotait la petite pine du gamin, avec la sensation des doigts qui s'agitaient gauchement sur lui, lui piqua la tête. Il regretta vivement de ne pas se faire sucer par le gosse, il en avait trop envie ; il se rattrapa autrement. Il lui pinça le visage dans sa main gauche pour le forcer à ouvrir la bouche, et il y enfonça deux doigts de la droite. « Tiens ! Suce-moi ça, petite pute ! Vas-y ! »

En sentant les jolies lèvres se tordre sous son intrusion, la bouche s'ouvrir malgré ses résistances, la langue mouillée se dérober sous ses attaques, il en eut un éblouissement. C'était doux et fuyant comme une cramouille ! Il se sentit partir ; et il ne se retint pas. Il tira hors de

son jean la main gauche du gosse et, à demi penché en avant, la bouche grand ouverte, il juta dedans. La tête lui tourna ; il fut pris un instant de vertige tant la décharge était violente.

Quand il se fut enfin ressaisi, il baragouina : « Allez ! lèche !... Lèche mon jus !... »

Boutroux ne bougea pas, affichant une grimace écœurée devant ses doigts maculés de glaires translucides.

Eckermann le saisit d'une main par la nuque et de l'autre lui prit le poignet qu'il lui approcha du visage. « Vas-y, couille molle, lèche ! Ou je te l'étale sur ta petite gueule. Comme ça, tout le monde verra que tu t'es fait spermer dessus ! »

Le garçon, effrayé, finit par se résoudre à entrouvrir la bouche, et il lécha timidement les traînées glaireuses sur ses phalanges.

« Ah ! c'est trop dégueu ! » s'exclama Gilet en se détournant avec une grimace ravie.

Pim ricana en se reboutonnant, satisfait.

Eckermann se gondolait de bonheur. Il donna une dernière tape sur la nuque du gosse : « Et oublie pas de refermer ! T'as laissé ton saint-frusquin dehors ! »

*

Yolande finissait la vaisselle quand elle vit par la fenêtre de la cuisine le petit rentrer de l'école. À sa mine affligée, à son nez baissé sur ses chaussures, elle remarqua tout de suite que quelque chose n'allait pas. Elle en ressentit de la tristesse : cet enfant était si gentil, pourquoi n'était-il pas plus joyeux ?

Elle s'essuya les mains dans le torchon et vint à sa rencontre. Elle entra dans le vestibule alors qu'il déposait son cartable.

« Eh ben, mon poussin ? On dirait que ça va pas ? »

Il haussa les épaules. Il déboutonna son manteau et le retira.

« Qu'est-ce qu'y a de nouveau ?... Viens. »

Elle l'emmena dans le salon et s'assit sur une chaise de la table à manger.

« Viens là », fit-elle en se tapotant les genoux, « tu vas tout me raconter. »

Le garçon s'approcha, mais il continuait de paraître mal à l'aise. « Non, je veux pas vous déranger... »

– D'abord, tu me déranges pas, je peux bien souffler cinq minutes. Et ensuite tu vas pas toujours me vouvoyer. Tu peux me dire “tu”, tu sais. »

Et, d'autorité, le prenant à bras-le-corps, elle l'attira sur elle, l'asseyant en travers de ses cuisses. Il s'était laissé faire, mais il gardait la tête baissée.

Elle lui remonta le menton du bout des doigts. « Allez, tu peux tout dire à tata Yo-yo ! » Il la dévisagea, surpris. « Oui, c'est comme ça que m'appellent mes neveux ! Mais tu le dis à personne ici, d'accord ? Y a que toi qui peux m'appeler comme ça ! » Elle pouffa.

Le garçon la regarda. Il acquiesça, amusé, pensa-t-elle, de cacher quelque chose à ses parents.

« Alors, qu'est-ce qui t'arrive ? C'est toujours ces enfants qui t'embêtent ? »

Il se rembrunit, hochant la tête à peine.

« Oh ! c'est qu'ils sont casse-pieds, ceux-là !... Si ça recommence, faudra que tu le dises à monsieur Armand. Il saura quoi faire. »

Et elle le serra contre elle. De nouveau, elle le sentit se laisser aller sur sa poitrine. Tout attendrie, elle lui caressa le bras, le dos, puis elle monta sur sa nuque. Il avait les cheveux d'une douceur étonnante, ils étaient lisses, lustrés, pas moins soyeux que ceux d'une fille. Comme pour le protéger, ou le remercier, elle l'embrassa sur le sommet de la tête. Qu'il était gentil de se laisser câliner comme ça ! Elle ne savait pas si elle lui apportait un réconfort quelconque, mais, en tout cas, lui, il lui faisait beaucoup de bien. Comme la première fois, elle sentit son ventre s'alanguir, se relâcher ; une chaleur lui monta lentement des entrailles ; elle décela même une moiteur qui lui venait entre les cuisses... Ils restèrent un bon moment ainsi, l'un contre l'autre, et elle était profondément heureuse.

*

Cette année-là, à part Niels, j'ai eu peu de copains. D'abord, comme je venais d'arriver, je ne connaissais personne ; j'étais l'étranger, le « Français ». Et puis, surtout, la tenue que m'imposait mon beau-père m'a singularisé : on me dévisageait comme si j'étais un cas ! Les « camarades » m'ont décerné un « Cuissalair », ce qui les faisait se tordre, mais qui ne m'incitait pas à les fréquenter. Même quand le mois de novembre est arrivé, et que j'ai été autorisé à aller en pantalon en classe, ils ont continué à me gratifier du même sobriquet.

Mais je dois à Pim Dewit ce « Beau trou » dont ses sbires ont fait des gorges chaudes, qu'ils ont colporté dans toute l'école, et qui m'a longtemps poursuivi. Le rouquemoutte m'avait pris comme souffredouleur, et avec ses acolytes il ne ratait pas une occasion de m'emmerder par tous les moyens. Il me harcelait, au minimum en m'envoyant des vannes méchantes, au pire en me coinçant dans un endroit discret et en me tripotant vicieusement.

COMMUNIONS

Cela ne m'a évidemment pas aidé à trouver quelque plaisir dans la fréquentation de ce collègue, ni à travailler sereinement – ce qui s'est inévitablement traduit en chiffres dès la fin du trimestre.

*

Marine avait entendu le facteur passer, et elle était sortie chercher le courrier. Il tombait quelques flocons qui ne fondaient pas en arrivant sur le sol ; peut-être auraient-ils un Noël blanc ? Frissonnante, elle se dépêcha de rentrer se mettre à l'abri.

En voyant une lettre qui venait de Notre-Dame, elle l'ouvrit en premier. C'était le bulletin scolaire d'Emmanuel. À mesure qu'elle le parcourait, elle eut le sentiment qu'une chape lui tombait sur les épaules. Les notes étaient accablantes : quelques-unes se haussaient péniblement pour tenter d'atteindre la moyenne, pratiquement aucune ne la dépassait, et de nombreuses surnageaient tout juste à quelques points au-dessus du 0 fatidique.

Après avoir été glacée par cette découverte, elle eut une bouffée de colère. Il ne cesserait donc jamais de lui gâcher la vie ? Faudrait-il toujours qu'il la décût ?... Puis la raison la reprit. Heureusement qu'elle s'était mise en ménage avec Armand. Celui-ci savait gérer ce genre de situation.

Elle passa dans le salon, déjà décoré pour Noël et parfumé par le sapin, et de là rejoignit la cage d'escalier où se trouvait le téléphone. Elle décrocha et composa le numéro du magasin. Elle savait qu'Armand n'aimait pas qu'on le dérangeât, mais elle voulait le prévenir avant son retour.

Elle l'entendit répondre. « Allô ?

– Armand, c'est moi. Je vous dérange ?

– Non, ça va. J'ai une cliente, mais Albertine est avec elle... Que se passe-t-il ?

– Je viens de recevoir les résultats d'Emmanuel pour le premier trimestre.

– Ah ? Et...

– Et ils sont très mauvais.

– À ce point-là ?

– Oui, à ce point. Vous le constaterez vous-même quand vous rentrerez... Mais je voulais vous en avertir dès à présent : il va falloir sévir avec lui. Je ne veux en aucun cas qu'il néglige son travail. Je crois qu'il a vraiment besoin d'être repris en main... Il n'y a que vous qui puissiez le faire. »

Il y eut un silence, puis comme un soupir, et elle entendit : « Ne vous inquiétez pas, Marine. Je vais m'en occuper. Et fort sérieuse-

ment, vous pouvez m'en croire. Dès ce soir. Ensuite, il repartira sur de bonnes bases pour son second trimestre. Soyez sans crainte. »

Lorsqu'elle raccrocha, elle se sentait soulagée. Sa colère était maintenant remplacée par une forme de satisfaction. Elle avait eu beaucoup de chance de rencontrer Armand. Et elle avait été bien inspirée de suivre son intuition quand elle avait eu ce désir de lui confier Emmanuel.

*

Armand roulait prudemment, car la nuit était déjà tombée depuis longtemps et la chaussée paraissait verglacée par endroits ; de plus, en cette veille de week-end, beaucoup de Français partaient en vacances, et il était difficile de sortir de Lille. Il avait du mal à contenir son excitation ; le coup de fil de Marine l'avait mis en ébullition. Jusqu'à présent, elle l'avait laissé intervenir ; maintenant, c'était elle qui lui demandait de sanctionner ! Il se sentait intronisé...

Il tourna dans le jardin et s'arrêta devant le garage. Il descendit de voiture ouvrir les battants, puis il rangea la R16.

Il entra dans la maison et, tandis qu'il retirait son pardessus, son nez fut flatté par une bonne odeur de chou-fleur, de hareng, et d'oignons qui flottait dans l'air.

Il traversa le salon et vint dans la cuisine où il trouva Marine qui y préparait le dîner. Elle le regarda, et son visage exprimait une certaine anxiété. Elle s'essuya les mains à son tablier et lui tendit le bulletin.

Pendant qu'il le parcourait, elle lui dit à mi-voix : « Il est dans sa chambre. Je ne lui ai pas encore parlé. »

Armand affecta de soupirer, haussant les sourcils comme devant une sorte de catastrophe. Il retourna dans le salon, déposa la feuille sur la table à manger, et alla dans l'escalier où il appela : « Emmanuel ?... »

Quelques instants plus tard, comme rien ne se passait, il réitéra d'une voix plus forte, plus impatiente : « Emmanuel !... »

Cette fois-ci il entendit une porte s'ouvrir. « Oui ?... »

– Descends, s'il te plaît.

– Euh... J'allais aux toilettes...

– Tu iras après. Descends. »

Et il retourna s'asseoir à la table à manger.

Il s'écoula plusieurs minutes encore – ce qui lui donna le temps de s'agacer – avant qu'il ne vît les jambes qui descendaient lentement les degrés. Le garçon portait un pantalon gris taillé dans un tissu un peu épais – depuis que l'hiver était arrivé, il avait dû accepter, non sans regret, qu'il mît des pantalons – et un pull d'un beau vert sombre. On

sentait qu'il traînait tant qu'il pouvait, en évitant toutefois de donner un motif de réprimande.

Quand il entra enfin, il s'avança en demandant : « Qu'est-ce qu'y a ?... » À sa façon de se dandiner, on devinait qu'il avait une envie pressante. Il jeta un coup d'œil sur la table où se trouvait étalé le feuillet, sur lequel l'en-tête du collège était facilement reconnaissable ; il détourna les yeux aussitôt.

Armand poussa le bulletin devant lui. « Je voudrais que tu regardes ceci. »

Emmanuel fut bien obligé de s'y pencher, mais ce fut de mauvais gré, et il ne marqua aucune réaction.

Armand reprit donc : « Je suppose que ce n'est pas une surprise pour toi ? Tu connaissais déjà tes notes, n'est-ce pas ?... En revanche, je peux te dire que pour ta maman et pour moi, c'en est une grosse. Je dirais même plus : c'est un choc. »

Il reprit le bulletin et le replia avec ostentation. « Je vais te l'avouer, je ne m'attendais pas à ce que tu caracoles sur des sommets : tu as changé de pays, d'école, de système d'éducation, de professeurs... Je me doutais que toutes ces perturbations seraient un handicap. Je comptais donc t'octroyer quelque indulgence. Mais là, je suis effaré. Tu n'as rien fichu de ton trimestre. Et, par-dessus le marché, cela empire : tes meilleures notes datent de septembre ! »

Il se leva en prenant un air excédé. Il se dirigea vers la partie de la pièce qui servait de salon et s'assit dans un fauteuil.

Emmanuel était resté planté devant la table à se balancer d'un pied sur l'autre.

« Viens ici. »

Il s'approcha de mauvaise grâce et s'arrêta à un pas du fauteuil ; il se tenait, le dos voûté, la tête de côté, l'air maussade.

« Tiens-toi bien. Redresse-toi.

– Oncle Armand, il faut que j'aille...

– Cela attendra.

– C'est que... c'est vraiment pressé !

– Apprends à te retenir... Relève la tête. »

À contrecœur, le garçon rectifia la position.

« Et j'aimerais bien que tu comprennes tout seul qu'en ces circonstances peu glorieuses tu pourrais afficher davantage d'humilité : baisse les yeux et mets les mains au dos. »

Emmanuel dut comprendre que ce n'était pas le meilleur moment pour marquer de la rébellion, car il obtempéra sans un mot. En le voyant à présent la position rectifiée, les bras ramenés derrière lui, la tête droite et les yeux baissés, il ressentit une vive satisfaction : il façonnait le garçon à son désir ! il le manipulait comme une marion-

nette ! Et en remarquant qu'il serrait les fesses, il était troublé d'imaginer la pression que sa vessie lui faisait subir, la douleur lancinante qui devait lui tarauder le ventre.

Il adopta une voix plus douce, insidieuse. « Emmanuel, je vais te poser la question fort simplement. Que penses-tu : est-ce que tu ne mérites pas une punition ? »

Le garçon tiqua. Il le regarda brièvement, surpris.

« Tu dois tout de même bien être conscient que tu n'as pas fait ton devoir d'écolier ? Que tu n'as pas travaillé comme tu aurais dû ?... »

– Ben, si... »

Armand secoua la tête, mimant quelqu'un qui ne comprend pas. « Quoi ? Tu penses vraiment avoir fait le nécessaire ?... »

Emmanuel haussa les épaules en signe d'évidence.

« Dans ce cas, cela veut dire que tu es bête. »

Le garçon le dévisagea avec colère.

« Tu vois ? Ta réaction montre bien que tu ne crois pas être sot. Et je ne le crois pas non plus. Je vais même te dire : je crois que tu es un garçon intelligent. Alors, que conclure ? » Il marqua une nouvelle pause.

Emmanuel avait rebaisé les yeux. Il recommença de se tortiller, mais il se reprit et tâcha de conserver la position. Son ventre devait le soumettre à une poussée de plus en plus pénible.

« Il faut donc en conclure que tu es un *fainéant*. Tu es intelligent, mais tu es tout simplement paresseux. Tu préfères jouer que travailler... Et que fait-on pour corriger un petit garçon paresseux ? »

Il resta muet.

« On le corrige pour qu'il comprenne qu'il doit étudier, qu'il n'y a pas que l'amusement dans la vie. »

Emmanuel paraissait déjà moins sûr de lui, il semblait ébranlé.

« Es-tu d'accord avec moi ? »

Il ne répondit pas, faisant peut-être semblant de n'avoir pas compris que c'était une vraie question.

« Réponds-moi : es-tu d'accord avec ce que je te dis ? »

Pour se débarrasser, il hocha rapidement la tête.

« Tu as raison : il faut punir ceux qui ne font pas leur travail... Maintenant, dis-moi : quelle punition est adaptée pour un petit garçon ? » Armand fut très excité de voir le rose remonter aux joues d'Emmanuel. « Tu n'as pas d'idée, vraiment, pas la moindre ?... »

Emmanuel balbutia, en butant sur les mots, avant de parvenir à dire : « Je sais pas... Faut qu'il travaille plus ?... »

Armand affecta un air agacé. « Tu confonds. Ça, c'est le résultat, ce que tu dois faire dorénavant... Je te demande quelle punition mérite un petit enfant qui n'a pas fait son travail pendant tout un trimestre ? »

Le garçon était maintenant sur le gril. Il ne savait que dire. Il risqua : « Il faut qu'il fasse du travail supplémentaire ?... »

– C'est une bonne idée. Mais ce n'est pas une pénitence : c'est le moyen de rattraper ton retard. Je te demande : quelle punition as-tu méritée pour ton laisser-aller, ton relâchement ? »

Il le laissa mariner un moment. Emmanuel avait pâli, mais il restait toujours muet ; il était clair qu'il ne prononcerait pas le mot.

« Eh bien, puisqu'on dirait, étrangement, que tu n'en as pas la plus petite idée, je vais te le dire : la punition qui convient à un petit garçon comme toi qui néglige son travail, c'est la fessée. »

Le visage d'Emmanuel se défit.

« N'es-tu pas d'accord avec moi ? »

Il se dandinait de nouveau, plus ostensiblement, et naturellement il n'ouvrit pas la bouche. Il paraissait de plus en plus désemparé.

« Maintenant, je vais te poser une dernière question : comment crois-tu que doit être une fessée pour être vraiment efficace ? »

Le visage d'Emmanuel était figé comme celui d'une statue ; il ne manifestait plus aucun sentiment.

« Car on ne punit pas un enfant pour le plaisir, n'est-ce pas ? On le punit pour l'amender... Donc, réponds-moi : comment penses-tu qu'il faille procéder pour que la correction porte ses fruits ? »

Il laissa encore quelques instants Emmanuel à la torture, sommé de définir son châtiment lui-même, et en même temps tourmenté par son ventre qui atteignait ses limites.

Enfin il reprit : « Oui, je vois que tu ne sais que répondre. Cela montre bien que tu n'es encore qu'un petit garçon immature, que tu es encore dans l'âge d'être conduit par la main, et que tu ne discernes toujours pas ce qui est bon pour toi. » Il se carra dans son fauteuil, puis releva les yeux sur lui. « Je vais donc te le dire. Pour être efficace, une fessée doit tout d'abord être douloureuse, vraiment douloureuse, sinon elle serait oubliée à peine administrée. Et, ensuite, elle doit surtout induire chez celui qui l'a méritée une profonde mortification, une grande humiliation. C'est ainsi qu'il peut ressentir sa faute avec acuité, et que ses remords amèneront la repentance. À ce prix, on peut espérer que la punition produira son effet. »

Il contemplait le garçon : il semblait à présent anéanti, comme s'il allait se liquéfier, se faire dessus. Il avait lui-même suffisamment subi de semblables humiliations de son père pour le ressentir très clairement.

« Tu vois, par exemple, cette contrainte de te retenir que je t'impose à cet instant t'aide aussi à comprendre la sujétion où je veux te faire arriver. Il faut que ton corps se plie à ma volonté. Il faut que tu deviennes un petit garçon *obéissant*. Et, tu le découvriras petit à petit,

il est en réalité fort réconfortant d'être docile et soumis au maître qui te dirige. »

Il n'était plus sûr qu'Emmanuel l'écoutât réellement : le ventre crispé, toute son attention se portait entre ses jambes désespérément serrées.

Il abrégua. « Voici donc ce que nous allons faire : pour le moment, tu vas aller aux toilettes et faire ce que tu as à faire. Ensuite, tu remonteras dans ta chambre et tu finiras tes devoirs. Enfin, après le dîner, tu recevras ta punition. Et, évidemment, comme la fois précédente, ta maman et ta sœur y assisteront. J'espère que la vexation que tu en ressentiras sera salutaire... Monte, à présent. »

Emmanuel faillit dire quelque chose, mais il y renonça. Il tourna les talons, et, plus mort que vif, contrôlant chacun de ses pas pour ne pas être débordé par un épanchement prématuré, il retransversa le salon. En voyant le pull vert qui bougeait sur le dos mince, le pantalon gris qu'il avait choisi assez étroit et dans lequel se moulaient l'une après l'autre les petites fesses, il fut pris d'une vive émotion. Après le dîner, il allait le posséder.

*

Marine pendant le dîner resta songeuse. L'arbre de Noël, les guirlandes clignotantes, les décorations en haut des murs, qui devaient témoigner de la joie de la fête et des plaisirs de fin d'année, accentuaient la menace qui planait. Emmanuel mangea à peine et ne leva pas les yeux de son assiette ; Chrétienne le lorgnait du coin de l'œil, sans comprendre ce qui se passait ; Armand ne disait pas un mot non plus. Marine avait bien conscience d'avoir provoqué elle-même les foudres qui allaient s'abattre sur le garçon ; mais elle ne le regrettait pas ; au contraire, elle en était satisfaite : il fallait que quelqu'un payât.

Le dessert pris – une simple jatte de fromage blanc avec un peu de cassonade –, Armand replia sa serviette, la roula, et la remit dans son rond, puis il se tourna vers Chrétienne.

« Ma petite fille, il se trouve que nous avons reçu aujourd'hui les résultats trimestriels de ton frère, et j'ai le regret de te dire que nous avons appris qu'il n'a pas travaillé comme il aurait dû – tant s'en faut. Il va donc en être puni – maintenant. Je pourrais te dispenser d'être présente à la correction qu'il va recevoir, car en réalité cela ne te concerne pas directement, mais je préfère que tu y assistes : cela ne peut que t'encourager toi-même à ne pas te laisser aller et à persévérer dans tes efforts de bien faire. »

Marine vit que Chrétienne était impressionnée par ce discours solennel. Elle lui prit la main et la regarda avec douceur mais fermeté : « Oui, ma chérie, tu vas rester. C'est mieux. Il faut que tu saches ce

qu'on mérite quand on ne travaille pas comme il faut. Et, surtout, quand on ne se conduit pas bien. »

Armand se leva. « Pour commencer, Emmanuel, tu vas débarrasser la table. »

Le garçon se crut autorisé à protester devant ce qu'il considérait comme une injustice : « Mais... c'est pas mon tour... C'est celui de Chrétienne, normalement... »

– “Normalement”, tu as raison. Mais ce soir tu es puni. Tu accompliras donc cette corvée que tu n'aurais pas dû faire. »

Emmanuel n'insista pas et se leva pour ramasser les assiettes.

« Et essaie de faire attention, afin de ne pas renouveler ton exploit, quand tu avais voulu faire ton malin singe ! »

Armand alla s'installer dans un fauteuil, d'où il surveilla les allées et venues du garçon.

Marine entraîna Chrétienne et s'assit avec elle sur le canapé.

Quand la table fut desservie, Armand se releva et se rendit dans le cabinet du vestibule. Elle avait déjà remarqué la fois précédente qu'il s'était lavé les mains avant de s'occuper d'Emmanuel, et non seulement elle approuvait cette hygiène, mais elle l'appréciait comme une délicatesse, un tact, une sorte de savoir-vivre qui n'était qu'à lui.

Puis elle le vit aller dans la cuisine y prendre le tabouret et revenir dans le salon où il le plaça à quelque distance du canapé. « Avance, mon garçon. »

Emmanuel s'approcha en piquant du nez.

Marine réprima un petit frisson : ces préparatifs l'impressionnaient, mais, elle devait le reconnaître, ils la troublaient étrangement.

Armand le morigéna : « Je te l'ai déjà demandé : tiens-toi bien. » Il le prit par les épaules et les redressa, puis il lui passa la main sous le menton pour le relever.

Le garçon se laissait faire, mais il gardait les yeux baissés. Ses cils sombres faisaient ressortir la pâleur de sa peau.

Armand retira sa veste, qu'il déposa soigneusement sur une chaise, et il déboutonna les manches de sa chemise. Puis, sans le lâcher des yeux, posément, il les roula avec celles de son pull jusqu'à les avoir au-dessus du coude.

Marine voyait qu'Emmanuel paraissait impressionné par ces préparatifs.

Enfin il lui dit : « Allons : prépare-toi. »

Le garçon lui jeta un bref regard interrogateur, comme s'il pouvait rester encore une chance infime de malentendu sur le sens de cette injonction, mais Armand demeura de marbre, sans même se donner la peine de la confirmer. Alors, il rebassa les yeux et, pour cacher sa honte, il se tourna de trois quarts. Elle le vit tout de même soulever

son pull, défaire le bouton à la taille, et tirer la fermeture à glissière ; le pantalon tomba le long de ses jambes nues jusque sur les chaussures. Elle sentit que Chrétienne, inquiète, se pelotonnait contre elle ; elle-même était tendue dans l'attente de ce qui allait se passer, comme si elle en anticipait un soulagement, une compensation. Elle se rendait compte que les tourments subis par Emmanuel étaient un baume pour elle.

Armand glissa les mains sous les vêtements du garçon, puis, lui en plaçant une devant et une derrière, la première sur le ventre, l'autre sur les reins, il les enfonça tranquillement ensemble, sous la ceinture élastique du slip qu'il abaissa au milieu des cuisses. En voyant la manière étrange qu'il avait de lui descendre la culotte, elle se douta bien que c'était pour lui une occasion de le tripoter... Elle en eut un frisson de dégoût ; mais elle n'était pas mécontente qu'Emmanuel dût subir cela aussi. Elle jeta un coup d'œil à Chrétienne qui observait attentivement la scène. Elle pensa qu'ainsi elle saurait comment les garçons étaient faits ; il n'était pas plus mal qu'elle fût avertie de cette disgrâce.

Se tournant ensuite face au canapé, Armand mit un pied sur le tabouret, attrapa Emmanuel par le bras, et il le courba sur son genou, de profil par rapport à elles, où il le maintint en lui plaquant fermement la main gauche sur les reins. Dans cette position, il était pratiquement plié en deux, la tête en bas, les fesses pointées en l'air, les vêtements retombant de part et d'autre, le pull et la chemise sur le dos, le caleçon sur les genoux, le pantalon aux chevilles.

Puis Armand leva le bras. Dès qu'il l'abattit, Emmanuel hurla. Elle comprit alors combien la position était cruelle : le derrière tendu, en pleine extension, recevait toute la force de l'homme qui tombait à plomb sur lui et s'en trouvait redoublée. En quelques coups, les fesses rougirent étonnamment. Le garçon se tortillait maintenant au point qu'Armand avait quelque mal à le retenir et dut le ceinturer en lui enserrant les reins de son bras gauche.

Les claques pleuvaient implacablement, tombant lentement l'une après l'autre, régulièrement. Elle eut un peu honte en se rendant compte que, plus leur nombre croissait, mieux elle se sentait ; plus son fils hurlait, plus elle était rassérénée, apaisée ; plus il suppliait qu'on interrompît son calvaire, plus elle souhaitait qu'il se prolongeât ; c'était comme une thérapie. Les cris d'Emmanuel la rassérénaient, la soulageaient, ils coulaient en elle comme du miel, comme une réponse aux lointains échos de ceux qu'elle-même avait poussés en vain, des années auparavant.

Quand enfin Armand arrêta, elle s'aperçut que des gouttes de transpiration perlaient à son front. Il y était allé vraiment fort. Il redressa Emmanuel, et celui-ci eut du mal à tenir sur ses jambes, il flageolait, il fallut le retenir pour qu'il retrouvât son équilibre. Son vi-

sage rougi d'être resté à l'envers brillait de larmes, mais ses fesses s'étaient enflammées d'une coloration bien plus marquée que la fois précédente.

Il s'apprêtait à remonter ses culottes quand Armand l'arrêta : « Non. Tu vas faire ton temps de pénitence comme cela. Va au coin. »

Emmanuel, reniflant et s'essuyant le nez du dos de la main, traîna misérablement ses culottes en les retenant à bout de bras, et il rejoignit l'angle désormais familier qu'on lui avait désigné.

« Tu te mets à genoux, et les mains sur la tête. »

Le garçon, sans un mot, s'agenouilla et prit la posture qu'on lui demandait. Il semblait maté.

Chrétienne n'avait pas bougé, et elle vit bien que la petite fille était très émue.

« Et, dans une demi-heure, tu viendras embrasser ta maman : tu lui demanderas pardon. »

Elle fut étonnée par cette idée : lui pardonner ? Était-ce possible ? Elle pouvait certes acquitter les fautes vénielles d'Emmanuel, qui n'était que l'instrument de sa réparation, mais elle ne pourrait jamais absoudre ceux qui l'avaient déchirée, abaissée, fracassée.

*

Je me souviens très précisément de cette punition, particulièrement douloureuse, que m'a infligée mon beau-père. J'ai l'impression aujourd'hui encore d'avoir la réminiscence de sa main qui s'abattait sans merci sur mes fesses tendues, intégralement exposées, de la brûlure qui irradiait profondément mes chairs. Mais je crois aussi me rappeler – à moins qu'il ne s'agisse d'une de ces reconstructions fictives dont la mémoire est coutumière – avoir pour la supporter fait appel au souvenir de ce qui s'était passé dans le salon des Claes.

Cette première fois où Niels s'est laissé toucher, où il m'a offert le bonheur ingénu de lui procurer du plaisir, je la chéris comme un petit trésor, comme une pépite. Même ce à quoi Dewit m'a obligé au collège n'a pas réussi à me la gâcher, elle s'est gravée en moi telle un cadeau sans pareil. Car ce fut aussi la dernière occasion que j'ai eue d'être avec lui dans cette simplicité, dans cet état d'innocence où ce que l'on fait est fait sans retenue, ou presque, en tout cas sans jugement. Quand je repense à l'étoile noire qui ornait son tee-shirt ce jour-là, elle représente pour moi toute la difficulté des débuts de notre relation, à la fois brillante comme une comète, et noire comme un présage funeste.

4

Winnie fulminait en poussant son cyclomoteur. Il avait passé le réveillon du jour de l'an avec une bande de copains, mais, en rentrant le lendemain après-midi, il était tombé en panne d'essence un kilomètre avant la maison. Avec la neige à demi fondue qui envasait les routes, il avait les chaussures pleines de boue et, en arrivant chez lui, il évita de passer par la porte principale. Il fit le tour, appuya sa Mobylette contre le mur, et il entra par la cuisine.

Ses parents n'étaient pas là, ils étaient chez des amis pour le déjeuner du jour de l'an. Il enleva ses chaussures, et, en chaussettes, il traversa le couloir avec l'idée d'aller se vautrer un moment dans le canapé, bien plus agréable que son lit, afin de récupérer de sa nuit blanche.

Quand il entra dans le salon, il eut la surprise de découvrir qu'il y avait quelqu'un : son frère était installé sur le divan face à la télévision, et il était avec son copain, le petit voisin, mais aucun des deux ne regardait l'écran. Il fut stupéfait de s'apercevoir que Niels avait le pantalon défait, le slip baissé, et que le voisin... s'occupait de lui ! Il n'en crut pas ses yeux : il lui berçait le Petit Jésus !

Ils ne l'avaient pas entendu arriver. Niels, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, semblait prendre son pied ; l'autre, qui lui tournait le dos, poursuivait le mouvement court et rapide de son poignet enfoncé dans le pantalon ouvert de son petit frère ! Le souffle coupé, Winnie resta ébahi devant ce tableau.

Puis, reprenant ses esprits, il s'avança. « Mais qu'est-ce que vous foutez tous les deux ?!... »

Les deux gamins sautèrent comme des carpes et bondirent sur leurs jambes.

« ... Qu'est-ce que vous étiez en train de fabriquer, hein ? »

Niels se rajustait à la diable. L'autre reculait prudemment, cherchant à mettre de la distance.

« Vous faisiez des saloperies, hein ? C'est ça ?! »

Soudain il avança rapidement, attrapa le gamin d'à côté par le bras et le secoua rudement. « Qu'est-ce que tu faisais avec mon petit frère ? Espèce de cochon ! T'as pas honte ? »

Le gosse paraissait terrorisé.

« Tu veux que je le dise à tes parents ? »

Aussitôt il éclata en pleurs. « Non... S'il vous plaît... je vous en prie... »

– Alors file ! Et que je te revoie plus tourner autour de mon frère ! »

Il ne se le fit pas dire deux fois et, attrapant son manteau, il détala aussitôt.

Winnie se tourna alors vers Niels. Il tremblait de tout son corps. Il se demanda soudain s'il ne s'était pas passé des choses plus graves avant qu'il ne les surprît.

Il s'assit sur le canapé, le prit par le bras et l'attira face à lui. « Ça va ? »

Niels hocha la tête en détournant les yeux.

« Qu'est-ce qu'y t'a fait, en vrai ? Raconte-moi. » Et comme son frère restait muet, il le secoua par le bras. « Tu peux me le dire. T'es pas obligé de garder ça pour toi ! »

Niels renifla et s'essuya le nez du revers de la main. « Rien... C'était pour rire... »

– Ah, ouais ? »

Winnie en doutait. Il se souvenait des attaques qu'il avait lui-même subies, quelques années plus tôt, dans la colonie où il allait en Hollande. On surnommait le directeur « *Vaderlijke* », le paternel, car tous les enfants savaient qu'il était pédophile. Le soir, il venait chercher un garçon qui lui plaisait, le plus souvent un petit blond, toujours parmi les plus mignons, et il l'entraînait dans sa chambre pour lui mettre un suppositoire, par prévention contre la grippe, prétendait-il. Winnie se rappelait comment il détestait quand le directeur le désignait et l'emmenait avec lui. Il lui baissait le pantalon de pyjama et le couchait à plat ventre sur son lit. Il mettait des plombes à lui tripoter le derrière sous prétexte qu'il avait le petit trou trop serré et qu'il n'y arrivait pas, qu'il fallait qu'il se détendît. Et, après le lui avoir mis, il lui pelotait encore le cul, il lui enfonçait le doigt dedans en lui disant que c'était nécessaire pour que le suppo pénétrât bien. Et même après, il le tournait sur le dos et lui suçait la bite en arguant qu'il ne fallait pas seulement pousser, mais également aspirer le médicament. Enfin, il lui mettait la sienne devant le nez pour qu'il la lui prenne, à lui aussi, car

il racontait qu'il se soignait avec les mêmes suppos et qu'il avait donc besoin du même service. Dès qu'il avait joui, le plus souvent dans sa bouche, il lui disait d'avalier, que c'était une très bonne médication pour ce qu'il avait, que son propre grand-père en avait toujours fait autant avec lui, et qu'il s'en était très bien trouvé. Puis il le reculottait et le renvoyait se coucher... La première année, Winnie était trop jeune pour se rebeller, mais la suivante, sollicité par les questions insidieuses d'une assistante sociale, il avait tout déballé. Et comme la brave femme horrifiée le poussait, incapable de croire que ce n'eût pas eu lieu, il avait fini par dire que, oui, il avait aussi été sodomisé... C'était pourquoi, pour son petit frère, il avait du mal à imaginer que ce fût « pour rire ».

« Eh bien, si c'est ça, on va le savoir tout de suite. Assieds-toi là. »
Niels, hésita, mais il obéit.

« Ouvre la bouche. »

Comme le garçon le regardait, sans comprendre, Winnie lui prit le visage et le força à écarter les lèvres. Il passa un doigt à la recherche de traces de sperme, il fouilla sur et sous la langue, mais il ne trouva rien d'autre que de la salive. Puis il se dit qu'il était idiot : le gamin des voisins était trop jeune pour juter. En revanche, il avait certainement déjà une petite bite bien dure.

« Enlève ton fute. » Niels le dévisagea avec un air inquiet. « Vas-y. Je veux être sûr qu'il t'a rien fait. » Et comme il ne bougeait pas, il lui attrapa la ceinture et la déboucla.

Niels se mit à pleurer. « Mais... arrête ! »

Cependant Winnie n'eut guère de mal à le renverser sur le dos, puis à lui défaire le pantalon. À grands coups il fit descendre le jean étroit sous les fesses, avant de revenir attraper l'élastique du shorty et le retourner sur les cuisses. Il fit glisser les culottes le long des jambes, et il les retira facilement car Niels était en chaussettes.

« Écarte. » Mais, sans attendre, il lui attrapa lui-même les jambes et les lui replia sur la poitrine. Puis il se pencha sur le petit derrière nu, séparant les fesses, aussi douces et fragiles que celles d'un bébé. Il lui passa un doigt dans la fente à la recherche d'une trace quelconque, d'une écorchure, de rougeurs...

Non sans une certaine déception qu'il ne s'avouait pas, il dut reconnaître qu'il n'y avait rien, l'anus semblait intact. Un peu frustré, il décida qu'il en parlerait tout de même à leurs parents.

*

Marine s'accrochait au bras d'Armand en marchant prudemment pour ne pas glisser. Avec la nuit, le gel était revenu et la chaussée était dangereuse. Heureusement, le chemin n'était pas long pour retourner

de chez les Claes. Leur coup de fil en début de soirée avait achevé de gâcher ce week-end de fête. Les explications avaient été difficiles, mais enfin ils étaient tombés d'accord sur la façon de régler le problème.

Elle était très troublée par ce qu'elle avait entendu. Et surtout par les détails que Winnie avait donnés plutôt crûment. Ainsi, en plus, Emmanuel avait des goûts contre-nature ?! Ça ne l'étonnait guère. Sans se l'être jamais dit explicitement, elle avait toujours eu l'impression que quelque chose de vicieux émanait de lui : il « sentait le sexe ». Si jamais son père venait à l'apprendre, il le tuerait... À cette idée, elle eut un drôle de sentiment : c'était un peu comme si elle avait doublement atteint son but.

Elle fut contente de retrouver la chaleur de la maison. Elle ôta sa doudoune en duvet d'oie, puis elle remit des bûches sur le feu.

Armand vint à côté d'elle et lui dit à mi-voix : « Je vais appeler Emmanuel. Il faut percer l'abcès tout de suite. »

Elle hocha la tête. Elle le regarda se diriger vers l'escalier.

Il appela : « Emmanuel !... Viens dans le salon, s'il te plaît. »

Elle frissonna. Devant la cheminée, la chaleur l'envahissait et la rassérénait un peu.

Quand Emmanuel se présenta sur le seuil, il lui parut si faible, si fragile, si mignon dans son pull jacquard d'un bel ocre jaune traversé par des motifs hivernaux verts et rouges, à col montant fermé par un court zip et qui lui enveloppait le cou, si vulnérable dans son pantalon de jogging gris clair qui flottait sur ses jambes minces, que cela lui fit peur : il n'avait pas les épaules assez solides pour servir de bouc émissaire... En même temps, après qu'elle eut accompli le premier pas en faisant entrer Armand dans sa vie, elle n'y pouvait maintenant plus rien, elle découvrait que la suite se déroulait de soi, sans elle, sans qu'elle eût à intervenir. Désormais ce serait ainsi, tout lui échapperait, et ce ne serait pas de son fait... Elle en ressentit un profond apaisement.

Armand attrapa le garçon par le coude, l'entraîna avec lui et, tandis qu'il s'asseyait sur une chaise de la table à manger, il le plaça devant lui.

« Emmanuel, comme tu le sais, nous revenons de chez les Claes. Winnie nous a raconté ce qu'il a découvert, ce que tu faisais avec Niels. Et je dois dire que, en réalité, j'ai eu du mal à en croire mes oreilles. »

Le garçon ouvrit la bouche pour ébaucher une justification.

« Tais-toi, je te prie : tu as été pris sur le fait, ne cherche pas à te défendre, tu aggraverais ton cas en paraissant te dissimuler sous des prétextes. J'ai seulement compris que tu es un *petit vicieux* – il n'y a pas d'autre mot... D'ailleurs, nous en avons parlé avec les parents de

Niels, et notre jugement est déjà rendu. » Armand le prit par les poignets, à cheval sur les bords-côtes des manches, et il les serra légèrement comme pour mieux le pénétrer de ses paroles. « Premièrement, il t'est désormais interdit de fréquenter Niels... »

Marine, qui n'avait pas bougé de devant le feu, vit Emmanuel pâler. Elle comprit qu'il tenait réellement à son camarade, et cela confusément la rassura, lui procura une espèce de consolation. Son inversion était donc bien ancrée en lui, elle ne lui venait pas simplement de la rencontre d'Armand, il avait probablement déjà cette disposition avant d'arriver à Froidmont. Il la conserverait peut-être même jusqu'à l'âge adulte, ce n'était par conséquent pas une tache qu'on pourrait laver facilement.

« ... D'autre part, demain soir dimanche, tu seras sévèrement puni. Et, je t'en préviens tout de suite, ce sera un châtement public : monsieur et madame Claes viendront avec leurs enfants y assister. Cela afin que tu ressenties la honte de ce que tu as fait devant ceux-là mêmes que tu as blessés. Sans compter que je tiens à ce que Niels se voie vengé de ces horreurs que tu lui as imposées, qu'il se sente lavé de l'offense qu'il a subie. »

Elle vit que les yeux d'Emmanuel se mettaient à briller, qu'il les détournait. Elle se demanda si c'était de peur ou de colère – probablement les deux. Elle se demanda également si Niels était aussi pur que ses parents voulaient bien le présenter. Winnie n'avait pas dit qu'il s'était débattu, ni qu'il s'était défendu d'une quelconque façon des entreprises d'Emmanuel. Peut-être en réalité n'était-il pas moins pervers.

« À partir de maintenant, tu es consigné dans ta chambre. Il t'est interdit de lire, de regarder des illustrés, d'écouter de la musique, etc. Demain matin, tu n'iras pas à la messe : l'état de péché dans lequel tu es t'interdit d'entrer dans le lieu saint. La semaine prochaine, tu retourneras à l'église, et tu te confesseras. Mais, d'ici là, je te conseille de faire un sérieux examen de conscience. Je veux que pour recevoir ta punition tu te présentes soumis et, surtout, repentant. Tu m'as compris ? »

Marine soupira. En suivant cette scène, elle avait le sentiment que, décidément, il y avait un Bon Dieu dans ce monde, que tout se payait, et que les outrages finissaient par trouver réparation.

*

Emmanuel en montant l'escalier sentait ses jambes de plomb. La perspective d'un châtement public était effrayante, mais l'interdiction de voir Niels était terrible. Même s'il trouvait peut-être les moyens de la contourner, ce ne serait pas sans toutes sortes de difficultés, ce ne

pourrait être qu'occasionnel, et, surtout, cela compliquerait infiniment leur relation – si celle-ci n'était pas déjà morte dans l'œuf.

« Alors, t'aimes les petites zézettes ?... »

Il sursauta. Il redressa la tête et découvrit Chrétienne sur le palier qui ricanait en l'observant. Elle avait dû tout suivre d'en haut, entendre le sermon d'Armand, et elle était évidemment bien assez délu-rée pour avoir compris ce qu'on lui reprochait d'avoir fait avec Niels.

Il se sentit rougir brusquement. « Laisse-moi tranquille !... »

– Ouh, ouh !... Faut pas toucher à ton petit chéri, qu'on dirait ? »

Il vit rouge. Il marmonna, pour qu'on ne l'entendît pas d'en bas : « Va te faire foutre, connasse ! »

Chrétienne rit dédaigneusement. « T'inquiète, je vais pas te le manger, ton baigneur !... »

Il entra dans sa chambre et claqua la porte. Cependant, très étrangement, il sentait que la moquerie de sa sœur l'avait un peu revigoré. Il avait eu l'impression qu'elle le considérait soudain différemment, comme si la découverte de ce qu'il avait fait changeait le regard qu'elle avait sur lui.

*

Le lendemain matin, peu avant de partir pour la messe, Armand monta silencieusement à l'étage et, une fois devant la chambre d'Emmanuel, dans le but d'éventuellement le surprendre, d'un seul geste il fit tourner la clé et poussa la porte. Mais le garçon était bien dans son lit, recroquevillé sur le côté.

« Lève-toi. »

Il ne protesta pas. Il se redressa en repoussant sa couette.

« Descends au salon. »

Dans l'escalier, il le fit passer devant lui. Il l'observa descendre dans son pyjama jaune pâle, pieds nus. Puis, il l'attrapa par le bras et le conduisit dans le vestibule. Il ouvrit la porte des cabinets et l'y poussa.

« Tu vas nous attendre ici. Et je te conseille vivement d'en profiter pour méditer sur ce que tu as fait, pour te préparer à ta pénitence. »

Il retira la clé, la remit de l'autre côté, et referma en donnant un tour. L'interrupteur se trouvant à l'extérieur, le garçon serait bien obligé de rester dans le noir. Il adorait le savoir enfermé dans l'obscurité comme un prisonnier dans un mitard. Il se demanda s'il aurait le culot d'en profiter pour se tripoter. Il pensa que peut-être pas, Emmanuel devait être suffisamment angoissé par ce qui l'attendait pour ne pas pouvoir penser à autre chose.

En arrivant à l'église, ils rencontrèrent les Claes. Ils se saluèrent avec quelque embarras. Armand leur chuchota tout de même d'un air entendu : « À ce soir... »

Ils étaient assis non loin les uns des autres, et tandis que l'office commençait, il observa discrètement le petit Niels. Évidemment qu'on avait envie de le déshabiller, cet enfant-là ! Il l'avait remarqué depuis longtemps et désiré plus d'une fois dans ses fantasmes nocturnes. Il était dommage qu'il ne portât pas de culottes courtes, on lui aurait vu au moins les cuisses, mais, même comme cela, il était mignon à croquer ; il en aurait bien fait ses dimanches... Il n'était pas étonnant qu'Emmanuel l'eût entrepris car, il en était persuadé, tous les jeunes garçons avaient des tendances pédérastiques, qu'ils en fussent conscients ou non. Mais il était tout de même très content que son beau-fils eût trahi son orientation ; cela ouvrait des perspectives.

*

En fin d'après-midi, Armand retourna à l'étage. Il fit tourner la clé de la porte d'Emmanuel et l'ouvrit. Même si, en leur présence, il ne craignait pas qu'il en sortît, il aimait l'enfermer, c'était une autre façon de le tenir en son pouvoir, une nouvelle emprise qu'il exerçait une sur lui.

Le garçon se redressa dans son lit. Il était toujours en pyjama.

« Emmanuel, il est temps de te préparer. Tu vas prendre une douche. »

Il se leva péniblement : « J'en ai déjà pris hier... »

– Oui, eh bien, tu vas en reprendre une maintenant. Quand on s'apprête à recevoir une punition, on se présente propre. C'est la moindre des choses. »

Il lui mit la main sur l'épaule et le conduisit dans le couloir. « As-tu appris le texte que je t'ai donné ? »

– Oui...

– Par cœur ?

– Oui.

– Un *vrai* par cœur ?...

– Oui... »

Il entra dans la salle de bains et le mena devant les W.C. « Vas-y.

– J'ai pas envie...

– Vas-y quand même. Je ne voudrais pas que tu aies un "petit accident" tout à l'heure... »

Le garçon céda sans ajouter un mot.

Armand resta dans la salle de bains, et pour se donner une contenance il faisait mine de préparer la douche dans la baignoire, le savon,

le shampoing, tout en guettant les bruits derrière lui. Mais il n'entendit qu'un peu d'eau couler. Puis la chasse fut tirée.

Armand se retourna : « Déshabille-toi. »

Emmanuel le regarda avec surprise : « Mais... je peux prendre ma douche tout seul !... »

Il prit un ton sec qui ne laissait pas loisir de répliquer : « Bien évidemment. Sauf que, aujourd'hui, j'y assisterai. Je veux m'assurer que tu sois parfaitement net avant de te présenter en bas devant tout le monde. Tu sais que tu vas devoir dévoiler certaines parties de toi que tu gardes ordinairement dissimulées, et il ne s'agirait pas qu'on y découvre quelque malpropreté. Allons, enlève ton pyjama. »

Emmanuel baissa le nez et, de mauvais gré, se mit à se déboutonner. Pendant ce temps, Armand ouvrait l'eau dans la baignoire et réglait la température. Mais il gardait un œil sur le garçon qui lui présentait le dos. Il le vit ôter sa veste, descendre son pantalon, et il adora le découvrir entièrement nu – seule la chaînette dorée scintillait sur sa nuque. Les pommes des fesses étaient merveilleuses, et à l'idée de ce qu'elles allaient bientôt recevoir, une délicieuse émotion montait en lui.

Emmanuel mit la main devant ses petites affaires pour qu'il ne les vît pas, et il entra dans la baignoire en lui tournant le dos. D'une voix inquiète, il demanda : « Je me lave les cheveux ?

– Oui. Tout. »

Armand aiguilla le robinet vers la pomme de douche accrochée au mur. L'eau tomba sur la tête du garçon et la transforma aussitôt : les cheveux s'aplatirent, devinrent un casque brillant, la peau veloutée se mit à luire, la nuque, les épaules, les reins furent parcourus de ruisselets cristallins.

Le garçon ensuite se mit du shampoing, il se frictionna, et bientôt des guirlandes blanches lui coulèrent sur le torse, des volutes s'enroulèrent à ses hanches, un nuage de mousseline lui enroba les fesses, le métamorphosant en un ange de Noël.

Tandis qu'il le regardait se savonner, il lui donnait ses indications avec autorité : « Frotte mieux dans le cou... Nettoie aussi derrière les oreilles... Fais bien tout le dos... » Puis, quand il fut plus bas : « Tu n'oublies pas ton petit oiseau, hein Emmanuel ?... Et, surtout, entre les fesses, bien au fond, n'est-ce pas ?... Encore ! Tu ne l'as pas bien fait entre les jambes... »

Lorsqu'il se fut rincé et qu'il sortit, Armand l'accueillit avec une grande serviette dont il l'enveloppa. Il le frictionna partout, et il ressentait une tendresse sans borne pour ce petit être qu'il allait sacrifier tout à l'heure, qu'il aurait beaucoup de plaisir à tourmenter, à faire souffrir, et à humilier cruellement.

*

À six heures précises, on sonna. Armand alla ouvrir, et il découvrit la famille Claes au complet. Le père, les cheveux bruns et courts, la bouche serrée, affichait sa tête de directeur d'agence bancaire avec une mine autoritaire et un air suffisant ; la mère paraissait moins guindée, ses cheveux bruns coiffés assez lâche étaient teintés d'un vague reflet rouge plutôt vulgaire, ses yeux flottaient dans des paupières trop grandes, et sa bouche peinte en rouge carmin n'en finissait pas ; Winnie avait l'air alangui des adolescents indociles, mais, avec une tête encore un peu poupine, de belles lèvres, il restait assez mignon malgré ses seize ans. Cependant, le plus joli – et de loin ! – était Niels, petit faune dont le regard inquiet passait sous des cheveux d'un châtain doré, éparpillés en biais sur son front, et, dans son pull ras du cou vert olive d'où ressortaient discrètement les pointes d'un col jaune clair, lequel accentuait son air de petit garçon bien sage, il était à croquer. Armand se demanda encore une fois comment des parents aussi ordinaires pouvaient engendrer des êtres aussi adorables, aussi délicieux, exquis, qui paraissaient quasi divins.

« Entrez, entrez... » Armand avait adopté un ton amène, tout en affectant une retenue teintée d'amertume ; il essayait surtout de contenir son excitation.

Les parents ne dirent rien, ils avaient le visage fermé. Winnie semblait un peu étonné, comme quelqu'un qui ne s'attendait pas à ce que son initiative déclenchât un tel branle-bas. Niels, lui, gardait les yeux baissés et paraissait très mal à l'aise.

Il les débarrassa de leurs manteaux et, quand ce fut le tour de prendre l'anorak de Niels, il lui tapota affectueusement la joue, comme pour lui manifester sa commisération après ce qu'il avait subi, tout en faisant attention à ne pas être trop familier. En réalité, en repensant au récit de Winnie, il se régalaient en imaginant le jeune garçon en train de se faire tripoter, allongé dans le divan, les culottes rabattues...

Il les fit passer au salon, encore enluminé des décorations de Noël, et où brûlait un feu de braises ; il avait seulement éteint les guirlandes du sapin pour atténuer cette ambiance de fête.

Marine arriva avec Chrétienne et salua les nouveaux arrivants d'un mot, accompagné d'un petit sourire discret.

Armand continuait à diriger les opérations : « Installez-vous là, sur le canapé, si vous le voulez bien... »

M. et M^{me} Claes s'assirent en plaçant Niels entre eux, comme pour le protéger d'on ne savait quoi ; Winnie choisit le pouf qui était à côté de la télévision éteinte ; Marine se mit dans un fauteuil, sur le côté, et

Chrétienne s'assit à demi sur elle, sur un genou. Sauf leur air rembruni, on aurait pu croire qu'ils allaient assister à un spectacle d'enfants.

Comme un maître de cérémonie, Armand annonça : « Je vais le chercher. »

À l'étage, il déverrouilla la porte de la chambre d'Emmanuel et entra. Le garçon, qui se trouvait assis à son bureau, se leva aussitôt. Il était habillé comme un dimanche matin, avec son pull en V bleu marine et son short assorti. Il avait mis une cravate rayée argent et bleu nuit, des chaussures noires, et ses hautes chaussettes blanches étaient impeccablement tirées sous le genou. Il était coiffé, mais ses joues paraissaient pâles, et il avait les traits marqués.

Armand l'examina une dernière fois de la tête aux pieds. Il repoussa une mèche sur le front pour le plaisir, mais en vérité cela n'avait rien de nécessaire.

Puis il dit sur un ton mesuré : « Viens. »

Ils sortirent de la chambre.

Dans le couloir, il lui rappela : « Tu n'oublieras pas de te présenter les yeux baissés, n'est-ce pas ? »

Il descendit l'escalier en le faisant comme d'habitude passer devant lui. Ses yeux coulaient depuis la nuque du garçon sur son dos où le pull ondulait légèrement, sur le short tendu, sur les cuisses nues que les bas blancs rehaussaient.

En arrivant dans le salon, ils firent face au groupe qui les attendait. Il sentit Emmanuel tiquer ; même s'il était prévenu, tous ces regards qui le dévisageaient devaient l'impressionner davantage qu'il ne l'avait jamais été... Il lui posa la main sur l'épaule, le fit avancer, et l'arrêta à quelque distance du canapé. Niels avait piqué du nez et regardait ses genoux ; M^{me} Claes s'était détournée, assez gênée ; Chrétienne gardait les yeux baissés ; Winnie comme Marine les observaient, mais plutôt discrètement. Le père, lui, fixait de front le fautif qui se présentait à lui.

Armand se plaça à côté du garçon et se tourna vers lui. « Emmanuel, nous allons maintenant procéder à ta pénitence. Mais, auparavant, tu vas dire ce dont nous avons convenu. » Puis, se tournant vers les assistants, il expliqua : « Emmanuel a souhaité vous dire quelques mots... »

Il se recula légèrement en l'invitant à parler.

Emmanuel mit les mains dans le dos, puis il battit des paupières un instant avant de parvenir à diriger les yeux sur Niels.

Enfin il se décida : « Niels, je voulais... te demander pardon. »

Le jeune garçon, surpris qu'on s'adressât à lui, releva brièvement les yeux, avant de les rabaisser aussitôt.

« J'ai commis un grave péché sur ta personne... Je suis conscient de l'importance de ma faute... Je t'en demande pardon. » Il faisait une pause entre chaque phrase, comme pour retrouver de l'air, comme étouffé par les mots qu'il prononçait. « Je jure de ne plus jamais commettre un acte aussi indécent... ni sur toi... ni sur personne d'autre... Et je renonce à te revoir avant que tu n'atteignes ta majorité. J'espère qu'à ce moment-là tu accepteras que nous redevenions amis. » Il eut beaucoup de mal à reporter son regard sur M. et M^{me} Claes. « Et je vous demande pardon, également à vous, ses parents, de ce que j'ai fait à votre fils. » Il rabaissa aussitôt les yeux.

Personne ne broncha. Winnie lui-même avait piqué du nez, gêné ; M^{me} Claes se mordillait la lèvre ; quant à Niels, il ne le voyait pas bien car il gardait la tête baissée, mais il était certain qu'il avait les yeux brillants.

« Bien. »

Armand se rendit dans le cabinet du vestibule et prit le temps de se laver les mains. Il bouillait d'excitation, mais ce petit rituel lui permettait de différer, de continuer pendant un moment à profiter de la perspective de ce qui allait se passer, de faire durer les préliminaires. Il se sentait comme un chirurgien se préparant avant une intervention ! Et puis, le derrière d'Emmanuel méritait bien d'être fessé par des mains propres.

En revenant au salon, il vit que cet intermède avait encore plombé l'atmosphère. Emmanuel contraint de faire face à ses juges ne savait plus que faire de lui ; il semblait écrasé par la confusion.

« À présent, défais-toi, mon garçon. »

Il le vit frémir, ses paupières battirent de nouveau ; il devait livrer en lui un combat pour se retenir d'éclater et de s'enfuir. Il se résolut cependant à relever les mains, souleva son pull, arrêta les doigts sur le haut de son short. Il défit le bouton de la taille, puis ceux de la braguette, et on aurait dit que chaque étape lui coûtait, qu'il ne parvenait à en extraire un autre qu'au prix d'un effort énorme. Dans le silence de la pièce seulement interrompu par les quelques craquements du feu, cela paraissait prendre un temps infini. Il ne laissa pas sa culotte glisser par terre, il l'accompagna jusque sur ses pieds, puis il se redressa. Le petit slip blanc, au bas de son ventre, rayonnait comme s'il avait été éclairé de l'intérieur.

« Retire complètement ton short. Il te gênerait. »

Emmanuel l'enjamba ; il obéissait avec des gestes automatiques, comme s'il se refusait à réfléchir.

Armand ramassa le vêtement, le déposa sur une chaise, puis il se mit face au garçon. Il lui glissa les doigts sous la cravate et la tira hors du pull pour la dénouer. Autant il avait voulu qu'Emmanuel se décu-lottât lui-même devant tout le monde afin de l'assommer de honte, au-

tant il prenait plaisir à le défaire, comme un bourreau prépare le condamné qu'il s'apprête à décoller. Il fit coulisser le mince ruban pour le sortir, puis, glissant un doigt dans le col, il défit le premier bouton de la chemise ; il serait ainsi, tout à l'heure, plus à l'aise pour crier.

Il lui fit faire ensuite un quart de tour pour le placer de profil par rapport au canapé. Lui soulevant légèrement les vêtements, il lui mit simultanément une main à plat sur les reins et l'autre sur le ventre. Il hésita un dernier instant : ce qu'il s'apprêtait à faire n'allait-il pas choquer les spectateurs ? Mais Marine elle-même n'avait pas tiqué la fois précédente... Et, adoptant l'air impassible de celui qui accomplit une tâche légitime, mais bouillant intérieurement d'une émotion redoublée à l'idée de l'accomplir en public, il enfonça les doigts sous la ceinture élastique du slip. À mesure qu'il pénétrait dans la tiède intimité du garçon, le tissu se boursoufla grossièrement sur ses mains, et il les abaissa en prenant son temps, mettant par-devant ses doigts en coquille pour sentir le sexe recroquevillé, s'attardant par derrière sur les petites fesses dont, du médius, il suivait indiscrètement la fente, serrée de rage par cette intrusion... Il abandonna le slip en travers des cuisses, dont le bandeau tendu soulignait pour certains spectateurs les parties garçonnières exhibées et, pour les autres, les fesses dont la fente était réduite à une ligne.

Puis il prit le tabouret de la cuisine, préparé près de la cheminée, et le posa devant le garçon. « À présent, mets-toi en position, Emmanuel. »

Comme un animal bien dressé, le garçon se pencha en avant, gardant les jambes droites, et il s'appuya des deux mains sur le tabouret. Il se retrouva le dos à l'horizontale, les fesses à l'équerre, les cuisses tendues par la position et barrées par le trait blanc du slip, avec la courbe de la raie, cette fois entrouverte, distinctement exposée.

Armand se mit à son côté, face au public, et lui enserra fermement la taille d'un bras. Puis il leva la main. Il assena le premier coup vigoureusement. Emmanuel fut parcouru d'une secousse, mais il n'eut pas un cri, pas un gémissement. Il le frappa de nouveau, plus fort. Ses doigts marquaient la peau tendre d'une empreinte blanche dans laquelle montait aussitôt une exquise teinte de rose. Il frappa une troisième fois. Dans le creux de son bras, il sentait le garçon traversé par un sursaut, mais il ne lâchait pas une plainte ; c'était la première fois qu'il le voyait résister si longtemps. Il releva le bras, frappa plus vivement, à la volée. Le claquement de sa paume contre les petites fesses résonna contre les murs, tandis que le buste était parcouru par un soubresaut particulièrement vif. Il visa un peu plus bas, sur la fine nervure qui séparait la fesse de la cuisse, et il abattit la main de nouveau. Il avait dû tomber non loin des parties sensibles, car Emmanuel se redressa en frétilant, et un bref halètement lui échappa. Armand

sentit que son membre, qui depuis un moment s'était manifesté dans son pantalon, avait été traversé d'un frisson profond, et il se pressa contre la hanche qu'il tenait contre lui, d'une part pour se dissimuler, mais surtout pour le plaisir de se frotte contre le garçon ; le frémissement qui remonta en lui l'aiguillonna intensément. Il se ressaisit et recommença de frapper les petites fesses de plus belle.

Il s'écarta quand il n'en put plus, que la main lui brûlait trop. Il inspira, puis il dit : « Redresse-toi, Emmanuel. »

Il vit que le garçon avait les yeux pleins de larmes. Il n'avait pas crié une seule fois, et pourtant il savait que la correction qu'il lui avait infligée n'avait pas été moins dure que les précédentes, au contraire. Il avait été particulièrement courageux ; sans doute la présence d'étrangers lui avait-il permis de tenir.

Emmanuel voulut aussitôt remonter son caleçon, mais Armand l'interrompit : « Un instant. » Il le prit par les épaules, et le fit encore pivoter d'un quart de tour pour qu'il présentât les fesses à ceux qui occupaient le canapé. « Voici. Je voulais que vous constatiez. Êtes-vous d'accord qu'Emmanuel a reçu une punition suffisante pour le corriger de son vice ?... »

D'abord, personne ne répondit, mais ensuite Armand fut assez surpris d'entendre M. Claes toussoter et dire : « Pour être tout à fait franc, monsieur Delahaye, je n'en suis pas vraiment convaincu... »

Armand haussa les sourcils, attendant la suite.

« Je vous avoue que je m'attendais à autre chose. Je ne suis pas certain que cette punition laisse à votre fils un souvenir bien durable. Pour preuve, il n'a d'ailleurs pas eu un cri, pas un soupir... À vrai dire, j'avais compté sur une correction plus sévère... »

Armand resta étonné, un peu vexé de n'avoir pas été pris au sérieux et à la fois piqué de savoir ce que le père de Niels avait en tête. « Fort bien. Qu'attendiez-vous ?... Voudriez-vous obtenir réparation par vous-même ?

– Eh bien... pourquoi pas. Si cela ne vous contrarie pas, naturellement.

– Non, pas du tout... Je comprends, c'est naturel. »

Il y eut un petit temps de flottement pendant lequel Emmanuel resta debout, les fesses à l'air, dos au canapé. Puis Armand s'écarta. « Eh bien, donc... »

M. Claes se leva. « Pourriez-vous me donner une règle plate ? Assez solide de préférence. »

Armand fut saisi par l'image qui lui vint aussitôt ; mais il se reprit. « Chrétienne, s'il te plaît, veux-tu aller chercher la latte qui est dans la chambre d'Emmanuel, sur son bureau ? »

La petite fille se leva sans hésiter une seconde, et elle traversa le salon d'un pas léger et rapide.

Pendant ce temps, M. Claes avait pris Emmanuel par le bras et, sans un mot, il le conduisit vers la table à manger. Il le plia en deux, le buste appuyé sur le plateau. Puis il lui repoussa sur le dos les vêtements qui étaient entre-temps retombés, et il abaissa le slip, resté tendu entre les jambes, qu'il retira tout à fait.

Chrétienne redescendit l'escalier quatre à quatre. Elle rapportait une règle plate, de quarante centimètres, en plastique transparent, mais elle eut un instant d'hésitation quant au destinataire. M. Claes, d'un geste sec, la lui prit des mains.

Il appela ensuite : « Niels, viens ici. » Puis, à Armand : « De la même façon qu'Emmanuel nous a parlé tout à l'heure, je voudrais que Niels puisse intervenir à son tour. »

Armand hocha la tête, un peu surpris : tout cela était donc prémédité.

Son père lui donna la règle et lui dit : « C'est toi qui a été abusé, Niels, donc tu vas lui donner le premier coup. Ensuite je lui administrerai moi-même sa véritable punition... Vas-y. »

Niels semblait au comble de la confusion. Il prit la règle maladroitement, et, poussé dans le dos par son père, il s'avança. On aurait dit qu'il allait se liquéfier tant il paraissait misérable. Avec son petit pull et le col de la chemise qui en dépassait, il figurait un bourreau bien inoffensif.

M. Claes l'encouragea : « Allons, vas-y. Donne-lui un bon coup ; venge-toi de ce qu'il t'a fait subir. »

Acculé, le jeune garçon leva la main, et donna une tape sur les fesses présentées devant lui.

« Ça ne vaut pas ! » fit son père avec agacement. « Allons, frappe-le véritablement. »

Le pauvre garçon rassembla ses forces, et il parvint à appliquer à son camarade quelque chose qui ressemblait à un coup.

« Bon, cela suffira comme ça », fit M. Claes en lui reprenant la règle.

Puis, s'en tapotant la paume nerveusement, il se plaça sur le côté. Il posa la main gauche sur les reins du garçon pour l'immobiliser sur la table, et il leva le bras. Il frappa. Aussitôt, ce fut une autre histoire. Le claquement avait été impressionnant, et, dès le premier, Emmanuel poussa un cri de désespoir. Puis, rapidement, à mesure que la règle en plastique tombait à force redoublée sur ses fesses et sur ses cuisses, il se mit à hurler. Il se tortillait comme un ver, et il fallait toute l'énergie de l'homme qui pesait sur lui pour le garder plaqué contre la table. À chaque fois, la latte traversait l'air dans un souffle avant de frapper la

chair tendue. Un son sec résonnait comme un coup de feu, parfois grave, parfois montant dans les aigus comme le pialement d'un oiseau, et toujours suivi des glapissements éperdus de la victime.

Armand sentit qu'il tremblait légèrement ; le spectacle lui donnait le vertige. Il trouvait que ce Claes était une brute, mais il ne pouvait s'empêcher d'être enivré en le voyant fesser le garçon aussi brutalement, en observant le malheureux se débattre en vain, la couleur que prenait sa peau, en entendant ses hurlements désespérés. Son érection était maintenant complète, mais son sexe s'étant retourné sur son ventre, elle n'était pas trop manifeste.

Quand M. Claes le relâcha enfin, Emmanuel eut du mal à se relever tant son derrière était enflammé. Il avait l'air misérable, tremblant de la tête aux pieds, le visage rouge et brillant de larmes. Armand dut reconnaître que la correction avait été bien plus violente que la sienne.

Il crut que c'était fini. Mais M. Claes prit encore Emmanuel par l'épaule et, le regardant dans les yeux, il lui dit en articulant nettement : « Et dis-toi bien que si jamais je te reprends à tourner autour de mon fils, ce que tu viens de recevoir-là n'est qu'un pâle avant-goût de ce que tu recevras ! »

Armand lui reprit la règle des mains ; il pensa qu'Emmanuel ne la verrait plus jamais de la même façon.

*

Après ce dimanche mortel passé à attendre la punition du soir, j'avais été terriblement angoissé au moment de descendre au salon et de faire face aux voisins. Je me souviens comme si c'était hier de tous ces gens rassemblés qui me dévisageaient tel un monstre qui s'adonnait au stupre et à la dépravation. Pendant longtemps, je n'ai plus approché ce canapé sans me rappeler ce jour.

J'ai eu la rage pendant que mon beau-père me fessait, car j'avais compris qu'il bandait – il faut dire qu'il ne se gênait guère pour me le faire sentir. C'est cette fois que se sont confirmés les doutes que j'avais sur sa sincérité : je soupçonnais depuis un moment son hypocrisie, mais là j'ai commencé de me demander si toute sa « moralité » n'était pas feinte, si ce n'était pas juste un Tartuffe.

Ma seule consolation ce soir-là a été que Niels ne semblait pas se réjouir de ce qui m'arrivait. Et même, cela m'a excité de le voir bouche bée tandis qu'il assistait à mon châtement. Je pense que, lors des multiples punitions que mon beau-père m'a infligées, j'ai apprécié d'être exhibé devant un garçon plus jeune, par contre j'étais honteux et consterné à l'idée qu'un plus âgé, comme Winnie, me regarde sans ciller pendant que je me déculottais et que je me faisais fesser.

L'interdiction de voir Niels n'a pas été levée, bien au contraire. Ma mère a assuré une vigilance de tous les instants pour que je ne m'approche plus des voisins. Je pense qu'en réalité elle avait été effrayée par la manière brutale dont le père Claes m'avait corrigé, et peut-être plus encore par ce dont il m'avait menacé avant de partir ; elle devait craindre, si je me faisais surprendre une seconde fois, qu'il ne me fasse un mauvais sort.

J'étais désespéré. C'était terrible de le savoir là, de l'autre côté de la clôture, dans cette maison que j'apercevais entre les arbres depuis ma propre fenêtre, et de ne pouvoir rien faire, ni le voir, ni lui téléphoner, ni lui écrire. Je crevais d'envie ne serait-ce que de lui toucher la main... Je me suis réfugié dans la masturbation.

À Wattignies, j'avais depuis longtemps l'habitude de me caresser, et j'avais déjà une grosse activité malgré mes airs de petit garçon sage. Je me branlais tous les jours, voire plusieurs fois par jour, essentiellement le soir dans mon lit, souvent en utilisant Valentin, mais parfois aussi dans les cabinets, partout où je pouvais m'isoler. J'étais comme un petit chien en rut qui a besoin de se soulager, qui ne peut renoncer à son shoot quotidien de plaisir, de jouissance. À cet âge-là, je n'éjaculais pas, bien sûr, mais ça me piquait pendant l'orgasme, c'était d'une certaine façon presque douloureux, et je me demande si ce n'est pas là qu'ont commencé de me venir mes fantasmes maso.

À partir du moment où j'ai vécu chez mon beau-père, mes rêveries ont pris un tour nouveau. De plus en plus fréquemment, il m'arrivait de revivre les séances de punition dont j'avais été victime, de repenser à la douleur qui m'avait brûlé les fesses, à la honte terrible que j'avais eue de me déshabiller en plein milieu du salon, souvent en public, de montrer non seulement mes fesses nues à des étrangers, mais aussi mon sexe, et de recevoir une déculottée comme un enfant de six ans alors que j'en avais le double.

Mais après ce soir-là, je me suis mis à transposer sur Niels. Vu ce que son père m'avait fait subir, il m'était facile de supposer qu'il était également soumis au même traitement. Je l'imaginai lui aussi obligé de porter des shorts, de montrer ses cuisses, et, surtout, je le voyais courbé sur une table, à se faire lasser.

Bientôt ces fantasmes devinrent obsessionnels. Dans la nuit de ma chambre, je ne voyais plus que la petite bouille de mon ancien compagnon, sa silhouette mince, délicate, son regard de chat sauvage. J'utilisais tout de lui, je le mettais dans toutes les situations, je ne pouvais plus me passer de l'idée de son corps, plus m'en délivrer. Il fallait que je le retrouve coûte que coûte.

5

Marine vit les enfants redescendre de leurs chambres pour dire bonsoir, l'une en chemise de nuit blanche, les cheveux lâchés comme des filets de réglisse, l'autre en pyjama jaune pâle, la frange éparpillée sur le front, légère, effilée. Ils l'embrassèrent, et elle fut satisfaite de sentir leurs haleines discrètement parfumées par le dentifrice. Mais si elle rendit son baiser à Chrétienne, elle se laissa seulement par Emmanuel. Elle faisait cette différence malgré elle, en en reconnaissant l'injustice, mais c'était plus fort qu'elle, elle se sentait comme empêchée de lui manifester de la tendresse.

Ils furent plus raides pour aller trouver leur beau-père, l'ambiance douloureuse de la veille pesant encore sur la maison... En voyant Emmanuel s'en retourner vers l'escalier, son regard malgré elle vint sur ses fesses qui apparaissaient dans le pyjama, et elle repensa à ce qu'elles avaient subi. Il semblait s'en être remis, toutefois. Ces corrections ne devaient donc pas être si terribles, seulement un mauvais moment à passer. Même celle de Claes, qui lui avait paru violente, était en réalité adaptée à un garçon de l'âge d'Emmanuel, sans doute.

Les enfants remontés, elle fut tirée de ses réflexions par Armand qui toussota discrètement.

« Je voulais vous dire... Je pense que cet épisode n'est pas tout à fait terminé. Il nous a appris quels étaient les mauvais penchants d'Emmanuel, mais je ne crois pas que la correction d'hier suffise à les éradiquer. Il va falloir continuer de le surveiller de près... »

Elle l'écouta sans marquer de réaction. Évidemment, se disait-elle, Armand savait de quoi il parlait... Avant cet épisode, elle n'avait jamais eu l'idée qu'Emmanuel pût devenir homosexuel. Cependant, elle devait bien le reconnaître, elle aurait dû s'y attendre : sans même considérer s'il avait déjà développé cette tendance avant d'arriver à Froidmont, il était encore assez jeune pour que, livré à un pédéraste,

simplement par imprégnation, et même inconsciemment, il en adoptât les goûts.

« ... Néanmoins, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure : c'est un vice assez courant chez les jeunes garçons, vous savez. Ce n'est pas bien grave : pour la plupart, cela passe en grandissant. Le principal est de ne pas laisser le mal s'enraciner, devenir une nouvelle nature... »

Ce discours lénifiant la convainquit précisément de l'inverse : il fallait au contraire qu'Emmanuel devînt un véritable homosexuel. Ainsi, non seulement Bernard serait humilié de retrouver un fils obligé de faire la femme pour un homme, mais il découvrirait qu'il avait développé un goût réel pour ce vice et qu'il ne demandait qu'à le pratiquer avec d'autres garçons... Bernard *Boutroux* ! N'était-ce pas son patronyme affreux qui avait donné à son ex-mari cette sainte horreur des invertis ?

« ... Mais, chez un garçon de cet âge, il est un autre vice qui est non moins redoutable : c'est le péché solitaire... »

Marine haussa les sourcils. Elle n'y avait pas pensé. Elle voyait toujours Emmanuel comme un enfant vierge de pulsions sexuelles, mais si elle y réfléchissait elle savait naturellement que ce n'était pas vrai, la libido arrivait très tôt pendant l'enfance. À l'évidence, elle avait un train de retard : un garçon de douze ans avait inévitablement déjà ce genre de pratiques. Cependant, l'idée d'Emmanuel se tripotant, se procurant du plaisir par ses propres moyens, se « répandant sur lui », la dégoûtait profondément.

« ... Cela apparaît comme un péché véniel, mais en réalité c'est un dérèglement qui épuise les garçons, qui les amollit, qui les rend veules et lâches... »

La sexualité masculine avait toujours été pour Marine une galaxie inconnue et, des expériences qu'elle en avait eues, tout à fait repoussante. Dernières en date, les impressions glauques que lui avaient laissées les caresses sommaires de Bernard, ses étreintes grossières, parfois brutales, et même celles de ses embrassades qu'il affectait les plus tendres, remontaient en elle comme une nausée. Elle en avait attrapé une haine pour tout ce qui prétendait la mener à la jouissance, une sensation à laquelle elle préférerait renoncer plutôt que de se soumettre à des pratiques écœurantes. L'idée lui était définitivement devenue odieuse d'un contact avec un homme, Armand pas moins qu'un autre, d'autant qu'il n'avait pas la chance d'un Bernard qui, lui au moins, était assez bel homme. Armand cependant avait l'immense avantage d'avoir accepté un mariage blanc sans discuter – elle avait bien compris pourquoi, mais peu importait, du moment que chacun y trouvait son compte.

« ... Et je ne voudrais pas qu'il s'épuise dans ces pratiques impures. »

La sensualité d'Emmanuel, elle, devait être évidemment en plein bouillonnement. Or, qu'il soulageât ses démangeaisons sur lui-même, ou, ce qui revenait à peu près au même, avec des garçons de son âge, ne ferait que dégrader l'opinion que son père avait de lui.

« Je voulais donc vous prévenir que je vais prendre quelques mesures pour éviter qu'Emmanuel ne se livre à ce dévergondage impu-nément. »

Elle fut intérieurement amusée par cette déclaration. Elle ne craignait nullement qu'Armand voulût réellement le débarrasser de ses mauvais penchants, elle avait confiance qu'il ferait plutôt tout pour les développer. Elle hocha la tête distraitemment : « Je comprends. Faites pour un mieux. Comme vous l'entendez. »

Elle pensait de nouveau qu'Armand était réellement un « maître » ; un dominateur ; un dompteur, même. Exactement ce qu'elle avait voulu pour Emmanuel.

*

« Alors, vous avez passé de bonnes fêtes ? Vous vous êtes bien reposés ? J'espère que vous en avez profité pour travailler votre flamand !... » M^{lle} Degroote, debout derrière le bureau, remit ses lunettes qu'elle venait d'astiquer et examina un à un chacun des élèves. Malheureusement, aucune fée n'était passée pendant les fêtes de Noël pour transformer ces dadais balourds en enfants charmants. Il n'y en avait qu'un auquel elle trouvait un visage aimable, et elle décida de se faire plaisir pour commencer la nouvelle année. « Nous allons voir ça... Boutroux ! *Op het bord !* »

Elle fut surprise de voir le visage du garçon se défaire. Elle devina aussitôt qu'il n'avait pas fait son travail pendant les vacances. Il se leva péniblement, s'extirpa de derrière son pupitre, et s'avança. Il monta sur l'estrade comme à l'échafaud, et resta les yeux baissés.

« Je vais vous donner une phrase avec le verbe à l'infinitif, et vous la répétez en la conjuguant au présent... *Het kosten te veel.* »

Le garçon se dandina un instant avant de se risquer : « *Het... kost... te veel.* »

L'accent était toujours aussi affligeant. « Bien... *Hij reizen vooral met de trein.* »

Le garçon prit un peu d'assurance : « *Hij reist vooral met de trein.* »

Au suivant, elle saurait. « *Soms gaan ik mee met hem.* »

Il se troubla : « *Soms... gast ik mee met hem.* »

– “*Ga*”, Boutroux ! Pas “*gast*”, voyons !... *Soms ga ik mee met hem.* » Elle lui prépara un second piège. « *Ik zien hem elke vrijdag.*

– Heu... *Ik ziest hem elke vrijdag.* »

Elle se tut. Elle prit la règle en métal sur le bureau, et elle dévisagea le garçon tout en s’en tapotant la paume de la main gauche avec un air pénétré. Il n’en menait pas large.

« Bon. C’est clair : vous n’avez pas appris votre leçon... Vous savez, les vacances, ce n’est pas seulement pour faire la grasse matinée ! »

Quelques ricanements montèrent discrètement dans la classe.

Elle articula : « *Ik zie hem elke vrijdag !* » Elle tourna autour de lui en continuant de se tapoter la main. « C’est dommage que vous ne portiez plus vos culottes courtes, comme à la rentrée de septembre... »

Cette fois, la saillie fit fuser des rires gras. Elle se doutait que les élèves évidemment avaient déjà profité de la particularité vestimentaire du petit Français – l’étranger ! –, comme de son nom malsonnant, pour se moquer de lui et se venger d’un visage plus fin que les leurs.

« ... Car je vous aurais volontiers fait rentrer votre grammaire par le derrière ! » Elle lui agita la règle sous le nez.

Ce fut un succès. Elle ne rétablit pas le silence, laissant passer la vague de lazzis qui déferla sur le garçon. Elle utilisait souvent ce moyen pour humilier ceux qui ne faisaient pas leur travail ; et ce n’était pas parce que Boutroux était plus mignon que les autres qu’il pouvait se permettre d’ignorer ses consignes.

« Mais comme je ne suis pas certaine que cela fonctionne, nous allons utiliser une autre méthode. »

Elle ouvrit le tiroir du bureau et en sortit un bonnet d’âne confectionné dans une grosse toile grise et raide. Notre-Dame en fournissait un pour chaque classe.

« Allez au coin, Boutroux. »

Le garçon, qui avait déjà rougi sous les quolibets, s’empourpra tout à fait en voyant ce qu’elle lui préparait.

« Eh bien ? Qu’attendez-vous ? »

Il baissa les yeux, désespéré, et il se dirigea honteusement vers le coin du mur entre le tableau et la porte.

Elle le suivit. Elle avait presque une tête de plus que lui, et son regard myope focalisé par les verres épais plongeait sur la nuque où s’éparpillaient les cheveux bruns ; elle fut étonnée de remarquer leur finesse. En se tenant si proche de lui, elle eut l’impression d’entrer un peu dans son intimité. Elle, qui n’avait jamais eu d’enfant, pensa qu’elle découvrirait le garçon tel que sa mère elle-même le voyait quand elle vérifiait s’il avait le cou ou les oreilles propres. Elle observa l’arête de la chemise blanche, le col du pull gris chiné, le bourrelet

moelleux du bord-côte... Ainsi, c'étaient les vêtements avec lesquels on l'habillait ? Elle trouvait quelque chose de touchant à partager un peu de cette vie familiale.

Elle le coiffa du bonnet, en faisant en sorte que les deux pointes figurant les oreilles fussent bien dressées de part et d'autre, et elle fut troublée, en lui touchant la tête, en lui frôlant les cheveux, de les sentir si lisses, si doux.

Elle recula d'un pas, regrettant de devoir le quitter déjà, et cherchant malgré elle un moyen de revenir vers lui. Elle eut une idée.

« Boutroux, vous aviez l'habitude d'avoir les cuisses à l'air, n'est-ce pas ? Eh bien, descendez donc votre pantalon. Cela vous incitera peut-être à vous remettre dorénavant au travail ! »

Une sorte de grondement incrédule parcourut la classe : la condamnation à être au coin les culottes baissées était exceptionnelle.

Le garçon avait frémi à cet ordre, mais il resta figé.

« Boutroux ? Vous êtes devenu sourd, en plus ? »

Cette plaisanterie amena une nouvelle vague d'allusions, beaucoup plus salaces celles-ci, et elle pensa qu'il était temps d'y mettre un terme. Il ne fallait pas non plus qu'une pénitence se transformât en cirque.

Elle pivota vers la classe et fit claquer la règle carrée sur le bureau. « Silence !... Ou quelqu'un veut-il venir lui tenir compagnie ? » Elle parcourut les rangs attentivement au travers de ses verres comme avec des jumelles. Le calme revint instantanément.

Elle se tourna vers le puni qui n'avait pas bougé, et elle lui dit d'un ton sec : « Quant à vous, Boutroux, qu'est-ce que vous attendez ? Je vous ai dit de baisser votre culotte : dépêchez-vous ! »

Le garçon se décida. Il amena les mains devant lui, se déboutonna, et il abaissa maladroitement la fermeture Éclair. Le pantalon de velours vert-jaune coulissa le long de ses cuisses, et il l'accompagna jusque sur les mollets, avant de se redresser. Elle devina qu'il tremblait légèrement.

Quelques quolibets évoquant « Cuissalair » partirent du fond de la classe. Tout cela évidemment était un peu disproportionné pour une simple leçon non apprise, mais elle avait commencé de développer un certain attachement pour cet enfant, or « qui aime bien châtie bien ». Elle avait à cœur qu'il travaillât assidûment, elle n'aurait pas aimé que ce fût un fainéant, et, avec ce genre de mortifications, il filerait droit.

Elle revint dans son dos, et elle souleva légèrement du bout de la règle le pull et la chemise afin d'achever de lui faire honte en découvrant son caleçon. Elle remarqua qu'il se tenait les fesses serrées, comme s'il redoutait qu'elle le frappât. Soudain, elle se surprit à être prise d'une émotion inhabituelle, légère comme un petit oiseau qui vo-

lette derrière une fenêtre, tout à fait inattendue, mais assez piquante en fait.

« Voilà. Je suis certaine que dans cette position vous allez maintenant écouter le cours avec beaucoup plus d'attention. »

De nouvelles moqueries s'élevèrent, mais plus discrètes, comme une sorte d'approbation respectueuse.

Son attention fut attirée par les cuisses du garçon : elles semblaient, en haut, un peu plus colorées. De la pointe de la règle, elle accrocha sur le côté l'ourlet du slip et le souleva légèrement. Elle n'y découvrit pas de traces récentes de martinet ou de ceinture, comme elle l'avait imaginé, mais la peau avait tout de même quelque chose de rosé, de plus soutenu, qui la persuada que le garçon était régulièrement fessé. Elle en conçut un peu plus de tendresse pour lui : c'était un enfant bien élevé !

L'émotion avait grossi dans sa poitrine ; elle sentit que les seins lui faisaient mal. Elle eut du mal à se reculer, à se retourner et appeler un autre élève pour reprendre l'interrogation.

*

En ce lundi matin, jour de rentrée des classes, mais aussi de fermeture du magasin, Armand était seul dans la maison silencieuse : Marine à l'hôpital, Emmanuel et Chrétienne cloîtrés à l'école, et Yolande qui ne viendrait que l'après-midi, il avait plusieurs heures de tranquillité. Il ferma la porte d'entrée à clé pour ne pas être surpris par un retour fortuit, et il monta à l'étage.

En pénétrant dans la chambre d'Emmanuel, il ressentit un délicieux sentiment de profanation : il s'introduisait dans l'intimité du garçon en son absence, sans qu'il le sût ni même qu'il s'en doutât. Il resta un instant sur le seuil à contempler la pièce dont la fenêtre laissait largement entrer la blancheur nitescente de la neige, tombée sur le jardin la nuit précédente. Bien que vide, elle était habitée par la présence du garçon, dont témoignaient notamment les divers posters de Michael Jackson et de Prince – punaisés à la place de ceux de Trini Lopez ou de Little Richard de son temps.

Devant lui, le long du mur de droite, le lit avait été fait, quoique sommairement, et il décida de commencer par là. Il rabattit la couette et promena la main sur le drap, un peu ému de retrouver le matelas sur lequel, enfant, il avait lui-même passé ses nuits. Mais il n'y trouva aucune trace du dormeur, il était déjà froid. Il retourna l'oreiller, ne découvrit rien non plus – à son âge le garçon n'avait nul besoin de mouchoir pour ses activités nocturnes... Il remit le lit en place.

Il prit Valentin, le nounours qu'Emmanuel gardait sur sa table de chevet, souvenir emporté de Wattignies, et il constata que sa fourrure

était particulièrement douce, soyeuse. Il le palpa un long moment, le tournant en tous sens, y enfonçant les doigts, le caressant comme il s'empêchait encore de le faire avec Emmanuel, et il s'étonna du parfum un peu musqué qu'il dispensait. Mais la peluche ne révéla rien et, quand il fut fatigué de sa passivité, il la remit en place.

Il se releva, alla en face ouvrir la grande armoire, et il la parcourut des yeux. Du côté penderie, il y avait des manteaux, d'anciens vêtements, comme le costume qu'il avait porté pour le mariage et sur lequel il passa distraitement la main, ainsi que deux pantalons, suspendus à des pinces, où il s'arrêta plus longuement. Bien qu'il les connût familièrement puisqu'il les avait lui-même fournis, il prit plaisir à les caresser lentement, à frôler la fermeture Éclair de l'un, à égrener les boutons de l'autre, à les palper en imaginant les petites fesses qu'ils avaient contenues.

Il inventoria plus attentivement la colonne d'étagères où étaient empilés les pulls, les chemises, les tee-shirts, les shorts. Il enfonça doucement la main entre les vêtements, en faisant attention à ne pas les froisser, car Yolande les pliait soigneusement après le repassage et, tel un cambrioleur prudent, il ne voulait pas laisser de traces derrière lui. Il les tâta, en particulier le pull marin qu'il aimait particulièrement. Quand en septembre il l'avait reçu au magasin, en sentant son épaisseur, sa maille serrée et dense, sa qualité, il avait eu très envie de le voir sur son beau-fils. Mais il ne put se retenir de sortir le pull jacquard ocre jaune, orné de motifs verts et rouges, le même modèle, à la couleur près, qu'avait acheté la mère de ce David lors de la première visite de Marine. Il s'en empara, le déplia, le palpa, le fit couler entre ses mains, y enfonça les doigts ; il plongea le visage dans ses formes souples, s'y caressa longuement, inspirant au travers en se gorgeant du parfum du garçon, un peu sucré, un peu amer, indéfinissable, mais tellement enivrant. C'était délicieux... Il le replia lentement et le remit en place. Il ignora l'étagère supérieure où Marine avait emballé diverses affaires dans des sacs plastiques, et il referma l'armoire.

Il se tourna vers la commode. Il passa rapidement en revue les livres qui étaient alignés dessus, essentiellement des volumes des bibliothèques Rose et Verte, et il fut ému de retrouver les « Club des Cinq », les « Alice détective », qu'il avait lui-même lus enfant... Il en feuilleta quelques-uns, s'attendrissant devant les images de François et de Michel dessinées par Jeanne Hives.

Il ouvrit le premier tiroir, et son émotion augmenta devant les sous-vêtements qu'il contenait. Retenant son souffle, il déplia un slip. Rien que sa taille était fascinante : il était peut-être de moitié plus petit que les siens ! Il le retourna, et il embrassa l'envers du triangle blanc, petit écrin de coton destiné à recevoir les jeunes organes, s'enivrant du léger parfum de lessive qui en émanait, qui donnait si vivement cette

impression de « propre ». Et, en promenant ses lèvres sur le tissu duveteux, il jubilait en pensant que le garçon ne s'en douterait jamais... Il déplia une paire de bas gris clair, y enfila la main, et, à cet instant, il prenait la place d'Emmanuel, il vivait la sensation que celui-ci connaissait quand il le passait sur son pied, qu'il le tirait sur son mollet... Il laissa ensuite courir ses doigts sur la petite pile de mouchoirs pliés en carré. Le jeune garçon était si mignon que, même son nez, il aurait eu envie de le toucher, de l'embrasser, de le tripoter, de s'y introduire !... Il remit tout en place et referma.

Le second tiroir contenait divers accessoires de peu d'intérêt, gants, écharpes, etc. Son regard cependant s'arrêta sur les ceintures. Elles lui évoquèrent des images de lanières cinglant un torse nu, mais également, pêle-mêle, celles de liens, de poignets attachés, de chevilles ligotées... Il examina en particulier un ceinturon en cuir fauve que Chrétienne avait offert à son frère pour Noël. Il frémit ; un jour, il le fesserait avec cela aussi... Les deux derniers tiroirs furent rapidement parcourus : ils ne contenaient, l'un, que des petites voitures, l'autre, divers jouets, pistolets, panoplies variées.

Il se tourna et contempla le restant de la pièce. Une bibliothèque, placée perpendiculairement au mur du fond, servait de séparation entre le lit et le bureau qu'éclairait la fenêtre. Il s'avança lentement, tira la chaise, et s'y assit. Il se retrouva comme trente années plus tôt, quand il avait l'âge d'Emmanuel et qu'il faisait ses devoirs...

La première chose qu'il remarqua, dans un pot en plastique rouge, anonymement plantée au milieu des stylos-billes et des crayons, fut la règle plate transparente ! Ainsi, le petit chenapan, chaque fois qu'il s'asseyait pour travailler, avait toujours sous les yeux la latte qui lui avait cruellement brûlé le derrière ? Et il s'en servait pour tracer les figures de ses exercices de géométrie ?! Il aurait pensé qu'il aurait voulu la ranger hors de sa vue !... En la contemplant, il se rappelait comment Claes avait battu le garçon sans merci, et il fut traversé d'un frisson tandis que les images lui revenaient des fesses nues, claquées à la volée, des marques roses et rectangulaires incrustées dans la peau.

Il n'y avait à part cela sur le bureau rien de bien palpitant, quelques feuilles à grands carreaux où était griffonné un début de rédaction, un livre d'anglais, une gomme... Il ouvrit un à un les tiroirs sur le côté. Il n'y trouva pas non plus grand-chose d'intéressant. Ce fut l'odeur qui l'émut le plus, un mélange de cire, de poussière, de vieux papiers : un parfum d'autrefois qui remonta en lui comme une petite madeleine.

Il leva les yeux sur les étagères de la bibliothèque, occupées par des manuels scolaires, des cahiers, des classeurs étiquetés. Il en examina quelques-uns, mais ils ne contenaient que des devoirs sans intérêt. Puis il pensa que le rayonnage se poursuivait en bas, et il regarda

sous le bureau. Il y avait là d'autres étagères, remplies par la collection de bandes dessinées d'Emmanuel ; il dut se mettre à quatre pattes pour y accéder. Son œil tout à coup fut attiré par un espace à gauche, entre le montant et le premier album, qui ne paraissait pas naturel. Il regarda plus attentivement, et découvrit que quelque chose s'y trouvait enfoncé. Il glissa le doigt, et il tira un cahier jaune à spirale. Dès qu'il l'ouvrit, il fut stupéfait.

Il se releva, se rassit devant le bureau, et il y déposa le cahier, le cœur battant. Il le parcourut lentement. Sur plusieurs pages, il était rempli de croquis dessinés au crayon à bille. Leur seul sujet était... Niels ! Le trait n'était pas très habile, mais on le reconnaissait sans peine. Niels, de profil, Niels de face, Niels de trois quarts ! En pied, en buste, en portrait, Niels habillé, mais aussi en maillot de bain. Les cheveux de Niels, la main de Niels, la bouche de Niels, et même, sur la dernière page, des croquis des hanches nues entre lesquelles s'élevait un petit sexe tendu ! Le dessin, assez sommaire au début, prenait au fil des essais davantage de précision, mais sans toutefois atteindre à un graphisme vraiment plaisant. Il les passa en revue plusieurs fois, exalté d'avoir découvert cette entrée dans le jardin secret d'Emmanuel.

Il se renversa en arrière, les yeux au plafond, un sourire aux lèvres. En pénétrant dans la chambre, il ne cherchait rien en particulier ; mais il avait fait une vraie trouvaille.

*

Quand les enfants étaient rentrés de l'école, il faisait presque nuit noire, ils s'étaient attardés à jouer avec la neige, et Armand les avait laissés prendre tranquillement leur goûter dans la cuisine. Il avait allumé pendant ce temps le feu qui avait bien pris, et les braises rougeooyaient déjà de ce qui allait devenir un bûcher.

Mais quand ils marquèrent l'intention de monter dans leurs chambres, il arrêta Emmanuel : « Attends un instant... Viens ici. »

Le garçon revint sur ses pas en traînant les pieds. « Qu'est-ce qui y a ?... » Son visage se marquait déjà d'une certaine inquiétude.

La petite fille s'était aussi arrêtée, au pied de l'escalier, curieuse comme toujours de connaître ce qui concernait son frère.

« Chrétienne ? Tu veux bien nous laisser, s'il te plaît ? » fit-il sans la regarder et tout en tisonnant dans le feu. « Je dois parler à Emmanuel. Et... cela ne te regarde pas. »

Maussade, elle reprit son ascension.

Il attendit d'avoir entendu la porte de la chambre se refermer, puis il se leva et se dirigea vers la table à manger. « Viens. »

Le garçon le suivit et, tout de suite, il blêmit : il avait reconnu, posé en évidence, le cahier jaune.

« Emmanuel, ceci t'appartient, n'est-ce pas ? » Et comme il ne répondait pas : « Tu l'as deviné, je suis allé inspecter ta chambre. Tu comprendras qu'il est normal, en tant que responsable parental, que j'examine tes affaires régulièrement. Surtout après ce qui s'est passé la semaine dernière ! » Il le regarda d'un air entendu.

Le garçon n'en menait pas large.

« Quand je l'ai trouvé, j'ai tout de suite été inquiet, car, à la manière dont tu l'avais dissimulé, j'ai craint qu'il ne contînt quelque chose de malhonnête. Et, malheureusement, j'en ai eu la confirmation. » Non sans ostentation, il ouvrit le cahier à la première page. « J'ai compris que l'aventure que tu as eue avec ce garçon était plus profondément ancrée que je ne voulais l'espérer... Mais quand j'ai découvert les pages suivantes, » et il les fit tourner, « j'ai été de plus en plus effaré... jusqu'à en arriver à ceci ! » Et il présenta la dernière page, celle où figurait l'ébauche d'une petite verge, droite et pointue comme une épine. Il dévisagea le garçon.

Celui-ci rougit et baissa les yeux.

« Qu'aurait pensé ta mère si elle avait découvert ces obscénités ? » Il tapota la page d'un doigt accusateur. « Imagine que Yolande en faisant le ménage soit tombée sur ces cochonneries ?! »

Il laissa passer un temps, puis referma le cahier. « Emmanuel, que penses-tu qu'il faille faire de cela ? »

Le garçon ne souffla mot. On aurait dit qu'il avait perdu la parole.

« Je vais te le dire : tu vas en faire un *autodafé* – “un acte de foi”. Autrement dit, tu vas jeter ces saletés au feu. »

Emmanuel tressaillit comme si on l'avait piqué. Pris d'un serrement de cœur, il ouvrit la bouche, sur le point de le supplier, mais il se retint. Quel argument aurait-il pu avancer ? Il se doutait bien qu'il n'était pas en position de réclamer qu'il conservât ses dessins.

Armand y avait pensé toute la journée : il allait à l'occasion de cet épisode commencer de donner un caractère solennel, spirituel, à son emprise sur Emmanuel. Il ne voulait plus seulement avoir le contrôle de son corps, il voulait aussi diriger son esprit, entrer dans son âme, la tenir en son pouvoir.

Il se tourna vers lui. Le garçon portait ce jour-là un pull à col V assez confortable, d'un gris légèrement chiné, avec de longs bords-côtes à l'extrémité des manches, et un pantalon en velours côtelé vert bronze – celui-là même que Marine avait choisi lors de sa première visite au magasin, un an plus tôt.

Il lui passa la main sous le menton et lui releva la tête : « Et c'est toi qui vas t'en charger. Tu me montreras par cette épreuve que ton re-

pentir est bien réel. » Ce contact avec le garçon était incroyablement doux. Ne pouvant le caresser ostensiblement, tout en parlant il lui imprimait de petites pressions, comme pour attirer son attention, en réalité pour s'imprégner de la tendreté de sa peau, la tiédeur de sa chair, jusqu'à percevoir la fine ligne de la mâchoire qui la sous-tendait... « Tu sais ce que disait sur le renoncement sainte Thérèse de Lisieux ?... Je ne veux, écrivait-elle, "laisser échapper aucun petit sacrifice". Elle ne voulait rien conserver, même les plus petites choses du quotidien. »

Il fit une pause, caressa le visage depuis la tempe jusqu'à la joue, un geste dont il usait souvent car il était socialement acceptable. Mais, comme Emmanuel avait rebaisé les yeux, il le reprit par le menton pour ramener son attention à lui. « Ne dois-tu donc pas d'autant plus sacrifier ce cahier qui, non seulement ne t'est pas utile, mais est tout à fait nuisible au salut de ton âme ? »

Emmanuel, ne pouvant rabaisser la tête, détourna les yeux pour lui échapper.

« Regarde-moi. »

Le garçon releva les paupières, et Armand vit que les iris, auxquels la lumière électrique donnait une teinte bleu indigo, paraissaient embués par un voile de détresse. Une délicieuse bouffée de cruauté monta en lui. Il ressentit à cet instant ce qu'était le sadisme, le sadisme sensuel, cette volonté de faire souffrir un être parce qu'on le désire vivement.

« Réponds-moi : vas-tu détruire ce cahier ? »

Emmanuel rebaisa les paupières. Ses lèvres tremblèrent, mais il ne parvenait pas à dire le « oui » fatidique.

« Tu sais, comme le rappelait le Père de Caussade, en réalité, la vertu se réduit à une seule chose : la soumission à l'ordre de Dieu. "Toutes les richesses de la grâce sont le fruit de la pureté du cœur et du parfait abandon. L'esprit aime cela, le corps aime ceci ; mais tu ne dois rien vouloir d'autre que la sainte volonté du Seigneur"... » Armand récitait des extraits de livres pieux dont son père, catholique intégriste, l'avait obligé à apprendre par cœur des pages entières.

Sentant que ce discours lui donnait une autorité nouvelle auprès du garçon, il se permit de lui poser la main sur l'épaule, et il l'enferma dans un geste patelin, hypocrite, onctueux. Il descendit lentement sur le bras, et ce fut une vraie caresse, tendre mais perverse, douce mais dans laquelle il insinuait déjà la violence qu'il allait lui faire subir. Il tourna sur le coude, il lui saisit le poignet, par-dessus le long bord-côte qui terminait la manche, et il lui imprima une brève pression : « Emmanuel, acceptes-tu le sacrifice ? »

D'une toute petite voix, le garçon finit par murmurer : « Oui... »

« C'est bien... Viens. » Et, le saisissant par la nuque, il l'amena devant le feu. En sentant la pointe des fins cheveux caresser ses doigts refermés sur la chair tiède, ferme et fragile à la fois, il avait l'impression d'être un prêtre conduisant sa victime dans la gueule de Moloch.

« Tu vas arracher chacune de ces pages, et les jeter une à une afin de te pénétrer du sens de ton geste, de te purifier de toutes ces impudicités. » Il lui tendit le cahier.

Emmanuel le prit en tremblant.

« Répète après moi : "Que Votre volonté soit faite"...

– Que... que Votre volonté soit faite... » Les mots balbutiés passaient entre les lèvres à peine entrouvertes.

« Bien. Maintenant, vas-y. Commence ton autodafé. »

Emmanuel ouvrit le cahier, mais il bloqua de nouveau, incapable d'aller plus loin.

Armand, qui ne l'avait pas lâché, l'aiguillonna en lui serrant le cou d'une brève impulsion : « Vas-y. »

Enfin, après une ultime hésitation, le garçon déchira la première page. Il avança une main tremblante et laissa le feuillet tomber sur les bûches rougeoyantes. Celui-ci prit feu aussitôt, et une flamme claire monta dans l'âtre. L'image de Niels se conserva un instant, puis elle noircit, se déforma, se tordit sur elle-même, disparut.

« C'est bien. » Il descendit sa main sur le haut du dos, à cheval sur les cols du pull et de la chemise. Il sentait la colonne vertébrale du garçon ployer sous la contrainte qu'il lui imposait.

Emmanuel continua d'arracher les pages douloureusement, comme s'il s'extirpait la chair des entrailles, et il les laissait tomber sur le feu où elles tournoyaient et s'embrasaient d'un coup. Le papier se gaufrant en un crêpe noir, tandis que les flammes s'étendaient inexorablement, rongant les fragiles dessins comme une lèpre.

Armand se tenait à son côté et, feignant de l'encourager, il le caressait en travers des épaules, allant et venant lentement, de gauche et de droite – le pull était très doux, moelleux, et il adorait sentir dessous le torse du garçon qui tremblait. Tandis qu'une autre feuille était conduite aux flammes, il descendit le long du dos, jusque sur les reins tendus, et ils vibraient de la violence à laquelle Emmanuel se soumettait.

Le bruit du papier s'arrachant à la reliure en spirale se superposait au crépitement du feu, ressemblant à chaque fois à celui d'un coup de fouet. Les flammes dansaient comme des ballerines, joyeuses, claires à la pointe, orange à la base, bleues comme du gaz à la racine, là où elles mordaient le papier.

Et sa main, qui lui caressait le bas du dos, dans sa retenue délicate, dans son attention à ne pas trop s'imposer, était comme la manifesta-

tion concrète de cette cruauté mentale. Il l'aurait bien descendue plus bas, il aurait aimé aller sur les petites fesses enveloppées de velours, il les aurait volontiers marquées de cette violence virtuelle, mais il se retint pour conserver la solennité du moment.

Il remonta lentement, et il sentait le dos sous les vêtements, les omoplates qui tressaillaient à chaque déchirement, qui se tendaient à chaque mouvement du bras vers le feu. Il avait l'impression de percevoir les tensions qui traversaient ce corps mince, encore en devenir, de le contrôler jusqu'au tréfonds de son ossature, d'y avoir insinué sa volonté.

Il vint sur le col du pull dont il caressa le léger bourrelet, un surcroît ajouté aux formes du garçon, comme une corde qu'on lui aurait mise au cou pour le sacrifier. Pourquoi obliger Emmanuel à brûler les précieuses images de son petit camarade l'excitait-il tant ? Mais, fallait-il déjà se demander, pourquoi frapper les fesses d'un garçon était-il si enivrant ? Pourquoi l'idée de lanières de cuir tombant à la volée sur la peau nue était-elle bouleversante ?

Une autre page fut arrachée, et le visage de Niels virevolta dans l'air chaud avant de s'abîmer sur les braises ; le papier s'enflammant soudain faisait à chaque fois une sorte de petite explosion qui relançait le feu de plus belle. Sur le dessin, le regard continua de les fixer un instant, puis un voile passa, il s'éteignit, le visage fut déformé, mais le sourire persista quelques secondes tandis que les flammes l'encerclaient ; enfin il noircit à son tour et disparut d'un coup.

Il posa de nouveau la main sur la nuque du garçon, et il s'enfonça légèrement dans ses cheveux, les rebroussant à peine. Il frissonna. Il tourna vers l'oreille, revint vers le cou, remonta encore dans la douceur de cette matière si fluide, si exquise. En la parcourant, il avait l'illusion de le caresser amoureusement, tel qu'il aurait voulu le faire s'il en avait été libre. À ce simple contact, son érection s'était renforcée d'un cran.

Il remarqua qu'Emmanuel hésitait de nouveau devant un des derniers dessins, particulièrement réussi, où Niels était de trois quarts, et où l'on voyait bien la ligne de son cou, de sa nuque finement ciselée, entourée par le mouvement des petits cheveux clairs. Il se permit alors de lui mettre la main sur la tête, un peu de côté, par-dessus l'oreille, le forçant à s'incliner légèrement, tandis que du pouce il caressait à rebours la mèche qui descendait sur la tempe, comme un bourreau qui s'appête à poser la lame acérée d'un rasoir pour tondre un condamné.

« Allons... poursuis, mon petit Emmanuel. N'abandonne pas ton expiation avant qu'elle ne soit parachevée... »

D'un geste rageur, Emmanuel arracha la page et le jeta sur les braises. Le feu qui s'était calmé hésita un instant, rassemblant ses forces, puis une flamme soudain surgit d'une joue, comme un baiser

terrible, avant de s'emparer de tout le visage. La page fut froissée, et ce ne fut plus qu'une brève boule de lumière.

Armand le sentait qui tremblait de colère. Il remonta sa main sur le sommet de la tête, et il la couvrit en la caressant doucement, comme pour le féliciter. Il savait que ces flatteries qu'il lui imposait renforçaient son désespoir à se soumettre au sacrifice ; pour lui au contraire, cela ne faisait qu'attiser l'excitation qu'il y ressentait.

Enfin, la dernière page, la plus litigieuse, la plus érotique, éclaira la pièce encore une fois, avant de disparaître au milieu des cendres précédentes, réduite à rien.

« Débarrasse-toi du cahier aussi. Il ne te rappellerait que de mauvais souvenirs. Le Malin pourrait s'en servir pour te tenter de nouveau. »

Quand il tomba à son tour, les flammes redoublèrent, avec l'avidité d'un monstre plein d'appétit. Armand, dont la main redescendait lascivement à l'arrière de la tête du garçon, le sentit agité d'un bref hoquet. Il s'inclina pour le dévisager et s'aperçut qu'il était en pleurs. Une sorte de tendresse hypocrite, de pitié perverse, le traversa, et il l'attira entre ses bras. « Ne pleure pas, mon petit Emmanuel. Tu peux être fier de toi. Tu as péché, mais tu as su faire face à tes démons et les repousser... »

Il le prit doucement contre lui, lui caressant le dos d'une main avec des mouvements lents et larges, lui enserrant la nuque de l'autre, tout en se retenant d'y crisper les doigts trop vivement. Il se tenait les reins un peu en arrière, afin de ne pas frotter le ventre du garçon avec son sexe que ce grand bonheur avait raidi. Il était ivre d'être si étroitement en contact avec lui, d'êtreindre ce corps tiède, parcouru de légers sanglots, de sentir les larmes lui couler sur la poitrine et marquer sa chemise de fines traînées mouillées. Il se rendait compte que ce qu'il lui avait fait subir était sans doute bien pire qu'une fessée.

*

Le lendemain, après le dîner, Armand avait surveillé depuis le rez-de-chaussée les allées et venues d'Emmanuel à l'étage tandis qu'il se préparait à se coucher. Il l'avait entendu aller aux W.C. de la salle de bains, puis prendre sa douche. Il pensa que c'était le moment ; Chrétienne avait fini sa toilette depuis quelque temps et s'était enfermée dans sa chambre ; Marine ne rentrerait de l'hôpital qu'au petit matin.

Il quitta le salon, monta l'escalier, et se faufila dans la chambre vide du garçon. Sur la table de chevet, la lampe brûlait à côté de l'ours Valentin, mais la partie bureau restait dans l'ombre ménagée par la petite bibliothèque séparant la pièce en deux espaces. Ce fut de ce côté

qu'il se dirigea, et il s'assit sur la chaise en se rencognant dans l'angle le plus sombre.

Peu après, il vit Emmanuel en pyjama rentrer, refermer la porte, et aller vers son lit sans penser à jeter un coup d'œil dans l'autre coin, effacé par l'obscurité. Il devina qu'il réglait son réveil pour le lendemain, puis il éteignit, et il l'entendit se coucher en rabattant la couette sur lui. Il bougea encore un moment, se tournant et se retournant, arrangeant il ne savait quoi, puis ce fut le silence.

La pièce n'était pas totalement dans le noir, la lueur orangée qui venait du réverbère de la rue, au bout du jardin, se reflétait sur la neige, traversait les interstices des rideaux, et permettait à Armand d'avoir une perception des formes autour de lui, laquelle s'améliora tandis que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité.

Au bout de quelques minutes, il entendit ce qu'il espérait : un petit bruit de souris, très léger, mais régulier, alternatif comme celui d'une scie. Il sourit de satisfaction.

Il se leva lentement, attentif à ne faire aucun bruit, et il contourna la bibliothèque en marchant à pas feutrés. Dans le coin où se trouvait le lit, il faisait trop noir pour n'y rien voir ; en revanche le frottement était devenu plus distinct. Il resta immobile au pied du lit tandis que le son s'intensifiait, que le rythme accélérât progressivement, que le sommier se mettait à couiner légèrement. Il frissonna d'excitation.

Il s'approcha prudemment de la table de chevet et, retenant son souffle, il tâtonna délicatement pour retrouver la lampe. Il descendit ensuite sur son pied, suivit le fil, et mit la main sur l'olive.

Enfin, il entendit le garçon pousser les petits gémissements libérateurs, les derniers soupirs, et même un cri bref, vite réprimé ; alors, il appuya sur l'interrupteur.

En recevant la lumière en pleine figure, Emmanuel fit un bond dans son lit comme s'il avait subi une décharge électrique. « Que ?... Qu'est-ce que c'est ?!... » Il s'était redressé sur les coudes et le regardait, hagard, le cœur battant de frayeur, surpris en plein milieu des retombées de sa jouissance.

Armand s'assit à côté de lui. Il prit un ton doux pour demander : « Tu ne dormais pas, Emmanuel ?

– Euh... Si...

– Il me semble que non, pourtant... On aurait dit que tu étais fort occupé, au contraire... »

Et, d'un air satisfait, il retourna la couette d'un coup, dévoilant le garçon jusqu'aux genoux. Son pantalon de pyjama défait, ouvert sur les cuisses, encadrait ses jeunes organes dénudés, mais Armand découvrit aussi... l'ours Valentin qu'il s'était fourré entre les jambes ! Ce fut à son tour d'être surpris... Cependant, après un instant, il com-

prit : le petit gremlin se caressait avec sa peluche !... Il se souvint qu'elle était effectivement très douce.

Emmanuel avait blêmi. Il écarta Valentin de cette position obscène, voulut remonter son pantalon, mais Armand l'arrêta en le saisissant par le poignet ; il mit tout de même l'autre main devant son sexe, à demi défait mais dont le gonflement trahissait encore l'émotion qui venait de le transporter.

Il fixa le garçon, mais celui-ci se détourna. « Regarde-moi, Emmanuel. »

Il ramena peureusement la tête vers lui.

« Maintenant, dis-moi : que faisais-tu ? »

Le garçon, tétanisé, était incapable de dire un mot.

« Et que faisais ton nounours entre tes jambes ?! » Il hocha la tête. « Ainsi, tu te tripotes le soir ? Et en plus tu utilises tes peluches pour cela ?!... Tu ne respectes même pas tes jouets de petit enfant ! C'est dégoûtant. » Il prit Valentin et le posa par terre à côté de lui. « Sache que je te le confisque. Je ne te le rendrai que le jour où je serai certain que tu t'es débarrassé de ce vice. »

La bouche du garçon bougea comme s'il allait dire quelque chose, mais il se mordit la lèvre, de crainte d'envenimer les choses.

« Et... peux-tu me dire à quoi tu pensais en te faisant cela ? »

Les yeux d'Emmanuel partaient en tous sens, dans une pitoyable tentative de lui échapper.

« Me trompé-je en imaginant que tu avais en tête le... la personne qui figurait dans le cahier jaune ? »

Le garçon lâcha malgré lui un faible gémissement.

« Réponds-moi.

– Non...

– Ne me mens pas, Emmanuel. À qui pensais-tu en te pollutant ?

– Je... À... à Niels... »

Armand hocha la tête d'un air pénétré. « Ainsi, tu n'as pas renoncé à ton appétit vicieux pour cet enfant. »

Il fit une pause, comme s'il réfléchissait, tout en observant le ventre nu devant lui, que la petite main barrait en diagonale. « À vrai dire, cela ne m'étonne guère : la masturbation est une pratique générale chez les invertis. Et ce qui s'est passé précédemment nous a appris, malheureusement, que tu n'es rien d'autre qu'un petit "pédé", comme on dit. » Il inspira, comme pour prendre une résolution. « Il va falloir te corriger de ce vice. Il faut t'en débarrasser. Et, pour commencer, je vais te donner un avant-goût de ce qui t'attend si jamais tu récidivais. »

Il se leva et finit de repousser la couette au pied du lit. Puis il se pencha sur le garçon, saisit le pantalon de pyjama par le bas et le tira

en le faisant glisser le long des jambes, fines et déliées comme des pattes de jeune chien.

« Lève les pieds. »

Timidement, Emmanuel obéit sans comprendre.

Armand le saisit par les chevilles, lui dressa les jambes en l'air, à l'équerre, et il les immobilisa en les ceinturant contre lui, les jarrets calés dans le creux de son bras gauche. Puis il le souleva en partie du lit afin de lui dégager le derrière, le dos courbé reposant sur les épaules et la nuque. Dans cette position, les fesses étaient complètement exposées, tendues par la traction, agréablement encadrées par les reins et les cuisses.

Il écarta le bras droit, et il frappa le petit derrière à la volée. Le claquement résonna dans la nuit.

Emmanuel poussa un cri. Sans témoin, le garçon ne se contraignait pas, il se permettait de glapir sans retenue. Mais Armand s'en moquait, Marine n'était pas là, et quand bien même ce n'était pas important, il allait de toute façon lui raconter à quelle occupation il avait surpris son fils ; quant à Chrétienne, il n'était pas impossible qu'elle fût derrière la porte, l'oreille collée pour ne rien perdre de cette nouvelle séance que subissait son frère, mais à cela non plus il ne voyait pas d'inconvénient ; si cela lui faisait plaisir, qu'elle en profitât autant qu'elle voulait !

Il le frappait à tour de bras, jouissant des jambes fines et nerveuses qui se tortillaient sous son bras, des petites fesses crispées, des cris qui jaillissaient à l'unisson de chaque claquer qu'il assenait. Il se rattrapait de la retenue à laquelle il s'était contraint la veille pendant que le cahier jaune était voué au feu, il se lâchait, il frappait avec une sorte de fureur comblée, et avec la volonté de faire mal. Il en avait attrapé une terrible érection. Puisqu'il ne pouvait pas le caresser, il le fessait ! Cela, au moins, la société lui en laissait le droit ! Par chance, il adorait cela. Donc il le fesserait encore et encore ! Et l'idée l'échauffait singulièrement de le faire dans la chambre du garçon, en pyjama, dans son lit – dans ce lit qui avait été le sien autrefois, sur le matelas où il s'était lui-même épuisé en ressassant les quelques aventures qu'il avait eues avec des camarades, ou en fantasmant sur ceux qui étaient inaccessibles.

Il s'interrompit, palpa les petites fesses rougies comme on regarde si un fruit est mûr, y enfonça les doigts, et les serra pour mieux faire pénétrer la douleur. Puis il se remit à les claquer et, emporté par l'exaltation, ce fut à coups redoublés ; de plus, il accéléra le rythme. En entendant aussitôt les cris d'Emmanuel monter singulièrement, se prolonger, se moduler, il comprit que, la souffrance n'ayant plus le temps de s'atténuer avant le coup suivant, elle s'accumulait, elle s'accroissait bien plus vite, et devenait beaucoup plus intense. Mais il en

fit aussi malheureusement l'expérience lui-même, car bientôt la main lui chauffa au point qu'il dût arrêter.

Il redéposa les jambes du garçon sur le lit. Celui-ci eut la mauvaise idée de se tourner en gémissant vers le mur, pour cacher ses larmes et son ventre nu, mais ce faisant il présenta dans la lumière de la lampe son petit derrière rougi. Armand ne laissa pas échapper cette occasion, et il lui passa la main sur les fesses, comme pour s'assurer que la correction avait été suffisante ; ce qui exacerba son érection.

« Bien. J'espère que cela t'aura au moins fait regretter de t'adonner à ce péché ignoble... » Il s'aperçut qu'il avait le souffle court ; il avait été emporté par l'émotion. « Et j'espère surtout que je ne t'y reprendrai pas. » Il rabattit la couette. « Cependant, comme j'ai bien peu de confiance dans ta force de caractère, je vais utiliser la méthode dont ma grand-mère usait quand j'allais dormir chez elle. »

Il alla dans la commode, ouvrit le second tiroir, et choisit deux petites ceintures en cuir.

« Mets-toi sur le dos, Emmanuel. »

Le garçon se retourna, et de ses yeux brillants il le regarda d'un air qui disait : « Qu'est-ce que tu me veux encore ? »

Il prit une ceinture, l'entoura d'abord plusieurs fois autour d'un poignet, puis autour de la tête du lit – un simple panneau en bois, mais dont les pieds se prolongeaient par un ornement en quenouille – et il la boucla étroitement. Il lui attacha la seconde main de la même façon, de l'autre côté.

« Cela ne va pas être fort agréable pour toi, la nuit, de ne pas pouvoir te tourner, mais, tu vas voir, tu finiras par t'endormir. Et, comme cela, tu ne risques pas de revenir à tes mauvais agissements dès que j'aurai le dos tourné. »

Il contempla le garçon allongé sur le dos, les bras retenus en arrière : avec les larmes qui tremblaient dans ses cils, ses cheveux éparpillés sur le front, il avait un petit air misérable qui le rendait encore plus craquant. De le voir attaché comme un prisonnier, de penser à ses fesses qui devaient toujours lui brûler, il eut un élan de tendresse, il ressentit une grande affection pour lui. Il le recouvrit de la couette, la lui tira sous le menton et le borda soigneusement. Il l'embrassa sur le front, au milieu des cheveux, puis il lui fit sur la tempe une caresse hypocrite qu'il descendit jusque sur la joue. « Dors bien, mon petit Emmanuel... »

Il ramassa Valentin, éteignit, et sortit. Dans le couloir, il ne vit aucune trace de Chrétienne.

En regagnant sa chambre, il renifla « Valentin ». Il comprit d'où venait le parfum qu'il avait décelé lors de sa visite de la veille : c'était l'odeur du jeune garçon... ! L'idée qu'il se masturbait avec son ours l'excitait infiniment : il imaginait la peluche serrée entre ses jambes,

l'ineffable caresse qu'elle devait lui procurer à l'intérieur des cuisses, cette douceur au milieu de laquelle coulissait le sexe tendu, ce giron tendre où se pressaient les bourses durcies – le raide et le mou qui se rencontraient ! Ce devait être délicieux. Et il se dit qu'il allait essayer. Il le ferait en se rappelant ce qu'il venait d'infliger à ce petit prince qu'il adorait, qui lui était dévoué, et dont de plus en plus il régenterait la vie, jusque dans ses aspects les plus intimes, jusqu'à le plier complètement à ses caprices, à en faire sa chose.

*

Dans un premier temps, la confiscation de Valentin m'a accablé. Il avait été, comme pour bien des enfants, ma *security blanket*, mais également ensuite mon partenaire – passif – sur le chemin de mon érotisation. Il m'a manqué pour toutes ces raisons, aussi hétéroclites soient-elles. Profitant de l'absence de mon beau-père, j'ai fini par trouver l'endroit où il l'avait caché, mais je me suis aperçu que, dans le placard de leur chambre, il avait pris l'odeur de son eau de toilette, et cela m'en a définitivement détaché.

En revanche, le sacrifice de mon cahier a été violent, une douleur différente mais tout aussi cruelle que les châtiments physiques. Aujourd'hui, je n'en ai qu'une vague nostalgie, mais ce jour-là a été un déchirement. J'avais l'impression que je perdais Niels une seconde fois. J'aurais pu penser que j'allais refaire ces croquis, mais non, c'était comme s'il n'y avait pas moyen de revenir sur cette disparition. La vision des flammes réduisant en cendres le visage tant aimé m'a longtemps poursuivi, pas tant dans mes cauchemars que dans la vie éveillée, chaque fois que je voyais l'âtre de la cheminée, ou la fente béante sur mon rayon de B.D., ou des cahiers similaires à celui que j'avais utilisé, parfois même devant des objets d'un jaune semblable.

Étrangement, je n'en ai pas voulu particulièrement à mon beau-père, pas plus que pour les autres avanies qu'il me faisait subir. J'avais le sentiment qu'il n'était qu'un agent, qu'il était seulement la main d'un Destin qui me dépassait, et qui le dépassait. À cet âge, j'avais commencé à perdre la foi, à douter, à me rebeller contre des rites qui me paraissaient de plus en plus absurdes, mais je continuais d'avoir le sens du *fatum*. Petit à petit, je me suis mis à penser que si la fatalité m'avait retiré ces croquis, c'était pour un bien supérieur : c'était parce que j'allais retrouver Niels un jour. Cet espoir m'a beaucoup aidé.

6

Yolande frottait l'argenterie de monsieur Armand. Elle aimait bien faire cela, surtout les grandes louches et les couverts de service. Ils étaient ciselés, ils étaient anciens, ils venaient de la grand-mère Delahaye, et en les voyant dans ses mains retrouver leur brillant, elle avait l'impression de participer à une tradition familiale, de la prolonger. Et puis ce mercredi était tranquille. D'habitude madame Marine était là, mais pour quelque raison elle avait dû se rendre à l'hôpital, et monsieur Armand était à son magasin de Lille ; seuls se trouvaient, au-dessus d'elle, les deux petits qui jouaient sagement chacun dans leur chambre, ou qui faisaient leurs devoirs.

Elle sursauta en sentant soudain une présence à côté d'elle. « Oh ! » fit-elle en se mettant la main au cœur, « Emmanuel !... Tu m'as fait peur, mon poussin... »

À son tour, elle l'avait effrayé en tressaillant. Elle lui fit une gentille caresse sur la joue pour s'excuser. Il était tout mignon dans son pull jacquard jaune moutarde, le col montant entrouvert en corolle autour de son visage, la poitrine parcourue de jolis motifs verts et rouges, avec son petit short blanc, sans chaussons, les pieds pris dans des bas gris et moelleux qui plissaient en vaguelettes langoureuses sur ses mollets.

« T'as fini tes devoirs ? »

– Non... pas tout à fait. » Il tourniquait sur place.

« Tu veux un goûter ? » Elle regarda la pendule. « Mais c'est que trois heures ? C'est un peu tôt, mon trésor... »

Il prit sur la table une pince à escargots en argent et l'examina en la faisant fonctionner, comme si cela l'intéressait soudain.

Elle la lui reprit doucement des mains. « Va pas la casser ; c'est moi qu'on disputerait ! »

Elle le dévisagea. Il n'avait pas l'air dans son assiette. Elle lui repoussa une mèche derrière l'oreille en lui demandant : « Ça va pas, mon petit chou ?

– Si... » Cela ne semblait pas, pourtant.

« Oh, non, y a quelque chose qui tourne pas rond, je le sens bien !... Allez, viens là ! » Et elle l'attira sur elle, l'installant en travers de ses cuisses. Elle le cala dans son bras gauche, et de la main droite elle lui ramena les jambes contre elle. Il était déjà grand pour venir sur les genoux, mais cela lui faisait tellement plaisir ! « Tu vas tout me raconter. Qu'est-ce qui cloche encore ?

– Mais non, rien...

– T'as du vague à l'âme?...

– Non... » Il s'appuya cependant contre elle et lui posa la tête sur l'épaule.

Elle ne s'y attendait pas, et elle en eut une bouffée de bonheur ! Elle l'enlaça et le serra contre elle. « Ah, c'est que t'as besoin d'un petit câlin?... Allez, viens là. Pour ça, tu peux toujours compter sur tata Yo-yo ! »

De la main gauche, elle lui caressa tendrement la tête, puis la joue, elle lui passa affectueusement les doigts dans la nuque. Il se tenait contre elle comme un chat en demande de câlins. Puis elle baissa les yeux sur ses jambes nues et les lui caressa doucement. « T'as pas froid, mon poussin, comme ça ? en janvier ? Tu vas toujours à l'école en culottes courtes ? »

Il parut un peu embarrassé : « Non, plus maintenant... C'est juste à la maison...

– C'est vrai qu'il fait bon. Il chauffe bien, monsieur Armand. »

Mais elle continuait de lui caresser les cuisses : elle découvrait qu'elles étaient d'une incroyable douceur. Elle n'aurait su dire l'impression que lui faisait cette peau d'enfant, si délicate, tiède, merveilleusement lisse. Sans qu'elle pût deviner le lien, elle leur trouvait quelque chose de riche et précieux, de finement ciselé, comme l'argenterie qu'elle entretenait.

Le garçon n'en semblait pas effarouché, au contraire il se pelotonna encore mieux contre elle, contre son sein. Elle l'embrassa sur la tête – comme pour le remercier de la confiance qu'il lui témoignait... Elle se rendit compte soudain qu'une mollesse l'avait de nouveau envahie. Son ventre, ses cuisses s'étaient alanguis, son intérieur s'était liquéfié, tandis que les seins se gonflaient. Elle se sentit plongée dans un état second, comme si une bulle s'était formée autour d'eux, qu'ils se trouvaient isolés du monde. Ses tétons avaient durci étonnamment, et comme la poitrine du garçon appuyait sur le gauche, le droit pointait dans le vide, réclamant un contact symétrique. Sans réfléchir, sur une pulsion, elle prit la main de l'enfant et, un peu honteusement, elle

l'amena sur elle. Elle marmotta : « Tu veux les toucher, mon chéri ?... »

Sans hésiter longtemps, ce petit amour se mit à lui toucher le sein droit, à se promener maladroitement dessus, comme un chaton nouveau-né, encore à demi aveugle, qui trébuche à la rencontre du monde. Elle tressaillit quand il en heurta la pointe, qu'il s'arrêta sur cette saillie qui lui faisait mal, qu'il la lui prit entre les doigts, au travers de son tablier et de ses affaires de dessous. Elle grommela de nouveau : « Oui, oui, amuse-toi avec... Tripote-les, mon poussin, fais-toi plaisir ! »

Et en même temps par derrière elle lui passa la main gauche sous le pull, elle grimpa sur le dos fin et arrondi, le frottant comme pour lui transmettre les impressions qu'elle-même ressentait, comme pour lui communiquer les émotions qui l'ébranlaient. De la main droite, elle s'était remise à lui caresser la cuisse, mais plus franchement, en en profitant plus complètement, en remontant jusqu'à enfoncez le bout des doigts sous le bord du petit short. Elle le tira pour le rapprocher d'elle, elle l'embrassa de nouveau sur la tête, puis sur la tempe, sur le haut de la joue, puis derrière l'oreille, dans le cou, de plus en plus fébrilement...

Maintenant il riait à demi, gêné, comme sous des chatouilles, et en retour il lui maniait le téton pour la provoquer, pour susciter d'autres baisers, d'autres caresses.

Soudain, elle fut prise au dépourvu en sentant monter d'elle, comme un remuement marin sorti des abysses, le tremblement qu'elle connaissait bien, qui lui venait quand elle l'appelait avec ses doigts, mais qu'elle n'attendait pas du tout à cet instant ! Elle arracha d'un coup la main du garçon de sa poitrine, la fourra dans la fourche de ses cuisses, au travers de ses jupes, et elle l'emprisonna farouchement. En sentant les doigts minces tressaillir contre sa motte, des éclairs de bonheur lui remontèrent dans tout le buste. Cassée en deux sur le garçon, elle laissa passer la tempête en poussant de petits « hi ! hi ! hi ! » aigus.

Enfin, elle se renversa en arrière sur le dossier, et elle souffla. Elle le regarda : il avait l'air étonné, mais pas affolé. Pourtant, elle imaginait bien qu'elle devait être rouge comme une pivoine. Elle le remit debout, puis elle se passa les mains dans les cheveux, dans le vain espoir de recoiffer sa courte toison de mouton. Elle l'embrassa sur la joue.

« Bon, c'est pas grave. Je vais te faire ton goûter maintenant. » Elle se leva, mais elle dut se rattraper à la table car elle avait les jambes toutes molles ; elle lissa son tablier pour se donner une contenance.

COMMUNIONS

Puis elle ajouta, se mettant l'index en travers des lèvres : « Et chut ! hein ? Faudrait pas que ta maman croie qu'on profite qu'elle est pas là pour faire des polissonneries, nous deux ! » Elle eut un petit rire saccadé.

*

Pim Dewit vit le petit Boutroux pénétrer dans la salle des chiottes. Il pensa aussitôt que, vu qu'il était cinq heures et que les cours étaient finis, ça devait être vide. Il fit signe aux autres, et ils y entrèrent tous les trois. Le gamin devant un urinoir venait de se baisser la braguette – il n'avait plus ses shorts, il avait un fute en velours assez bourge – et, s'approchant silencieusement, il se colla derrière lui.

En le sentant soudain dans son dos, le gosse sursauta, interrompant son jet. « Qu'est-ce que vous foutez ?! Laissez-moi !... »

– Alors, Beau trou ? Tu nous caches tes miches maintenant ? Comment ça se fait ?

– Tirez-vous. Foutez-moi la paix ! »

Le même essaya maladroitement de le repousser, il semblait plus vindicatif que la fois précédente, mais il était empêché par ce qu'il était en train de faire.

« Viens avec nous. Tu vas nous faire une pipe. Dans un des gogues, on sera peinards. Tu verras, tu vas aimer, on a les couilles garnies pour toi, elles sont blindées ! »

Eckermann grogna : « Ça !... Ça fait une semaine que je me les garde ! »

Le gosse n'avait pas l'air de trouver ça drôle, on sentait qu'il fouettait.

Mais Pim entendit Gilet lui souffler à l'oreille : « Y a du monde... Ça arrive, dans le couloir... »

Il comprit qu'ils ne pouvaient pas s'éterniser. Il s'accroupit alors derrière le gosse, lui attrapa le fute par les côtés et l'abaissa d'un coup sec, lui faisant passer les hanches en force, entraînant le slip avec. Dans le mouvement, la petite pine fut rabattue, bousculée, et le jet reprit inopinément, arrosant copieusement le pantalon.

Se redressant, il lui claqua le cul : « Ben voilà ! Je te retrouve, comme ça ! T'as le trou qui respire, maintenant ! »

Les deux autres explosèrent de rire. Ils filèrent en le laissant dans cet état, les culottes sur les pieds, tandis qu'un élève entrait dans la salle et regardait, étonné, Boutroux qui remontait piteusement son pantalon.

*

Armand était à la maison. Il n'était pas allé au magasin, il avait pensé qu'un vendredi, alors que les fêtes et la rentrée des classes étaient passées, il n'y aurait pas grand monde ; Albertine se débrouillerait très bien seule. Il était dans le vestibule, où il avait dit au revoir à Yolande qui venait de partir, son ménage fini, lorsqu'il vit Emmanuel revenir. Il lui ouvrit la porte.

« Bonsoir, mon petit Emmanuel ! » Il lui prit le visage dans ses mains et l'embrassa sur les deux joues. Il sentit tout de suite quelque chose d'anormal. « Ça ne va pas ? La journée ne s'est pas bien passée ? »

– Non... si, ça va... Je vais poser mon cartable... J'arrive... » Il voulut s'avancer dans la maison.

« Mais... tu ne retires pas ton manteau ?! »

De mauvais gré, il fit demi-tour, enleva son vêtement en lambinant, l'accrocha, et resta encore à tournicoter.

Armand soupçonna que, pour quelque raison, Emmanuel attendait qu'il s'éloignât. « Eh bien ?... Tu viens, maintenant ? »

Ce ne fut qu'au moment où le garçon se résolut à se retourner qu'il découvrit le désastre : une longue traînée sombre marquait son pantalon sur l'intérieur de la jambe droite.

« Mais... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?... »

Il détourna la tête.

« Mais !... tu t'es fait dessus ?! Et copieusement, encore ! Comment as-tu réussi cela ?! »

Il était furieux. C'était son beau pantalon en velours vert bronze, l'« historique », celui que Marine avait choisi au premier jour. C'était bien la peine ! Il aurait dû recommencer à lui faire porter des shorts !

« Tu aurais vraiment pu faire attention ! C'est dégoûtant... Tu vas avoir une bonne fessée. »

Emmanuel tressaillit. Il le regarda avec un air malheureux : « Oh ! non, s'il vous plaît, oncle Armand ! C'est pas ma faute ! On m'a... on m'a poussé, c'est pas moi... »

– Quoi ? Ce n'est pas toi qui t'es fait dessus ?! C'est qui, alors ? » fit-il sur un ton sarcastique. « Tu me racontes encore des carabistouilles. C'est surtout que tu as fait le Jacques, et que tu ne prêtes pas attention à tes affaires ! Tu sais ce que ça vaut, un pantalon comme ça ? »

– Mais... on va le laver...

– Évidemment !... Allez, va dans ta chambre. Je vais m'occuper de toi. »

En suivant Emmanuel qui montait piteusement l'escalier, il était de nouveau tout excité, et assez étonné de l'être : pourquoi l'idée d'un garçon se faisant dans les culottes lui produisait-elle cet effet ? Il y

voyait comme une faiblesse soudaine ; et la faiblesse d'un garçon incontestablement l'émouvait.

Arrivé dans la chambre, il lui intima : « Allez, enlève-moi ça. »

Le garçon se dandinait sur place, toujours aussi peu enclin à se déshabiller devant lui.

« Dépêche-toi de me retirer ce pantalon, où sinon ça ne va pas aller bien pour toi... »

Le garçon se résolut à se déboutonner, descendre sa braguette, et baisser le pantalon ; il dut ensuite s'asseoir sur son lit pour délayer ses chaussures.

« Et retire ton caleçon. Il n'a pas dû être épargné, le pauvre ! »

Il l'observa tandis qu'il se soulevait pour passer le slip sous ses fesses, puis le faisait glisser le long de ses jambes. Tout en lorgnant le petit sexe niché au bas du ventre, il ramassa le pantalon et le porta à son visage. « Pouah ! Ça sent le pipi ! »

En réalité, il trouvait l'odeur plutôt légère, agréable, un peu piquante, juste suffisante pour relever le parfum garçonnier qui émanait du vêtement.

Il prit ensuite la petite culotte, l'ouvrit bien en évidence devant Emmanuel, qui aussitôt détourna les yeux, et il l'examina à son tour : quelques pâles traînées jaunes montraient qu'elle avait également été éclaboussée. Il la renifla en prenant son temps. Ici l'odeur de l'urine se mélangeait à celle de la lessive – le garçon changeait de sous-vêtements chaque jour – et à celle du coton encore presque neuf – Armand lui en rapportait régulièrement de nouveaux, il détestait le voir dans des affaires fatiguées, plus ou moins avachies, trop portées, sans parler des chaussettes trouées dont il ne supportait pas qu'elles fussent reprises ; Marine trouvait que c'était du gâchis, mais il était intransigeant là-dessus.

« Montre-moi tes chaussettes, aussi. »

Il lui passa la main sur les pieds, si jolis dans leurs enveloppes gris clair. « Non, on dirait qu'elles n'ont pas été mouillées. Mais on va les changer tout de même. » Et sans laisser le temps au garçon de réagir, il glissa les doigts sous l'élastique, s'enfonça dans cette tiède intimité, et il fit descendre la chaussette le long de la cheville. Elle devint molle comme une peau morte, et le petit pied apparut, terminé par les orteils bien découpés. Il passa la main sur la chair tendre et chaude. Il se rendait compte qu'il adorait les pieds d'Emmanuel.

« Non, c'est sec. » Il retira la deuxième chaussette de la même manière. « Et maintenant, tu vas prendre une douche ! Et, je te préviens tout de suite, cette fois, c'est moi qui vais m'en occuper. Suis-moi.

– Mais... oncle Armand... je peux... »

Il se retourna vers le garçon, nu de la taille aux pieds, les mains jointes devant le ventre, et il le regarda sévèrement : « J'aimerais bien que tu cesses de répondre. Quand je te dis quelque chose, tu le fais, et tout de suite, et sans discuter. Tu as compris ? »

Emmanuel n'osa rien opposer à cette injonction comminatoire et il suivit, l'air malheureux, Armand qui emportait ses affaires salies.

Ils entrèrent dans la salle de bains.

« Allez, finis de te déshabiller, petit dégoûtant ! »

Il se remonta les manches, ouvrit le robinet de la baignoire et, attendant que l'eau chaude arrivât, il surveilla le garçon du coin de l'œil.

Lui tournant le dos, Emmanuel ôta son pull, déboutonna sa chemisette, tira son maillot de corps. Mais ensuite il resta à se tortiller sur lui-même.

« Viens ici, il y a l'eau qui coule pour rien ! »

La mort dans l'âme, il s'approcha, les mains en coquille devant son sexe, et il enjamba la baignoire pour y entrer, se mettant aussitôt face au mur.

Armand prit le temps de contempler la ligne nue qui descendait de la nuque, suivait les nervures du dos, saillait autour des fesses, et filait d'un trait net sur les jambes. Puis il leva la pomme de douche, et il lui arrosa les épaules, les reins, le petit derrière délicieusement resserré, les cuisses durcies par la vexation de se faire laver comme un bébé. Il se pencha en avant, et il lui passa de l'eau sur la poitrine où brillait la médaille dorée, sur le ventre orné de l'adorable nombril, puis, lui écartant les mains d'un geste agacé, sur le sexe rétréci, et, en suivant, sur le devant des cuisses.

Il coupa l'eau, se savonna les mains copieusement, puis il entama ce qu'il attendait depuis longtemps. Dès qu'il se mit à enduire de mousse le dos et les reins, il frissonna. Le savon liquide à l'huile d'olive que Marine achetait était particulièrement fluide, et le corps du garçon devint glissant comme ces truites qui sont recouvertes d'un gel transparent. Quand il lui frictionna les bras, ils coulissaient entre ses doigts, sans résistance, il avait l'impression qu'ils étaient enduits de liquide préséminal ! C'était extraordinaire, cela démultipliait les sensations, le bonheur de le toucher en était deux fois plus vif.

Quand il vint sur le petit derrière, le frictionnant en tournant et retournant longuement dessus, il sentit son membre se soulever tant le plaisir était intense de le masser, après l'avoir jusqu'à présent surtout fessé. Lui aussi devint glissant, fuyant sous ses doigts, et Armand y passait et y revenait comme un patineur sur la glace.

Il descendit sur les cuisses, remonta par l'intérieur, et dit, d'un ton sans réplique : « Écarte. »

Le garçon obéit à contrecœur, et il parcourut longuement la face interne de ces jambes minces et fines, remontant sous le périnée, puis de là revenant entre les deux fesses serrées comme des poings. Il était tellement excité qu'il se sentait à deux doigts de se perdre.

« Allons détends-toi, il faut que j'aïlle bien au fond ! » Et il introduisait ses doigts dans la raie étroite, explorant d'un bout à l'autre le délicieux petit vallon.

Puis, obligeant le garçon à pivoter et à lui faire face, il lui savonna la poitrine, le cou longuement, faisant tout le tour jusqu'à frotter par derrière, sous la pointe des cheveux, la nuque raidie, et s'en emparant comme s'il allait le serrer. Il adorait ressentir entre ses doigts cette chair fragile, palpitante, qu'un rien, une pression un peu trop forte, une crispation, pouvait éteindre... Même s'il la trouvait épouvantable, il comprenait la pulsion des psychopathes qui étranglaient leurs victimes.

« Ferme les yeux, maintenant. »

Il vint sur son visage, passant et repassant sur les joues douces comme une pêche, allant s'enfoncer derrière les oreilles qu'il lui frictionna, l'une puis l'autre, explorant les fines sinuosités dans tous leurs recoins, retournant autour des yeux frotter les angles des paupières.

Le garçon gémit : « Aïe... ça pique !

– Ne gigote donc pas comme ça ! » Il reprit du savon. « Lève la jambe. »

Se retenant au mur, Emmanuel souleva un pied, et Armand le lui savonna, passant soigneusement le doigt entre les orteils longs et minces, douillets comme des coussinets de chaton, et les frottant un à un. Il fit de même avec l'autre pied, puis, le garçon étant revenu sur ses jambes, il les lui enduisit en commençant par les chevilles, et remonta sur les cuisses jusqu'aux aines. Il dut encore repousser les mains que le garçon avait déjà remises devant lui. « Allons, laisse-moi faire : il faut que je te frotte bien partout pour t'enlever ce pipi, petit goret. »

Il referma alors la main sur les jeunes organes, et il les pétrit longuement dans le savon glissant, les tournant et les retournant entre ses doigts, faisant rouler les petites boules, pressant et étirant la pine. Il n'osait plus lever les yeux, le garçon aurait deviné l'extase dans laquelle il était plongé.

Soudain il eut la joie ineffable de sentir l'appendice se redresser entre ses doigts ! La sensation de se faire tripoter dans cette substance filante avait eu raison de ses réticences ! Il entretint sa friction, et bientôt il n'eut plus de doute, la jolie pointe s'étendit, raide, horizontale.

« Mais tu natures, petit satyre ?... » Il continuait néanmoins de tirer sur l'organe pour le faire grandir encore. « Tu vois que tu es un petit vicieux !... »

Il commença de tirer doucement le petit capuchon en arrière.

Mais aussitôt Emmanuel poussa un cri : « Aïe !... Non... »

Il sentit que, plus que la douleur, c'était l'inquiétude qui avait envahi le garçon. Soudain, il pensa que sans doute il ne s'était jamais décalotté !... À cette perspective, il fut pris par une bouffée d'excitation fiévreuse.

« Ah ! si, mon petit bonhomme : je dois te décoiffer. Car il faut que je te nettoie bien partout. Tu ne te le laves jamais, ton petit bouillon ?... C'est dégoûtant ! »

Et avec un intense plaisir, il continua de tirer en arrière la peau délicate tout en continuant de savonner le petit organe. Le garçon avait maintenant une vraie érection, et il poussait d'étranges gémissements, manifestement pris entre l'angoisse d'être découvert, une opération inconnue dont il ne savait où elle menait, et la sensation de se faire toucher à l'endroit le plus sensible de son membre. La peau eut d'abord quelque mal à s'écarter, mais le savon l'aida à coulisser, et, lentement, progressivement, elle se dilata en s'ouvrant. Quand elle fut passée derrière le gland, elle se réfugia dans le petit sillon où elle se roula aussitôt comme un élastique, dévoilant un adorable bonbon rose que l'eau faisait briller. Il dégagea du bout de son doigt savonneux les matières blanchâtres qui s'y étaient accumulées, et le garçon continuait de se trémousser en poussant de brefs cris aigus lorsqu'il touchait trop nettement cette zone si délicate, mise pour la première fois à nu.

« Il était temps de s'en occuper !... Mais voilà, maintenant il est propre comme un sou neuf ! »

Il continuait de le parcourir pour le plaisir, tournant du doigt autour de la couronne, caressant le frein tendu, palpant au bout la minuscule fente qui palpitait comme la bouche d'un petit poisson. À regret, après l'avoir bien rincé, il ramena le fin tore de peau par-dessus, et il remballa le délicat organe qui n'avait rien perdu de sa rigidité.

« Voilà, tout est en place de nouveau. Mais tu es un vrai petit vicieux : à peine on te touche là, et voici dans quel état cela te met ! »

Il rouvrit l'eau et, comme on arrose une jeune plante en été, il passa longuement la pomme de douche sur ce corps merveilleux, le faisant pivoter sur lui-même, le baignant par-devant et par derrière, le contemplant sous tous les angles, soulevant un bras, écartant les jambes, passant et repassant la main autant de fois qu'il le voulait entre les cuisses. À cet instant, il pouvait le toucher à volonté, sans restrictions, et il en avait une joie incroyable.

Mais cela ne pouvait durer infiniment. Se faisant violence, il coupa l'eau enfin.

« Allez, sors de là. »

Il attrapa la serviette d'Emmanuel et, quand il fut sur le tapis de bain, il le frictionna partout. Le garçon maintenant ne songeait plus à rechigner, il avait abdiqué, il se laissait faire comme un petit enfant impuissant. Sa délicieuse vergette s'était détendue, mais elle restait à demi soulevée, pas tout à fait réduite, encore sous le coup de ce qu'elle venait de subir. La sienne au contraire se maintenait en grande forme, et il devait faire attention aux positions qu'il prenait pour que ce ne fût pas trop visible.

« Allez. File dans ta chambre ! Et mets-toi tout de suite en pyjama. » Il accompagna cette injonction d'une petite tape sur les fesses.

*

Marine enleva sa doudoune et la suspendit dans le vestiaire. Elle secoua la tête pour arranger ses cheveux en se regardant dans la glace : il faisait un froid de chien !

Elle entra dans le salon où Armand avait préparé un bon feu. Les trois étaient déjà à table, il était vingt heures, elle avait été retenue par une intervention qui avait duré plus longtemps que prévu. Elle adorait avoir Armand à la maison en particulier dans ces cas-là : c'était chic qu'il acceptât de s'occuper des enfants.

Elle lui mit la main sur l'épaule : « Merci de les avoir fait dîner... » Elle fit le tour de la table et embrassa sa fille : « Ça va mon petit cœur ?... » Puis elle vint à Emmanuel et lui rebroussa gentiment les cheveux : « Bonsoir ! Tu es déjà en pyjama ?... » Elle se rendait bien compte de sa discrimination de nouveau, mais c'était plus fort qu'elle, elle répugnait à toucher de trop près tout ce qui relevait du masculin.

Chrétienne s'empressa de raconter : « Il a fait pipi dans son pantalon !... Et il va avoir la fessée après le dîner !... »

Elle fronça les sourcils. « Comment c'est possible, Emmanuel ? »

Le garçon rougit et piqua du nez dans son assiette.

« Tu ne peux pas faire attention ? Ce n'est pas si difficile, pourtant ! »

Elle s'assit à table. Elle prit conscience qu'elle se sentait tranquille, apaisée. Emmanuel avait fait une nouvelle bêtise, mais Armand avait déjà géré le problème, il avait déjà décrété la sanction, il l'appliquerait tout à l'heure ; elle n'avait pas à s'en occuper. Le monde s'empreignait de douceur.

Elle se tourna vers Chrétienne. « Et toi, ma chérie, tu as passé une bonne journée ? »

*

Armand s'essuya la bouche, puis il replia sa serviette, l'enroula, et l'enfila dans son rond.

Marine se leva et dit à Chrétienne : « Tu débarrasses, ma chérie ? C'est ton tour.

– Mais... Emmanuel, il est puni... Il va pas débarrasser ?

– Allons, Chrétienne, n'en profite pas ! »

Armand se leva. En partant se laver les mains, il vit qu'Emmanuel avait pâli. Il avait bien intégré la signification de ces préliminaires.

En ressortant du cabinet de toilette, il ouvrit le grand tiroir en bas du vestiaire où étaient relégués différents objets hétéroclites dont plus personne ne se servait. Tout au fond, là-même où naguère son père le conservait, il retrouva le martinet. Il le dégagea, non sans une certaine émotion. Son manche en bois jaune s'écaillait, et ses lanières en cuir noir, de vingt-cinq centimètres de long, plates, étaient passablement élimées – en fait, elles s'étaient usées sur ses propres fesses, ainsi que sur celles de sa sœur Jocelyne !... Après un long sommeil, le chat à neuf queues allait reprendre du service.

Quand il revint dans le salon, il le déposa sur la tablette de la cheminée, et il dit sévèrement : « Viens ici, Emmanuel. »

Le garçon gémit : « Oncle Armand, s'il vous plaît... non... Je ferai attention, la prochaine fois... » Il n'avait manifestement pas remarqué ce qu'il venait de rapporter.

« Je compte bien que tu feras attention désormais ! Viens ici, et dépêche-toi. »

Le garçon repoussa sa chaise en pleurnichant.

« Je vais t'aider à prendre garde à tes affaires. » Il retira sa veste.

« Je vous en prie... »

Armand tout en remontant les manches de son pull et sa chemise le regardait s'approcher. Rien que d'entendre cette voix implorante l'excitait divinement. « Baisse ton pantalon.

– C'est pas juste... c'est pas moi... c'est pas ma faute...

– Je me demande bien de qui c'est la faute, alors ?... »

Chrétienne pouffa. Elle s'arrêta de débarrasser pour observer la scène.

Armand pressa le garçon : « Allons, dépêche-toi. Plus tu traînes, plus tu me mets en colère. Et tu sais ce que cela veut dire ! » Il reprit le martinet sur la cheminée – et, cette fois-ci, tout le monde le remarqua.

Emmanuel s'immobilisa, incrédule. Son visage se défit en comprenant ce qui l'attendait.

Même Chrétienne fut impressionnée.

« Vas-tu te décider ? »

Sans plus protester, comme devant une épreuve trop grande à laquelle rien ne le ferait échapper, il passa les mains sous sa veste de pyjama, tira sur le lacet du pantalon pour en défaire le nœud, mais il ne le laissa descendre que sous les fesses, le gardant à bout de bras.

« Penche-toi en avant. Les mains aux genoux. »

Il avait les yeux brillants de peur, mais il obéit. Il se courba et s'appuya avec les mains en bas des cuisses, tout en continuant en même temps de retenir son pantalon.

Armand appela Chrétienne : « Ma petite puce, viens ici pour aider. »

La fillette se dépêcha de s'approcher. Elle paraissait assez troublée.

« Remonte-lui le pyjama sur les reins, et retiens-le. Ça me gêne. »

Pinçant les lèvres pour cacher son excitation, elle repoussa le vêtement jusqu'en haut du dos, bien plus loin que demandé.

« Et toi, Emmanuel, penche-toi un peu mieux, descends davantage. Tends les fesses. »

Il obéit et appuya les mains sur ses tibias. Son dos était maintenant à l'horizontale, ce qui rendait inutile la participation de Chrétienne, mais elle ne quitta pas son poste pour autant.

Armand se plaça à côté. Chaque fois qu'il était sur le point de corriger le jeune garçon, chaque fois qu'il redécouvrait ses petites fesses, incurvées par la position, délicieusement tendres, douces comme deux pétales, profondément fendues et resserrées par l'appréhension, chaque fois il se sentait fondre, il lui venait des désirs d'outrages, de sacrilège. Il allait lui mettre la main sur les reins, mais il lui fallait un peu de recul pour manier le martinet, et il préféra le prendre par la nuque, qui était courbée en avant. En le saisissant, il lui enfonça à demi les doigts sous les cheveux, et leur caresse le stimula singulièrement ; la chair du cou était délicieusement délicate, sans défense. Il écarta le bras.

Chrétienne, face à lui, contemplait fixement le derrière de son frère, comme hypnotisée.

Marine, qui avait continué de débarrasser à la place de sa fille, s'interrompit à son tour et les regarda ; son visage s'était légèrement durci, mais on ne pouvait deviner ses sentiments.

Il rabattit le bras d'un coup sec. Les lanières sifflèrent dans l'air de la pièce avant de frapper cruellement le petit derrière exposé.

Le garçon sursauta et poussa un grognement aigu, mi-plainte douloureuse, mi-soulagement après cette attente.

Il se mit alors à le fesser à un rythme régulier, sans donner toute sa force, mais en imprimant tout de même à son poignet une énergie suf-

fisante pour le marquer. Il s'émerveillait de voir le faisceau noir des serpents recouvrir les fesses et laisser derrière lui un filet de stries blanches, qui tout aussitôt s'épanouissait dans un rose soutenu. Le son aussi était très émouvant, une grêle de petits impacts, à peine décalés les uns des autres, un arpège vif et sec, auquel s'enchaînaient les gémissements modulés d'Emmanuel. Il le sentait qui tressautait à chacun de ses coups, sur le point de se relever, ou de tomber, mais il le retenait par le cou et le remettait aussitôt en position. Il le cinglait régulièrement, montant parfois mordre sur les reins, descendant sur le haut des cuisses, revenant là où il l'avait déjà frappé et où les traces roses formaient un délicieux entrelacs. C'était enivrant. Il comprenait à présent le plaisir que son père avait pris à les corriger !

Chrétienne ne perdait rien du spectacle, et il lui jeta un coup d'œil de l'air de dire : « Voici ce qui arrive quand on fait des bêtises ! » En réalité, de même que Jocelyne n'avait pas été épargnée, elle aussi aurait dû connaître le martinet. Il ne lui aurait pas déplu de lui administrer une correction. Elle avait tendance à se croire à l'abri de tout, ce qui lui donnait parfois des airs de pimbêche. Une bonne fessée lui aurait rabattu le caquet !... L'idée de la coucher en travers de ses genoux, de retrousser sa jupe plissée sur ses cuisses de grenouille, et de lui retourner sur les fesses sa culotte de petite fille – comme il avait vu souvent son père faire avec sa sœur –, l'aguichait plus qu'il ne l'aurait imaginé. Animé par cette perspective, il redoublait les coups qu'il assenait à son frère, tandis que se superposait devant ses yeux l'image de cet autre petit derrière, vierge, qui lui aussi n'attendait qu'à être éduqué.

Emmanuel poussait des cris de plus en plus aigus, de plus en plus hauts, il trépignait sur place en se trémoussant, il le suppliait d'arrêter. Les larmes lui étaient venues depuis longtemps. Il fallait s'interrompre ; il le lâcha.

Quand le garçon se redressa, son visage était sillonné de pleurs.

Il recula d'un pas, passant machinalement les lanières dans le creux de sa main gauche, et il lui sembla qu'elles étaient plus souples que lorsqu'il les avait sorties du tiroir. Le martinet de son père avait été ranimé.

« Bon, je te dispense de pénitence au coin pour cette fois. Mais tu vas au lit, et tout de suite. »

Emmanuel ne se le fit pas dire deux fois. Il remonta son pantalon, le renoua, et quitta le salon.

Armand ajouta : « Tu m'attendras dans ta chambre : je te rejoins. »

Chrétienne retourna finir de débarrasser, et elle aussi paraissait secouée.

Un moment plus tard, après avoir remis le martinet à sa place, Armand monta à l'étage et entra dans la chambre du garçon. Il le trouva dans son lit, allongé à plat ventre.

« Je t'avais dit de m'attendre. Relève-toi.

– Mais... j'ai sommeil...

– Dépêche-toi ou sinon tu vas en recevoir une autre. » Il avait adopté un ton sévère.

Inquiet, le garçon repoussa la couette et, après avoir tenté de s'asseoir sur le bord du lit, il eut une grimace douloureuse et se leva ; ses fesses devaient le brûler encore.

Armand s'était installé sur la chaise au pied du lit.

« Voilà. Les manifestations que j'ai vues sur toi, dans la salle de bains tout à l'heure, m'ont rappelé les mauvais penchants dont tu es victime. Cependant, je ne vais pas t'attacher chaque nuit... En fait, aujourd'hui, j'ai réfléchi au problème, et j'ai pensé que le meilleur moyen pour t'ôter l'envie de pécher, c'est de t'en débarrasser avant même que tu n'aies te coucher. »

Emmanuel le regardait avec un air maussade, sans comprendre.

« Viens ici. »

De nouveau anxieux, le garçon avança d'un pas. Il le prit par le bras et l'amena jusqu'à ce qu'il fût contre ses genoux. Il lui souleva la veste de pyjama, attrapa l'extrémité du lacet qui fermait le pantalon, et le tira. En sentant le nœud couler et se défaire sans résistance, il avait déjà l'impression de le violer.

Aussitôt le garçon fit un pas en arrière. « Non ! Pourquoi encore ? J'ai rien fait !... »

Il le rattrapa en lui passant la main dans les reins et le ramena fermement à lui. La taille du garçon était fine et nerveuse comme celle d'un faon. « Reste tranquille ! Je veux juste t'enlever ton pantalon. À vrai dire, il ne te sert à rien, tu n'en as pas besoin pour dormir. »

Il le lui descendit, et aussitôt le garçon se mit les mains devant le bas-ventre.

« Lève les pieds. » Il le débarrassa du vêtement et le déposa sur le dossier de la chaise.

« Et maintenant, fabrique-toi. »

Le garçon ouvrit des yeux effarés – montrant cependant par là qu'il n'ignorait pas le sens de l'expression. « Mais...

– Il n'y a pas de "mais". Mon petit garçon, je vais être tout à fait clair : ou tu le fais là, devant moi, tout de suite, comme tu sais fort bien le faire, ou je serai obligé de t'attacher les mains. Si tu préfères cela, j'achèterai demain des menottes, et je les fixerai à la tête de ton lit. »

Le garçon était complètement décontenancé.

« Tu dois comprendre que si je te demande cela, c'est pour soulager tes organes, et qu'ils cessent de te provoquer, de te harceler la nuit jusqu'à ce que tu cèdes à ce prurit, jusqu'à ce que tu te livres au péché. En l'accomplissant dans ces conditions, tu ne penseras plus à toutes ces images lascives que tu entretiens quand tu le fais seul, et tu resteras pur. »

Le garçon paraissait pétrifié. Il devait se demander s'il ne rêvait pas.

« Tu ne comprends pas ?... Si tu préfères que je te le dise autrement, la meilleure façon pour que tu ne te tripotes pas pendant la nuit, c'est de te débarrasser tout de suite de cette démangeaison. Comme cela, tu n'auras pas de mauvaises pensées... À présent, vas-y. Prends ta petite affaire, et secoue-la. »

Mais Emmanuel se dandinait sur place, sans retirer ses mains de son bas-ventre. Manifestement, l'idée de faire ce qu'il aimait tant, là, debout devant son beau-père, lui ôtait tous ses moyens.

« Mon petit Emmanuel, nous n'allons pas y passer la nuit. Vas-y, touche-toi le zizi comme tu le fais d'habitude. »

Mais le garçon ne parvenait pas à se décider.

« Non ? Alors... tu veux que ce soit moi qui te le fasse ?... »

Aux yeux qu'il ouvrit, cette idée paraissait à Emmanuel encore plus monstrueuse. Il détourna la tête, sa main gauche petit à petit libéra la droite, et celle-ci, hésitante, s'empara de son sexe.

« Allez ! Qu'attends-tu ? Vas-y. »

Il referma les doigts sur son petit organe, et lentement, progressivement, il commença un vague mouvement d'aller et retour.

Armand voyait la délicieuse teinte rose qui avait envahi les pommettes de son beau-fils, et il pensait qu'il était en train de l'humilier plus qu'il ne l'avait jamais fait ! Le garçon ferma les yeux, et il raffermi sa prise, son geste prit un peu plus d'assurance. L'aiguille commença de se redresser, se raidir, et il fut émerveillé de voir combien cela réagissait vite à cet âge : quelques coups de poignet et hop ! le petit oiseau s'envolait !

Tandis qu'il regardait le joli gland qui apparaissait puis disparaissait comme un clignotant dans le creux du poing, son propre membre s'était tendu. Il mit davantage de temps à monter, mais, sous l'influence du tableau de ce jeune garçon debout face à lui, nu de la taille aux pieds, les yeux fermés et les lèvres serrées, qui se polluait devant son nez, il se dressa bientôt avec une vigueur toute particulière. Armand se serait bien fait un petit bonheur, lui aussi, mais il eut peur que Marine ne survînt : il n'aurait sans doute pas eu beaucoup de mal à la persuader que cela faisait partie de sa méthode d'éducation, mais pas si elle l'avait trouvé en en faisant autant.

La montée du plaisir fut difficile pour le jeune garçon, d'autant plus qu'il ne devait pas avoir l'habitude de le faire debout, mais il y parvint tout de même. Armand le vit osciller sur ses pieds, ses jambes flageolèrent, puis il se tendit en arrière, il lâcha quelques discrets soupirs qu'il essaya de ravalier comme il put, enfin il piqua en avant, bouche ouverte. Armand guettait, mais rien ne sortit.

Honteusement, le garçon se redressa en dissimulant de ses mains sa petite affaire qui fléchissait lentement.

« À la bonne heure, mon petit Emmanuel ! » dit Armand en se levant. « Tu y es arrivé. C'est bien. Te voilà à l'abri des mauvaises pensées pour cette nuit... Va te recoucher, à présent. »

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois, et, cul nu, exhibant ses fesses striées, il rejoignit son lit où il se roula dans la couette en se tournant vers le mur.

Armand vint l'embrasser sur le sommet de la tête, sur les cheveux dont la douceur, le parfum, continuaient de le combler. « Dors bien. Et fais de beaux rêves... » Il lui caressa encore la joue, descendit sous le menton, dans le col du pyjama, où il profita un instant encore de cette chair qu'il sentait palpiter sous ses doigts. « ... Des rêves purs et sans mauvaises pensées... »

*

Cette première masturbation devant mon beau-père m'a profondément marqué. J'ai vécu une vraie panique, je ne comprenais plus rien. Quand Dewit m'avait obligé à le tripoter, cela restait dans l'ordre des choses, il me paraissait « normal » que des grands au collège me forcent à faire des cochonneries ; mais pas des parents. Ce dont je m'étais caché depuis toujours, ce contre quoi au catéchisme le curé nous avait mis en garde comme l'un des péchés à la fois les pires et les plus courants à notre âge, il fallait soudain que je l'affiche devant celui qui se présentait comme mon gardien moral !

J'aurais pu avertir ma mère que son mari me contraignait à des jeux sexuels, mais cela ne me venait pas à l'esprit, pas plus que d'aller trouver un surveillant à l'école pour dénoncer le harcèlement de Dewit. Sans doute, inconsciemment, avais-je intégré mon statut de victime. Et puis, c'était une histoire « entre hommes » ; c'était à moi de m'en débrouiller.

Il avait raison cependant quand il disait que je me masturbais beaucoup, je ne peux pas prétendre le contraire. Malgré toutes ses pseudo-admonestations, je continuais de le faire chaque fois que je le pouvais, en particulier le soir dans mon lit. N'ayant plus Valentin avec moi, parfois je me frottais à plat ventre contre mon matelas, parfois, plus classiquement, je refermais le poing sur ma verge, comme je

l'avais fait devant lui. Souvent je préludais en me passant les mains sur le corps, la poitrine, le ventre, mais aussi les fesses. Ou bien je retardais le moment de me prendre le sexe en me caressant autour, sur le pubis, dans le creux des aines, à l'intérieur des cuisses, ou encore j'enfonçais un doigt le long du périnée.

Mais je me faisais jouir également à d'autres moments, surtout à l'époque où mon beau-père a commencé de surveiller mes branlettes. Pour lui échapper, il m'est arrivé de me masturber dehors, notamment dans la cabane que j'avais construite au fond du jardin. En fait, toutes les occasions étaient bonnes. J'avais parfois des idées dont je ne sais toujours pas aujourd'hui d'où elles me venaient. Par exemple, je faufilais mon sexe entre les colonnes du radiateur et je me frottais au travers : la chaleur, les rainures du métal, me procuraient des sensations étranges... Pendant les vacances, mon beau-père nous a emmenés une fois en Bretagne, et je me suis masturbé au bord de la mer, entre les rochers qui m'offraient de petits refuges discrets.

Plus tard, lorsque j'ai commencé d'avoir du sperme, il a continué de m'obliger à me caresser devant lui afin que « le petit vicieux que j'étais » ne tache pas le matelas. Ce qui signifie que, quand j'étais à l'école et lui à la maison, il devait toujours venir inspecter mon lit, retourner la couette et examiner les draps. Il disait qu'il valait mieux que mes petites éjaculations soient « contrôlées » plutôt qu'elles ne se répandent dans mes affaires. En fait, il considérait que me masturber devant lui était une bonne chose, alors que me masturber seul était une mauvaise chose !

7

« Tu n'as rien mangé, Emmanuel. Qu'est-ce que tu as ?

– J'ai pas faim...

– Comment ça se fait ? »

Armand déjeunait avec Emmanuel et Chrétienne. Le mercredi était un jour où il préférait être au magasin, mais quand Marine ne pouvait vraiment pas être là, il essayait de se libérer tout de même afin que les enfants ne fussent pas livrés à eux-mêmes.

« J'ai mal au ventre...

– Eh bien ? Tu veux aller à la cour ?

– J'y suis allé...

– Quoi ? Ça ne vient pas ? »

Géné, Emmanuel haussa légèrement les épaules.

« Bon, ce n'est pas grave. Je vais m'occuper de toi. Viens. » Il se leva. « Chrétienne, ma chérie, veux-tu bien débarrasser pendant que je m'occupe de ton frère : il est incommodé. »

La petite fille ne parut pas contente, mais ne dit rien.

Il emmena Emmanuel dans sa chambre. « Allonge-toi sur ton lit. J'arrive. »

Il alla dans la salle de bains et explora l'armoire à pharmacie de Marine : elle rapportait de l'hôpital différents médicaments en prévision de ce qu'elle pensait pouvoir être utile à sa famille. Après quelques instants, il trouva ce qu'il cherchait : une boîte de Normacol. Il lut l'étiquette : *130 ml de solution rectale. Pour la préparation aux examens radiologiques et endoscopiques du rectosigmoïde : 1 lavement la veille au soir et 1 le jour de l'examen. Et pour le traitement symptomatique de la constipation basse : 1 lavement cinq à vingt minutes avant le moment choisi pour l'exonération.* Il était précisé *À partir de 15 ans*, Emmanuel n'en avait que douze et demi, mais ces

laboratoires prenaient toujours des précautions superfétatoires, pensait-il. Ce ne serait que plus efficace sur le garçon.

Quand il revint dans la chambre, Emmanuel était bien sur son lit, étendu sur le dos, par-dessus la couette. Il était vêtu d'un pull-over ras du cou rouge vermillon sous lequel apparaissait le col d'une chemise blanche quadrillée de rouge et de bleu, d'un short de sport blanc assez court qu'il ne portait qu'à la maison, et de chaussettes d'un gris très clair, hautes et épaisses, retournées sous le jarret en un large repli.

« Baisse tes culottes, mon garçon. »

Emmanuel, qui n'avait jamais entendu cette injonction que dans des circonstances désagréables, le regarda avec défiance. Il ne fut pas rassuré en le voyant ouvrir la boîte et en sortir un flacon en plastique blanc, terminé par un long bouchon bleu vif.

« N'aie pas peur. Ça va te délivrer. »

Armand s'assit au bord du lit, en déposant le flacon sur la table de chevet – à la place restée vide de Valentin. Il lui enfonça les mains sous le pull pour attraper la ceinture élastique de son short, mais Emmanuel s'interposa et le descendit lui-même sur ses cuisses.

« Tourne-toi. »

Cela, le garçon le fit plus volontiers, et il se mit sur le flanc, vers le mur. Armand eut alors le plaisir de s'emparer tout à son aise du petit slip blanc, glissant ses doigts sous l'élastique tiède, et de l'abaisser sous les fesses tout en caressant furtivement la peau duvetée qu'il dévoilait.

« Replie les jambes. »

Le garçon docilement ramena les genoux vers la poitrine, et le petit derrière s'arrondit en se tendant. Il s'en empara et l'écarta doucement. Que ce fût pour le fesser ou pour le cajoler, il y trouvait toujours un plaisir aussi vif !... Il s'enfonça le majeur de la main gauche dans la bouche pour le couvrir de salive et, retenant son souffle, il s'approcha. Non sans émotion, il suivit du bout du doigt le fond du sillon délicat que la position entrouvrait, et il sentit Emmanuel se crispier. Il s'arrêta sur le petit creux qui le marquait au centre, le mouilla tout en le caressant en rond afin de le détendre, puis il appuya dessus. C'était la première fois qu'il le forçait, et quand il céda sous sa pression, un frisson le traversa ; une grosseur lui monta entre les jambes. Il enfonça le début d'une phalange, mais il n'alla pas plus loin, peut-être parce qu'il n'osait pas, impressionné, à moins qu'il ne voulût se garder ce plaisir pour plus tard, comme un marcheur qui ne va pas le premier jour au bout d'un chemin afin de se réserver la découverte de nouveaux paysages.

Il reprit le flacon et, après avoir enlevé le capuchon protecteur, il présenta l'extrémité arrondie de la canule sur le petit renforcement. Il appuya doucement ; de surprise, Emmanuel se contracta de nouveau.

« Allons, laisse-toi aller. Ce n'est rien : c'est plus fin qu'un suppositoire ! »

La pointe en plastique n'eut guère de mal à s'enfoncer au milieu des fesses, formant une alliance incongrue entre cette matière synthétique et la chair vivante, et il la poussa précautionneusement jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu. Puis il pressa petit à petit sur le corps flexible du flacon.

« Détends-toi bien... »

De penser au liquide qu'il injectait dans « l'ampoule rectale », comme disait la notice, l'idée d'introduire dans cette partie si intime du garçon ce fluide chimique qui allait se répandre au milieu des matières durcies dont elle était encombrée, lui procura un profond bonheur cérébral. Il avait l'impression d'être lui-même dans les viscères de l'enfant, d'agir dans le tréfonds de son corps.

Il appuya soigneusement sur le flacon pour l'aplatir et faire en sorte qu'il ne restât plus de produit, puis il le retira lentement.

« Voilà. Et maintenant, tu restes comme ça sans bouger pendant vingt minutes. »

Du bout du doigt, il repassa sur le fond de la raie, comme pour ramasser une goutte de produit qui aurait coulé – mais il n'y en avait pas, c'était juste pour le plaisir de le toucher là une dernière fois. Et il se leva.

Emmanuel aussitôt ramena sur lui son slip et son short, tout en dépliant les jambes.

Armand alla jeter le flacon vide et se laver les mains.

Quand il revint, Emmanuel qui s'était remis sur le dos commençait déjà de gémir : « Oncle Armand, j'ai envie... »

– Oui, c'est normal. Garde bien la position. »

Emmanuel soupira douloureusement.

Quelques instants plus tard, il reprit : « Oncle Armand, j'ai vraiment très envie... Faut que j'y aille. »

– Surtout pas, c'est beaucoup trop tôt. Tu ne ressortirais que le produit, et ça n'aurait servi à rien. Ce serait du gâchis. Tu dois attendre encore un quart d'heure... Pense à autre chose ! »

Il se rassit sur le bord du lit et lui caressa affectueusement les cheveux. Il connaissait cette sensation qui montait lentement, progressivement, qui se muait en une envie pressante, au point de brûler le ventre, de devenir intolérable, comme si on allait exploser.

« Oncle Armand, s'il vous plaît... J'en peux plus, j'ai besoin... »

En écoutant cette voix implorante, en sentant la douceur des cheveux qui se tordaient sous ses doigts, il pensait aux mouvements du produit qui se répandait dans les entrailles du garçon, et il était embrasé par une trouble exaltation.

Emmanuel gémit de façon plus pressante. « Oncle Armand, je vais... ça va...

– Il faut que tu tiennes encore dix minutes. »

Il lui caressa affectueusement le bras, profitant de toucher ce pull qui avait été plat et sans vie quand il l'avait choisi sur les étagères du magasin, et qui maintenant était habité par un corps fin, ferme et tendre à la fois, tiède, vivant. Il vint sur le poignet, palpa le bord-côte à l'extrémité de la manche, fit rouler ses doigts autour.

Au bout d'un moment, il lui passa la main sur le ventre et se faufila sous le pull. « Est-ce que cela avance ? »

Il le tâta par-dessus la chemisette, et il faisait comme s'il avait pu deviner au travers de la chair souple, que la position allongée rendait encore plus moelleuse, le travail à l'œuvre, l'effervescence qui agitait les viscères.

« Il faut... il faut vraiment que j'y aille, là... »

– C'est bien. Cela montre que le produit est efficace : il fait son effet... Encore cinq minutes. »

Il retira la main, remonta sur le jeune torse, le caressa au travers du pull. « Respire, bien tranquillement. Pense à autre chose. Ça va t'aider... »

– J'en peux plus... je vais plus pouvoir me... me retenir...

– Bien sûr que tu peux te retenir. Serre les fesses. Encore trois minutes. »

Emmanuel maintenant gémissait en se tortillant, en contractant le ventre, en rejetant la tête d'un côté puis d'un autre. En réalité, les vingt minutes étaient passées, mais Armand faisait durer son plaisir en continuant de le torturer.

Il regarda sa montre une dernière fois, et il se leva. « Voilà, c'est bon. Mais redresse-toi avec précaution... Allez, va crotter, maintenant. » Il utilisait à dessein ces expressions poissardes pour mortifier le garçon.

Cependant, Emmanuel enfin libéré ne put se contenir davantage et se redressa fébrilement. Au petit cri désespéré qu'il poussa en quittant la chambre, Armand comprit qu'un incident avait eu lieu.

Il le retrouva dans la salle de bains, assis sur la cuvette des W.C., le short et le caleçon sur les chevilles. D'affreux bruits mouillés sortaient de ce corps délicieux. Il s'accroupit devant lui et l'examina entre les jambes. En retournant le slip, il y vit effectivement une vilaine traînée brune.

Emmanuel gémit, inquiet : « Je m'excuse, oncle Armand, c'est pas ma faute, je pouvais plus me retenir... »

– C’est bien parce que tu as été malade. Mais, si tu veux éviter à l’avenir une sérieuse correction, ne t’avise pas de revenir avec tes culottes dans cet état ! »

Il lui retira le short et le slip ensemble, et le garçon leva les pieds de mauvaise grâce. Il supportait toujours aussi mal de se faire déshabiller, et Armand y prenait toujours autant de plaisir.

« Quand tu auras fini, je vais te laver. Je te ferai une toilette intime. »

Un moment plus tard, le flux s’étant tari, Emmanuel prit du papier et s’essuya soigneusement. Il se leva en prenant garde de lui tourner le dos, et il tira la chasse.

Armand décrocha la douchette qui était à côté du bidet et commença d’y faire couler l’eau. Dans la maison, seule Marine utilisait cet accessoire, et il y avait quelque chose d’excitant dans l’idée qu’il allait maintenant servir à son fils.

« Allez, viens ici.

– Mais, oncle Armand... je peux le faire seul... Je suis assez grand !... »

Armand le regarda : il se tenait de trois quarts pour qu’on ne vît pas ses parties, et son corps paraissait coupé en deux : son torse était habillé du pull rouge vif d’où la chemisette dépassait en haut et en bas, les hautes chaussettes gris clair enveloppaient les mollets, et, au milieu, les fesses et les cuisses étaient nues. C’était tout à fait incongru ; il était à croquer.

« Emmanuel, ne me fais pas regretter mon indulgence... En réalité, tu n’es encore qu’un petit garçon, et on ne peut pas faire confiance à un petit garçon pour qu’il se débrouille seul. Que ce soit pour faire ses devoirs ou pour se laver de manière efficace – et d’ailleurs aussi pour se retenir de se tripoter la nuit !... –, on ne peut le laisser sans surveillance. Il faut toujours s’occuper de lui... Maintenant, viens ici, je t’ai dit. »

À contrecœur, Emmanuel s’avança, les mains croisées devant lui.

Armand le fit asseoir à cheval sur le bidet, face au mur, et il s’agenouilla derrière lui. « Avance-toi un peu. »

Le petit derrière exposé, dépassant du pull et reposant sur l’anneau de céramique d’un blanc brillant, paraissait livré comme un patient sur une table d’opération – et il se sentait l’âme d’un chirurgien sur le point d’intervenir... Il rouvrit l’eau tiède et, avec la douchette, il commença de lui mouiller les fesses. Puis, retournant le jet vers le haut, il lui aspergea tout le long la raie que la position tenait écartée.

Il coupa l’eau. Il se savonna les mains, et il les appliqua pleines de mousse sur les fesses, entre les fesses, en suivant le périnée, appuyant

au centre sur le petit accroc, et s'enfonçant par-dessous jusqu'à frôler les boules qui se rétractèrent à son contact.

À cet instant, Chrétienne passa la tête par la porte de la salle de bains restée ouverte et jeta un regard fouineur. « Il va au bidet, lui maintenant ?!... »

– Emmanuel a eu un petit accident... »

– Ah ? Il s'est encore fait dessus ?! » Elle gloussa.

En entendant cette voix qui le narguait, le garçon s'était crispé.

Elle resta un moment à observer comment son grand frère se faisait récurer le derrière – et Armand ne dit rien, persuadé que l'idée d'apparaître devant sa sœur dans cette situation devait le mortifier plus que tout ! Puis elle fit une grimace dégoûtée et repartit.

« Détends-toi, Emmanuel, je vais devoir te laver à l'intérieur à présent. Penche-toi bien en avant ». Et il le poussa doucement dans le dos jusqu'à ce que son front s'appuyât au mur.

Il pointa son majeur entre les fesses sur le petit orifice, et il pressa. La chair résista, se déforma, puis, le savon faisant son office, elle céda, et soudain il eut une phalange dans le garçon ! Celui-ci sursauta en lâchant un gémissement plaintif. Armand se mordit les lèvres pour ne pas se trahir en poussant, lui, un gémissement de plaisir ! Mais il était logé, et rien ne pourrait plus le retenir. Il appuya. Cette fois il entra complètement dans les jeunes viscères, progressivement, d'un mouvement uni. Le garçon se resserrait sur lui en geignant, mais il poursuivit jusqu'à ce que sa main vînt buter entre les fesses. Puis, il se recula, il se renfonça, il ressortit de nouveau, revint, toujours lentement, pour profiter de la contraction du petit sphincter qu'il sentait rouler sous sa poussée.

« Voilà, maintenant je vais bien te curer, partout... »

Il forma un crochet avec son doigt, et, pivotant le poignet, il parcourut ainsi toutes les parois qu'il pouvait atteindre, de gauche et de droite, en haut et en bas. Il sentait sous son investigation s'enfuir les chairs qui ondulaient, qui fondaient, qui se dérobaient tels les méandres d'un mystérieux labyrinthe. Il recula de nouveau, pistonna le conduit anal, le frottant lui aussi longuement, et enfin, à regret, il ressortit de ce nid d'amour.

Il reprit du savon et, s'avancant un peu à côté du garçon, il plongea la main entre ses cuisses pour s'emparer du sexe qui, étrangement, avait gagné de la consistance. Il se demanda si c'était la fouille intime qui l'avait mis dans cet état : de nombreux garçons étaient sensibles de l'anus, et, évidemment, avec le goût qu'Emmanuel avait manifesté pour son jeune voisin... Il malaxa le petit paquet, passant par-dessous pour faire rouler les boules dans sa paume, frictionnant la jolie pointe en la massant avec le pouce, et, rapidement, elle se redressa tout à fait.

« Ah ! encore !... Décidément tu es un vrai satyre !... En vérité, ça te plaît de te faire laver. La preuve, c'est que ton petit robinet est tout raide à chaque fois ! Tu n'es qu'un exhibitionniste !... »

Il continua de palper la jeune verge en l'écrasant dans sa paume, en la tirant, en faisant rouler le gland dans ses doigts. Il repoussa en arrière le prépuce qui vint plus facilement que la première fois, et il le nettoya attentivement. L'appendice était dur comme du bois.

« Bon, pas moyen, il va falloir que je te délivre de ça. »

Et, enfermant dans son poing savonneux la pine tendue encore décalottée, il attaqua un mouvement de courte amplitude, mais rapide et nerveux.

Le garçon surpris poussa un gémissement et se tortilla.

« Allons, viens, lâche-moi ça, débarrasse-toi de cette cochonnerie ! »

Et il accéléra, le soumettant à une masturbation énergique. Il le tenait fermement contre lui, et il le sentit se raidir de tout son corps. Il se rendait compte qu'il ne semblait pas gêné d'avoir le gland à vif, la friction dans le savon devait lui faire un effet énorme, tout à fait nouveau, bien plus puissant qu'à sec.

Bientôt le garçon poussa un long gémissement, et il se tendit en basculant la nuque en arrière, tremblant comme un drapeau au vent. Il partit très vite.

« À la bonne heure ! Te voilà délivré de tes mauvais instincts – pour aujourd'hui en tout cas ! »

À regret, il le relâcha. Il reprit la douchette, rouvrit l'eau, et il le rinça soigneusement entre les jambes, par-devant, puis par derrière, enfin il le recalotta soigneusement. Le garçon ne réagissait plus, il se laissait faire sans broncher, pantelant.

Il se releva et attrapa la serviette. « Allez, sors de là. »

Il frictionna les fesses du garçon debout, lequel ne fit pas de résistance et ouvrit les jambes quand il le lui ordonna. Il le frotta entre les cuisses, il parcourut soigneusement tout le périnée, puis il essuya les petits organes, maintenant tout à fait détendus, en les faisant longuement rouler dans le tissu éponge.

« Voilà. Maintenant tu vas aller faire une sieste. Cela te remettra le ventre en ordre, après ce grand ménage. »

Le garçon, qui détestait qu'on l'envoyât se reposer dans la journée, pour une fois ne rechigna pas. Après ces émotions, il était cassé.

*

Ma sœur se moquait de moi en voyant mon derrière exposé lors des fessées, et aussi quand ensuite j'étais au piquet, en particulier s'il y avait des enfants présents, essentiellement nos cousines ; mais elle

avait d'autres occasions de me découvrir nu car, lorsqu'il arrivait que mon beau-père s'occupe de me laver, il laissait toujours la porte de la salle de bain ouverte sur le couloir. Moi, au contraire, je ne la voyais jamais qu'habillée. Mon beau-père estimait que « les petits garçons n'ont rien à cacher », contrairement aux filles qui devaient préserver leur pudeur.

À l'époque, tout cela me paraissait logique : puisqu'il s'occupait de moi et non de ma sœur, il était normal qu'il me voie nu, et qu'inversement il respecte le tabou féminin. Par suite, il découvrait que moi, un garçon, n'étais pas davantage autorisé à voir le corps d'une femme. Cela ne me posait pas de problème, car je comprenais qu'il s'agissait, de manière générale, des mœurs en pratique dans la société. Cependant cela n'a fait sans doute que me tourner un peu plus vers les garçons.

*

Yolande regardait distraitement les aventures des Schtroumpfs diffusées par la RTBF. Monsieur Armand avait téléphoné pour dire que la neige allait certainement occasionner des « embout's » et donc le retarder, et il avait demandé si elle pouvait garder Emmanuel le temps qu'il rentrât. Être payée à rester devant la télévision, cela lui convenait fort bien, et, en plus, en compagnie du petit qu'elle affectionnait, c'était quand on voulait !

Il était dans le canapé à côté d'elle, déjà en pyjama, celui bleu ciel finement rayé de blanc, et il se tenait avachi, suçotant machinalement la médaille dorée de la Vierge qu'il portait autour du cou. Elle lui avait passé affectueusement le bras gauche sur les épaules, il ne semblait pas s'en être aperçu, il fixait l'écran, comme fasciné, ou, au contraire peut-être, parti ailleurs. Elle sentait en lui un alanguissement général ; sans doute était-il fatigué de sa journée au collège ?

De la même façon qu'elle aimait caresser sa vieille chatte quand elle regardait la télévision chez elle, elle remonta la main, vint sur le cou qu'elle frôla, et, rencontrant l'oreille sous les mèches qui la couvraient à demi, lui prit le lobe et joua distraitement avec lui. Elle découvrit qu'il était incroyablement délicat, duveteux, aussi doux que celui d'un bébé !

Elle jeta un coup d'œil à Emmanuel pour voir comment il prenait cela, mais il se laissait faire sans broncher. Cependant, à ce moment, elle remarqua soudain que le devant de son pantalon était légèrement soulevé... Interloquée, elle se figea. Le petit avait la trique, dans son pyjama, à côté d'elle ?! C'était trop mignon ! Ce n'était tout de même pas la Schtroumpfette qui lui faisait cet effet ?!... Attendrie, elle re-

commença de lui caresser l'oreille. Seraient-ce ses cajoleries qui l'avaient mis dans cet état ?

Elle se pencha sur lui et lui déposa un gros baiser sur la tête. « À quoi tu penses, mon poussin ? »

Après un instant, il répondit rêveusement : « À rien... »

– Ah ! oui ?... Alors, comment que ça se fait qu'y a ton mulot qui fait le beau ? »

Elle vit le rose monter progressivement aux pommettes d'Emmanuel, le temps qu'il se persuadât qu'il comprenait bien de quoi elle parlait...

Émoustillée par sa découverte, encouragée par l'indolence du petit, elle avança la main droite dont elle lui recouvrit doucement le bas du ventre. Elle sentit très clairement sous sa paume, au travers du tissu, la tige souple qui se soulevait et, à son contact, qui fut parcourue de brefs tressaillements.

Le garçon tiqua, mais ne la repoussa pas.

« Tu vois ? On dirait qu'il frétille, non ? »

La tentation était trop forte, elle ne put se retenir, elle referma la main. Elle entortilla la pointe entre ses doigts en la faisant rouler au travers du tissu pour bien se convaincre qu'elle ne se trompait pas. Puis le serrant contre son sein, elle l'embrassa sur la tempe, et elle lui souffla à l'oreille : « Mon petit bonhomme... mais c'est qu'il a le tricotin ! » Elle rit doucement.

Il bascula alors sur le côté, se rencognant dans son giron, mi-vexé qu'elle eût remarqué son état, mi-riant parce qu'elle le prenait à la plaisanterie.

« Tu veux que je te fasse un petit frottage ?... Mes neveux, quand ils sont trop excités, c'est ce que je leur fais toujours. Et après ils sont doux comme des souris de gomme ! »

Il haussa les épaules, mais il se colla encore un peu plus à elle, comme s'il avait voulu disparaître sous son bras.

Elle faufila alors les doigts dans la fente du pantalon de pyjama, et les referma sur le petit canard. Elle frissonna ; elle fut étonnée d'en avoir tant de plaisir. Mais elle devait reconnaître que ce gosse lui plaisait beaucoup, beaucoup plus que ses neveux, il était plus doux, plus tranquille, et surtout bien plus mignon. Elle commença de le solliciter par un petit mouvement régulier du poignet, et assez vite elle l'entendit soupirer contre elle.

« Ah ! une pignole de tata Yo-yo, tu verras, tu m'en diras des nouvelles ! »

Il l'avait maintenant enlacée en la prenant par la taille, et il se poussait du nez dans son flanc comme pour s'y enfouir, lâchant parfois de petits gémissements.

« Mmmh, tu es bien dur... Tu es un chaud, mon lapin ! » Elle rit.

Elle lui passait la main sur le dos, le caressant dans un mouvement lent et enveloppant, comme pour mieux le sentir.

Elle accéléra la traite, et il ne fut pas long à se rendre. Quelques vagues soudain agitèrent ce corps charmant, il redressa les reins en les tendant, et il se trémoussa sous les coups de plusieurs sursauts, en poussant de petits cris comme s'il souffrait. Enfin il s'évanouit à demi, retombant sur elle.

Elle soupira. « Alors ? Ça t'a fait du bien ?... Allez, maintenant il faut ranger ton petit Schtroumpf... »

Elle le remit en place, rajusta bien le pantalon, et la veste pardessus, et elle le reprit dans son bras, recommençant à lui caresser les cheveux, lui déposant de petits baisers en haut du front. Elle était si heureuse d'avoir pu lui dispenser un peu de bonheur. Elle l'aimait tant, son poussin.

*

Yolande a été à cette époque le seul élément féminin avec lequel j'étais en confiance. Je sentais qu'elle m'aimait bien, elle paraissait avoir plaisir à me cajoler, et, comme je la voyais un peu à la manière d'une jeune grand-mère, son physique ingrat ne m'importait pas, ne m'empêchait pas d'apprécier ses câlins. D'une certaine manière, elle remplaçait Valentin.

Elle remplaçait surtout ma mère. Ma mère, elle, ne me touchait jamais. Au début, je ne m'en suis pas étonné, comme cela avait été toujours le cas je pensais que c'était normal, et quand plus tard j'ai commencé de faire des comparaisons avec ce que je voyais dans d'autres familles, je me disais que ce devait être génétique. Car ma grand-mère ne m'a jamais montré non plus la moindre affection. Elle ne cachait pas à quel point elle détestait les hommes, et elle répétait à qui voulait l'entendre que le jour où son mari, après une interminable maladie, avait « enfin » passé l'arme à gauche avait été un véritable soulagement. Elle n'avait jamais apprécié mon père, et pas davantage mon beau-père – elle ne comprenait pas où sa fille était allée dénicher ce commerçant, qui paraissait dix ans plus vieux qu'elle, alors qu'elle aurait pu continuer de vivre tranquillement seule !

De telle sorte que, quand ma mère allait à Lille voir la sienne, environ un dimanche par mois, je ne manquais pas de sauter sur le premier prétexte pour rester à la maison. En général, Chrétienne au contraire l'accompagnait, et je demeurais en compagnie de mon beau-père, tandis que les trois chattes passaient la journée à ronronner ensemble. Ma première « communion » eut lieu l'un de ces dimanches, en mars.

*

Armand en robe de chambre, Emmanuel dans son pyjama bleu ciel, venaient de terminer un bon petit déjeuner autour d'un cramique qu'il avait pris la veille à la boulangerie du village. Marine, dont la mère lui avait proposé d'assister avec elle à la messe ce dimanche-là, était partie de bonne heure pour Lille avec Chrétienne. Le garçon avait manifestement apprécié ce moment « sans les femmes », et il avait mangé rêveusement, mais avec appétit.

Il regarda sa montre. « Allez, il faut qu'on aille se préparer, sinon nous serons en retard pour la messe. Je t'aide à débarrasser, cela ira plus vite. »

Puis, quand ils furent dans l'escalier, il ajouta : « Et je t'ai fait une surprise ! Je t'ai rapporté quelque chose du magasin. »

Il alla chercher le sac qu'il avait laissé dans sa chambre, et il rejoignit Emmanuel dans la sienne où il le lui remit. Le garçon en sortit un petit short gris sombre, fait dans une matière satinée et souple, dont l'entrejambe ne faisait sans doute pas plus de cinq centimètres de large.

« C'est le printemps ! À partir de maintenant, tu recommenceras de porter des culottes courtes... Et c'est un nouveau modèle, je viens de le recevoir ! Il est fait d'une matière un peu élastique. Il devrait être fort agréable – tu me diras, ton avis m'intéresse... Allez, habille-toi vite. Je vais me préparer aussi. »

Quand un peu plus tard Armand ressortit de sa chambre, il croisa le garçon dans le couloir : il était magnifique. Le petit short était vraiment très court, tout juste à sa taille, de sorte qu'il lui moulait les hanches. Il l'avait mis avec un pull en V vert anglais, sa cravate rayée argent et bleu nuit, et les hautes chaussettes qui, le dimanche, étaient toujours blanches.

*

L'église Saint-Piat était une construction à la fois simple et austère, en briques rouges encadrées de pierres couleur sable. Elle présentait aux paroissiens qui s'y rendaient une façade haute, avec trois porches, surmontée d'un clocher pointu, couvert d'ardoises. À l'intérieur, la nef blanche éclairée de vitraux était soutenue par des piliers gris à chapiteaux ioniens, tandis que les bancs d'un bois clair se détachaient sur les carreaux anthracite du sol. Une grande croix s'élevait derrière l'autel, où se trouvait un tabernacle ouvragé.

En entrant dans l'église, Armand avait repéré devant eux les Claes qui s'installaient. Il entraîna Emmanuel de l'autre côté, vers un banc un peu en retrait. Depuis les événements du nouvel an, les deux fa-

milles gardaient leurs distances. Néanmoins, de là où ils étaient, il voyait très bien Niels de dos, placé entre ses parents.

Quand la haute stature du père Bauwens s'avança, Armand se concentra sur l'office. Mais il jetait de temps en temps un coup d'œil à Emmanuel, en bon père qui s'assure que son fils écoute et se tient correctement. Le petit short lui allait à merveille : ses cuisses nues éclairaient la nef sombre, et les chaussettes, finement striées, terminées par des côtes élastiques en haut du mollet, paraissaient plus pures que la grande colombe blanche qui ornait l'abside. D'habitude, Emmanuel était assez agité pendant la messe, il se tortillait sur sa chaise, il bougeait les pieds, or aujourd'hui il le sentait étrangement immobile. Il le dévisagea de nouveau, plus attentivement : il avait le regard un peu vague, comme s'il s'était perdu dans ses pensées ; pour sûr, il ne suivait pas le déroulement de la liturgie. Ses yeux redescendirent sur les genoux du garçon ; et il tressaillit. Une mince forme oblongue déformait le short élastique ! Il faillit s'étrangler. À quoi donc pouvait songer ce garnement pour être dans un état pareil ?! Certainement pas aux paroles du prêtre !

Il se pencha, attrapa le manteau d'Emmanuel que celui-ci avait laissé sur le banc à côté de lui, et il le lui déposa en travers des cuisses. Comme le garçon le regardait, étonné, il lui souffla : « Sois un peu plus attentif à célébration de l'office divin, je te prie ! »

Il revint au prêtre. Il les regardait d'un air étrange. Il n'était pourtant pas possible qu'il pût se douter de quelque chose... Armand était interloqué de ce que le garçon eût une érection en pleine messe ! Il devait s'être laissé aller à quelque rêverie crapuleuse... Soudain, son attention fut reprise par la nuque blonde devant lui, sur le côté. Mais naturellement ! Voilà quel était l'objet des pensées d'Emmanuel ! Ses yeux, tout à l'heure, étaient braqués dans cette direction.

Il lui jeta un nouveau coup d'œil. Mais le garçon avait compris l'avertissement, et il regardait à présent sagement devant lui. Il se demanda tout de même si, sous le vêtement, il ne continuait pas de... Le père Bauwens maintenant face à l'autel leur tournant le dos, Armand, l'air de rien, en gardant les yeux fixés vers le chœur, glissa la main sous le manteau d'Emmanuel. Il reconnut la hanche qui tressaillit à l'instant où il la toucha, puis il monta sur la cuisse, vint sur la braguette... La forme était toujours bien là !

Il jeta un coup d'œil au garçon, qui le lui rendit aussitôt, l'air coupable, confus, et cherchant en même temps à lui intimer de le laisser. Mais c'était au tour d'Armand d'être brutalement excité. Ramenant les yeux sur le prêtre qui était occupé avec le ciboire, il resserra sa prise sur l'étroite bosse. Il la pressa, la frotta lentement avec le pouce, et il la sentit grandir dans sa paume, durcir dans le tissu qui l'enveloppait.

Quand elle fut bien ferme, il mit la main à plat dans le sens de la longueur, et, du bout des doigts, il ébaucha un petit mouvement, léger et rapide, mais insistant, comme le battement d'ailes d'un oiseau. Heureusement, l'harmonium qui entamait l'offertoire masqua le frottement sur le tissu. Il jeta un coup d'œil à Emmanuel : celui-ci n'osait plus croiser son regard, il gardait un air vague, et le rose lui était monté délicieusement aux pommettes.

Il continua sa friction en l'intensifiant progressivement et, soudain, il le vit fermer les yeux, pincer les lèvres, puis se redresser, décoller son dos de la chaise, et se pencher légèrement en avant. Sa bouche s'entrouvrit, et, ébahi, il fut traversé de quelques soubresauts qu'il s'évertua de toutes ses forces à contenir. Enfin, il soupira, se tassa sur lui-même, et, bravement, releva les yeux. Armand retira sa main.

*

De tout le retour, Armand ne dit pas un mot, et ne s'occupa nullement d'Emmanuel, qui le suivait d'un air boudeur, un pas en arrière. Arrivé à la maison, il ôta son manteau, se regarda dans la glace pour arranger son foulard dans le col de sa chemise, et il se rendit au salon.

Cependant, quand Emmanuel traversa la pièce en direction de l'escalier, il l'arrêta : « Attends un peu, s'il te plaît. »

Le garçon s'immobilisa et le regarda, inquiet.

Il s'assit dans son fauteuil. « Viens ici. »

À contrecœur, le garçon revint sur ses pas et s'arrêta devant lui.

« J'ai dû intervenir, tout à l'heure, car j'ai vu que tu étais repris par tes mauvaises pensées. En plein milieu de l'office !... Il fallait t'en délivrer – à tout prix ! »

Emmanuel baissa le nez.

« Et dire qu'à la fin de la messe tu te levais pour aller communier ! Dans l'état où tu étais ! Quel péché n'aurais-tu pas commis si je ne t'avais retenu... C'est plutôt au confessionnal que tu aurais dû aller ! »

Il tapota du bout des doigts sur son accoudoir pour laisser un peu plus longtemps le garçon sur le gril, tout en le regardant de la tête aux pieds. Qu'il était joli dans ses habits du dimanche, et avec cet air coupable !

« Emmanuel, nous allons pallier cet écart : je vais moi-même t'entendre en confession. »

Le garçon releva la tête, incrédule. Sur son visage on pouvait lire : « Mais tu n'es pas curé ? »

« Cela t'étonne ? Certes, je ne suis pas ordonné prêtre, mais je suis ton beau-père. Comment cependant appelle-t-on un curé sinon "mon

père” ? Tu dis bien “le père Bauwens”, n’est-ce pas ?... Or je suis ton second père, et en tant que tel je t’entendrai... Mets-toi à genoux ici, à côté de moi. »

Emmanuel hésita mais, désorienté, ne sachant que répondre, il finit par mettre au sol un genou puis l’autre, à droite du fauteuil.

« Joins les mains et appuie-toi ici, sur l’accoudoir. »

Le garçon, troublé, obtempéra.

« Maintenant, je t’écoute. Tu vas me dire à quoi tu pensais pendant le service divin. »

Emmanuel resta muet, pétrifié.

Mais Armand n’était pas pressé ; il attendit. Il s’était mis dans la posture d’un pasteur d’âme, et il profitait de ce moment inédit. Il avait le garçon tout proche de lui, il voyait ses mains légères d’enfant, réunies l’une contre l’autre, qui lui cachaient le visage à demi, il sentait l’odeur de ses cheveux, de sa peau, et il avait une perspective plongeante sur le col de son pull vert où la cravate rayée s’étendait sur la chemisette blanche. Plus bas, il découvrait le short gris qui enveloppait la hanche, puis la cuisse nue, droite et tendue, puis le mollet, à l’horizontale, moulé de blanc...

En revanche, ce silence évidemment pesait à Emmanuel. Finalement il ne le supporta plus, et il balbutia : « Mais je ne pensais à rien, oncle Armand... »

Armand soupira. Avec un geste condescendant, il caressa la tête inclinée à côté de lui. « D’abord, pendant le temps de ta confession, je veux que tu m’appelles “mon père”. Ensuite, ce n’est pas en ne “pensant à rien” que peuvent te venir des manifestations aussi obscènes ! Donc, réponds-moi honnêtement, mon fils, du fond de ton cœur : à quoi pensais-tu ? »

Il balbutia : « Mais... vraiment à rien, euh... mon père... Ça m’est venu... comme ça... »

Il retira la main de la tête du garçon pour la lui mettre sur l’épaule, dans un geste d’encouragement. « Tu sais, mon enfant, plutôt que d’in vraisemblables mensonges, la vérité est toujours beaucoup plus simple, plus facile à dire... »

La douceur des cheveux qu’il avait ressentie sous sa paume, comme maintenant le contact du pull qui enveloppait l’épaule, l’avait mis dans un état d’excitation assez vif. Quand il longea un instant du bout du doigt le col blanc de la chemise, comme distraitement, allant et venant à plusieurs reprises, frôlant le cou, devinant la chair fragile, son émoi s’exacerba. Il remonta et s’empara de la nuque, remarquable mélange de finesse et de raideur.

Le garçon se crispa et écarta à peine la tête, montrant par là qu’il ne voulait pas de ces palpations.

Armand n'insista pas, il changea d'angle et, lui passant la main sur le front, lui repoussant les cheveux, il lui redressa le visage et le regarda dans les yeux. « Allons, ne tarde pas trop, c'est inutile, il faudra bien que tu me le dises. »

Emmanuel ne supporta pas ce regard inquisiteur et baissa les paupières. Il finit par murmurer, honteux, mais espérant sans doute se débarrasser ainsi de ces attouchements : « Je... je pensais à... au voisin... mon père. »

Armand s'aperçut alors que le garçon tremblait légèrement, comme s'il était fiévreux. Il comprit à cet instant combien il devait être toujours amoureux de son camarade !

Il retira la main et la croisa avec l'autre au bas de son ventre. « Je suis bien embarrassé, mon enfant. Je suis heureux que tu m'aies dit la vérité, mais fort triste que tu n'aies toujours pas, ces mois passés, abandonné tes errements. » Il laissa passer un temps, puis il reprit : « Je t'ai surpris tout à l'heure, mais je suppose donc que ce n'était pas la première fois ? Tu as repris tes mauvaises habitudes ? »

Le garçon, qui avait de nouveau piqué du nez derrière ses mains jointes, ne broncha pas.

« Mon pauvre petit... Quelle honte ! Si jeune, et déjà la proie du vice ! » Il soupira. « Bon, je vais commencer par te purger. Lève-toi. »

Emmanuel se remit sur ses jambes. Il paraissait défait. Il gardait la tête baissée, et ses joues paraissaient plus pâles que d'ordinaire.

« Viens ici. » Il lui posa la main derrière la cuisse pour l'approcher de lui.

Puis il lui glissa les doigts sous le bas du pull, déboutonna le short, et en tira la fermeture. Il le fit passer sous les fesses, et le tissu semi-élastique resta tendu en travers des cuisses. Le blanc du sage slip kangourou était éblouissant. Il lui posa les mains sur les hanches, de part et d'autre, et il le chiffonna en le faisant descendre.

Le garçon n'avait pas réagi, il s'était laissé déshabiller sans protester. Il tressaillit, cependant, quand Armand lui mit la main au bas-ventre.

Il commença de tripoter la petite souris en la faisant rouler entre le pouce et deux autres doigts, mais elle avait rétréci, elle était loin d'avoir l'énergie de tout à l'heure, et ses efforts, cette fois, demeurèrent vains. L'épuisement que le garçon avait subi à l'église, auquel s'ajoutaient le souvenir de la frayeur quand il s'était fait surprendre, le désarroi de cette confession inattendue, l'inconfort de la position debout, lui ôtaient ses moyens et le laissaient paralysé.

« Laisse-toi aller. Comme le disait le Père de Caussade, tu dois te soumettre "avec foi et amour à l'ordre de la Providence, pour tout ce qui se présente et à le souffrir incessamment"... »

Il jouissait de cette petite verge livrée à son caprice, qu'il pouvait toucher et palper comme il voulait. Elle était délicieuse, douce comme de la soie, tendre, fragile. Mais le garçon semblait rétracté, dressé sur ses ergots, tout dans le rejet de ce qu'il lui faisait subir, et elle ne prenait pas forme.

« Tu n'y mets pas beaucoup de bonne volonté... Tant pis. Tu vas m'obliger à utiliser une méthode plus radicale. »

Et, se penchant en avant, il la prit dans sa bouche.

Le garçon fut tellement sidéré qu'il ne broncha même pas. Il resta figé.

Il aspira le petit organe inerte, le fit rouler entre sa langue et son palais, le poussa d'un côté et de l'autre, et cette fois la dépression dans laquelle il l'entraîna produisit mécaniquement son effet sur un organisme aussi jeune, si vert, si prompt à réagir. Dès qu'il sentit la vergette se redresser, s'allonger, gagner en rigidité, il accompagna sa pollution de caresses sous les petites bourses, sous-tendues par l'élastique du slip, et il les tripota tendrement.

Peu après, le garçon eut une grimace douloureuse, il tressaillit, son corps fut agité d'un tremblement, il écarta les mains comme à la recherche d'un point d'appui et, n'en trouvant pas, il serra les poings. Pris au cœur de sa faiblesse, il se tendit sur la pointe des pieds, vibrant et gémissant douloureusement, et il fut secoué d'un spasme qui ne compta que quelques brèves saccades. Enfin, dans un soupir, il se rabattit en avant, se retenant à l'accoudoir.

Armand se recula dignement. Il sortit son mouchoir, et il essuya le petit sexe retombant, brillant de salive. Puis il se tamponna la bouche, et il remit le mouchoir soigneusement dans sa poche.

« Ne sois pas surpris de ce que je viens de te faire. Les actions de la foi sont "d'autant plus efficaces qu'elles se cachent sous les apparences les plus répugnantes", disait aussi le Père de Caussade. "Plus on semble se perdre, plus on se gagne." »

Le garçon n'avait pas bougé, il restait tremblant, la culotte ouverte, son sexe toujours exhibé retourné à l'état d'une petite crevette.

« Eh bien, mon fils, qu'attends-tu ? Remets-toi. »

Emmanuel parut se réveiller. Honteusement, il tira son slip, et ramena son short qu'il referma.

« Bien. Te voici débarrassé – provisoirement ! – de ces mauvaises envies qui te corrompent. Mais, à présent il faut définir ta pénitence. »

Emmanuel resta déconcerté.

Il le regarda par-dessous : « Dis-le-moi en toute sincérité, mon enfant : quelle punition crois-tu que mérite un petit garçon vicieux qui se livre à des pratiques honteuses au sein même de son église ? qui se laisse aller à une telle dépravation ? »

Le garçon ne répondit pas, comme si la question ne s'adressait pas à lui.

« Allons, réponds-moi. »

Cette fois, il le regarda d'un air inquiet.

« Quelle correction convient pour un petit garçon qui fait des impuretés ? Un impudique ? Un dépravé ? Allez, dis-le-moi. »

Désemparé, cherchant que répondre, Emmanuel murmura dans un souffle : « Il faut... le punir ?

– Bien sûr, qu'il faut le punir ! Mais comment ? C'est ce que je te demande. »

Il paraissait égaré. « Il faut... euh... il faut qu'il ait... la fessée ?... »

Armand se rengorgea d'aise. Cette fois, le garçon avait intégré sa soumission, il avait accepté son sort, il savait à quoi il était voué.

« Oui, la *fessée*. Une fameuse fessée, voilà ce qui convient à un petit pervers. Il n'y a rien de mieux pour lui remettre les idées en place et le dégoûter de ses mauvaises pratiques. » Il le regarda dans les yeux : « Répète après moi : “Je suis un petit vicieux et je mérite une bonne fessée déculottée”. »

Emmanuel parut angoissé comme s'il réalisait seulement maintenant que le « vicieux » n'était autre que lui-même.

Il insista : « Vas-y : je veux l'entendre de ta bouche. »

Le garçon était en apnée, il avait le souffle coupé. Ce qu'on lui demandait là était trop énorme pour lui. Il ouvrit la bouche comme un poisson sorti de l'eau et ânonna misérablement : « Je... je suis un petit vicieux, et... et je mérite... une fessée...

– Une *bonne* fessée !

– ... une... une bonne fessée... », le dernier mot semblait impossible à dire, « ... dé... déculottée... » Il donnait l'impression qu'il allait se décomposer.

« Fort bien. C'est en effet ce qui convient. Tu la recevras après le dîner. »

Armand se leva et, comme il aimait tant à le faire, il enveloppa les joues du garçon de ses mains. Plongeant son regard dans le sien, il dit avec commisération : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

*

En entrant dans le salon, Marine vint trouver Armand qui lisait près du feu, et lui dit bonsoir. « On rentre un peu tard, je suis désolée, mais il y avait du monde sur la route... »

Il lui sourit amicalement.

« Ça sent bon ! » ajouta-t-elle. « Vous avez déjà lancé le dîner ? C'est gentil.

– Mais avec plaisir... En revanche, il faut que je vous prévienne : Emmanuel sera puni ce soir. »

Elle se rembrunit. « Allons bon. Encore ?... Quoi maintenant ? »

Il eut un petit geste du menton pour désigner Chrétienne qui musardait, tout oreilles. « Vous savez quoi... toujours la même chose.

– Ah oui ? De nouveau ?!

– Vous savez, à cet âge, c'est fort courant. »

Les yeux noirs de Marine s'assombrirent encore, devinrent des creux sans fond.

Il se leva. « Bon, si vous le voulez, nous pouvons manger.

– Merci...

– J'appelle Emmanuel. Et toi, Chrétienne, va te laver tes mains. »

Marine suivit sa fille dans le cabinet de l'entrée où se trouvait le lavabo.

Quand elles en revinrent, Emmanuel arrivait pour s'asseoir à table, un peu raide dans son costume du dimanche qu'il n'avait pas changé.

Chrétienne se mit à côté de lui et lui dit à l'oreille : « T'es au courant pour ce soir ?... On va revoir ton petit cucul ! » Elle pouffa.

Le garçon se retint de réagir ; le visage fermé, il fit comme s'il n'avait pas entendu.

Cependant, la fillette ne le lâcha pas à si bon compte, et elle ajouta : « ... T'as intérêt à serrer les fesses ! »

Marine, qui avait compris qu'elle provoquait son frère, fronça les sourcils. « Chrétienne, s'il te plaît, montre-toi un peu charitable. »

Elle l'avait rabrouée par principe, mais en réalité elle avait ressenti plutôt une complicité de Chrétienne avec Emmanuel, comme lorsque celle-ci taquinait une amie pour la faire enrager.

*

Le repas terminé, Marine alla s'installer sur le canapé. Emmanuel débarrassait, car c'était son tour, et quand il eut fini, il resta indécis, debout près de la table vide. Armand s'était assis dans son fauteuil et observait les flammes, plongé dans une rêverie. Marine se demanda s'il n'avait pas oublié ce qu'il avait annoncé ; évidemment, Emmanuel non plus ne savait ce qu'il devait faire. Elle pensa en même temps qu'elle allait rater le début du film, mais elle n'osait pas allumer la télévision. Chrétienne l'avait rejointe et s'était roulée en boule sur le canapé à côté d'elle ; elle aussi attendait.

Après être resté un moment à se dandiner d'un pied sur l'autre, voyant qu'on ne l'appelait toujours pas, le garçon esquissa finalement le mouvement de se diriger vers l'escalier.

À cet instant, Armand l'arrêta. « Emmanuel ?... »

Il s'immobilisa.

« Va chercher le tabouret de la cuisine. »

Il baissa la tête ; il avait compris qu'il s'était fait de faux espoirs, qu'on ne l'avait pas oublié. En traînant les pieds, il rebroussa chemin et disparut dans la cuisine.

Quand il revint avec le tabouret, Armand se leva et lui dit : « Pose-le ici. »

Au moment où le garçon se pencha pour le déposer en face du canapé, son pull se souleva, et Marine remarqua qu'il portait un nouveau short, plutôt joli, dans une matière assez élastique qui se tendait sur ses fesses. Emmanuel en tout cas ne pouvait pas se plaindre quant aux vêtements ; son beau-père le gâtait.

Armand vint se placer derrière le garçon et lui posa paternellement les mains sur les épaules. Puis, par-dessus sa tête, il s'adressa à elle : « Je suis désolé, mais je vais devoir d'abord l'épurer. Il faut que je le débarrasse de ses malpropretés. Et je veux que ce soit en public, d'abord pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, mais aussi pour qu'il ne puisse pas en tirer un plaisir malhonnête. »

La curiosité de Marine fut piquée.

Armand se tourna vers sa belle-fille : « Par contre, Chrétienne, je vais te demander de fermer les yeux et de détourner la tête un moment.

– Mais... pourquoi je peux pas regarder ? » Elle paraissait très déçue.

« C'est comme cela. Tu pourras ensuite suivre la punition. »

Marine lui passa tendrement le bras autour des épaules et lui mit la main devant les yeux. Elle se demandait en quoi cette « épuration » consistait.

Elle vit les doigts d'Armand contourner la taille du garçon, soulever le pull vert par-devant, puis défaire le bouton de la ceinture. Ils abaissèrent la fermeture jusqu'en bas, écartèrent la culotte et la firent coulisser, la laissant tendue en travers des cuisses. Puis ils s'enfoncèrent le long des hanches, de chaque côté, et le slip fut emporté, il rejoignit le short, formant un second bandeau de tissu plissé, blanc sur gris.

Armand se saisit alors du petit oiseau du garçon et se mit à le solliciter. Ébahie, Marine eut le réflexe de baisser les yeux. Elle ne voyait pas ce qu'il espérait tirer de ce spectacle scabreux. Qu'il eût déjà entrepris de tripoter Emmanuel derrière son dos, elle s'en doutait bien,

mais qu'il le fit devant elle, c'était inattendu, et surtout embarrassant... Puis elle remarqua les deux nuages roses qui s'étendaient sur les joues du jeune garçon, et elle devina l'humiliation qu'il était en train de vivre, bien plus intense que les précédentes, plus profonde. Elle comprit à cet instant ce qu'Armand cherchait à obtenir, et elle en eut une sorte de bouffée de reconnaissance, de contentement. Il était décidément l'homme qu'elle avait souhaité... Cependant, elle détestait ces gestes sordides, et elle avait du mal à garder les yeux sur ces doigts d'adulte qui tripatoillaient un embryon d'organe masculin ! C'était dégoûtant. Elle se força malgré tout d'observer la scène, consciente que sans cela le but ne serait pas atteint. Il fallait qu'elle assistât à la souillure d'Emmanuel pour qu'il en ressentît plus de honte. Elle remarqua d'ailleurs que le rose de ses joues avait maintenant envahi son visage et son cou. En fait, elle était contente de voir comment il se faisait avilir au moyen même de ses mauvais instincts, de sa sexualité de jeune mâle ; elle ne l'imaginait plus, elle y était.

Bien que sa petite chose eût quelque peu enflé, le garçon ne semblait pas proche d'atteindre à une conclusion. Il avait fermé les yeux – certainement pour ne pas la voir le regardant –, et il grimaçait, ses lèvres tremblaient.

Armand ne le lâchait pas, il poursuivait ses stimulations, il continuait de secouer le hochet avec un mouvement soutenu, vif et rapide. Il finit par obtenir quelque succès, le bâtonnet se redressa, se tendit, et même le capuchon s'ouvrit légèrement, comme un œil rose.

Puis, tout à coup, le garçon fut parcouru de quelques soubresauts, son ventre se crispa, ses bras oscillèrent mécaniquement et, sa bouche s'écartant, il renversa la tête. Elle trouva cela repoussant : les contractions de son visage, les spasmes de son corps, le ravalèrent au rang d'une bestialité primaire. C'était odieux... Elle remarqua tout de même qu'il restait sec : douze ans et demi, c'était sans doute trop tôt pour déverser ce liquide gluant, écœurant, qu'elle avait en horreur...

Armand ralentit son mouvement, accompagnant avec une sorte de massage plus doux le petit organe qui fléchissait. Enfin il le lâcha.

Elle retira la main de devant Chrétienne, qui aussitôt regarda son frère, à la recherche de ce qui avait changé, de ce qu'on avait pu lui faire. Elle fixa le sexe exposé avec une curiosité mêlée de dégoût.

Armand paraissait impassible. « Bien, Emmanuel. Maintenant que te voici débarrassé de tes mauvaises pulsions, tu vas pouvoir recevoir ta pénitence. Finis d'enlever tes culottes. »

Elle sentit Chrétienne frissonner contre elle. Cette expression faisait toujours beaucoup d'effet aux enfants.

Armand sortit, et elle l'entendit dans le vestibule se laver les mains, comme chaque fois avant une fessée.

Pendant ce temps, Emmanuel baissa ensemble son short et son slip sur ses chevilles, mais quand il voulut les retirer ses chaussures le gênèrent.

Elle intervint : « Retire donc tes souliers, Emmanuel. » C'était la première fois qu'elle s'immisçait dans le déroulement d'une punition, et elle en fut elle-même surprise ; cela lui était venu spontanément, sans qu'elle y pensât, sans doute parce qu'Armand s'était absenté.

En évitant de la regarder, il s'accroupit pour les délayer, puis il se redressa et les retira avec ses vêtements.

Marine se pencha, les ramassa, posa soigneusement les chaussures à côté d'elle, et mit le petit short et le slip sur l'accoudoir.

En revenant dans le salon, Armand fronça les sourcils. « Remonte tes chaussettes, Emmanuel. Tu sais que je déteste quand elles te descendent. »

Le garçon sans un mot les tira sous le genou.

« Maintenant, agenouille-toi sur le tabouret. »

Mortifié, les yeux baissés, Emmanuel s'approcha, mais il ne semblait pas très assuré. Il posa les mains au bord du siège, monta dessus, un genou après l'autre, puis il se redressa péniblement.

Elle remarqua soudain qu'Armand avait sorti de sa poche une paire de gants en cuir. Il les enfila, juste devant le nez du garçon. Elle les connaissait bien, elle les lui avait elle-même offerts à la Noël, ils étaient en chevreau, d'un cuir fin et légèrement élastique qui enveloppait exactement les mains. Elle frissonna en comprenant à quoi ils allaient servir.

« Courbe-toi en avant, Emmanuel. »

Le garçon se mit à quatre pattes, et Marine pensa que sur ce tabouret il ressemblait à un caniche de cirque, qu'il avait l'air ridicule – et il en était certainement conscient.

Armand se plaça à côté de lui, et il lui ceintura la taille de son bras gauche en le retenant et en l'obligeant à se pencher un peu plus. « Tends les fesses, mon garçon. Il faut, pour en être bien corrigé, s'offrir pleinement à la punition. »

Il posa sa main gantée sur le petit derrière et le parcourut d'un geste caressant, épousant sa courbe exactement, comme pour vérifier qu'il fût bien déployé, bien ouvert. Puis il leva le bras. Le cuir claqua cruellement contre la peau nue.

Dès le premier coup, Emmanuel poussa un cri ; il ne s'était certainement pas attendu à cette douleur. Marine comprit aussitôt le rôle des gants : cela permettait de frapper plus fort, sans se faire mal soi-même. De plus, dans cette position, plié en deux et mis à hauteur par le tabouret, les fesses du garçon se présentaient parfaitement au bras d'Armand.

Les coups claquèrent les uns après les autres, à un rythme lent et régulier, assenés toujours aussi fermement. Le son était plus grave, plus assourdi que celui des claques à main nue, lequel était plus aigu, plus strident ; le châtiment y prenait un air plus solennel. Emmanuel criait désespérément. Très vite la peau de ses fesses se colora, et des plaques roses l'envahirent.

Armand était concentré sur son ouvrage, il ne quittait pas le petit derrière des yeux, comme s'il calculait comment répartir ses coups, une fois sur une fesse, une fois sur l'autre, en pleine face, ou sur le méplat qui fuyait vers la hanche, et même sur le haut des cuisses.

Emmanuel poussait des cris de plus en plus aigus, les larmes étaient déjà sorties et faisaient briller son visage. Sans doute n'avait-il encore jamais pleuré aussi fort lors d'une punition – à part celle de Claes. Marine était partagée entre une certaine compassion, et une sourde satisfaction. Mais elle n'y était pour rien, il fallait que se fit ce qui devait être fait. Emmanuel n'avait qu'à se conduire correctement, ne pas faire de cochonneries, et Armand n'aurait pas l'occasion de le punir.

En s'apercevant du frémissement qui la parcourait en assistant à cette correction, elle se demanda si elle aurait aimé l'infliger elle-même. Sans doute cela l'aurait-il défoulée de claquer le garçon énergiquement, sans doute cela l'aurait-il apaisée, encore qu'elle ne pensait pas ressentir le plaisir sadique qui certainement animait Armand. Mais cela n'aurait pas non plus eu la même portée : qu'Emmanuel fût livré aux mains d'un homme avait à ses yeux un sens beaucoup plus fort. Même si tous ceux qui l'avaient blessée resteraient ignorants de ce qui se passait à cet instant, c'était pour elle comme des représailles posthumes, une réparation virtuelle. Et puis Bernard saurait – lui au moins –, Bernard un jour saurait que son fils se faisait fesser par un pédéraste. Elle se le promit.

Progressivement, le rythme s'accéléra, l'intervalle entre les claques devint de plus en plus court, et l'effet fut immédiat : les cris montèrent encore dans les aigus, les fesses tournèrent au rouge, et Armand fut obligé de ceinturer le garçon plus étroitement pour éviter qu'il ne lui échappât. Elle comprit que la douleur du coup précédent n'avait plus le temps de s'atténuer avant que le suivant ne la relançât affreusement. Armand restait imperturbable, seules ses lèvres qui s'étaient resserrées, ses yeux légèrement exorbités, trahissaient l'animation qui le possédait.

Quand il cessa enfin, il se redressa, et il reprit son souffle comme s'il avait été en apnée.

Il releva Emmanuel, qui tituba en se remettant sur ses pieds. Ses fesses avaient pris une couleur particulièrement vive. Jamais encore il n'avait été corrigé par Armand aussi durement, aussi longuement.

« Maintenant, au coin pour une heure », ordonna-t-il en retirant ostensiblement les gants devant lui, l'un après l'autre.

Le nez baissé, le visage sillonné de larmes, Emmanuel passa devant le canapé et se planta dans l'angle du salon dédié à ce rituel.

« Et rajuste tes chaussettes, bon sang ! Combien de fois faudra-t-il te le dire ?! »

Il se pencha, les tira, puis, de lui-même, il s'agenouilla. Sans doute espérait-il ainsi que son beau-père n'en exigerait pas davantage.

Mais celui-ci ne le lâcha pas : « Et les mains sur la tête. »

Lentement, Emmanuel leva les bras et posa les mains l'une sur l'autre. Elle avait l'impression de le sentir trembler de rage.

Elle se tourna vers Chrétienne : « Quant à toi, au lit. Demain, il y a école.

– Oh, je peux pas regarder le film?... »

– Certainement pas. Si dans cinq minutes tu n'es pas en haut, gare à toi. »

Armand sortit du salon et alla dans l'entrée où elle l'entendit s'enfermer dans les cabinets. Elle avait remarqué qu'il s'y rendait aussi après les punitions, presque systématiquement. Elle avait cru jusqu'à présent qu'il retournait se laver les mains, mais elle se demanda soudain si... Elle eut un mouvement de dégoût. Puis elle pensa qu'il pouvait bien prendre un peu de plaisir après ces séances. Après tout, il était normal qu'il eût une rétribution pour tout ce qu'il faisait pour elle – du moment qu'il l'en laissait à l'écart.

Elle prit le tabouret et le rapporta à la cuisine. Mais en passant le seuil, elle perçut un léger bruit, et elle se retourna pour jeter discrètement un coup d'œil au salon : Chrétienne avait profité d'être seule avec son frère pour se précipiter à côté de lui, et lui demander à l'oreille, mais pas suffisamment doucement pour qu'elle ne l'entendît pas : « Vas-y, dis : qu'est-ce qu'il t'a fait ?!

– Quoi ? » grogna-t-il.

« Quand je pouvais pas regarder ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Dis-moi – vite !

– Va chier.

– Si tu me le dis pas, je dirai que t'as profité qu'ils étaient pas là pour baisser les bras ! »

Marine jugea qu'il était temps d'intervenir. Elle déposa le tabouret et revint dans le salon. D'un bond, Chrétienne avait déjà réintégré le canapé.

« Qu'est-ce que tu fais encore là ? Au lit, je t'ai dit. »

*

Armand finissait son verre de whisky tandis qu'avec Marine ils regardaient la télévision. Mais il ne s'intéressait guère au film, ses yeux repartaient fréquemment du côté où se trouvait Emmanuel. Cette position avec les mains sur la tête relevait le bas de son pull, lui laissant le derrière bien exposé, et il contemplant avec émotion la fente nette qui le divisait, qui remontait depuis la base et disparaissait à la rencontre de la colonne vertébrale. Les traces que sa main gantée avait laissées s'étaient estompées, mais n'avaient pas complètement disparu, et la peau conservait une coloration soutenue, comme des joues exposées au froid – encore qu'ici il s'agissait plutôt du contraire... Le souvenir de la correction qu'il lui avait administrée flamboyait encore dans son esprit. C'était tellement enivrant ! Il avait beaucoup aimé le martinet, mais il avait eu grand plaisir à retrouver la fessée qui offrait un contact direct avec le garçon – une sorte de caresse portée à son paroxysme. Il avait terriblement envie de lui, de retourner poser la main sur lui, de le serrer dans ses bras, de le prendre. Il pensa que le jour était venu de mettre son projet à exécution.

Le film se termina ; Marine éteignit la télévision. « Vraiment sympa, cette histoire, non ?... Dommage qu'on ait raté le début.

– Oui, très sympa... » fit-il, alors qu'il n'aurait pas été vraiment capable d'en raconter l'intrigue.

Elle se leva, jeta un coup d'œil à Emmanuel agenouillé, et se tourna vers Armand d'un air interrogatif.

« Oui, oui, c'est bon... » Et au garçon : « Tu peux te relever, Emmanuel. »

Elle tourna les talons et se dirigea vers l'escalier.

Armand se redressa dans le canapé. « Rhabille-toi. Et viens demander pardon. »

Avec une grimace de soulagement, le garçon abaissa les bras et, péniblement, il se mit debout. Il attrapa son short et son slip sur l'accoudoir du canapé, et il les renfila rapidement. Puis il tira sur ses chaussettes, et il s'approcha, tête baissée.

« Oncle Armand, je vous prie de bien vouloir me pardonner... » Il ne disait jamais cette phrase rituelle avec beaucoup de conviction.

« Je te pardonne mon garçon. » Il lui prit la main comme pour le retenir près de lui. « Et maintenant, je vais, pour remplacer celle que tu as voulu faire ce matin, te donner la communion. »

Emmanuel le regarda, étonné.

« Je t'expliquerai. Monte dans ta chambre, et mets-toi en pyjama. Je te rejoins dans cinq minutes, le temps de fermer en bas. »

Il regarda le garçon, ses chaussures à la main, quitter le salon d'un pas lent et un peu mou, et il devinait les élancements qu'il ressentait à cet instant dans les bras et le dos. Il était dans cet état flottant où le

laissait chaque fois une fessée énergique suivie d'un temps de méditation, et dans ces moments-là, cassé comme il l'était, on aurait fait n'importe quoi de lui ; c'était le moment.

Lorsqu'il eut fini d'éteindre partout, à la simple idée de ce qui allait se passer maintenant, Armand se sentait déjà en ébullition.

Il monta, entra dans la chambre, mais découvrit que le garçon ne s'était pas encore déshabillé.

Aussitôt celui-ci tenta de se justifier : « Je n'avais pas fini de préparer mes affaires, pour demain... Mais ça y est, oncle Armand, je vais me coucher maintenant ! » Il ferma son cartable et le déposa au pied du bureau ; on le sentait anxieux.

Armand tira soigneusement la porte derrière lui, et, sortant la clé qu'il avait depuis longtemps soustraite et qu'il gardait sur lui, il donna un tour. Puis il s'avança.

« Ne t'inquiète pas, mon petit Emmanuel. Tu as, ce matin, commis un péché ; tu t'en es confessé ; tu as enduré ta pénitence ; à présent, tu es pardonné. » Il lui mit les mains sur les épaules et lui déposa un baiser sur le front.

Le garçon se laissa faire, sans se rétracter. Au fur et à mesure des corrections qu'il avait subies, il avait acquis une certaine prudence, de la souplesse, il acceptait maintenant plus facilement d'être touché.

Remontant les doigts autour de son cou, il l'enserra lentement. Il avait la peau si délicieusement douce ! Il était si tendre, là, si fragile ! À ce seul contact, à la perspective de ce qu'il allait faire, son membre avait commencé de se redresser.

Tout en le contemplant affectueusement, il lui passa la main sur le front et dégagea le léger rideau éparpillé de ses cheveux soyeux. « C'est moi qui vais te déshabiller.

– Je peux le faire seul, oncle Armand... » Cependant, il avait la voix affaiblie de celui qui a déjà renoncé.

« Non, je te l'ai dit, nous allons à présent commémorer ensemble le dernier repas du Christ avec ses disciples. ... »

Emmanuel le regarda avec étonnement.

« ... Et je dois te préparer moi-même car, lors de l'intinction, seul l'officiant opère ; le fidèle reste passif. Sinon, les gestes pourraient être mal accomplis. » Il lui fit une petite caresse sur la joue, comme pour l'encourager.

Puis, du bout des doigts, il lui frôla les lèvres – et il pensait que c'était bien là que le chrétien recevait la communion. Elles étaient douces et roses, fragiles, disponibles ; il n'y avait qu'à les prendre. Son sexe se releva encore.

Il tira hors du pull la cravate rayée argenté et bleu sombre, et il la dénoua lentement, fixant le tissu qui se tortillait entre ses doigts

comme un serpent impuissant. Il la fit coulisser dans le col de la chemise, et il la déposa sur la chaise du bureau.

Il attrapa le pull par le bas et le remonta. Le garçon esquissa encore un geste pour le prendre par le col et le retirer lui-même, mais il y renonça.

« Lève les bras, mon petit Emmanuel... » Il acheva de le tirer vers le haut et le lui ôta complètement. Il le remit soigneusement à l'endroit, puis il l'étendit sur le dossier.

Il se mit alors à déboutonner la chemisette de haut en bas. Il eut une étrange impression de familiarité : à longueur de journée, combien de fois ne dépliait-il pas des chemises pour qu'un enfant les essayât, avant de devoir la lui retirer parce que la mère considérait que la taille, la forme, ou la couleur n'allait pas !... Mais, cette fois, ce jeune corps qu'il dénudait lui serait véritablement livré.

Il lui rabattit la chemisette sur les épaules et, tournant autour de lui, il la fit descendre le long de ses bras. Il la déposa comme sur un cintre par-dessus le pull.

De retour face à lui, il lui passa la main sur la poitrine, prise dans le petit maillot de corps blanc coupé comme un tee-shirt mais sans manches – il n'aimait pas ces tricots de peau trop minces, trop échan-crés, qu'on aurait dits avec des bretelles et qui faisaient ressembler les jeunes garçons à des camionneurs... quand bien même certaines clientes les réclamaient, il refusait de s'en pourvoir. Il vint doucement sur le ventre, tendu par une certaine appréhension, et il comprenait bien que le garçon devait redouter cette main qui le caressait, la même qui tout à l'heure l'avait fait souffrir si cruellement ! Il s'arrêta sur le bouton du short, regarda Emmanuel dans les yeux, qui abaissa les paupières, et le défit.

Il introduisit tranquillement les doigts sous le repli, attrapa la tiritte, et la descendit jusqu'en bas. Puis il glissa les mains autour de la taille en l'épousant, il dégagea le short du bout des doigts, et, tout en en profitant pour lui caresser les fesses en même temps, il fit coulisser le tissu élastique qui se retourna.

Il s'assit alors sur la chaise et, lui passant les mains sur les cuisses, il rabattit le petit bandeau gris le long des chaussettes. Emmanuel levant un pied après l'autre, il le lui retira, le défroissa, puis l'étendit sur le dossier de la chaise derrière lui.

Il releva les yeux sur le garçon, tout de blanc vêtu – maillot, slip, chaussettes, – le torse seulement rehaussé par la médaille dorée au bas de son cou, et il lui posa les mains sur les avant-bras. « Voilà. À présent, tu peux t'agenouiller devant moi. »

Le garçon fut étonné, mais cependant lui obéit.

Il lui caressa la joue. « Maintenant, tu vas faire ta première communion.

– Mais... oncle Armand... j'ai déjà fait ma communion solennelle !... Il y a bientôt un an ! »

Il lui sourit de l'air de celui qui sait face à l'innocent ingénu. « Oui. Mais là, cette fois, pour la première fois, c'est moi qui vais te faire communier. »

Et sans plus attendre, il déboutonna son pantalon. Avec une émotion qui lui faisait battre le cœur, il enfonça la main dans sa braguette, repoussa son caleçon, et en sortit son membre. Il était déjà complètement raide.

Le garçon ouvrit de grands yeux en le découvrant ; mais il ne bougea pas, comme sidéré. Il devait s'attendre à tout sauf à cela. Son esprit ne parvenait pas à associer ce qu'on lui avait annoncé avec ce qui venait de se produire devant lui. C'était confondant.

Il lui posa la main sur la tête, et le caressa doucement. « Mon fils, voici le Phallus. Voici le Sceptre que tu dois honorer. Il est comme la main du prêtre, comme la crosse de l'évêque, il est sacré. Et c'est lui qui va te donner la communion. » Il tira sur son gland et finit de le décalotter.

Le garçon parut effaré en le découvrant, rouge et gonflé comme une énorme tique gorgée de sang, barbouillé de sécrétions transparentes.

« Mon enfant, ta bouche est pure, et ne peut recevoir que ce qui est saint. Approche donc, adorable victime propitiatoire, toi qui vas être immolé, tel Jésus-Christ offert en sacrifice. Reçois cette hostie en holocauste à Dieu. »

Il l'attira sur lui, l'obligeant à venir à son contact malgré sa nuque raidie qui se refusait. Le garçon tenta maladroitement de se dérober, mais il le retint facilement. À l'instant où il se sentit frôlé, il fut agité d'une convulsion. La première fois qu'il le touchait là, avec son sexe ! Il se mordit la lèvre pour se contenir.

Reprenant ses esprits, il se mit à caresser la délicieuse bouche du bout de son gland, en appuyant à peine. « Ouvre-toi, brebis de Dieu, et reçois le corps de ton Seigneur. » Il allait et venait lentement, longeant le sillon qui la partageait, y déposant un filet d'eau luisante.

Emmanuel était abasourdi, hypnotisé. Il ne réagissait plus, il se laissait maintenant complètement faire, comme privé de volonté, il semblait découvrir un monde nouveau, incapable toutefois de comprendre ce qu'il lui arrivait.

Il s'avança et lui força les lèvres. « Et tu sais que, comme toute eucharistie, tu ne dois pas la toucher de tes dents. Ouvre bien. »

Au moment où il pénétra enfin dans cette voie merveilleuse, il se mit à réciter à mi-voix : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que Votre règne vienne, que Votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel... » Et, tandis que sa main gauche tournait

lentement dans les cheveux soyeux en les gonflant d'un mouvement lourd et reptilien, il s'avavançait dans la bouche qui tressaillait à son intrusion. Il se frotta sur la petite langue qui se rétractait sous lui, il se poussa contre le palais doux comme du corail, il vint dans une joue, dans l'autre. « ... Donnez-nous notre pain de ce jour, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés... » Il faisait attention de ne pas aller trop loin, il ne voulait pas déclencher un malheureux réflexe qui gâcherait tout.

Le garçon ne semblait pas accablé, ni submergé, mais seulement stupéfait de ce qui lui arrivait. Il écarquillait les yeux, abasourdi, tout en tâchant de respirer avec le nez.

« ... Et ne nous soumettez pas à la tentation, mais délivrez-nous du Mal. Amen. » Puis, le prenant plus fermement par les cheveux, il le fit aller et venir sur lui vivement. Les impressions se multiplièrent alors comme une traînée de poudre, une gerbe d'étincelles explosa en lui, et la suprême délivrance embrasa ses nerfs. Il vagit : « Le corps du Christ ! Le corps du Christ !... Avale, mon enfant, avale ! Prends le corps du Christ ! »

Lorsque ses derniers écoulements se furent épanchés dans la bouche du garçon, il se retira lentement en murmurant : « Amen... » Le moment où il avait été traversé par le jaillissement de ses liquides, où tout son corps avait été parcouru des soubresauts libérateurs, avait été d'une incroyable intensité ; un bonheur sans pareil... Puis il se courba sur lui, lui reprit le visage entre ses mains, et déposa un chaste baiser sur ces lèvres parfumées de son sperme.

*

Mon beau-père m'a raconté bien plus tard que ses parents l'avaient envoyé dans une école catholique plutôt stricte, où il avait fait toutes ses études et qui lui avait donné une bonne culture religieuse. À une période de son adolescence, il avait même envisagé le séminaire, mais il ne m'a jamais dit pourquoi il y avait renoncé. Je me suis demandé s'il n'aurait pas été entre-temps surpris avec un garçon dans une situation inacceptable pour celui qui se destinait à diriger les âmes... Encore que, à cette époque, la hiérarchie de l'Église passait couramment sous silence ce moyen simple de supporter le célibat.

Je n'ai jamais su démêler, même après être sorti de l'emprise de cet homme, s'il croyait à ce qu'il disait. Il pratiquait une parodie de religion, mais il ne paraissait pas moins habité que n'importe lequel des prêtres que j'ai pu connaître. Il se prétendait très croyant, et il soutenait que la vraie communion devait s'accomplir à sa manière, et pas seulement avec une hostie. Cela lui permettait d'assurer qu'il ne fai-

COMMUNIONS

sait pas cela pour son plaisir, mais pour moi, pour absoudre mes péchés.

« Il n'y a rien de plus impudique que la prière. C'est se mettre à la merci de quelque chose, de quelqu'un d'autre. » Quand j'ai découvert cette phrase de Pauline Réage, elle m'a paru évidente. En me mettant en oraison, mon beau-père me réduisait déjà en sujétion.

Il me tenait par la tête, par les cheveux le plus souvent. Par contre, je dois dire qu'il n'enfonçait pas très loin son sexe dans ma gorge. Je n'avais en bouche que son gland, pas plus de la moitié de son membre en tout cas. Il était finalement, d'une certaine façon, assez « prévenant », il ne voulait pas que j'étouffe.

Comment pouvais-je avoir une bite dans le bec et continuer de croire que j'étais fautif, que je faisais un péché quand je me caressais dans la cabane au fond du jardin en pensant à Niels ? Je n'en sais rien. J'étais entré dans un système qu'il avait bâti de toutes pièces à son usage. Le plus étrange, je l'ai compris bien après, c'est que je trouvais à tout cela aussi une forme de plaisir.

8

La cloche sonna, marquant la fin du dernier cours avant les vacances de Pâques. Pim Dewit se leva de sa chaise en bâillant et jeta un coup d'œil maussade par la baie vitrée : en bas, la cour brillait sous une pluie fine, mais persistante. Son attention fut tout de suite attirée par le petit Boutroux. Il était facile à repérer avec ses cuisses à l'air ! Il fut intrigué en remarquant qu'il ne se dirigeait pas vers la sortie, bien qu'il fût seize heures, mais vers le fond de la cour. Il le suivit des yeux. Quand il le vit entrer par la porte qui menait au sous-sol, il se douta qu'il allait au gymnase.

Il fut aussitôt très excité. Il se tourna vers Eckermann et Gilet, qui avec lui traînaient toujours parmi les derniers, et il leur souffla : « Je viens de voir Beau trou : il est au gymnase. À c't heure, doit y avoir personne. Venez ! »

Les deux autres le suivirent immédiatement. Ils dégringolèrent l'escalier, mais ensuite ils traversèrent la cour plus posément pour ne pas se faire remarquer, à contre-sens du flux des élèves qui se dirigeaient vers la sortie.

Cependant, quand ils furent dans le gymnase, ils ne trouvèrent personne. Ils échangèrent un regard interrogateur. Gilet, d'un signe du menton, désigna l'entrée des vestiaires au fond. Ils y allèrent sans bruit.

Dès qu'ils poussèrent la porte, ils virent que Boutroux y était, et seul : accroupi devant son casier, il en sortait sa tenue de gym qu'il pliait avant de la ranger dans un sac de sport ; il s'était retourné en les entendant entrer.

Pim ricana de plaisir : « Tiens ! tiens ! Mais qui on trouve donc là ?... »

Il s'avança tout en jetant à Eckermann : « Ferme la porte. Et mets un des bancs en travers. Je voudrais pas qu'on nous dérange pendant qu'on bavarde avec cette demoiselle... »

Boutroux, renonçant à plier ses affaires, les fourra en vrac dans son sac et se redressa. On voyait à ses yeux affolés qu'il cherchait à se tirer de là, mais Eckermann était en train de bloquer la seule issue.

Pim s'approcha en le dévisageant de la tête aux pieds. Il pouvait sentir la peur qui sortait de tous les pores du garçon. Son regard s'arrêta sur ses cuisses ; il était vraiment très bandant, dans son petit short gris.

« Y a une question que je me pose depuis un moment, Beau trou : pourquoi t'as toujours des culottes courtes ?... »

Eckermann et Gilet ricanèrent. Ils s'étaient placés de part et d'autre du gosse, et maintenant ensemble ils l'enfermaient dans un triangle.

« ... C'est parce que t'es pédé ? »

Le même pâlit sous l'insulte. Mais à ses regards affolés, on voyait qu'il fouettait ; il cherchait une échappatoire.

« Allez, le mieux c'est que tu baisses ton froc, non ?... pour qu'on se rende compte... Tu vas nous montrer ton petit cul – j'ai pas eu le temps de bien le voir, la fois dernière... »

Le gosse recula, mais il se heurta à Eckermann qui lui opposa la masse de sa stature.

« Laissez-moi tranquille... Qu'est-ce que vous me voulez ? Je vous ai rien fait ! »

Pim le saisit par le visage et lui serra les joues dans une pince. Il prit un air menaçant. « Allez, dépêche-toi. Mets-les à l'air. Sinon, on va s'en occuper nous-mêmes. Tu pourrais le regretter. » Il le lâcha en lui repoussant brutalement la tête de côté.

Le gosse se recula, mais sans esquisser le moindre geste pour lui obéir.

Gilet en minaudant vint à son tour lui tapoter la joue. « Allez, montre-nous tes pommes, quoi ? J'ai trop envie de te les croquer ! »

Eckermann se trémoussa sur place en ricanant avec une sorte de plaisir enfantin.

Boutroux se dégagea en repoussant la main de Gilet. Mais Eckermann, qui n'attendait que cela, l'attrapa par les bras et les lui tira dans le dos pour l'immobiliser.

Pim sentit une mauvaise excitation lui inonder le cerveau. « Tu comprends pas ce qu'on te dit ? » Et il le gifla méchamment. La tête du gosse vola sur le côté.

Il le regarda se redresser, pantelant, la joue gauche deux fois plus rouge que la droite, les cheveux éparpillés devant les yeux. « C'est comme ça qu'il faut leur parler, aux petites fiottes ! »

Gilet ricana. « Allons, tu vois, faut être sage, mon petit, sinon pan-pan cucul ! » Il s'accroupit devant le garçon et, le regardant par-dessous, il le prit tendrement par les hanches en faisant, sur un ton mielleux : « Allez, tu vas être gentil, tu vas nous montrer tes petites affaires... » Soulevant le pull gris, il commença de défaire le short.

Le gosse réagit, se tortillant et avançant le bassin pour tenter de le repousser.

Pim lui assena une nouvelle claque, du revers de la main. « Tiens-toi tranquille, petit pédé, ou on te file une branlée ! » Il avait frappé plus fort, et il vit que la trace de ses doigts apparaissait en rose sur l'autre joue. Le gamin parut presque sonné, il ne résista plus.

Gilet lui baissa le short, puis, avec des gestes caressants, il lui enroula les mains dans le slip et le lui descendit langoureusement. Il recueillit la pine dans le creux de sa paume. « Oh, la mignonne petite limace ! Que c'est joli ! » Il ricana : « Est-ce que t'as du jus ?... »

Eckermann, roucoulant de plaisir, suggéra : « T'as qu'à lui presser les escargots ! » Pim se disait qu'il avait des blagues d'un enfant de six ans.

Gilet lui pelota les noix. « Nan, il est trop petit, c'est encore un bébé, hein ? » Soudain, il lui prit la verge en bouche et la pompa goulûment. Le gamin sursauta comme si on l'avait brûlé et tenta vainement de se reculer.

Pim trouvait que Gilet était vraiment crade d'aimer sucer comme ça la queue d'un petit merdeux, mais en même temps ça l'excitait. Il se plaça sur le côté, mit la main aux fesses du gosse. « T'as vraiment un bon petit cul de fille ! Ça va me plaire d'y vider mes couilles ! »

Il le pelotait avec appétit, lui serrant le derrière, le claquant, puis y enfonçant les doigts rudement. En tripotant les fesses du gamin, son érection s'était déclenchée ; comme sur un déclic, sa bite était devenue dure et tendue sous son jean. Il avait très envie de cette chair tendre et vierge – il ne s'était jamais payé un môme.

Gilet s'écarta. « Délicieux, ce petit poulet ! J'en reprendrai... »

Pim grogna, impatient : « Allez, fous-le à genoux ! »

Eckermann affermit la prise sur sa victime, lui tordant le bras dans le dos à lui démonter l'épaule, et le gosse gueula de douleur. Il n'eut pas de mal à le faire fléchir.

Pim se planta face au garçon agenouillé, se déboutonna, et se la sortit. Il frissonnait de plaisir. Tous les trois, seuls avec le mignard, sans crainte d'être dérangés... Ils allaient se taper une bonne séance !

Il l'attrapa rudement par les cheveux et lui renversa la tête en arrière. « Allez, suce-moi, petit pédé », grommela-t-il.

Il amena son gland sur la bouche qui se tordait en gémissant, et il la força. En la pénétrant, il grogna. Il avait déjà eu des pipes par des filles plus grandes, mais c'était sa première fois avec un gosse. C'était trop excitant ! Le maintenant par la tête, il se mit à cogner rudement en lui, butant dans le fond de la gorge, le faisant éructer des hoquets désespérés. Le plaisir qu'il ressentait à chaque coup était électrique.

Gilet s'était accroupi à côté du gosse, et il avait envoyé une main par-dessous pour lui peloter ses affaires. Il entortillait la pine dans ses doigts, y faisait rouler les petits marrons qu'il serrait avidement, il pressait la chair comme de la pâte à modeler.

Celui-là, pensait Pim, il aimait vraiment la couille ! En même temps, cela l'excitait de voir le gamin se faire palucher malgré lui, d'être violé en haut et en bas à la fois. À tel point qu'il comprit assez vite qu'il devait se ménager. Il se fit violence pour se retirer.

Il grogna à Eckermann : « Colle-le là-dessus ! »

Son compare poussa le garçon vers celui des deux bancs qui était resté au milieu du vestiaire, et il l'y courba, le buste en travers. Il le maintint facilement en lui croisant les poignets dans les reins et en les écrasant de tout son poids.

Pim se mit à genoux derrière le gosse. Le petit cul nu, encadré entre la chemise et les culottes en vrac en bas des cuisses, l'excita prodigieusement. Il se plaça, se tint la verge pour pointer le centre de la fente, et aussitôt il pesa sur lui. Le gamin cria, mais il était trop serré, ça ne marchait pas. Il lui cracha alors dans la raie. Quand il étala la salive avec son gland autour du petit anus, les sensations furent si violentes qu'il fut de nouveau sur le point de se perdre... Mais il se reprit, se remit en place, et il poussa plus fermement. Dès qu'il sentit la chair s'entrouvrir, il donna un bon coup de rein. Et, soudain, il fut dedans !

Boutroux jeta un cri de détresse, comme s'il avait été coupé en deux. Il gigota si fort qu'il faillit se dégager.

Mais Eckermann le rattrapa par les bras et par la nuque, et il le plaqua de nouveau contre le banc. Il le bloqua en lui serrant le cou. « Tu bouges encore, petite merde, et je te fais exploser la tête ! » Et il lui enfonça cruellement les doigts dans la nuque jusqu'à ce que le gosse affolé s'immobilisât, écrasé par la douleur. Son rictus sadique montrait assez que le principal de son plaisir consistait à dominer les plus faibles que lui.

Pim exultait : il avait dépuclé le gamin ! Son premier !... Il était ivre de joie. Il était submergé par des sensations d'une intensité extraordinaire où celles de sa queue enserrée par l'étroit conduit se mêlaient à la vision d'Eckermann brutalisant leur proie. Et, surtout, l'idée qu'il foutait un petit de première était étourdissante. C'était trop fort !

Il gémit : « Ah, ouais ! C'est sûr ! T'es une tantouze pour de vrai ! T'as un cul de pédé ! T'es né pour te faire enculer ! »

Quand il eut repris ses esprits, il se recula, puis il se renfonça plus lentement, profitant davantage de chaque instant. « Alors, tu la sens bien, ma bite, dans ton petit derche ? Elle te plaît ? »

Gilet se plaça en face de lui, et, tout en se déboutonnant, il s'agenouilla devant le gamin. Puis il lui prit le visage entre ses mains. « T'en as de la chance, d'avoir une bonne bite comme ça dans ton beau petit trou... Et, en plus, mon sucre d'orge, tu vas l'avoir dans le gosier ! »

Il amena sa verge sur la bouche du garçon. Pim l'avait déjà vue, et il s'étonnait toujours de combien il l'avait longue et mince ; elle était aussi très dure. Renversant la tête du gosse en arrière, Gilet lui barbouilla les lèvres avec son gland brillant.

Pim allait et venait par à-coups, nerveusement, défonçant profondément le petit conduit qu'il traversait, profitant à fond, comme d'une drogue, des sensations énormes qui l'envahissaient. Il grognait : « Tu l'aimes, hein, ma queue ? Ma queue dans ton petit cul de tapette !... »

Gilet lui força la bouche, et à son tour il s'enfonça, mais il le fit progressivement, lentement, jouissant de chaque centimètre de son avance.

Pim sentait sur sa queue les contractions du gamin qui se tortillait en vain contre le banc de bois, mais quand il sursauta sous les coups de la pique qu'on lui enfilait au fond de la gorge, il fut emporté. Il ne put faire autrement qu'accélérer son pilonnage. Tout en cognant dans les reins du gosse à grands coups, il ahana : « Tiens, petite pédale ! Prends ça ! Bouffe ça !... »

Il tint le plus longtemps qu'il put, mais ce fut plus fort que lui, il fut obligé de lâcher. Il se planta, immobile, à l'intérieur des chairs où il s'était démené, et il projeta ses giclées au plus loin qu'il put ; la décharge fut électrique. « Tu sens mon jus ? Tu sens comment je t'arrose ? J'te crache ma crème dans le cul, connard !... » Puis il tomba.

Dès qu'il se retira, Eckermann prit sa place. Contenant les bras du gamin d'une main, se tenant la bite de l'autre, il se posta derrière lui. Comme il l'avait plus grosse, il eut du mal à l'enfiler. Mais, aidé par les matières glaireuses qui y avaient été déjà déversées, il finit par y parvenir et il s'enfonça avec un long grognement.

Le hurlement de Boutroux, à demi étouffé par ce qu'il avait en bouche, tourna en un gargouillement coupé de hoquets.

Eckermann le prit alors par les hanches et le bourra à grands coups. La perspective devant lui de Gilet qui continuait de foutre le gosse en le tenant par les cheveux et en le faisant aller et venir sur lui, porta son excitation au plus haut point.

En second, ce fut Gilet qui se vida, et Boutroux se trémoussa désespérément pour retenir les réflexes de vomissement que provoquaient les jets de sperme lui éclaboussant le fond de la gorge.

Eckermann se lâcha en dernier, mais en jetant de petits cris porcins, si aigus et prolongés que ce fut à croire que des trois il était celui qui avait joui le plus intensément. Pim en conçut une certaine jalousie.

Quand ils s'écartèrent, le gosse glissa sur le côté et tomba sur le sol comme une loque, les fesses à l'air, les culottes en travers des genoux.

Pim, dans ce moment de redescende après la décharge qui le rendait toujours hargneux, lui lança alors un méchant coup de pied dans les reins, le faisant sursauter et pousser un gémissement plaintif. « Et toi, tu fermes ta gueule, hein ? Si tu baves, on te tabasse à mort. T'as pigé ? » Comme le gamin ne réagissait pas, il lui envoya un autre coup de godasse, cette fois dans le ventre.

Boutroux, à demi suffoqué, se recroquevilla comme une limace.

« T'as pigé, j'te demande ? »

Il hoqueta péniblement : « Oui... oui... »

Pim eut un sourire satisfait. Du bout de sa chaussure, il le repoussa sur le dos. Il lui appuya avec sa semelle entre les jambes, sur les organes fragiles. « J'espère que t'as *vraiment* compris... Sinon, la prochaine fois, je t'en fais de la purée !... Allez, venez vous autres. »

Ils ressortirent du gymnase en galopant.

*

Armand était rentré de bonne heure, il n'était que sept heures, et le soleil s'abaissait vers l'horizon, dessinant des chinoiserie dans les branches nues et noires des arbres qui se frangeaient de bourgeons à peine visibles. Il s'arrêtait devant le garage quand il vit Emmanuel qui rentrait traverser le jardin. Il fut contrarié, car il savait que le vendredi il terminait à quatre heures, et il se demanda donc où il avait traîné tout ce temps... Puis il devina que quelque chose n'allait pas. Le garçon marchait le nez baissé, son sac de sport à la main, et sa tenue était particulièrement négligée : le manteau déboutonné, le cartable de travers sur le dos, la chemise dépassant du pull, les chaussettes tombées sur les chevilles, on aurait dit qu'il s'était battu.

Armand descendit de voiture et s'approcha. « Bonsoir, Emmanuel... »

Le garçon ne le regarda même pas. « 'Soir... »

Surpris par cette désinvolture, il fronça les sourcils. « Eh bien, tu pourrais me répondre plus gentiment, non ?! »

Mais le garçon continua sans un mot.

« Attends un peu ! Viens ici », fit-il d'un ton sec.

Emmanuel s'arrêta devant la porte d'entrée et consentit à le regarder.

« Je t'ai demandé de me dire bonsoir gentiment.

– Je vous ai dit bonsoir.

– On regarde les gens quand on leur parle.

– Eh bien, je vous regarde. »

Armand sentit la moutarde lui monter au nez. C'était le genre d'insolence qu'il détestait : à la lettre, rien à redire quant au contenu, mais très provocant par le ton adopté.

Ne sachant que rétorquer, il se rabattit sur de l'indéniable : « Et, pour la millième fois, remonte tes chaussettes, saperlotte !

– Oui. » Le garçon se retourna et s'apprêta à entrer.

« Emmanuel ! »

Il s'arrêta de nouveau et attendit. « Quoi ?

– Qu'est-ce que je viens de te dire ? »

Il soupira. « Oui, c'est bon, je vais le faire ! »

Armand haussa les sourcils d'un air menaçant. « D'abord, je te prie de ne pas soupirer quand tu me parles. »

Le garçon ne bougea pas, avec la mine de celui qui attend que ça se passe.

« Et ensuite, tu le fais *maintenant*. »

Emmanuel parut brusquement exaspéré. « Bon, ça va, je vous ai dit que je vais le faire !

– Comment ça : “Ça va” ?! » Armand était offusqué. « Non : tout de suite !

– Oh, et puis vous êtes pas mon père, non plus ! » Et il poussa la porte.

Armand vit rouge ; il sentit d'un coup une violence s'emparer de lui. Il aurait volontiers tordu le cou de cet effronté !

Il se força cependant à remonter dans la voiture, la rentrer, et refermer le garage.

Une fois dans la maison, il retira son manteau dans le vestibule, et il alla dans le salon. Il n'y avait plus trace du garçon, évidemment. Il s'avança dans la cage d'escalier et appela d'une voix forte : « Emmanuel ! »

La réponse ne se fit pas longtemps attendre, mais le ton était maussade. « Oui...

– Descends tout de suite.

– ... Faut que je fasse mes devoirs.

– Descends... *immédiatement* ! »

Et il revint dans le salon. Pour s'occuper, il commença de préparer le feu.

Quand il entendit le garçon descendre l'escalier, il se tourna et le contempla. Il fut satisfait de voir qu'il arrivait le nez baissé, que, s'il paraissait toujours renfrogné, il n'affichait plus cet air de révolte qu'il avait eu, et qu'en signe de soumission il avait tiré ses chaussettes sur ses mollets, sinon parfaitement, du moins passablement.

« Emmanuel, je te préviens, il est hors de question que tu me parles encore une fois sur ce ton impertinent. Je ne le supporterai pas. C'est injurieux et irrespectueux. Tu as compris ? »

Le garçon répondit, sans lever le nez : « Oui, oncle Armand... »

– J'espère que tu t'en souviendras. Et tu seras puni pour ton insolence. »

Pour une fois, Emmanuel ne broncha pas. Il ne tenta même pas de l'apitoyer, il ne releva pas la tête, ne dit rien, comme s'il était indifférent à ce qu'on allait faire de lui.

« Ta maman n'est pas là ce soir, elle travaille. Tu recevras donc ta punition demain soir, samedi. Cela tombe bien, ta grand-mère vient dîner, elle pourra apprécier ton comportement ! »

Cette fois, le garçon réagit. « Devant Mamie ?... Non, s'il vous plaît !... »

– J'espère que cela t'aidera à surveiller comment tu me réponds. Je vais te visser, Emmanuel, sache-le... Et, à présent, monte faire tes devoirs. »

*

Marine regardait Emmanuel qui buvait sa chicorée et n'avait pas dit un mot depuis qu'il était descendu de sa chambre. Elle lui demanda : « Tu es bien silencieux, pour un premier jour de vacances... Ça va ? Tu as bien dormi ? »

Il haussa vaguement les épaules, sans relever la tête.

Armand toussota. « Sans doute Emmanuel est-il silencieux, car il médite sur la punition qu'il va recevoir ce soir – et qu'il a bien méritée. »

Marine le regarda avec étonnement.

« Oui, vous êtes rentrée fort tard hier soir, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous en avertir, mais, alors qu'il revenait du collège, Emmanuel a été d'une rare insolence avec moi. »

– Avec vous ?!

– Oui. Et cela justifie, je peux vous le dire, une sanction particulièrement sévère. »

Elle soupira : « Emmanuel, vraiment, tu es insupportable. » Elle se resservit de café. « Il faut que tu changes de comportement. »

Armand reprit : « Je vous avais dit que je voulais inviter Jocelyne et ses filles un soir. Ce serait peut-être l'occasion ?... »

– Que voulez-vous dire ?... Vous vous souvenez que j’ai déjà invité ma mère ?

– Oui, oui, je sais.

– Alors vous ne donnerez pas à Emmanuel sa punition ce soir ?

– Au contraire.

– Quoi ? Devant tout le monde ?!

– Je vous ai déjà dit les vertus d’un châtiment public. »

Marine sentit un petit frisson la traverser, saisie par cette perspective : Emmanuel puni devant sa grand-mère, devant sa tante, ses cousines ? C’était... surprenant !

Elle soupira, se déchargeant sur lui : « Comme vous l’entendez.

– Je partirai plus tôt ; je laisserai Albertine fermer. J’irai chercher votre mère d’abord, elle est à deux rues du magasin, puis je passerai à Tournai prendre les filles, c’est à côté d’ici. » Il se leva. « À ce soir. » Et il quitta la maison.

Chrétienne se pencha vers son frère : « Tu vas avoir du public, dis donc, ce soir !... Mamie, Tante Jocelyne, Violette et Clarisse... Quelle chance ! »

Chrétienne chuchotait, mais Marine l’entendit ajouter :

« Et tu vas leur montrer ta quéquette, à elles aussi ?!... » Elle gloussa.

Marine fit les gros yeux : « Chrétienne ! Arrête de faire rager ton frère s’il te plaît. »

Emmanuel avait piqué un fard. Exaspéré, il se leva et quitta la table pour remonter dans sa chambre.

En le regardant s’en aller, elle se demanda encore une fois pourquoi elle laissait Armand s’acharner sur lui, inventer de nouvelles façons de l’humilier ; à certains moments, cela lui faisait horreur. Mais elle ressentait profondément qu’Emmanuel était le fils de son père, qu’il était le produit de Bernard, son clone en taille réduite ; il appartenait, lui aussi, à la caste honnie des hommes. Si jeune, et déjà il transpirait le sexe – ce qu’il avait fait avec le petit voisin en était bien la preuve. Qu’il subît donc un peu à son tour...

Chrétienne la ramena au monde. « Maman, tu me fais ma tresse ? »

Elles montèrent à la salle de bains.

En brossant les mèches d’un noir brillant, elle recueillait un vrai plaisir à sentir entre ses doigts les cheveux glisser comme de la soie. Elle observait la petite fille qui lui faisait face dans la glace, et elle pensait qu’elle l’adorait, mais il fallait reconnaître qu’elle ne ratait pas une occasion de tarabuster Emmanuel... En même temps, il était normal de se taquiner entre frère et sœur. Elle les avait tous deux portés dans son ventre, mais si sa première grossesse s’était bien passée, sans

complications, Bernard étant aux petits soins avec elle et manifestant une grande joie quand elle avait mis un garçon au monde, la seconde, en revanche, avait été un cauchemar : même si tout s'était bien déroulé médicalement, elle s'était jour après jour rongé les sangs en se demandant ce qu'elle portait en elle, quel *alien* allait lui sortir du ventre, comment Bernard réagirait... Était-ce pour cela qu'elle protégeait davantage Chrétienne ? Pour compenser le rejet que la petite fille avait subi en venant au monde, pour la reconforter, pour réparer cette injustice dont elle n'était en rien responsable ?... Enfin, elle avait résolu le problème. Dix ans plus tôt, après son divorce, après les quatre mois de réflexion réglementaires, elle s'était fait ligaturer les trompes.

*

En début de soirée, Chrétienne entendit depuis sa chambre la R16 qui revenait. Elle descendit aussitôt l'escalier quatre à quatre et vint embrasser sa grand-mère et sa belle-tante ; puis elle fit la bise à ses deux cousines. Elle aimait bien Clarisse, légèrement plus jeune qu'elle, mais avec qui elle était fréquemment en compétition, et en vérité elle appréciait surtout Violette, une grande de quinze ans, dont elle partageait le goût pour les rosseries ; elle cherchait souvent à s'en gagner les faveurs.

Après que tout le monde se fut dit bonjour, eut ôté son manteau, et se fut installé dans le salon, Jocelyne demanda : « Et Emmanuel, il est pas là ? »

Chrétienne souffla à ses cousines : « Emmanuel, il est dans sa chambre. Il va être puni ce soir. Et devant tout le monde ! »

Sa mère, qui l'avait entendue, la rabroua : « Bon, Chrétienne, mêle-toi un peu de de tes affaires. »

Oncle Armand intervint : « Ça ne l'empêche pas de venir dire bonjour ! Va le chercher. »

Aussitôt la petite fille fit signe à Violette et Clarisse, et toutes trois se précipitèrent dans l'escalier.

Elles entrèrent directement dans la chambre d'Emmanuel, sans frapper. Il était allongé sur son lit, à plat ventre, la tête posée de côté sur ses mains croisées. Elle savait ce que cette posture signifiait : depuis la veille au soir, son frère se morfondait en pensant à ce qui l'attendait. Au fond d'elle, elle était triste pour lui, mais il n'était pas question de le montrer devant Violette.

Elle lui transmit la commission : « Oncle Armand dit que tu dois descendre dire bonjour ! »

Il se releva.

Clarisse vint lui faire la bise gentiment.

Violette, elle, s'assit au bord du lit et le regarda avec un air apitoyé : « Mon bébé... Tu vas avoir la fessée ? une grosse fessée ? Oh ! le pauvre petit chéri... »

Chrétienne renchérit : « Et, tu vas voir, oncle Armand, il le met cul nu... Pour de vrai ! »

Malgré une certaine compassion pour son grand frère, elle ne pouvait retenir son excitation. Comme pour beaucoup de jeunes enfants, le dévoilement de ces parties intimes, habituellement si rigoureusement cachées, était un événement extraordinaire, indécent, crapuleux, ce qui évidemment le rendait irrésistiblement attirant.

Clarisse ne disait rien, apitoyée. Chez elles, les fessées étaient à son âge devenues exceptionnelles, surtout depuis le décès de leur père, et en tout cas elles n'étaient pas appliquées en public.

Violette joua les effarouchées : « Quoi ? On va voir ton petit popotin ?!

– Oui, et sa bistouquette aussi ! » Chrétienne pouffa.

Violette changea de ton : « Mmh ! Je suis impatiente. Elle est grosse, au moins, la tienne ? »

Chrétienne s'étrangla. « Toute petite, tu veux dire ! »

Emmanuel se leva d'un coup, et il quitta la chambre furibond.

*

Tout le monde était déjà à table pour le dîner quand Marine entendit enfin Armand redescendre avec Emmanuel. Elle vit Chrétienne soudain donner du coude à Violette, et elle tourna la tête. Elle resta bouche bée : Emmanuel arrivait à table vêtu... d'une chemise de nuit blanche !... Tous les regards s'étaient braqués sur lui.

En s'asseyant, Armand expliqua : « Oui. J'ai décidé de faire désormais porter à Emmanuel un habit de punition. Pour le moment, j'ai pris cette chemise de nuit dans la commode de Chrétienne, mais ce n'est qu'un essai. Je lui trouverai plus tard une tenue dédiée. »

Chrétienne avait paru ahurie de voir son frère dans ses affaires, mais ensuite elle se mit à glousser, et ses deux cousines ne purent s'empêcher d'en faire autant.

Marine observait Emmanuel assis à table, les yeux baissés, qui avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Il portait, pour la première fois de sa vie, une chemise de nuit de fille, et c'était pour venir dîner avec toute la famille, sachant qu'il serait ensuite puni devant eux ! L'épreuve devait être épouvantable... Pour sa part, elle se sentait singulièrement troublée de le voir dans ce vêtement de Chrétienne, aussi intime qu'un dessous... Elle était à la fois contrariée de ce détournement qu'elle considérait comme une transgression, car il était implici-

tement convenu avec Armand qu'il n'approcherait pas de sa fille, mais elle était également fascinée par ce travestissement incongru.

*

Pendant tout le dîner, Armand avait lorgné Emmanuel : il le trouvait incroyablement mignon dans ce vêtement de fille ! Et quand il débarrassa la table, il pensa qu'il ressemblait à un petit esclave, pieds nus dans sa tunique blanche ! La médaille dorée qui apparaissait dans l'échancrure de la chemise de nuit évoquait aussi la corde au cou d'un bourgeois de Calais... Il voyait que le puni était à la croisée de tous les regards : sa grand-mère le dévisageait d'un air sévère ; Violette et Clarisse se mettaient à pouffer chaque fois qu'elles lui lançaient un coup d'œil ; c'était encore Jocelyne qui semblait montrer le plus de compassion – mais elle avait été à bonne école, le martinet de leur père ne lui avait pas davantage épargné les fesses, il pouvait en témoigner, il avait souvent aperçu sous la jupe retournée son derrière marqué de cinglons.

Il invita tout le monde à s'installer, qui sur le canapé, qui sur les fauteuils, mais il fallut encore prendre une chaise de la table à manger pour que chacun trouvât à s'asseoir. Il plaça Emmanuel face à cette assemblée, puis il alla se laver les mains.

Quand il revint, le garçon, qui avait dû patienter pendant ce temps debout dans le faisceau des regards, paraissait à la torture ; il tremblait comme une feuille au vent.

« Apporte-moi la brosse, Emmanuel. »

Suivant les instructions qu'il lui avait données, le garçon alla prendre la brosse à cheveux déposée au préalable sur la tablette de la cheminée. Plus mort que vif, il la lui tendit piteusement. Elle appartenait également à Chrétienne : elle était oblongue, prolongée par un manche en bois verni de noir, et ses poils bruns se dressaient comme un hérisson aux piquants érigés.

Il la lui prit des mains : le garçon lui donnait lui-même l'instrument qui allait servir à le punir ! C'était enivrant... En soi, il n'aimait pas beaucoup l'idée d'utiliser cet objet de toilette qui, par sa fonction prosaïque, et à cause de l'image traditionnelle de la mégère s'en servant pour réprimander ses vauriens, avait quelque chose de vulgaire. Mais c'était justement pour cela qu'il l'avait choisi, il se doutait que le garçon se sentirait mortifié d'être corrigé par un ustensile aussi trivial.

« Emmanuel, tu vas être puni en public afin que tu prennes la mesure de ton comportement. Un petit garçon comme toi ne peut pas se permettre de répondre à un adulte de la manière dont tu l'as fait, et encore moins à celui qui a charge de ton éducation. »

Le garçon gardait le nez baissé, et Armand n'était pas certain qu'il l'écoutât réellement. Il avança la brosse, le dos vers le haut, et la lui glissant sous le menton il le força de redresser la tête. « Emmanuel, tiens-toi droit s'il te plaît. »

Puis il se mit à marcher de long en large derrière lui. Il toussota légèrement : « J'espère que la présence de ta famille qui, bien qu'elle t'aime affectueusement, se trouve fort peinée d'apprendre ton inconduite – je dirai même plus : qui est d'autant plus peinée que justement elle t'aime ! –, j'espère donc que sa présence imprimera en ton esprit, plus vivement même que le châtement lui-même, un juste remords, ainsi que le désir de ne plus jamais recommencer. »

Tout en allant et venant, il observait la silhouette du garçon, ses pieds et ses mollets nus – car la chemise de nuit trop petite pour lui s'arrêtait sous les genoux –, ses fesses qui se devinaient dans le tissu léger et flottant, ses épaules courbées sous le poids de cette exposition dans une tenue inconvenante.

« Oui ?... »

Emmanuel ne répondant toujours pas, comme si ce discours ne lui était pas destiné, il revint devant lui et, se servant de nouveau de la brosse, il lui tourna le visage dans sa direction. « Réponds-moi. »

Emmanuel se ressaisit et murmura : « Oui, oncle Armand, je regrette ce que j'ai dit, et je ne recommencerai plus. »

Armand le tapota sous le menton. « Répète plus fort : je ne suis pas certain que tout le monde t'ait bien entendu. » Pour finir, cet objet vulgaire lui donnait le vertige : chacun des assistants le reconnaissait, savait à quoi il servait au quotidien, mais évidemment aucun ne doutait de l'usage qui allait en être fait ici.

Dans l'impossibilité de détourner le visage, Emmanuel baissa les yeux. Rassemblant son courage, il dit d'une voix plus forte : « Je regrette ce que j'ai dit et je ne recommencerai plus.

– Fort bien. »

Armand revint derrière lui. « Maintenant, Emmanuel, penche-toi en avant, et appuie-toi des deux mains par terre, mais garde les fesses en l'air. »

Le garçon obéit. Sans doute était-il soulagé de ne plus devoir faire face à tous ces regards. Il s'accroupit, posa les mains devant lui, puis il se redressa en relevant les fesses. Suivant les indications qu'Armand lui donnait à mesure, il tendit les bras et le dos, fit ses jambes bien raides, et les écarta légèrement en les gardant droites. Il composait ainsi comme un petit pont dont le sommet était les fesses, un versant se trouvant formé par les cuisses tendues, l'autre, par le dos qu'il raidissait pour conserver la position.

Comme un élu qui dévoile une nouvelle sculpture, Armand attrapa la chemise et la retourna sur les reins ; elle glissa doucement et vint

s'arrêter sur les épaules du garçon. Il était magnifique dans cette posture, le torse raide, les jambes et les bras tendus, le derrière pointé vers le plafond. Plus personne ne soufflait mot ; on aurait dit que toutes ces femmes étaient saisies par la beauté incongrue qu'il venait de leur dévoiler.

Puis il se recula à un pas du garçon, sur le côté, mais sans le contenir de son bras comme il le faisait d'habitude. « Tu ne bouges pas, n'est-ce pas Emmanuel ? Tu dois garder cette position tout le temps de ta punition. »

Et, levant le bras, il envoya le premier coup. Le dos en bois de la brosse claqua vivement sur la peau. Le garçon poussa un cri, et il dut se reprendre pour rester en équilibre. L'ovale blanc qui lui avait empreint les fesses tourna rapidement au rose vif. Il frappa de nouveau, plus sèchement. Le garçon eut un gémissement malheureux, qui monta dans les aigus. Il s'aperçut que la brosse, plus petite que la main, mais bien plus lisse et plus dure, se révélait très efficace. Il envoya un troisième coup. Emmanuel poussa un cri déchirant ; cela devait le brûler intensément. Après le quatrième, en sentant l'érection qui lui venait, Armand conclut qu'en fait ce mode de punition ne lui plaisait pas moins que les autres !

Il le frappait à un rythme régulier, et il n'hésitait pas à revenir sur les marques qu'il venait de lui faire, démultipliant la douleur. À chaque coup, maintenant le garçon poussait un hurlement, il tremblait sur ses bras et ses jambes raidis, il hoquetait, ses larmes tombaient, droites, directement sur le plancher.

Il s'aperçut enfin que les fesses tournaient à un rouge particulièrement vif, bien plus intense que ce qu'il obtenait d'ordinaire à la main ; et il avait perdu le compte des coups administrés. Il comprit qu'avec cette méthode, n'étant plus limité par l'échauffement qu'il ressentait lui-même, aucun signal ne lui avait dit d'arrêter ! Seule la peau empourprée lui avait servi d'alerte.

Il s'interrompit, mais il était si excité qu'il ne put se résoudre à abandonner le garçon. Il se rapprocha de lui, cette fois le ceintura dans son bras gauche, et, retournant la brosse, il se mit à lui frictionner les fesses avec les soies de sanglier, raides et piquantes. Emmanuel sursauta et poussa de nouveaux gémissements déchirants, lesquels ne firent que l'exciter davantage. Il le griffait là où il venait de le frapper, mais aussi entre les fesses, en les écartant avec la brosse, à l'intérieur des cuisses, en montant et en redescendant, à plusieurs reprises, il passait par derrière sur les bourses, puis il revenait sur le petit derrière douloureusement meurtri.

Après avoir ainsi exacerbé la brûlure de la peau, il ne put s'empêcher de renvoyer le dos de la brosse pour quelques derniers coups, sèchement assenés. Emmanuel hurla sans retenue. Et chacun de

ses cris résonnait délicieusement en Armand, le faisant frissonner depuis la pointe de son sexe jusqu'au haut de sa nuque.

Enfin, il recula d'un pas ; sa main qui tenait la brosse tremblait légèrement. L'impertinent ne se permettrait plus de sitôt de lui parler comme il l'avait fait !

« Redresse-toi... »

Le garçon plia les jambes, commença par s'agenouiller, puis, ayant repris son souffle, lentement, péniblement, il se remit debout. La chemise de nuit glissa et retomba en corolle sur lui. Il gardait le visage baissé, mais on voyait bien qu'il était sillonné de larmes.

« Et maintenant, va au coin. Tu te mettras à genoux sur la règle. »

Il avait préparé par terre, dans l'angle où Emmanuel allait au piquet, une règle en bois carrée, d'un centimètre de section. Le garçon gémit en s'agenouillant dessus.

« Et les mains derrière la tête. »

Après un temps de silence, chacun retrouva son souffle, se détendit, et petit à petit les conversations reprurent. Armand constata que ni sa sœur ni la mère de Marine ne manifestaient de réprobation pour ce dont elles avaient été témoins. Quant aux trois filles, elles se regardaient en riant sous cape, jetant de fréquents coups d'œil à celui qui était au coin. Violette secouait la main, genre : « Dis donc, qu'est-ce qu'il a pris ! »...

*

Une demi-heure plus tard, alors que tout le monde regardait une émission de variétés, Armand se leva en disant : « Excusez-moi un moment, je vais coucher Emmanuel... »

Puis il tapota sur l'épaule du garçon, qui abaissa les bras en gémissant et se leva avec une grimace de soulagement : deux traits rouges barraient ses genoux. Il l'entraîna vers l'escalier en le menant par la nuque.

Après être entré dans la chambre, il referma avec un tour de clé. Il craignait en particulier ses nièces à qui pourrait bien venir l'idée de monter asticoter leur cousin.

Il s'assit sur la chaise du bureau. « Enlève ta tenue de punition, Emmanuel, et viens te mettre à genoux devant moi. »

Le garçon ne tergiversa pas très longtemps avant de se résoudre à l'inévitable. Il tira la chemise de nuit, et il la déposa sur la chaise au pied de son lit. Et comme il prenait soin de présenter le dos autant qu'il le pouvait, Armand constata avec tendresse que les rougeurs des fesses n'avaient pas disparu, elles étaient simplement moins distinctes, on aurait dit qu'elles s'étaient diffusées dans la chair opaline.

Les yeux baissés, Emmanuel s'approcha en mettant les mains devant ses petites affaires ; la médaille dorée en haut de sa poitrine apparaissait comme un bijou délicat sur une jeune courtisane nue. Péniblement, il s'agenouilla, une jambe après l'autre.

« Maintenant, demande pardon. »

Le garçon, les mains toujours réunies au ventre, récita machinalement : « Oncle Armand, je vous prie de bien vouloir me pardonner. »

Armand laissa un temps. Puis il ordonna : « Répète, mais en précisant de quoi tu dois être pardonné. »

Le garçon releva la tête, surpris par cette nouveauté, mais il la rebassa aussitôt.

Au bout d'un moment, d'une petite voix, il reprit : « Je vous prie de me pardonner de vous avoir parlé mal... »

Il hocha la tête. « ... Et d'avoir été impertinent et irrespectueux. Répète, depuis le début. »

Plus mort que vif, le garçon dit, dans un filet de voix : « Oncle Armand, je vous prie de bien vouloir me pardonner d'avoir été impertinent et irrespectueux... »

– Tu ne recommenceras pas ?

– Je vous promets que je ne recommencerai pas.

– Fort bien. Je te pardonne... Et je vais donc en absolution te donner la communion. »

Le garçon tiqua, mais ne dit rien.

Tout en se déboutonnant, il commença de réciter : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. »

À l'air inquiet d'Emmanuel, il vit que celui-ci avait maintenant bien compris ce qui l'attendait de nouveau. Il le sortit de son caleçon. Rien qu'en contemplant le jeune garçon agenouillé devant lui, entièrement nu, les yeux baissés, le visage encore troublé de la mortification qu'il venait de subir, son membre s'était tendu fermement.

« Mets-toi en oraison. »

Emmanuel hésita, mais il se résolut à relever les mains et les joindre sous le menton.

« Ouvre la bouche. Apprête-toi à recevoir l'hostie. »

Le garçon regardait le sexe devant lui, déjà très tendu, à demi décalotté, rouge et suintant. Timidement, il entrouvrit la bouche.

Armand remarqua qu'il tremblait légèrement, de dégoût assurément, mais peut-être aussi d'une certaine excitation, s'imagina-t-il. Il s'avança. « Présente la langue. Je vais y déposer le corps de ton Sauveur. »

Emmanuel entrouvrit la bouche et tira timidement la langue. Il était tellement mignon comme cela, son petit membre rose pointant

entre ses lèvres écartées, le menton posé sur la pointe de ses doigts, en attente !

Il lui passa la main gauche sur la tête, s'enfonçant dans les cheveux soyeux, et le prit par la nuque pour l'attirer doucement sur lui. De l'autre main, il acheva de se décalotter et, avançant son membre dilaté, il en frôla la langue rabattue. Il frissonna profondément, de l'occiput au coccyx, pris par un intense sentiment de satisfaction.

« “Ouvrons notre bouche et elle sera remplie... L'action divine inonde l'univers ; elle pénètre toutes les créatures... Il n'est que de se laisser emporter par ses ondes...” »

Il continua d'aller et venir sur la pointe de la muqueuse délicate et, dans la pénombre de la chambre, il ressentait comme une invite cette alvéole obscure, ouverte devant lui. Il ne put y résister bien longtemps. Il attira la tête du garçon sur lui, et il se logea.

Emmanuel ne broncha pas, on aurait dit qu'il avait intégré ce qu'on attendait de lui. Mécaniquement, sa langue se rétracta et ses lèvres se refermèrent sur cet œuf qui l'emplissait.

Armand fut de nouveau envahi par la sublime impression de la petite bouche qui enveloppait son gland, qui l'englobait, de ces muscles tactiles qui sursautaient à sa présence. Il lui posa les mains sur la tête, lui enfonça les doigts dans les cheveux pour le maintenir ferme, et il le fit aller et venir lentement sur lui, d'une course courte, mais vive. L'intensité des sensations monta rapidement, et son mouvement accéléra.

Craignant de finir trop vite, il s'interrompit un instant, ressortit à demi de la bouche brillante qui resta entrouverte, comme si le garçon inquiet n'osait la refermer, et, le regardant dans les yeux, il lui sourit. « Pendant que je te donne la communion, tu vas également te purger de tes mauvais penchants. Fabrique-toi en même temps, mon petit Emmanuel. »

Il se renfonça lentement dans sa bouche, et comme le garçon ne suivait pas sa consigne, il l'encouragea : « Allons, fais comme je te dis. Sinon, c'est moi qui devrai le faire. »

L'avertissement produisit son effet, car le garçon abaissa les mains. Timidement, il se la prit, cependant il resta immobile encore quelques instants, avant de se décider à se mettre en mouvement, mais avec des gestes gauches, inefficaces. Le petit organe fut long à se développer, sans doute que celui qu'il avait en bouche l'empêchait de penser à autre chose...

De le voir se polluer ainsi pendant qu'il était lui-même dans sa gorge l'éblouit, et Armand ne put plus rien sur lui-même. Il gémit : « Tiens, petit pécheur, prends ! Ceci est mon corps ! Ceci est mon sang !... » Et, se penchant en avant, il se lâcha.

COMMUNIONS

Le hasard fit que cela le surprit à un instant où il avait reculé, il ripa, sortit de la bouche, et son sperme partit sur le visage du jeune garçon. Il fut incroyablement heureux de voir, tandis que les derniers hoquets secouaient tout son être, ces volutes luisantes atterrir sur la joue, le nez, sur les paupières de son petit prince, et lui redescendre en minces festons jusqu'au menton.

Enfin, quand il eut repris son souffle, il s'adossa à la chaise. Puis il caressa le visage d'Emmanuel, sidéré par cette issue inattendue, et il lui étala doucement la semence, en la lui ramenant sur les lèvres. « Mon enfant, tu es oint des huiles saintes... L'Église nous révèle la présence de la chair sacrée du Sauveur sous les espèces eucharistiques... Il est sur toi. Je te bénis. Ainsi soit-il. »

La sève blanchâtre formait une pellicule riche et irrégulière sur cette peau de pêche.

*

Ainsi, après avoir subi les derniers outrages de Dewit et de ses sbires, il m'avait fallu encore endurer un châtement public devant la famille réunie... Sans doute qu'en disant à mon beau-père « vous n'êtes pas mon père ! », j'avais commis la pire offense, c'était comme si je lui avais craché à la figure, lui qui ne voulait être rien d'autre qu'un « père » justement – et en particulier quand il m'imposait ses « communions ». Il y avait une forme de schizophrénie chez lui : je crois qu'il voulait sincèrement me traiter avec l'affection qu'on a pour un fils, et en même temps il m'utilisait en tant qu'objet sexuel. Je n'ai jamais pu démêler l'imbroglio de ses sentiments.

Le public qui assistait aux fessées était des amis ou de la famille. Ce qui est incroyable, c'est que mon beau-père a toujours su se faire approuver par les autres pour ses méthodes éducatives, personne n'a jamais dit que ce n'était pas bien. Au contraire, les gens semblaient cautionner les fessées qu'il me distribuait sans pitié – je ne sais pas si aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, ce serait encore le cas. Même ma mère, devant qui j'ai dû me masturber aussi, et qui était donc au courant de la perversion de mon beau-père, n'a jamais émis une quelconque protestation... Nous n'en avons jamais parlé ensemble non plus, même récemment, après le décès de son mari.

*

Le lendemain dimanche, vers six heures, taraudé de longue date par un désir qui ne le lâchait plus, Armand se résolut enfin à passer à l'étape suivante de son projet. Marine de service à l'hôpital, Chrétienne partie la veille avec Jocelyne chez qui elle profiterait de quelques jours de vacances en compagnie de ses cousines, il pensa que

le moment était opportun. Il entendait son train électrique tourner en bas ; Emmanuel était donc dans la salle de jeux. Il hésita une dernière fois, puis se décida.

Il monta à l'étage, chercha dans la salle de bains le tube de vaseline qu'il savait trouver à côté du thermomètre, et le mit dans sa poche. Retournant au rez-de-chaussée, il attrapa son missel, dont la reliure en cuir brun avait été éraillée par l'usage, puis il descendit au sous-sol. Il se sentait ému comme un collégien sur le point de commettre un méfait.

Lorsqu'il entra, Emmanuel fit à peine attention à lui, et il alla s'asseoir dans le vieux canapé vert – il l'avait descendu là quand il avait acheté le nouveau pour le salon, mais il restait très confortable malgré son cuir griffé, et il avait toujours plaisir à venir s'y installer. Bien qu'il plût depuis le matin et qu'il fût humide, il faisait bon dans cette pièce qui jouxtait la chaufferie. Il ouvrit le livre liturgique, mais, comme une caricature de détective caché derrière son journal, son regard demeura par-dessus.

Le garçon devant lui, à quatre pattes, tournait autour du circuit, chargeait les wagons de marchandises, orientait les aiguillages, puis mettait le train en marche, lui faisait faire plusieurs tours, le conduisait au dépôt, ajoutait un wagon en fin, le ramenait le long des quais où il déchargeait certaines marchandises pour les remplacer par d'autres – il était complètement absorbé par son jeu.

Il s'était changé le matin en rentrant de la messe, et il avait mis son pull marin, blanc rayé de bleu et boutonné sur l'épaule, avec le short issu de son ancien jean. Le garçon à cet instant lui tournait le dos, et il contemplait ses fesses moulées dans l'étroite culotte, si courte qu'on apercevait un peu du slip, soulignant d'un filet blanc son bord effrangé. Il descendit sur les cuisses nues, minces et tendues, et il sentit un frisson lui venir d'entre les jambes jusqu'au ventre. Puis il s'attarda sur les mollets gainés par les mailles élastiques des hautes chaussettes gris clair, et il constata que celles-ci, un peu épaisses, tenaient mieux que celles plus fines qui tire-bouchonnaient facilement ; il se dit qu'il lui en rapporterait d'autres. Il n'avait pas de chaussures, sans doute était-ce ainsi plus aisé pour lui de se déplacer à quatre pattes, et les pieds enveloppés par ces stries qui épousaient leurs courbes étaient adorables, avec les orteils retournés à angle droit – il n'y avait que les Asiatiques pour savoir allonger leurs pieds quand ils s'asseyaient sur leurs talons.

Il affecta de tourner quelques pages. Dans cette position à quatre pattes, le garçon était dans la parfaite situation de recevoir une volée, mais aussi, comme un fait exprès, de supporter ce qu'il comptait justement lui faire subir maintenant. Cependant, il avait prévu de donner un peu de faste et de rituel à cet événement.

Il referma le livre et le déposa sur l'accoudoir. « Emmanuel ? »

Le garçon mit un temps à répondre, accaparé par son jeu. « Oui...

– Viens ici un instant.

– Oui... attendez... »

Il laissa passer un moment, mais son désir ne lui permit pas de patienter longtemps. « Emmanuel ?

– Oui, oncle Armand ?

– Viens.

– Attendez, je voudrais finir de...

– Tu finiras plus tard. Ce sont les vacances. Tu as tout le temps. Viens à présent. »

De mauvais gré, Emmanuel se résolut à arrêter le train ; il se leva.

« Viens là. » Il tendit le bras pour l'inviter à avancer.

Le garçon s'approcha docilement. Le souvenir de la séance de la veille devait être encore très présent dans son esprit et donc lui rappeler d'éviter les impairs.

Il lui posa la main derrière le mollet et le palpa un instant. « Elles sont bien, ces chaussettes, n'est-ce pas ? Elles ne tombent pas. »

Le garçon sourit vaguement. Il essayait de montrer un minimum d'intérêt à ce qu'on lui disait pour qu'on le laissât retourner jouer.

Armand descendit sur la cheville, et il tourna autour en l'enserrant légèrement, simulant l'emprise d'un fer. Il passa sur le cou-de-pied, en caressa doucement le dessus long et fin, et il se rendait compte qu'il éprouvait de plus en plus de désir pour eux... Il remonta tranquillement, vint sur le jarret, étroit et dur, progressa par derrière sur la cuisse en l'effleurant. Il sentait le garçon se raidir à mesure ; l'inquiétude commençait de poindre en lui.

Sans retirer la main, il lui examina le torse. « C'est comme ce pull marin, je l'aime beaucoup ; il te va fort bien, tu sais. »

Puis, tout en abaissant le regard sur le short, sur le repli qui recouvrait la braguette, gondolé comme une tôle, élimé à en être presque blanc, il poursuivit son mouvement par derrière, il poussa le bout des doigts sous l'ouverture de la cuisse, et tout de suite trouva le bord du slip qui suivait la fesse. Le garçon se tortilla légèrement, comme pour faire partir une mouche importune. Armand ramena les doigts tout le tour, faisant mine de mettre l'ourlet du caleçon bien à plat, remontant sur la hanche, redescendant le long de l'aîne. Quand, négligemment, il laissa sa main retomber à l'intérieur des cuisses, il sentit qu'il commençait déjà à se tendre délicieusement.

Il dévisagea le garçon des pieds à la tête. Ces attouchements, comme des signaux d'alerte, avaient dû le mettre sur ses gardes.

« Mon petit Emmanuel, hier soir, après que tu aies manifesté ton repentir, je t'ai donné la communion. Je dirais, en fait, la "petite com-

munion"... Mais il faut que tu saches qu'il en existe une autre, que j'appellerai la "grande communion". »

Le garçon eut un air inquiet. Évidemment, après ce qu'il avait vécu la veille, il ne pouvait que redouter cette surenchère.

« Et je crois que le moment est venu de te faire connaître la véritable eucharistie. Tu es aujourd'hui assez grand pour être initié à ces mystères. Je t'ai absous hier soir, tu as suivi la messe ce matin, les circonstances sont donc favorables. »

Il laissa descendre sa main entre les jambes, s'arrêta sur la saillie du genou, tâta doucement cette mécanique délicate.

« Afin de te préparer à ce sacrement, tu dois te rappeler que "Dieu se fait le guide des âmes qui s'abandonnent entièrement à Lui", que la sainteté consiste dans "l'abandon confiant et total de soi à Son amour implacable"... "Dieu conduit d'autant plus sûrement l'âme qui s'abandonne à lui qu'il semble l'aveugler davantage." Ces paroles, consignées par le Père de Caussade, tu dois toujours les garder présentes à l'esprit. »

Il lisait de la perplexité dans le regard du garçon, mais il ne lui donna pas davantage d'explications. Il se leva. « Je vais te préparer. » Et il commença de lui déboutonner le pull sur l'épaule.

Emmanuel tenta de s'écarter. « Mais... oncle Armand, c'est quoi ?... Qu'est-ce que c'est ? »

Il le retint et le ramena près de lui. « Mon enfant, tout d'abord, dans ces moments solennels, je te l'ai dit, je veux que tu m'appelles "mon père". » Il marqua une pause.

Emmanuel bafouilla : « Mais pourquoi... Pourquoi faites-vous cela... euh... mon père ? »

Armand ressentit une certaine jubilation en l'entendant lui donner ce titre.

« Je vais te le dire. Sais-tu que ton prénom vient de l'hébreu *immanouel* ? Il signifie "Dieu est avec nous". Et c'est de ce nom que le prophète Isaïe désigne le messie. Il dit : "Le Seigneur lui-même vous donnera un signe. La jeune fille deviendra enceinte, elle enfante un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel." Or le *messie* – le *messiah*, en grec *chrestos* –, c'est celui qui est oint du Seigneur, consacré par l'huile. Eh bien, je vais oindre ton corps, mon enfant, au tréfonds de toi. Cette "grande communion" est une autre façon d'être, une union profonde, spirituelle et charnelle... »

Il attrapa le pull par le bas, le retira, et le déposa comme une dépouille sur l'accoudoir du canapé. En découvrant le garçon si mignon dans son petit maillot de corps blanc, à la fois abasourdi et anxieux, il eut un coup de sang.

Il lui enveloppa le visage de ses mains. « Ne crains rien. “Quand le moment effraie, quand il accable tous les sens, alors il nourrit, il enrichit, il vivifie la foi”... Laisse-toi faire ; laisse-toi conduire. Je suis en charge de tout. » Il attrapa le maillot, le tira hors de la ceinture du short, et lui fit suivre le même chemin que le pull.

Avant de poursuivre, il se pencha, souleva la médaille de Marie qui pendait au bout de la chaînette, et la porta chastement à ses lèvres.

Il se rassit sur le canapé et, posant les mains sur les hanches du garçon, il l’approcha de lui. Il lui déboutonna le short, glissa les doigts sous le repli de la braguette, défit les boutons nickelés à la suite. Il emmena le morceau de tissu chiffonné le long des jambes, et, les lui faisant lever l’une après l’autre, le lui retira.

Le garçon s’était mis à frissonner, comme s’il avait froid ; la peur était revenue en lui.

Il le regarda et lui sourit pour l’encourager. Il posa les mains sur le devant du slip, recourba le bout des doigts pour les enfoncer dans le tissu, puis, le faisant coulisser sur les hanches, il l’entraîna, le retourna, le fit glisser le long des jambes. Le sous-vêtement en s’abîmant dévoila les petits organes sagement au repos.

Aussitôt le garçon y mit les mains ; le rose lui était monté aux joues.

« N’aie pas peur... “Tous les états corporels deviennent sous l’influence divine des opérations de grâce. Tous tes sentiments, toutes tes pensées, de quelque source qu’elles te viennent, tout part de cette main invisible”... Abandonne-toi. »

Armand de nouveau lui fit lever les jambes pour le dégager de l’étroit bandeau blanc et, tandis qu’il le défroissait, qu’il le posait sur les autres affaires, il contemplait le garçon. Il était merveilleux comme cela, nu, avec ses longues chaussettes, ses mains chastement réunies au bas de son ventre. Il ne chercha pas à les lui écarter, il s’occupa d’abord des bas qu’il fit descendre, l’un après l’autre, et qui formèrent sur les chevilles un bourrelet moelleux avant qu’il ne les lui retire.

Il lui remit la main derrière la cuisse, et il monta lui tapoter légèrement la fesse. « Pour cette cérémonie, Emmanuel, moi aussi je dois me présenter vierge et pur, aussi vierge et pur qu’Adam avant la faute. Et, comme je l’ai fait avec toi, tu dois m’encourager en ne me quittant pas des yeux tout le temps que prendra ce dévoilement. De plus, tu en profiteras pour te purger de tes mauvais instincts. » Il voulut s’assurer qu’aucun doute ne demeurerait dans l’esprit du garçon et il ajouta : « Autrement dit, tu vas fabriquer tes petites affaires pendant que je me déshabillerai. »

Il se leva et commença de déboutonner sa veste. « Commence, mon enfant. Fais ce que je t’ai demandé. »

Le garçon tergiversa encore un instant, puis, les yeux baissés, le rouge aux pommettes, il esquissa un mouvement assez vague sur sa petite chose amorphe.

Armand retira sa veste et la déposa par-dessus les affaires d'Emmanuel. « Plus fort, mon petit. Mets-y du cœur. Sinon, tu n'arriveras pas à tes fins. »

Le garçon obéit, et son petit ergot mécaniquement finit par lui remonter dans la main. Il se demanda s'il pensait à quelque chose, si dans ces cas-là il appelait un fantôme, mais il se dit que non, à cet âge béni il fallait si peu de chose pour obtenir un résultat, et si vite !

Il ôta son foulard, déboutonna sa chemise, la retira.

Le garçon avait fermé les yeux à demi : il s'était pris au jeu, car il était maintenant sur un rythme régulier.

Il défit sa ceinture, son pantalon, et il avait la faiblesse de rêver qu'Emmanuel se masturbait pour lui... Même s'il n'était pas assez naïf pour le croire, le tableau restait très plaisant !... Il s'assit pour délayer ses chaussures, se débarrasser du pantalon, des chaussettes. Puis il se releva. Son membre soulevait déjà le caleçon qu'il portait assez ample.

Il interrompit le garçon qui entre-temps avait entrouvert la bouche et ne semblait pas si loin de sa fin. « Emmanuel, tu peux arrêter pour le moment. » En réalité, à la réflexion, il n'avait pas tellement envie qu'il s'éteignît tout de suite ; il préférerait se le garder vif un moment encore.

Emmanuel rouvrit les yeux, ralentit, et s'arrêta avec une grimace de contrariété.

« Je vais à présent me découvrir pour toi. Et il est nécessaire que tu suives ce dévoilement. »

Saisissant son caleçon par la taille, il l'abaissa.

Le garçon détourna les yeux.

Il ne le reprit pas. Il finit d'enlever son sous-vêtement et le déposa avec les autres affaires.

Mais ensuite il le prit doucement sous le menton et le ramena vers lui. « Observe le Sceptre. Je te l'ai dit, c'est lui, celui qu'on appelle "le Phallus", c'est lui qui va t'administrer la communion. Tu peux le toucher. »

Il lui saisit le poignet et lui amena la main sur lui. Quand il sentit les doigts légers flotter autour de son membre, il fut traversé par un profond frisson.

Il se ressaisit. « Pour commencer, mon petit Emmanuel, je vais te donner le baiser de paix. » Lui prenant comme à son habitude le visage entre ses mains, il se pencha sur lui et le regarda dans les yeux. « "Ange du Seigneur, serviteur de Sa Parole, ton désir guettait Son

Mystère : il va t'être révélé. Car le Père m'a choisi pour t'accompagner vers Sa lumière." »

Et, achevant son mouvement vers le garçon, il l'embrassa sur la bouche. Dès qu'il sentit les lèvres délicates tressaillir sous les siennes, son membre tressauta, son érection redoubla. Il avança la langue, la passa le long du sillon serré, et il le força à s'entrouvrir. Il pressa les dents, elles finirent par céder, et il entra dans ce petit palais de douceur et de bonheur. Il le fouilla longuement, jouissant de toutes les raideurs, de tous les sursauts, de tous les dégoûts que cette jolie tête lui transmettait dans les paumes.

Puis il s'écarta, laissant descendre les mains de part et d'autre sur les épaules qu'il continuait de retenir comme s'il avait peur de le voir s'échapper. Il regardait avec bonheur le garçon qui avait baissé les yeux, ses lèvres brillantes, son menton qui tremblait légèrement après ce choc.

Il le ramena sur lui, l'enlaça, le serra contre lui. « Mon petit Emmanuel ! Quel bonheur j'ai d'accomplir cette initiation !... Tu es ma brebis ! Je suis ton bon pasteur ! »

Le tenant étroitement poitrine contre poitrine, frottant la toison clairsemée qui couvrait son torse contre celui qu'il pressait contre lui, si jeune, si lisse, uni, il lui caressait fiévreusement le dos, les reins, les fesses... « Ne perdons pas ce jour : la voie juste est celle de l'amour. » Son sexe pointait dans le ventre du jeune garçon, et il sentait aussi battre contre ses cuisses le petit moineau qui, pas tout à fait défait, le frôlait comme s'il cherchait à s'envoler.

Il s'écarta, le baisa de nouveau sur la bouche, puis il descendit, lui servant des suçons tout le long du cou, de la poitrine, s'arrêtant pour lui mordiller les tétins.

Il mit un genou au sol et, les mains sur les hanches du garçon, il lui embrassa le ventre, le pubis, les aines, puis encore le pubis, les aines, le ventre... Il le lécha tout le tour du sexe, le barbouillant de salive. Puis il lui prit la pine et, d'un coup, se mit à la sucer. Dans sa bouche, elle retrouva de la vigueur.

Il y renonça pour aller lécher les petites bourses par-dessous, il les mordilla, puis il lui reprit la verge, l'avalait en la happant, il l'aspirait comme s'il avait voulu l'engloutir.

À regret, il s'écarta. Le garçon à présent l'avait de nouveau dure.

Il dit, d'une voix sourde : « Viens. Nous allons maintenant procéder à la grande communion, Emmanuel. »

Il le prit par la main et, le poussant doucement, il le fit s'agenouiller devant le canapé jusqu'à le courber sur les coussins de cuir. Emmanuel ne protestait plus, il se laissait faire comme un captif, mentalement emprisonné.

« Il faut vouloir ce qui nous arrive par l'ordre de Dieu... Il n'y a de paix véritable que dans la soumission à l'action divine... » Il se plaça derrière l'enfant, lui écartant légèrement les jambes pour mettre les siennes, et il s'empara des délicieuses petites fesses développées devant lui, qui conservaient comme une buée rose le souvenir de la veille. « Rappelle-toi que Jésus-Christ sur la croix fit l'oblation de lui-même à son Père. À ton tour de t'offrir au sacrifice. »

Il attrapa son pantalon sur le divan, en sortit le tube, l'ouvrit, et se répandit une bonne quantité de vaseline sur le majeur. Puis, lui gardant les fesses écartées de la main gauche, il avança dans la délicate petite fente où il déposa la pâte translucide. Il fit plusieurs allers et retours pour l'étaler et, tandis qu'elle se ramollissait au contact de la peau tiède, il récitait: « “Allons nous perdre en Dieu, en Son Cœur même, et nous enivrer de Sa Charité. Nous trouverons dans ce Cœur la clef des trésors célestes. Et nous prendrons ensuite notre route vers le Ciel.” »

Il se concentra de plus en plus sur la petite cavité au centre de la fente, tournant en rond autour de la légère dépression, la pressant, cherchant à la dégager, mais elle restait obstinément fermée. « Allons, détends-toi, mon enfant, sinon jamais l'hostie ne pourra entrer en toi, jamais tu ne pourras recevoir le saint sacrement. »

Soudain, défaillance du garçon ou abandon, la petite couronne se desserra légèrement. Aussitôt il prit son avantage, et d'une poussée il enfonça le doigt.

« À la bonne heure ! Voici que tes voies se livrent à l'amour de Dieu ! Détends-toi, fais-toi bien souple... »

Et il ressortait, et il rentrait, et il tournait en lui. Les sensations de cette chair qu'il avait soumise à son doigt étaient déjà magnifiques, incroyablement excitantes, et, saisi, il s'exclama ; « Je rends grâce !... “Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu, mon Sauveur !” »

Il ressortit, se saisit de son membre, et le mena aussitôt sur la cible avant qu'elle ne se refermât complètement. Tout en se poussant des reins, il recommença sa déclamation : « “Ô toi dont la beauté rayonne de clarté à l'ombre de l'Esprit, laisse-moi découvrir le mystère de ta grâce. Dieu a façonné en ton corps Son image éternelle, et le prix de Son amour demeure pour toujours caché dans ta moisson.” »

Comme il le pressait plus fort, le garçon recommença de gémir, de pousser des « mon père, non, je vous en prie, non... »

Mais il ne lui répondait plus. Maintenant, il était pris de l'intense désir de le pénétrer, plus rien d'autre ne comptait. Et, soudain, la chair préparée par l'émollient céda. Il était engagé ! Il poussa un gémissement de joie : il était en lui ! Pour la première fois, il le possédait !... Il reprit son souffle et, appuyant doucement, il s'enfonça lentement,

progressivement, jusqu'au bout... Quand son ventre buta contre les fesses du garçon, un vertige s'était emparé de lui et la tête lui tourna.

Emmanuel maintenant lançait de hauts cris : « Aïe ! mon père, ça tire ! ça fait mal !... Ça fait trop mal !... »

Armand resta, immobile, au fond du garçon, à ressentir les tressaillements qui comprimait délicieusement ses chairs. Il récita d'une voix encore assourdie : « “Les étoiles, et la mer, et le vent nous ont parlé de Dieu. Le corps et le sang que nous avons reçus de Lui nous révèlent Son Amour devenu notre vie. Ils nous consacrent dans l'offrande infinie de l'Agneau...” » Pris par l'émotion, il s'interrompit.

Alors, empoignant le garçon à bras-le-corps, il se recula, puis il y retourna, il se retira, puis il se renfonça, et il finissait chaque course en venant buter contre les fesses si tendres. Emmanuel couinait de plus en plus à chaque intrusion, et cela l'excitait toujours davantage. « “Ton corps en nourriture nous est donné : notre faim grandit... Ton sang comme une source nous est offert : plus vive est notre soif... Nos mains reçoivent Ton corps : Tu les saisis, Tu nous entraînes dans Ton offrande.” » À chaque phrase, il entrait et sortait du garçon, et à chaque parcours le petit sphincter lui égrenait des sensations sublimes.

Il n'en pouvait plus, il allait exploser. Pour tenir, pour combattre la pulsion de son sang, il se redressa en psalmodiant : « “Tu dois te réjouir dans tes souffrances pour Lui. Et ce qui manque aux souffrances de Christ, tu l'achèves dans ta chair, pour Son corps, qui est Église.” » À chaque phrase qu'il balbutiait, il allait buter dans ces chairs délicates, il en recueillait des impressions divines, tout son corps s'embrasait.

Il baissa les yeux sur le garçon devant lui, et il fut repris par un sursaut de désir en voyant ces cheveux bruns éparpillés, cette nuque raidie, ces épaules qui tressaillaient. La tension dans son sexe augmenta, il se dégageait et se rengageait de plus en plus douloureusement, de plus en plus désespérément, et il savait que la fin était proche. « “Comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres de nos corps ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il de Christ...” »

Son envie de dégorger dans les entrailles du garçon devenait démente, il n'en pouvait plus, il sentait l'extase approcher, et il était forcené, transporté, son esprit s'égarait, il déraillait, il quittait ses amarres corporelles, il n'était plus qu'un seul point, un seul but, accomplir sa jouissance, la réaliser. Il voulait qu'elle fût – c'est-à-dire qu'elle ne fût plus. Il avait perdu l'idée de ce qu'il cherchait, cet aboutissement auquel tout son être aspirait était un mystère.

Enfin, il cria : « Le corps du Christ ! Le corps du Christ !... » Et il jeta hors de lui tout ce qu'il avait si longtemps retenu. Un frisson

COMMUNIONS

énorme le traversa de part en part, il se tendit comme une peau au soleil, il poussa même des grognements incongrus.

Puis il retomba, évanoui, sur le dos du garçon. Il murmura : « Ainsi soit-il... Tu es béni, mon enfant... »

*

Mon beau-père s'est sans doute imaginé m'avoir initié... alors qu'en réalité Dewit m'avait déjà dépuclé ! Les premières fois, cependant, il m'a tout de même fait très mal avec son sexe, qui était plus gros que celui des petites frappes qui m'avaient possédé. Il m'a fallu du temps avant de commencer à ressentir du plaisir aux sodomies qu'il me faisait subir, j'ai eu du mal à m'y habituer. Mais j'y ai été aidé quand il m'autorisait à me masturber en même temps, ce qui m'a permis de transformer petit à petit la douleur en une forme de jouissance. J'appréciais en particulier qu'il fasse sa toilette tous les jours, son sexe n'avait pas comme celui de Dewit ce relent de rouquin qui ne se lave que quand on l'y oblige !

Mon beau-père n'avait pas toujours besoin de prétextes pour me posséder ou me fesser. Il avait un langage versatile, incertain. Le plus souvent, il cherchait à donner un tour religieux à ses « communions », il prétendait qu'elles étaient nécessaires, qu'ainsi je m'unissais à Dieu, mais d'autres fois il ne cherchait pas à dissimuler leur caractère sexuel ; et il disait que j'aimais ça puisque je revenais le tenter. C'était un autre de ses leitmotifs : j'étais un petit pervers, un dépravé, qui faisait tout pour le corrompre !... Enfin, à d'autres moments, il les présentait comme une forme de punition. Plus tard, il m'a aussi donné des fessées sans motif, des « fessées gratuites », juste parce qu'il en avait soudain envie.

Après ce que j'avais enduré ce week-end-là, j'ai eu l'impression d'être tombé au fond d'un puits noir. J'avais atteint le bout de quelque chose. Plus rien n'avait d'importance. Je ne le pensais pas comme ça, mais si j'avais pu m'éteindre aussi facilement qu'on souffle une bougie, je l'aurais fait. Je n'avais pas envie de mourir ; j'avais envie de disparaître. Je ne pouvais pas aller plus bas.

C'est sans doute à ce moment qu'a germé ma détermination pour sortir de ce trou et réaliser mon dessein.

9

Marine était bien. Ils venaient de finir de déjeuner sur la terrasse, protégés du soleil de juillet par le parasol, et elle se détendait en prenant le café. En revenant de la messe, elle s'était changée, et elle avait mis une petite robe légère et fleurie, pour le plaisir d'être à l'aise. Armand en avait fait autant, et il portait une chemise de sport en jean sur un pantalon blanc. Chrétienne, qui était de service et débarrassait la table, avait mis sa robe courte, jaune pâle, serrée à la taille par une ceinture du même tissu, qui mettait en valeur son corps mince et son hâle naturel. Et Emmanuel, lequel avait reçu l'autorisation de sortir de table, lisait un illustré, allongé sur un transatlantique, plutôt mignon dans son tee-shirt gris clair rayé de noir et son short blanc. Comme il avait abandonné ses sandales par terre, elle voyait ses orteils découpés, rosés par le soleil qui les traversait, et elle pensa que c'étaient encore ceux d'un petit garçon.

Elle soupira : « Ouh ! ce vin blanc me fait tourner la tête... »

Chrétienne reposa le plat qu'elle s'appropriait à emporter. « Tu veux que je te fasse un massage ? »

Elle ne fut pas dupe : tout était mieux pour l'enfant que de s'occuper des tâches ménagères ! Mais la petite fille l'avait déjà soulagée de maux de tête, elle avait un certain don pour cela.

« D'accord... » fit-elle en allongeant les jambes et en renversant la tête à demi sur son dossier.

Chrétienne se plaça derrière elle, défit la barrette qui lui tenait les cheveux et les répandit sur sa nuque. Dès qu'elle sentit les doigts fins y pénétrer, se faufiler le long de son crâne, elle frissonna... Si elle avait depuis longtemps rejeté tout contact physique avec les hommes, elle avait conservé le goût pour les sensations que lui procurait une coiffeuse, la douceur d'un massage dans le shampoing, les mains qui passaient délicatement autour de son visage pour enlever le surplus de

mousse. Et en sentant Chrétienne lui presser les tempes, en rond, appuyant à peine, elle fut tout de suite mieux. Les embarras de l'alcool, de la digestion, se muèrent en une douce apathie, une sorte d'engourdissement, une langueur parcourue de sensations étonnamment agréables. Les petites mains montèrent sur son front, où elles demeurèrent en lui faisant un bandeau qui absorbait toute la fatigue. Puis les doigts battirent en virevoltant comme des papillons d'un côté et de l'autre. Ils s'en allèrent ensuite sur le sommet de son crâne, lui entraînant les cheveux en arrière, et ils se concentrèrent sur son occiput, avant de descendre et de remonter plusieurs fois, les pouces joints, le long de sa nuque. Un frisson particulièrement pénétrant la traversa... Surprise, elle se rendit compte que quelque chose venait de se produire, s'était déclenché au fond d'elle, comme le mouvement d'un granite qui, soumis à des forces opposées, après un très long sommeil, cède d'un coup et se fend. Elle resta troublée par la sensualité de cette impression.

Au bout d'un moment, l'idée la gêna qu'Armand l'observait peut-être et pouvait deviner les sensations dont elle était parcourue. Elle remercia Chrétienne : « Merci, ma chérie. Ça va beaucoup mieux. Finis de débarrasser, s'il te plaît, à présent. »

Armand toussota. « Un instant, je vous prie... » Il reposa sa tasse vide. « Emmanuel, Chrétienne, venez un peu ici s'il vous plaît. »

Chrétienne resta prudemment auprès de sa mère.

Armand fit signe à Emmanuel de se lever et de s'approcher. Et, quand il fut à côté de lui, comme pour le retenir, il lui passa une main derrière la jambe. Puis il prit la parole.

« Voici, les enfants : il me faut vous annoncer une nouvelle qui ne vous plaira guère, j'imagine. Au magasin, les peintures n'ont plus été refaites depuis longtemps – depuis septante-et-un ! – et je ne peux plus attendre. Il y en a pour plusieurs semaines de travaux, pendant lesquelles la boutique sera fermée. Je ne peux pas m'arrêter pendant l'année, je perdrais ma clientèle, ce n'est possible que durant le temps où tout le monde est parti en vacances. Et, évidemment, il faut que je sois là pour surveiller les ouvriers. Nous allons donc malheureusement devoir rester ici pendant le mois d'août. Cependant, juste avant, nous partirons une grosse semaine à la mer, fin juillet.

– Oh ! non ! » s'exclama Chrétienne en gigotant des jambes, pas loin de taper du pied.

Marine voulut arrêter cela tout de suite : « Mais ma chérie, tu pourras aller au centre aéré : ils ont plein d'activités pendant l'été.

– Oui... Mais moi je veux aller à la mer.

– Eh bien, nous allons y aller.

– Mais je veux plus longtemps. »

Marine tiqua : « Ma chérie, ne fais pas ton enfant gâtée. Tu y es allée l'année dernière, et tu y retourneras encore l'année prochaine. Pour cette fois, nous ne pourrons y rester qu'une dizaine de jours. » Elle se tourna ensuite vers Emmanuel qui n'avait rien dit : « Toi, si tu veux, tu pourras aller voir ton père à Boston. C'est incroyable, mais il a déclaré bien vouloir te recevoir cet été !... »

Armand regarda Emmanuel en lui remontant la main sur la cuisse jusqu'à frôler son short. « Eh bien, qu'est-ce que tu en dis ? Ou bien tu préférerais rester ici et aller au centre aéré comme Chrétienne ? »

Quand Marine remarquait ces gestes un peu intrusifs qu'Armand se permettait de plus en plus ouvertement, elle était toujours mal à l'aise, mais elle ressentait aussi une sourde délectation dont elle connaissait bien l'origine maintenant... Elle se doutait de la réponse d'Emmanuel : il voudrait évidemment profiter de l'occasion pour s'échapper des pattes de son beau-père.

Le garçon se tortilla, en effet, comme pour se sortir de la griffe qui le retenait, mais il dit, mal à l'aise : « Non, je préfère rester ici... »

Elle en fut étonnée. « Ah bon ?... »

– Oui... En fait... je voudrais prendre des cours particuliers... De néerlandais. »

L'étonnement fit place à la stupéfaction.

Comme pour donner plus de réalité à ce projet, Emmanuel précisa : « Avec mademoiselle Degroote... »

Cela ne fit que renforcer la perplexité de Marine. Elle connaissait la professeur pour l'avoir croisée aux réunions de parents d'élèves, et elle l'avait trouvée effrayante : avec ses longs cheveux charbonneux qu'elle laissait pendre de part et d'autre de son visage, avec ses lunettes à grosse monture noire qui lui donnaient un regard halluciné, son air lugubre faisait douter qu'elle eût jamais souri de sa vie. Même Armand, de surprise, avait retiré sa main.

Emmanuel, conscient de l'effet de son annonce, reprit timidement : « Oui, cette année j'avais choisi le flamand en deuxième langue, mais je me rends compte... dans ce pays, si on veut réussir, c'est vraiment important de bien le connaître... Ceux qui l'ont en première langue sont dans les meilleures classes. Tout le monde le sait... C'est pour ça... l'année prochaine, je voudrais m'inscrire en néerlandais première langue. Mais, pour ça, il faut que je rattrape le niveau. »

Incrédule, Marine répéta lentement : « Tu veux prendre des cours pendant le mois d'août avec mademoiselle Degroote pour te perfectionner en flamand ?! ... »

– Oui.

– Tu sais que... elle n'a pas l'air très commode.

– Ben oui, je sais. Je l’ai en cours. »

Même Armand semblait dérouté. « Mais... sais-tu où elle habite ?

– Oui : à Froidmont !... En face de l’ancienne station de tram.

– Ah ! C’est facile, en effet... Mais sais-tu seulement si elle sera là en août ?...

– Oui. Elle s’en va jamais. Elle élève des oiseaux. Elle peut pas les laisser. »

Armand siffla entre ses dents. « Eh bien, bravo, mon garçon. Tu t’es bien préparé ! »

Marine ne put retenir un petit sourire. Bernard devrait de nouveau laisser femme et enfants et prendre l’avion s’il prétendait voir son fils... Elle n’avait cependant pas un bon souvenir de la dernière fois où elle était allée à Zaventem pour lui « remettre » Emmanuel. La Sabena avait égaré sa valise et il était sorti du terminal de très mauvaise humeur. Il avait à peine fait la bise à son fils et, voyant que Chrétienne se tenait à distance, un peu effarouchée par son air exaspéré, il avait lancé : « Et la petite bâtarde, elle peut pas au moins venir dire bonjour ?! » Marine lui en avait beaucoup voulu... Elle posa machinalement la main sur la jambe nue de Chrétienne, comme pour la retenir auprès elle, pour la protéger. Soudain, elle se rendit compte qu’elle venait d’avoir le même geste qu’Armand avait eu avec Emmanuel... Elle en eut une bouffée de chaleur. Elle relâcha sa fille.

*

Marine vit qu’Armand se levait et abandonnait le château de sable qu’il avait entrepris avec Emmanuel et Chrétienne. Il revint vers elle et s’arrêta à ses pieds.

« Il est bientôt deux heures. Le soleil est au plus haut. Emmanuel a la peau claire, et puis c’est le début de l’été : il risque d’attraper des coups de soleil. Je vais le ramener à la villa pendant une heure ou deux. »

Marine hocha la tête. Elle s’était redressée sur les coudes et observait les enfants. Derrière eux, la mer glauque crêtée de blanc grondait tranquillement sous un ciel capitoné de nuages transparents. Il était vrai que sa fille était mieux protégée avec sa peau d’une couleur idéale, pas blanche, pas « jaune » comme disaient les mauvaises langues, mais d’une légère teinte cannelle qui était très jolie.

Armand appela d’un ton agacé : « Allez, Emmanuel, je t’ai dit de venir. Ne me fais pas toujours tout répéter. »

Le garçon grommela quelque chose qui se perdit dans le déferlement des vagues, et, avec mauvaise humeur, il se leva en plantant sa pelle ; quand il vint les rejoindre, il soulevait exprès le sable à chaque pas. Elle remarqua seulement à ce moment que le maillot de bain

vermillon qu'Armand lui avait choisi était un peu petit pour lui : il était tendu en travers de ses hanches et, dans la lumière tombant du ciel, la fine bosse qui y était enveloppée saillait à chaque pas.

Armand le rabroua : « Arrête de nous envoyer du sable. Et viens, on se rincer à la douche. »

Elle les regarda qui allaient à la douche publique, un simple tuyau recourbé planté au milieu d'un carré pavé. Armand appuya sur le bouton qui faisait office de robinet, il amena sous le jet Emmanuel, qui poussa un cri réprobateur – l'eau devait être froide –, et il le frictionna partout pour le débarrasser du sel et du sable. Puis il lui enfonça les doigts sous la ceinture du slip et le lui descendit sur les chevilles, provoquant un nouveau gémissement de protestation de la part d'Emmanuel – il ne devait guère apprécier d'être mis ainsi tout nu en public ! Les gens autour d'eux, des adultes, des enfants, même s'ils faisaient semblant de ne rien voir, observaient indiscretement la scène. Bah, pensa-t-elle, ce n'était encore qu'un petit garçon, il n'y avait rien de mal à ce qu'on le vît nu. Armand continua de le frictionner, lui passant les doigts le long des aines, entre les fesses, revenant par-devant lui nettoyer son petit oiseau.

Puis il ramassa le slip qu'il dégagea des chevilles et le présenta sous le jet pour le rincer. Emmanuel s'était mis les mains devant le bas-ventre et baissait la tête. Quand il récupéra enfin son petit vêtement, il le renfila prestement.

Armand se doucha à son tour. Elle les vit ensuite repartir côte à côte vers la promenade.

Elle appela : « Chrétienne !... Viens !... »

La petite fille ne se fit pas prier, elle abandonna son château et la rejoignit en courant maladroitement.

« Mets-toi avec moi sous le parasol, ma chérie. Tu pourrais toi aussi attraper un coup de soleil.

– Mais on n'a pas fini le château...

– Tu le termineras tout à l'heure, quand Emmanuel reviendra... Viens t'allonger un peu avec moi. » Et se reculant sur la serviette, elle lui fit de la place.

La petite fille s'étendit à côté d'elle, à plat ventre, et lui posa sur l'abdomen sa tête de profil. Bien qu'elle n'eût encore que onze ans, elle avait déjà voulu un bikini, jaune d'or, dont le slip n'était pas beaucoup plus grand que celui d'Emmanuel.

Marine lui défit le chouchou, d'un jaune assorti, et lui étala sur le dos ses cheveux, qui lui descendaient jusqu'aux reins. « Profites-en pour les laisser respirer... » Puis elle lui caressa doucement la tête – elle savait que, comme elle, Chrétienne adorait cela. Elle enfonçait lentement les doigts dans la masse soyeuse, la soulevait, puis la laissait retomber, observant les filets d'un noir de jais qui lui glissaient

entre les doigts. Elle les reprenait, les dispersait, les étalait en éventail, avant de les rassembler dans son poing, et ainsi de suite, sans fin... Et soudain, encore une fois, elle revécut la scène atroce.

Bernard entre dans la chambre de la clinique. Elle espère encore qu'il ne verra rien. Après tout, la nouvelle-née n'a que quelques heures, on vient seulement de la lui ramener après la toilette, comment pourrait-on remarquer quelque chose ? Tout de suite il la lui prend délicatement des bras, il la soulève, il la regarde en souriant. « Une fille ! Et après m'avoir donné un garçon ! Marine, tu es parfaite !... » Ensuite, elle assiste à la catastrophe qu'elle avait tant redoutée et qui se déroule inexorablement devant elle. Elle suit comment le visage de Bernard se décompose à mesure qu'il examine les cheveux, qui sont déjà très noirs, plus sombres que les siens, plus sombres que ceux d'Emmanuel, qu'il observe la couleur de la peau, laquelle a quelque chose de mat. Mais c'est la forme des yeux qui achève de le décontenancer : ils sont bridés. Les yeux ne trompent pas. Elle-même, quand elle les a découverts, a aussitôt reconnu le regard. Mais lui ne reconnaît rien, il se cherche dans ce bébé, et il ne se trouve pas. Il est devenu livide. « Mais, Marine... comment c'est possible... Comment se fait... ? »

Elle caressait maintenant tendrement le dos, les reins de sa fille – de sa petite fille qui était sortie de son ventre. Elle se souvenait encore de son émotion quand elle lui donnait la tétée, alors que la scène que Bernard lui avait faite résonnait toujours en elle, continuait de l'oppresser, de submerger son cerveau sans lui laisser la possibilité de réfléchir. Elle avait été prise par une sensation étonnamment physique, comme si son enfant au travers de sa poitrine était reliée à son abdomen, qu'elle restait racinée à son utérus, qu'elle ne s'en était pas tout à fait détachée. Elle avait été profondément troublée. Elle n'avait jamais ressenti cela en allaitant Emmanuel ; au contraire, il lui faisait terriblement mal quand il lui tirait le lait.

Elle avait eu beau raconter à Bernard ce qu'il lui était arrivé, il n'avait jamais voulu la croire, il avait dit qu'elle inventait cela après coup pour justifier sa faute. Et elle devait bien admettre qu'elle avait été folle de penser qu'il pourrait ne s'apercevoir de rien, compter l'enfant comme l'un des siens, comme il avait accepté le premier... Plus tard, il avait tout de même consenti à reconnaître le bébé, mais, par dérision – à moins que ce ne fût un moyen de la marquer définitivement – il avait exigé qu'elle s'appelât « Chrétienne » ! À partir de là, leur vie de couple avait été un enfer, jusqu'à ce qu'un divorce fût préférable à tout.

Elle vit que la ceinture de la petite culotte jaune vif était repliée sur la hanche, et elle glissa le doigt dessous pour la remettre à plat. Elle constata de nouveau comme sa peau était douce, et, perdue dans

ses pensées, elle poursuivit son geste machinalement, remonta le doigt en longeant le slip sous le bord, croisa la fine nervure qui venait du dos, alla jusqu'à l'autre hanche. Chrétienne ne bronchait pas, comme endormie, mais en réalité à l'écoute. Lentement, elle revint en arrière, mais cette fois, sur une impulsion, elle s'enfonça sous la culotte. Et, boursouflant le triangle jaune, sans regarder autour d'elle, sans se préoccuper de si quelqu'un pouvait être en train de l'observer, elle se promena tendrement sur les petites fesses, si délicates, si délicieusement douces. Elle frissonna. Elle faisait une chose qu'elle n'avait jamais faite, en tout cas jamais de cette façon. Mais, si Chrétienne lui appartenait, ce derrière-là lui appartenait un peu aussi, il était une part d'elle... Elle ne croyait rien dérober. D'ailleurs la petite se laissait totalement faire.

Elle finit toutefois par retirer la main. Elle sentit que de nouveau cela avait ébranlé quelque chose au creux de son abdomen. Un mouvement de magma s'était réveillé, progressant sourdement, lui remontant jusque dans les seins, lui durcissant les tétons.

*

Armand mit la clé dans la porte et ouvrit la petite maison, mi-toyenne de ses pareilles, qu'il avait louée pour le séjour. Ils étaient rentrés à pied de la plage, et Emmanuel était resté en maillot de bain, ses sandales à la main, sa serviette en travers de la nuque et retombant sur la poitrine. Il était très joli comme cela, petit animal à demi nu, avec les fesses rouge vif, comme deux pétales d'un coquelicot, comme l'anticipation de ce qui allait leur arriver... Il referma derrière lui et donna un tour de clé en la laissant dans la serrure de sorte que, si Marine revenait à l'improviste, elle ne pourrait introduire la sienne et serait obligée de sonner.

Il s'avança dans le couloir assombri par les volets à demi baissés de la salle de séjour qui préservaient la fraîcheur. Il sentait que le garçon n'était pas à l'aise ; il devait redouter de se retrouver seul à seul avec lui.

« Donne-moi ton essuie, on va l'étendre. » Il alla sur la petite terrasse à l'arrière où se trouvait un étendoir. « Donne-moi aussi ton slip de bain. Il ne faut pas rester avec un maillot mouillé. »

Le garçon ne protesta pas. Il le fit glisser rapidement sur ses jambes, et il le lui tendit d'une main, se masquant les parties de l'autre.

Armand l'arrêta au moment où il allait décamper : « Attends une seconde. »

Emmanuel s'immobilisa, indécis.

Armand prit le temps de retirer son bermuda et de l'étendre soigneusement, sans craindre de lui montrer ses fesses. « Nous allons devoir parler, tous les deux. »

Le garçon accusa le coup. Il baissa le nez avec un air inquiet et contrarié.

« Va dans ta chambre et mets-toi une culotte. Je te rejoins dans un instant. »

Lui-même se rendit dans la sienne, enfila un polo à manches courtes bleu ciel et un pantalon d'été, clair et ample. Depuis qu'ils avaient quitté Froidmont, il n'avait plus eu l'occasion d'approcher Emmanuel, et c'était Chrétienne qui lui en avait donné une, le matin même, sans doute pas tout à fait naïvement. L'excitation qu'il avait retenue depuis, en se demandant comment il allait s'y prendre, maintenant se libérait et bouillonnait en lui. Il enfila des mocassins.

Il retraversa le couloir et entra dans la chambre des enfants, dont les persiennes elles aussi étaient descendues en position à claire-voie. La maison n'était pas bien grande, et pour une fois le frère et la sœur avaient dû partager la même pièce.

Emmanuel avait juste enfilé un short de sport bleu gansé de blanc avec une ceinture élastique, restant torse nu et pieds nus. Il s'était assis du bout des fesses sur le bord de son lit, un lit d'une place, formé d'un simple cadre métallique blanc, dont la tête était constituée de trois barres horizontales et où s'accrochait la lampe de chevet. On voyait qu'il était anxieux, qu'il se demandait ce dont on allait lui « parler ».

Armand tira une petite chaise en formica qui était dans un coin, et s'assit en face de lui. Il s'appuya de ses avant-bras sur les cuisses en croisant les mains.

« Mon petit Emmanuel, je suis obligé de te dire quelque chose qu'on m'a rapporté ce matin – en vérité, que ta sœur m'a raconté ce matin... Elle est venue me trouver et m'a avoué qu'elle t'avait entendu “remuer” dans ton lit, hier soir, et faire des bruits qui l'avaient empêchée de s'endormir. »

Les joues du garçon prirent une fine teinte rosée.

« Elle m'a dit aussi que, malgré l'obscurité, elle t'avait vu ensuite glisser quelque chose sous ton oreiller. »

Le garçon tiqua.

« Je suis donc allé examiner ton lit, après que tu sois parti à la plage avec ta maman. Et j'ai trouvé... ceci. »

Il allongea le bras et, d'un geste un peu théâtral, il retourna l'oreiller. Un mouchoir blanc y était roulé en boule. « Tu le reconnais ? »

Cette fois, Emmanuel piqua un fard. Il détourna la tête sans répondre.

Armand prit le mouchoir et le défroissa devant lui. « Je l'ai examiné, me demandant si tu t'étais enrhumé – ce qui n'apparaissait pas dans la journée d'hier, et qui, de toute façon, aurait été inattendu en cette saison... Je me suis ensuite demandé si tu n'avais pas fait pipi au lit... » Il finit de déplier le mouchoir, puis, regardant le garçon dans les yeux, il le renifla ostensiblement. « ... Mais ce n'était pas cela. J'ai compris alors de quoi il s'agissait. »

Le garçon était à la torture. Son front, son cou, s'étaient colorés à leur tour

Il flaira le mouchoir une nouvelle fois. « Car, l'odeur ne laisse pas de doute, c'est de la laitance. Ou, si tu préfères que j'utilise le terme médical, du *liquide séminal* ; ou bien, un mot plus courant, du *sperme*. De *ton sperme*. »

Il replia le mouchoir avec affectation, comme une pièce à conviction.

« Cela veut donc dire que, non seulement tu t'es tripoté hier soir, ce que je t'avais formellement interdit en mon absence, mais par-dessus le marché tu l'as fait devant ta sœur, qui n'est encore qu'une innocente enfant !... Et de plus, maintenant, tu émetts le "petit lait" des garçons. » Il marqua une pause. « Or, cela, tu me l'as dissimulé. »

Il se souleva de côté pour remettre le mouchoir en poche. « Depuis combien de temps, Emmanuel ? »

Le visage du garçon paraissait d'autant plus empourpré que la pièce était plongée dans la pénombre.

« Quand est-ce que, pour la première fois, quelque chose est sorti de toi ? »

La gorge d'Emmanuel semblait incapable de laisser passer une syllabe.

« Cela ne date pas d'hier soir : avant que cela ne t'arrive, tu ne pouvais pas imaginer préparer un mouchoir pour "ça", n'est-ce pas ? » Il attendit. « Réponds-moi. »

Devant le silence qui s'éternisait, en voyant le garçon à demi nu en face de lui, son torse clair dans la pénombre enjolivé par la petite médaille dorée qui luisait doucement, en regardant ses cuisses disjointes en haut desquelles, ne sachant qu'en faire, il avait posé ses mains, il fut pris par une soudaine inspiration. « Ouvre les jambes. »

Le garçon, un peu étonné, écarta légèrement ses genoux.

« Enlève tes mains. »

De plus en plus inquiet, il les fit glisser à côté de lui, saisissant le bord du matelas comme pour s'y cramponner déjà.

« Ouvre davantage. »

Emmanuel éloigna encore les genoux, et ses jambes firent un angle droit. Il avait entrouvert les lèvres, il allait lui demander pourquoi. Mais il ne lui en laissa pas le temps.

Il leva le bras, et il le rabattit avec force sur l'intérieur de la cuisse gauche du garçon. La claqué résonna vivement dans le silence de la pièce.

Emmanuel cria de douleur et de surprise, et dans un mouvement réflexe referma les genoux.

Une sorte de courant électrique avait traversé Armand lorsqu'il l'avait frappé à l'intérieur de la cuisse : elle était à la fois souple et ferme, d'une douceur incomparable, plus fragile même que les fesses.

« Laisse tes jambes ouvertes. Je ne t'ai pas permis de les refermer. »

Emmanuel les rouvrit en tremblant.

« Réponds-moi ! » Et il le frappa de nouveau, au même endroit, en dessous du petit short bleu, en plein milieu de la cuisse, là où c'était spécialement douloureux, là où d'expérience il savait la chair si sensible. Les traces de ses doigts apparurent rapidement.

Le garçon avait sursauté en poussant un cri. « Mais, pourquoi ?!... » Il ébaucha le geste de resserrer les jambes, mais se retint.

Armand le frappa une nouvelle fois. Il se rendait compte que ce mode d'administration était particulièrement cruel car le garçon devait se présenter lui-même pour recevoir les claques. De plus, il voyait arriver la main, et il avait ainsi l'angoisse d'anticiper ce qu'il allait subir. Il le frappa de nouveau.

Le garçon criait à chaque coup. Des larmes avaient perlé au coin de ses yeux.

Il le frappa encore, toujours au même endroit. Une zone d'un rose soutenu était montée dans la chair claire.

« Je te demande : depuis combien de temps les humeurs s'écoulaient-elles de toi ? »

Et il le frappa une nouvelle fois, plus près du genou, fermement. Il s'apercevait aussi que cette façon de porter les coups permettait d'observer le visage du garçon, de suivre ses réactions, de voir la douleur monter dans ses traits bouleversés.

« Réponds-moi ! »

Il visa plus haut, au ras du short, tout près de l'aîne, et la claqué suivante parut encore plus cuisante. Emmanuel ne put s'empêcher de refermer les jambes.

« Ouvre, je t'ai dit, ou je vais devoir t'attacher ! » Cette idée l'enflamma. Il pensa qu'il allait la mettre en pratique sans tarder.

Le garçon obéit en tremblant. Devoir écarter les jambes était un acte plus volontaire que celui de se placer en travers des genoux, ou de

s'agenouiller sur un tabouret où le puni restait ensuite passif ; là, il devait lui-même se présenter au mieux pour recevoir ce qui allait lui faire très mal... Il le frappa de nouveau au milieu de la cuisse, et la claque en tombant sur la trace des précédentes parut spécialement douloureuse.

Le garçon grimâça. Les larmes lui coulaient sur les joues. Le lancinement était non seulement intense, mais en plus il était asymétrique, la cuisse droite demeurant indemne, ce qui devait le rendre plus cruel encore, plus présent par contraste.

« Réponds ! » Et il le frappa de nouveau.

Cette fois le garçon sauta sur le lit en gigotant, et il gémit : « Je sais plus... Y a quelques semaines, peut-être... »

Armand se redressa. Sa colère et son excitation se renforçaient l'une de l'autre. « Ainsi, cela fait plusieurs semaines que tu te livres au péché ?... » Il le frappa une nouvelle fois.

Le garçon recommençant à fermer les jambes, il lui mit la main sur le genou droit, le repoussa de côté, et il le claqua encore une fois, au même endroit.

« ... Et que tu te répands dans ton mouchoir ?... » Il le claqua encore. « ... Sans que je le sache ?... »

À chaque coup, Emmanuel sautait en l'air.

« ... Sans que tu songes un instant à venir t'en confesser auprès de moi ? »

Il resta un instant à considérer le garçon qui gémissait devant lui en se tordant et en se tenant la jambe comme pour maîtriser la douleur, afin de lui laisser le temps d'être pénétré de sa faute. Au milieu de sa cuisse gauche, une plaque rouge aux contours incertains apparaissait comme la lueur d'une veilleuse.

« Je te l'ai déjà dit, je suis ton père spirituel. Tu ne dois rien me dissimuler. Tu dois tout me dire des mouvements de ton corps comme de ton âme. Je suis ton pasteur ; ton abbé ; tu dois te confier à moi comme à un prêtre. »

Il lui fit signe de se lever. « Bon. Je vais d'abord constater. Viens ici. »

Le garçon se mit en tremblotant sur ses jambes. Il le saisit par les hanches pour le rapprocher, et il lui descendit le short sous les genoux. Emmanuel n'avait pas pris le temps de mettre un caleçon dessous, et il découvrit d'un coup le jeune fruit à la croisée des aines, sagement abaissé devant les cuisses. Il n'en était pas certain, mais depuis quelque temps il avait cru remarquer que, si le pénis ne s'était pas allongé, il avait en revanche peut-être augmenté de diamètre, et les testicules en tout cas avaient légèrement grossi, s'étaient un peu assom-

bris. On distinguait aussi, au bas du pubis, un fin duvet plus foncé que la peau.

Il le fit pivoter sur lui-même, sans lui laisser le temps de protester, et il l'amena sur ses genoux, dos contre lui. Il le ceintura du bras gauche en travers de la poitrine, l'inclinant sur son épaule, afin de le retenir mais surtout pour mieux le sentir, et de la main droite il s'empara de la petite verge recroquevillée et toute floche. Il se mit à la palper rythmiquement, puis, dès qu'elle prit quelque consistance, il l'enserra dans son poing et la fit aller vivement. Il la frictionna d'un mouvement alternatif, sec et rapide.

Il surveillait en même temps le garçon, qui gémissait et avait relevé la tête pour ne plus voir ce qu'on lui faisait – qui d'ailleurs ne devait pas être tellement agréable dans les circonstances où il le lui faisait subir. Il avait fermé les yeux et son visage marquait une expression presque douloureuse.

Armand au contraire, d'avoir ce jeune corps nu serré sur lui, dans le creux de son bras, de manier cette jolie pine enfermée dans sa main, sentit son excitation s'envoler d'un coup. Son membre en grim pant vint buter contre les petites fesses qu'il tenait contre lui et dont il rencontra la fente comme par hasard.

Comme la verge enfantine était lente à durcir tout à fait, il abaissa la main gauche et vint par-dessous prendre comme dans une cuillère les petites bourses qui commençaient de se réveiller. Il les palpa assez nettement, les soulevant du bout des doigts, les roulant au même rythme que sa friction. L'effet ne tarda plus, il vit la bouche du garçon s'entrouvrir, celui-ci poussa de nouveaux gémissements, se redressa, tout son corps fut animé d'une sorte de tension, et Armand dut écarter un peu les doigts pour laisser se développer ce qui se raidissait. Quand elle fut bien dure, il intensifia son traitement. Il sentait contre lui tout le garçon tressauter au rythme qu'il lui faisait subir, se cambrer, se tordre dans des soubresauts irréguliers, de plus en plus vifs.

Soudain Emmanuel se contracta, renversa la tête et arquait les reins en avant, atteint des spasmes familiaux. Non sans émotion, Armand vit plusieurs petits jets transparents surgir et, retombant entre leurs jambes ouvertes, se perdre par terre, sur le carrelage, si peu visibles dans la pénombre qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Retenant son souffle, il accompagna les derniers soubresauts de mouvements plus lents, en pressant la petite pine avec le pouce, et il n'eut plus de doute en voyant, attendri, s'écouler quelques filaments, les derniers épanchements, qu'il conduisait sur la cuisse du garçon. La première fois qu'il assistait à son émission !... Il inspira profondément, pris d'une exaltation fébrile. Du bout du doigt, il continua de passer et repasser sur l'extrémité du gland pour l'essuyer, faisant à

chaque fois tressaillir le garçon qui, après sa crise, était devenu hypersensible à cet endroit.

Enfin, quand Emmanuel fut tout à fait éteint, il recueillit religieusement un peu de cette liqueur princeps. Il approcha la main de son visage et huma le jeune parfum qui en montait. Il en fut enivré. Il adorait ces humeurs, ici encore presque transparentes, d'une odeur aussi fine, aussi délicate que celle d'une huître qu'on vient d'ouvrir. Et il avança la langue pour recevoir quelques larmes du précieux liquide. Le goût n'en était pas moins délectable. Les yeux fermés, il se lécha les doigts, et il se régala comme un gourmet. Il pensait que son petit prince était devenu non pas – et bien heureusement ! – un « homme », comme on disait, mais simplement un garçon laité, un garçon complet. Il murmura : « Et tu n'as même pas treize ans ! Le mois prochain seulement... Tu es précoce. »

Il étala doucement le reste des matières huileuses sur la peau, tout en observant l'autre cuisse où la cocarde, d'un rouge soutenu, était encore loin d'avoir disparu. Il pensa qu'Emmanuel devrait serrer les jambes s'il ne voulait pas qu'on la lui vît lorsqu'ils retourneraient à la plage ! Il avait particulièrement aimé lui claquer l'intérieur des cuisses ; il se dit qu'il recommencerait ; et justement dans la position où ils étaient à présent, le garçon assis sur ses genoux et dos contre lui, car de cette façon il pourrait même le claquer des deux côtés, utilisant alternativement chaque main.

Il le prit doucement par les bras, le fit lever, et le conduisit jusqu'à l'étendre dos sur le lit. Il attrapa le short tombé en travers des chevilles et le fit passer sur les jolis pieds nus. Il remarqua qu'il y restait encore un peu de sable, et il les frotta pour les en débarrasser, essuyant les chevilles en les enserrant dans son poing, époussetant le cou-de-pied, glissant un doigt entre et sous les orteils. Il adorait ces petits appendices, embryons avortés de tentacules, tendres et durs à la fois, si délicats, et il prit un grand plaisir à les égrener dans sa main.

Il s'assit sur le bord du lit et le contempla : il avait toujours le visage empourpré, sans doute autant de la correction qu'il avait reçue que de son émission forcée. « Tu es donc bien effectivement formé, mon petit Emmanuel... » Il lui caressa la joue affectueusement. « Mais, à présent, je vais devoir te punir. Te punir véritablement, car tu n'as pas respecté mes consignes. Et, je t'en préviens, ce ne sera pas d'une simple fessée. Ce sera particulièrement sévère. » Il lui descendit lentement la main dans le cou, poursuivit sa caresse au-delà, lui pressa l'épaule tendrement. Il parlait sans colère, mais son excitation battait sourdement en lui. « Si je vais être un peu cruel, c'est que je t'en veux beaucoup de ne m'avoir pas permis d'assister à ta délivrance, de m'avoir privé de ton tout premier écoulement. »

Le garçon allait dire quelque chose, mais il l'interrompit en se relevant et en lui ordonnant sèchement : « Tu ne bouges pas. » Et il quitta la chambre.

Il parcourut le couloir, rouvrit la porte d'entrée, et sortit. Après la pénombre de la maison, le grand soleil l'éblouit. Il avança d'un pas incertain, encore enivré du parfum du garçon dont il gardait le souvenir comme un effluve précieux.

Il retrouva la R16 garée dans la rue, en ouvrit le coffre, et en sortit les courroies noires, en textile synthétique, qu'il utilisait avec la galerie de toit. Puis il retourna dans la maison.

Il passa par la cuisine, prit un torchon, le mit sous le robinet jusqu'à ce qu'il fût trempé, et le tordit ensuite pour l'essorer.

En rentrant dans la chambre, il vit que le garçon n'avait pas bougé, son corps nu abandonné dans la pénombre, les jambes réunies et à peine pliées, un genou dressé un peu plus haut, une main dont les doigts s'éparpillaient en travers de la poitrine, l'autre masquant ses parties.

« Tourne-toi sur le ventre. »

Le garçon obéit sans plus tenter de protester. Il se tortilla un instant pour se retourner, face contre le lit.

« Allonge les bras devant toi. »

Avec une première courroie, il lui entourait les poignets ensemble, et il les lia aux barres horizontales de la tête de lit. Puis il utilisa la seconde pour lui emprisonner les chevilles et serra fermement. Il mettait en œuvre l'idée qu'il avait eue un moment plus tôt, et elle l'excitait infiniment. Attacher le garçon était une autre façon de le dominer, et elle était tout à fait délicieuse.

Il se rassit sur le bord du lit, lui posa la main sur la cuisse, et il prit le temps de le contempler. Il était magnifique dans cette position, les jambes jointes, les fesses saillantes, bien fendues, le dos creusé depuis les reins jusqu'aux épaules, les côtes finement dessinées sur les flancs. La tête reposait de côté, entourée des deux bras étirés, et il avait fermé les yeux. Mais le plus beau, le plus nouveau en tout cas, c'était la trivialité de ces courroies noires retenant les poignets entrecroisés, s'enroulant autour des chevilles, et qui mettaient si bien en valeur la délicatesse de ce corps livré. Il remonta lentement la main, vint sur les fesses qu'il se préparait à martyriser, et il les caressa doucement.

Il pensa que bien des hommes auraient aimé se trouver à sa place à cet instant. Et il se demanda soudain s'il aurait du plaisir à remettre Emmanuel entre les mains d'un autre ? comme un garçon qu'on prostitue ?... À cette idée, son membre frissonna dans son pantalon... Il redescendit sur la cuisse, à la fois ronde et finement musclée, fuselée, et pourtant si tendre. Quand il chercha à quel homme il aurait pu amener Emmanuel, ce fut l'image du père Bauwens qui lui vint en pre-

mier. Le bon curé n'avait jamais laissé soupçonner un éventuel penchant pour les corps enfantins, mais il savait que l'Église recelait une grande concentration de pédophiles. La stricte abstinence imposée aux prêtres produisait une telle carence qu'ils ne pouvaient faire autrement que s'emparer de la seule chair fraîche à leur portée – les enfants de chœur enrubannés dans leurs blancs surplis, les jeunes catéchumènes venus après l'école, dans le jour finissant, recevoir béatement la sainte parole... Un instant il vit l'homme en soutane entrer dans la pièce. Que ferait-il ? Se précipiterait-il sur ce corps sans défense pour l'envelopper tendrement de ses bras ? Ou utiliserait-il un fouet pour marquer cette peau si douce, à défaut de prétextes pour la caresser ? Se livrerait-il à l'une ou l'autre des « communions » ?

Cette idée l'avait maintenant excité au plus au haut point. Il exulta en pensant que c'était lui, et personne d'autre, qui allait s'emparer du jeune garçon, lui qui avait réussi petit à petit à l'amener là où il avait décidé, à en faire pratiquement ce qu'il avait voulu. Il se pencha, et il le caressa une dernière fois sur la nuque, dans le creux des reins, puis sur la plante des pieds ; il le sentit frissonner. Le garçon était à lui ; il était sien.

Il se leva, et il attrapa le torchon mouillé. Le silence de la petite maison anonyme et vide était presque complet ; les voisins étaient à la plage ; peu de voitures passaient dans la rue ; ils étaient seuls. Il leva le bras.

Au premier coup, Emmanuel cria, de surprise et de douleur à la fois : le torchon alourdi par l'eau avait claqué sur la peau de son derrière avec une intensité impressionnante ; Armand en eut des étoiles au fond des yeux.

Il renvoya le bras et frappa de nouveau, un peu plus bas, à la limite entre les fesses et les cuisses.

Le garçon cria, plus haut. Et tout de suite il l'implora : « Non, oncle Armand ! Je vous en prie ! Arrêtez... »

Il frissonna d'excitation. « Emmanuel, il faut que tu apprennes. Il faut que tu apprennes à suivre mes consignes. Tu dois m'obéir pour *tout* ce que je t'ordonne. Et tu dois obéir *exactement*. Absolument *rien* de toi ne doit m'échapper... Je te l'ai dit, tout ce qui concerne ton âme et ton corps doit être sous mon contrôle. »

Il relança le torchon, plus fort, en plein sur les fesses. Le claquement de la toile sur la chair était bouleversant.

Le garçon hurla de nouveau en se tortillant sur le lit, retenu par les lanières. « Oncle Armand, non !... »

Il sourit. « Oui, je sais, c'est un difficile apprentissage, mon petit Emmanuel. Mais tu es sur la bonne voie, je le sens. Tu comprends les choses. Il faut seulement que tu renonces à ton orgueil ; que tu deviennes plus docile, plus souple. » Il regardait les plaques roses qui

s'étendaient sur la peau. Le torchon avait l'avantage de ne former que des marques floues, diffuses, il laisserait des traces indistinctes qui ressembleraient à un coup de soleil.

Il leva le bras, et il frappa en travers des cuisses, sans craindre de faire usage de toute sa force.

Le garçon poussa un cri de détresse, mais il ne chercha plus à le supplier d'arrêter. Commença-t-il d'accepter ce qu'il lui faisait subir ?

Armand se rendait compte du plaisir qu'il ressentait à faire souffrir, de la jouissance qui l'habitait en tourmentant cet être qui suscitait en lui un tel désir ; il lui semblait que l'une n'allait pas sans l'autre. Il le frappa en travers des reins. Il adorait le son du tissu mouillé qui résonnait sur le corps tendu.

À chaque coup, le garçon sursautait en hurlant, puis il se trémoussait vainement, comme s'il avait voulu s'échapper en s'enfonçant au creux du matelas.

Armand marqua une pause. « Arrête de crier. Sois fort : tu ne peux pas passer ta vie à gémir ! »

Il reprit. Il le frappa longuement, systématiquement, revenant là où la peau avait déjà rougi, savourant les hurlements aigus qu'il provoquait, jouissant de le voir se tortiller comme un ver, tressauter au fond du lit, forcené de douleur... Enfin, il lui administra un dernier coup sur les fesses, en donnant à son poignet plus d'effet, et celui-ci fut particulièrement cinglant.

Le garçon hurla plusieurs secondes en se tordant frénétiquement. Puis il s'affala, haletant, et resta prostré.

Armand laissa tomber le torchon ; ses doigts tremblaient d'excitation. Il se rassit sur le bord du lit. De nouveau il posa tendrement la main sur le dos de la cuisse, encore frémissante de la douleur qui avait irradié le corps entier. Il monta sur les fesses qui s'étaient vivement colorées et qui tressaillaient, rendues très sensibles. Cette fois il les parcourut avec la plus extrême délicatesse, presque amoureusement... Il triquait comme un fou, à en avoir mal. Il ne pouvait retarder infiniment son assouvissement.

Il défit alors la courroie qui retenait les pieds du garçon, puis, le prenant par les jambes, d'une pression il lui fit comprendre de pivoter sur lui-même. « Tourne-toi... »

En gémissant, Emmanuel se mit sur le dos, les mains toujours retenues à la tête du lit comme par un tourillon.

« Mon enfant, je vais à présent te connaître. Il ne s'agit pas cette fois de te donner la communion, puisque je ne t'ai pas encore absous – et j'aurai d'ailleurs du mal à te pardonner de m'avoir caché cette étape essentielle de ton évolution –, mais je veux achever ta punition en te faisant méditer sur ta mauvaise action. »

Il se leva, retira son polo, défit son pantalon, et il s'en débarrassa en même temps que de ses mocassins. Il monta sur le lit, se plaça à genoux entre les jambes du garçon, et il les lui écarta en les repliant. Le nuage rose, à l'intérieur de la cuisse gauche, était toujours bien visible.

Les yeux brillants, le corps déjeté, tremblant, Emmanuel se laissait manipuler comme un pantin.

Armand lui ouvrit les fesses le plus qu'il put, le faisant gémir tant elles le brûlaient encore. Il lui sourit : « Je vais venir en toi. Et cette fois, ce sera sans pommade. Car il ne s'agit pas aujourd'hui d'adoucir ta peine, mais de l'exacerber au contraire. Il faut que tu mesures la faute que tu as commise en te dissimulant à moi. »

Il se prit le membre dans la main et l'obligea de baisser le nez vers cette fente d'ombre, entrouverte devant lui, où il aspirait tant à revenir. Il s'avança au-dessus du garçon, prenant appui sur son bras gauche, et il amena son nœud au contact. Puis, le regardant dans les yeux, il poussa avec fermeté.

Emmanuel ferma les paupières.

Mais naturellement, le petit sphincter ne céda pas facilement. « Rends-toi ; capitule devant moi ; ouvre-toi au châtement. De toute façon, je viendrai en toi. »

Il insista, appuya plus fort, et il sentit enfin les chairs se desserrer, faiblir sous sa pression, s'écarter et s'ouvrir par la contrainte qu'il leur imposait.

Emmanuel se tordit au bout de ses liens et poussa un long gémissement tout le temps qu'il l'écartela.

Le goulet passé, Armand s'enfonça lentement, progressivement, dans ces chairs humides, encore frissonnantes de la fessée, et qui lui transmettaient un plaisir sans égal. Il ressentit de nouveau, en entendant les plaintes aiguës d'Emmanuel, la satisfaction de s'imposer à lui, de lui infliger cette douleur, de le punir. Il buta au fond de lui : il l'avait cloué. Il était son maître.

Incapable de résister plus longtemps à l'exigence interne qui le gouvernait, il se mit en mouvement, et cette fois il le fit impétueusement, en se rappelant toute la colère qu'il avait contre le garçon pour lui avoir manqué. Il se recula, et il le pénétra de nouveau, d'un coup sec. Puis il se mit à le chevaucher à un rythme brutal, et il lui butait dans les fesses avec acharnement, il ressortait pour mieux les écarteler, il s'y renfonçait impatientement. Il le pourfendait sans retenue, il cognait en lui comme pour l'ouvrir, pour l'atteindre au cœur de ses entrailles, comme pour lui toucher l'âme de la pointe de son membre.

À cette cadence, les sensations se démultiplièrent vertigineusement, et il dut ralentir, ce fut lui qui ferma les yeux, cambré au-dessus du petit corps fragile qu'il labourait comme une femme faite. Ses reins

commandaient à son cerveau, il était emporté par l'élan originel, il se reculait et il revenait, sans fin, et cela devait durer toujours, bien sûr...

À un moment, il rouvrit les yeux, et quand il redécouvrit ceux, également grand ouverts, d'Emmanuel qui le regardait, son visage si doux encadré par les bras redressés, traversé de pleurs, contracté de douleur, il fut enlevé par une émotion incroyable, bien plus forte que lui. Il se planta une dernière fois, puis, les reins cambrés, il lâcha tout son être dans celui qu'il transperçait. Il criait : « Je viens en toi ! Je suis en toi !... »

Après plusieurs soubresauts, il retomba enfin, enveloppant le torse fragile dans ses bras. Il murmura d'une voix à peine audible : « Souviens-toi, Emmanuel... tu es à moi. »

*

La douche sur la plage m'a été un épisode pour le moins pénible. C'était la première fois que mon beau-père m'exposait en public, je veux dire devant des inconnus, et de me retrouver tout nu au milieu des vacanciers m'a plongé dans une extrême confusion. Mais j'ai été malgré moi aussi envahi par une certaine excitation, par un sentiment qui m'est venu du plus profond de mon esprit, un combat entre la volonté de me cacher et le désir de m'exhiber – c'est-à-dire, je l'ai compris bien après, entre mon Surmoi et mon Ça. Je ne sais quelle pulsion y était inscrite, quelle satisfaction je tirais, non pas exactement de me montrer, mais d'être *obligé* de me montrer. En tout cas, l'effervescence qu'elle a provoquée en moi a été énorme.

Lors de mon « interrogatoire » dans la villa, j'ai aussi découvert à mes dépens la riche sensibilité de l'intérieur des cuisses, plus grande encore que celle des fesses. Le milieu est l'endroit le plus facile à atteindre, mais pas le plus cuisant, c'est paradoxalement la zone proche du genou, ainsi que celle tout en haut, à côté de l'aîne, qui sont les plus sensibles et qui marquent durablement. La douleur de la claque est d'abord sèche, un peu comme si elle était écrasée dans la chair, puis, quand la main se retire, elle remonte à la surface, elle enfle, elle forme une vague qui se diffuse alentour. Je me souviens d'avoir gardé les traces de ces claques plusieurs jours !

Cependant, la fessée au torchon est restée gravée dans mon esprit bien plus longtemps encore. Mon beau-père m'avait corrigé parce qu'il ne supportait pas que je jouisse en son absence, que je me mette à émettre du sperme sans qu'il le sache, que mon organisme évolue hors de son contrôle. Ce n'était plus moi, mon comportement, qui était fautif, c'était mon corps lui-même ! Je ne me faisais pas à cet âge-là la réflexion que je n'avais aucun moyen de retenir cette éruption dont j'ignorais tout avant qu'elle se produise ; au contraire, j'avais honte de

COMMUNIONS

moi, de mon être tout entier. Le seul adoucissement de mon humiliation a été d'avoir les bras attachés : comme j'étais obligé de subir, que je ne pouvais d'aucune façon échapper à la punition, j'étais la parfaite victime, j'étais l'agneau, contraint d'être obéissant, d'accepter passivement son « sacrifice ».

10

« Bon ! Je vais me coucher » fit Marine en se levant du canapé. Elle soupira : « Car, demain, c'est déjà reparti !... »

– Je termine “Le Soir”, et je vous rejoins.

– Prenez votre temps. Vous ne travaillez pas cette semaine, vous.

– Non, mais je serai tout de même au magasin : il faut que je sois présent sur le chantier. »

Elle monta lentement à l'étage. Elle se sentait le cœur lourd. Ils avaient fêté aujourd'hui l'anniversaire d'Emmanuel : treize ans ! Le temps passait si vite. Et puis elle ne s'était pas remise de leur retour de la mer, quelques jours plus tôt. Une semaine et demie de vacances, cela avait été vraiment très court. Heureusement, cela laissait des jours pour organiser d'autres petites échappées, quand Armand pourrait se libérer... Enfin, la lettre de Bernard qu'elle avait trouvée en revenant n'était pas agréable, elle avait achevé de lui plomber le moral. Il lui reprochait de faire de la rétention, de ne pas laisser son fils venir le voir. Était-ce sa faute si Emmanuel avait décidé de rester le mois d'août pour travailler le flamand !

Elle entra dans la salle de bains, et elle s'arrêta devant le lavabo. Elle prit sa brosse à dents, y mit du dentifrice. En fait, la décision d'Emmanuel lui convenait plutôt bien : elle ne tenait pas à ce que son père le retrouvât trop vite. Elle aimait mieux le laisser aux mains d'Armand encore un moment, le temps que fût achevé ce qui avait été entamé ; le choc n'en serait que plus rude... Cette idée lui procura un petit mieux-être, mais en même temps l'oppressa, comme si de penser à Bernard avait réveillé en elle quelque chose de lourd et de menaçant, comme si cela avait fait remonter en elle une image fossile.

Elle allait se brosser les dents quand, soudain, elle s'interrompit...

Elle sort de l'hôpital. Il fait nuit. Elle vient de finir son tour de garde, il est onze heures. Elle traverse le parking d'un bon pas. Lors-

qu'elle est arrivée en fin de matinée, il était complet, c'est toujours la même chose, quand elle commence à cette heure-là, elle doit se garer tout au bout ; et maintenant, il est au trois quarts vide. Elle est en chemisier et en jupe, mais elle n'a pas froid, il fait bon ce soir, l'air est doux. Elle retire sa barrette, secoue ses cheveux, cela lui fait du bien, la détend. Il faut qu'elle se dépêche, car évidemment Bernard est de nouveau en colloque aux U.S.A, et elle doit libérer sa sœur qui est venue de Roubaix garder Emmanuel. Il a fait un an aujourd'hui, et elle n'était pas là pour son anniversaire !... Mais elle se rattrapera demain.

Elle retrouve enfin sa Fiat 500, toute seule au bout du parking. Elle sort sa clé, mais elle doit batailler dans l'obscurité pour l'entrer dans la serrure de la porte. Soudain, elle sursaute : une silhouette est apparue, sortie de nulle part. Elle a juste le temps de la jauger – elle est de sa taille, maigre, – et elle entend : « Eh, m'dame, vous auriez pas dix francs ? » L'accent chti, un peu rauque, ne la rassure pas. Un clochard ? La voix semble bien jeune.

Elle réfléchit à toute vitesse sur la conduite à tenir, quand soudain une autre silhouette apparaît derrière la première. Puis encore une, toujours mince, plus petite, puis encore une, encore plus petite, ce n'est pas possible, ce doit être un enfant ! Cela la rassure à demi.

« Pourquoi tu nous donnes pas ton sac ? On va regarder nous-mêmes ! »

Un frisson glacé lui traverse l'échine. Elle n'a plus de doute : ils veulent l'agresser. L'habitacle de la voiture l'attire comme une planche de salut. Elle essaie de nouveau d'introduire la clé, mais ses gestes sont maladroits, elle n'y arrive pas. Elle les sent qui s'approchent. Elle se retourne pour leur faire face : ils l'ont déjà entourée, ils l'acculent contre la voiture. Ils sont à la toucher. Elle essaie de distinguer leurs traits, mais l'ombre des capuches les protège. Elle comprend qu'elle est encerclée par une meute de jeunes loups.

Quand ils s'emparent de son sac, elle ne résiste pas, elle le laisse glisser de son épaule – que pourrait-elle faire d'autre ? L'un d'entre eux le renverse par terre et se met à fouiller dans ses affaires. De voir ses objets personnels répandus sur le macadam, elle sent que son intimité est déjà violée. Elle devine ce qui l'attend. Elle se doute qu'il n'y a pas que son sac qui les intéresse.

Le plus grand, devant elle, la fixe. Pour ce qu'elle distingue de son visage sous la capuche, il a l'air jeune, dix-huit ans au plus ; son regard est dur, c'est celui d'un rebelle, d'une canaille ; et elle a l'impression que ses yeux sont bridés. Elle sent qu'il est en train de s'exciter en la matant, qu'il la dévisage, il lui regarde les seins, et elle pense que son chemisier est trop mince, sa jupe, trop courte.

Soudain il lui met la main à la poitrine. Elle sursaute : « Laissez-moi !... » Elle essaie de le repousser.

Mais il s'en fiche, il lui met l'autre main, il la plaque contre la voiture. Elle commence à trembler de la tête aux pieds. Il lui remonte dans le cou, au-dessus de son foulard. C'est une main étroite, fine, mais très dure, terriblement intrusive. Les doigts viennent sur sa bouche. Ils la touchent impudiquement. Il ne dit pas un mot, mais elle devine un désir farouche dans le regard qui luit dans la pénombre.

Elle répète : « Laissez-moi... » C'est tout ce qu'elle sait dire. Elle espère encore qu'ils vont s'arrêter là, qu'ils vont partir avec son argent, ou que quelqu'un va survenir, quelqu'un qui viendrait chercher sa voiture. Ils sont tous à la mater, à la dévorer des yeux.

Soudain, il l'attrape par les cheveux, lui renverse la tête en arrière. Elle crie sous cette prise qui vibre de violence contenue. Il se penche sur elle, il l'embrasse. Il sent le tabac et la bière, son baiser est dur mais pas brutal. Tout à coup, il insinue les doigts dans son col, écarte son vêtement. Cela la rend folle, elle se débat, s'arrache à sa prise. « Arrêtez ! » Elle a crié de nouveau.

Un autre lui défait son foulard, et il l'en bâillonne en le lui fourrant entre les dents. Il le lui noue rudement sur la nuque.

Tout s'accélère. Celui qui lui fait face lui arrache le chemisier. Il lui pelote les seins au travers du soutien-gorge. Elle se débat comme elle peut, mais ils l'attrapent par les bras, l'immobilisent ; les mains qui la retiennent en s'incrétant dans ses poignets ont une force étonnante. Elle sent que plus elle se tortille, plus elle les excite.

Son sous-vêtement est arraché à son tour. Maintenant le garçon est sur ses seins nus. Il les serre, y enfonce les doigts. Il lui fait mal. Il ne cherche pas à la caresser, à profiter d'elle, il ne veut que la faire souffrir. Elle tente de pousser des cris au travers du foulard, mais l'hôpital est bien trop loin, elle ne risque pas d'alerter quelqu'un.

Ils l'entraînent. Ils la renversent dos sur le petit capot de sa voiture. Il est devant elle qui se déboutonne ; il a un jean large. Elle mémorise tout, elle se raccroche à l'idée qu'elle portera plainte, qu'avec ces détails la police les retrouvera, qu'ils iront en prison... Pendant ce temps, d'autres mains la parcourent, lui touchent la poitrine, ils lui font mal, on dirait qu'ils découvrent une femme pour la première fois.

Le grand lui retrousse la jupe jusqu'à la taille. Il lui enfonce les doigts dans la culotte, la tire brutalement sur ses cuisses. Elle se débat comme une folle et, à un moment, elle arrive à leur échapper. Mais ils la reprennent aussitôt, la plaquent, et la maintiennent de nouveau, plus solidement.

Il lui déchire le slip. Puis il se prend le membre dans la main, se penche sur elle, la force à écarter les jambes. Elle réunit toutes ses forces pour les refermer, mais il parvient en la bousculant à la repousser. Il la cherche un instant, elle le sent qui fourgonne dans le bas de

son ventre, puis il trouve. Elle distingue dans l'ombre du capuchon un sourire placide, glaçant.

Soudain elle pousse un cri. Il l'a transpercée ! Épinglée contre la voiture, elle s'est cambrée en arrière, elle hurle, mais sa voix est étouffée par le bâillon.

Il la couvre, il plonge le visage dans son cou, mais cette fois il ne l'embrasse pas, il la mord. Il va et vient à coups durs et rapides, il s'acharne en elle, il la soulève à demi à chaque course. Son corps retombe contre la tôle qui grince. Il revient à l'assaut avec rage, comme s'il était pressé. Elle pense qu'ils doivent avoir peur de se faire surprendre... Soudain, abasourdie, elle sent dans son ventre un fluide qui se réveille, une vibration qui s'ébranle. Elle n'y croit pas : c'est une forme de jouissance qui monte en elle ?! C'est impossible, même avec Bernard elle n'a jamais connu cela... Elle se déteste, elle ne comprend pas son corps qui réagit malgré elle, bien qu'elle soit forcée.

Mais le garçon se plante d'un coup tout au fond, et, arrêté, secoué comme un mât au vent, il la cogne en poussant des grognements inarticulés. Aussitôt elle pense que cela fait plus de dix jours qu'elle a eu ses règles ; il va la mettre enceinte ?!

Il se retire à peine qu'un deuxième prend sa place. Il s'enfonce en elle à son tour. Cette fois, il n'y a plus rien qui ressemble à un plaisir. C'est juste une douleur qui la scie en deux, qui l'écartèle. Elle voudrait refermer les jambes, se replier sur elle, éjecter ce corps étranger qui est entré dans sa matrice.

Puis c'est un troisième. Elle a l'impression qu'ils sont de plus en plus jeunes, qu'ils sont, comme dans *Boucle d'or*, de plus en plus petits. Chaque fois c'est différent, et chaque fois c'est plus douloureux. Les parois de son vagin sont irritées, frottées au papier de verre.

Tout d'un coup, elle ne sait pourquoi, ils s'enfuient. Ils la laissent là comme un chiffon sale.

Elle se redresse péniblement. Ils étaient pourtant bien quatre ? Elle se demande si le dernier n'était pas trop jeune pour la prendre.

Elle se débarrasse de son foulard et le jette par terre. C'était un cadeau de sa mère, mais elle ne pourrait plus jamais le porter. Elle fait un pas. Hébétée, elle regarde autour d'elle : au loin, devant l'hôpital, une ambulance arrive. Ont-ils pris son gyrophare pour celui d'une voiture de police ?

Elle examine ses jambes, consternée : elle dégorge de sperme, il lui coule sur les cuisses, elle en a partout ; elle en est barbouillée. Elle tremble de tout son corps. Elle pense qu'elle a un sort. Qu'y a-t-il en elle qui les attire, comme des chacals sur une charogne ?...

Elle porta la brosse à dents à sa bouche et commença de les frotter. Mais ses doigts n'étaient plus assurés. La haine était remontée en elle comme une nausée.

*

Emmanuel traversa le village le cœur battant. Il allait chez M^{lle} Degroote pour son cours particulier, mais cette fois il n'y serait plus seul, comme cela avait été le cas pendant tout le mois d'août : après la rentrée, il devait y avoir le mercredi après-midi d'autres élèves. C'était donc maintenant qu'il saurait si tout ce qu'il avait tramé porterait ses fruits, ou si, au contraire, il se retrouverait face à un lamentable, un terrible fiasco.

Il monta le petit perron qui menait à la porte principale, au-dessus de celle de l'entresol, et il sonna. Il avait mis une chemise blanche à manches longues et son pantalon gris – le seul disponible, celui en velours vert était trop épais pour la saison, – qu'il avait agrémenté avec le ceinturon en cuir fauve offert par Chrétienne. Le mercredi, son beau-père n'était pas là pour contrôler comment il s'habillait, il aurait bien le temps de se changer en rentrant.

Quelques minutes après, la porte s'entrouvrit.

« *Hallo, mevrouw* », fit-il.

« *Emmanuel ?... Je bent vroeg ; het is geen twee uur. Kom maar binnen.* » Elle s'écarta pour le laisser entrer.

Il s'était habitué au physique peu engageant de la professeur, et elle l'impressionnait moins depuis qu'il l'avait fréquentée en tête-à-tête. Il se frotta les pieds au paillason, et il s'avança dans le couloir, presque heureux de retrouver l'odeur légèrement aigre de cet endroit devenu familier. En entrant dans la salle de séjour, il vit tout de suite que, le long de la table rectangulaire, trois chaises avaient été préparées.

« *Ga zitten en wacht op de anderen.* »

Les fois précédentes, il n'y avait qu'une chaise, les autres étant alignées le long du mur. Il se sentit intimidé en s'approchant ; il choisit de poser ses affaires sur la place du milieu. Il s'assit, sortit sa trousse, déplia son cahier.

Enfin, il entendit la sonnette ; son cœur se serra. M^{lle} Degroote se rendit tranquillement dans le couloir pour ouvrir la porte d'entrée.

« *Hallo, Jakie !* »

Il vit entrer une petite fille de son âge, d'un blond presque décoloré, qui le dévisagea de l'air désagréable du « qu'est-ce que c'est que celui-là ? ». Il piqua du nez sur son cahier sans répondre à son absence de bonjour. Elle s'installa à sa gauche.

M^{lle} Degroote tira en face d'eux le tableau noir qu'elle utilisait pour ses cours. Elle alla rincer son éponge à la cuisine ; prépara ses craies ; se frotta les mains.

La sonnette retentit une nouvelle fois. Le cœur d'Emmanuel s'arrêta. M^{lle} Degroote repartit dans le couloir. De nouveau, il entendit la porte s'ouvrir.

« *Hallo, mevrouw.*

– *Hallo Niels. Jij bent de laatste.* »

Il ferma les yeux et expira profondément. Au moins, il était là !... Maintenant, la question était de savoir comment il allait réagir.

Niels s'encadra dans le chambranle.

Emmanuel tremblait intérieurement, et il eut du mal à le regarder : depuis huit mois qu'il ne l'avait vu, il n'avait pas changé, c'est à peine s'il avait grandi ; il le retrouvait tel que dans son souvenir. L'été lui avait donné un léger hâle qui l'embellissait, et ses cheveux, négligemment coiffés de travers sur son front, avaient pris des reflets sablonneux, comme s'il avait emporté un peu de la mer du Nord avec lui. Son regard en tout cas avait toujours la même intensité ensorce-lante. Il portait un maillot de foot rayé de larges bandes blanches et bleu pâle, avec son petit jean qui avait continué de blanchir et qui paraissait encore plus étroit.

Depuis le pas de la porte, Niels le dévisagea, puis il jeta un coup d'œil à la fille à côté, puis il revint à lui, et on aurait dit qu'il ne comprenait pas ce qu'il voyait, comme si ce ne pouvait être qu'une illusion. Emmanuel lui adressa un demi-sourire, mais il n'eut aucune réponse.

La professeur le tira de sa stupéfaction en le prenant par l'épaule.
« *Niels, wil je gaan zitten ?* »

Il s'avança sans un mot, manifestement incapable de comprendre ce que son voisin faisait là. Il s'assit à la place libre, à la droite d'Emmanuel.

*

Pendant cette heure, Emmanuel n'avait pas eu un instant pour contempler son voisin. Il avait transpiré pendant les conversations, car Jakie comme Niels étaient d'origine néerlandaise et contrairement à lui parlaient sans accent. Il avait repris toutefois quelque avantage au moment des exercices de grammaire sur laquelle il avait tout misé, se doutant bien que, si chacun trouvait naturel le fonctionnement de sa langue maternelle, c'était une autre affaire d'en comprendre et d'en formuler les règles – ce qui n'avait pas été sans provoquer certaines jalousies.

Tandis que tous trois se levaient et rangeaient leurs affaires, il trouva le moyen de glisser à Niels : « Attends... »

Il traîna jusqu'à ce que Jakie se dirigeât vers le couloir, puis il demanda à la professeur : « *Kan ik de vogels gaan zien ?* »

M^{lle} Degroote sourit. C'était la seule occasion où on la voyait se déridier : dès qu'on lui parlait de ses oiseaux, elle se radoucissait. Afin de l'amadouer, Emmanuel avait pris l'habitude de descendre passer un moment à la volière après chacun des cours.

« *Natuurlijk, Emmanuel. Ik laat je gaan, je kent de weg.*

– *Dank u wel !* »

Et, se tournant vers Niels, il lui demanda sur un ton détaché : « Tu veux venir avec ? »

Le garçon ne répondit pas ; cependant, après une hésitation, il lui emboîta le pas. Il ne paraissait pas être revenu de la présence d'Emmanuel, comme s'il n'était toujours pas convaincu qu'il s'agît bien de lui.

Ils gagnèrent le couloir, et ils s'enfoncèrent dans la petite maison. Emmanuel ouvrit une porte latérale qui découvrit un escalier étroit descendant à l'entresol, et il s'y engagea. « Ferme bien derrière toi... »

En bas, ils suivirent un nouveau couloir, dépassèrent la pièce qui servait de cave, et ils arrivèrent dans un volume plus vaste, à l'origine un garage, mais que M^{lle} Degroote avait transformé, le divisant par un grillage sur toute la hauteur, et remplaçant la porte extérieure par une baie vitrée qui donnait sur un petit vallon. Les trois quarts du fond étaient occupés par des troncs tortueux et quelques plantes vertes où logeait toute une population ailée, de couleurs et de formes variées ; dans le premier quart, qui faisait office de sas, un vieux canapé défoncé en velours marron avait été installé face à la volière.

Niels, qui découvrait cette cage géante pour la première fois, s'avança près du treillage et observa, fasciné, les petites bêtes qui s'étaient mises soudain à voleter et à pépier, ravies d'avoir de la compagnie, et qui se donnaient en spectacle.

Emmanuel s'approcha à le toucher, mais il resta derrière lui, en retrait, un peu sur le côté, son visage surplombant son épaule. « C'est beau, non ?... »

Niels ne répondit pas, accaparé par la découverte de ce petit monde chatoyant qui se déployait devant lui. Sa tête bougeait de gauche et de droite, de haut et de bas, suivant les mouvements des pensionnaires, vifs comme des flèches.

Emmanuel, lui, s'abîma dans la contemplation de ces cheveux, juste devant lui, qui tombaient sagement sur la nuque et formaient une pointe en cœur, des fines mailles serrées du col blanc, de la peau du cou au grain à peine visible, sans défauts, il examina l'oreille de jeune faune qui dépassait, effilée, et dont il devinait toute la douceur. Il baisa lentement les yeux, il vit la matière qui enveloppait l'épaule, un simple maillot de coton un peu épais, bleu et blanc, rien du tout, juste une étoffe qui voilait le corps, et il fut taraudé par l'envie de... De

quoi ? Il ne le savait pas vraiment. Il désirait ce vêtement comme il désirait celui qu'il habillait ; il désirait cette peau qu'il aurait voulu découvrir ; il désirait ces cheveux qui saillaient, irrégulièrement coiffés, comme un dédale aérien ; il désirait cet être auquel il rêvait de s'apparier il ne savait pas vraiment comment.

Et, soudain, il se sentit mal. Il comprit qu'il allait être dans l'impossibilité de seulement le toucher. Le garçon l'attirait avec une telle force que, en fait, il le paralysait ; il ne savait pas davantage pourquoi. Tout simplement, il était intimidé ; sans doute n'aurait-il pas supporté d'essayer un rejet. Il eut le vertige. D'un coup, il revit toutes ses spéculations, ses hypothèses, ses calculs, les plans qu'il avait ourdis et auxquels il avait consacré ce mois : tout avait réussi, il était arrivé à ses fins. Et tout cela pour rester inerte comme une pierre ? Il suffisait de lever la main, de la poser sur l'épaule, là, à quelques centimètres, de l'attirer à lui, de... Mais il en était incapable.

Il ramena le regard sur les oiseaux qui virevoltaient en poussant leurs trilles et leurs roulades. Il essayait de se consoler en profitant de la présence du garçon, là, à côté de lui, tout proche, de jouir au moins du magnétisme qui se dégageait de lui.

*

Armand conduisait machinalement, accaparé par ses pensées, encore plein de la frustration qu'il avait ressentie cet après-midi quand, après une journée plutôt morne pour un mercredi, une nouvelle cliente était entrée accompagnée d'un jeune garçon de dix-onze ans, si attirant qu'il en avait eu des vapeurs ! C'était un véritable angelot : les cheveux mi-longs, blond platiné, les yeux verts, les joues d'un rose mordoré, une petite bouche d'une pâle couleur framboise, saillante, faite à mordre, on peinait à croire que cet être céleste se fût incarné dans le monde séculier. La mère avait fait sortir plusieurs articles, mais à chacune des propositions d'Armand elle avait refusé que son fils essayât quoi que ce fût. Il aurait pourtant tellement aimé l'avoir entre les mains, celui-ci, lui caresser les joues, lui faire des mignardises, lui passer des doigts dans les cheveux, le déculotter, lui peloter les fesses... Mais elle n'avait rien voulu entendre, n'avait rien acheté, et était repartie sur un vague « je repasserai ». Dégoûté, il avait quitté le magasin en fin d'après-midi, laissant Albertine fermer... Et pendant tout le trajet il n'avait cessé d'être assailli d'images où il voyait le petit drôle ligoté, fouetté, empalé, jeté au cachot.

Il ralentit, vira dans le jardin, s'arrêta devant le garage. Il descendit de voiture et ouvrit les vantaux. Dans l'obscurité du box, le démon blond aux yeux verts flottait toujours face à lui.

Dans le vestibule, il retira son pardessus et le suspendit. Il pénétra dans le salon, où il trouva Emmanuel avachi devant la télévision, suçotant machinalement sa médaille. Il se crispa en découvrant qu'il portait son pantalon gris.

Il inspira en pinçant le nez pour garder son calme. « Bonsoir, Emmanuel.

– 'Soir », fit le garçon sur un ton morose et sans même tourner la tête pour le regarder.

Il prit le temps d'aller dans la cuisine, mais il n'y trouva que la cocotte qui mijotait. Il se rappela que Marine avait un rendez-vous chez le médecin pour Chrétienne.

Il revint sur ses pas, marcha vers la télévision et l'arrêta.

Le garçon releva la tête en fronçant les sourcils : « Mais... pourquoi ?!

– Mon petit Emmanuel, » fit-il sur un ton sec, « tu sais que quand quelqu'un arrive dans la pièce où tu te trouves, la moindre des attentions est de te lever et de le saluer en le considérant. Tu vas donc te sortir de là et me dire bonsoir correctement. »

Emmanuel parut s'inquiéter, comme s'il se rendait soudain compte de la situation. Mal à l'aise, il se leva.

Armand se pencha pour l'embrasser, mais en conservant une froideur distante.

« Ensuite, peux-tu m'expliquer pourquoi tu portes ce pantalon ? »

Le garçon évita son regard : « J'avais cours, avec M^{lle} Degroote...

– Et... ? »

Il haussa les épaules. « Là-bas, tout le monde en porte... ».

Armand sentit la moutarde lui monter au nez devant cette nouvelle récrimination. « Comment les autres parents habillent leurs enfants m'est égal. Pour moi, je te l'ai dit cent fois, tant que tu te comporteras comme un petit garçon, tu seras habillé comme un petit garçon. Que tu aies aujourd'hui treize ans ne change rien à l'affaire. Ton attitude de ce soir ne fait que le confirmer. »

Emmanuel avait légèrement pâli. Sans doute commençait-il à regretter son infraction aux règles.

« Tu vas être puni. D'une part pour te remémorer de respecter mes consignes, y compris quand je ne suis pas là naturellement, et d'autre part pour te rappeler de me parler correctement... Et cette fois, ce sera séance tenante. »

Armand pensa qu'il allait se venger sur Emmanuel du diabolotin blond qui lui avait fait défaut. Mais il voulait être tranquille, il n'avait pas envie que Marine revenant de chez le médecin le dérängeât. L'idée qui lui vint alors lui fit jaillir des étoiles dans la tête. « Nous allons faire cela à la cave ! Suis-moi. »

Il s'avança vers l'escalier du sous-sol, mais, se retournant, il vit qu'Emmanuel n'avait pas bougé. « Eh bien ? Dépêche-toi.

– Oncle Armand... Excusez-moi. Je vais aller me changer... Je... » Il avait l'air décomposé.

Armand ne répondit pas. Faisant deux pas en arrière, il l'attrapa par le bras.

Le garçon essaya de résister : « Oncle Armand !... Pardon !... Je le ferai plus...

– Toujours ta même rengaine ! »

Et, le ramenant à lui d'une secousse, il l'entraîna rudement. Il le prit par la nuque et le poussa devant lui. « En bas, je t'ai dit ! »

Ils entrèrent dans la salle de jeux. Emmanuel maintenant ne marquait plus de velléités de se rebeller, impressionné de se retrouver « à la cave ».

« Enlève ce pantalon. »

De son côté, Armand déboutonna sa veste, la retira, et la déposa sur l'accoudoir du divan.

« Dépêche-toi. »

D'avoir été bousculé, Emmanuel était encore plus mignon avec ses cheveux éparpillés devant les sourcils. Il tremblait légèrement, sans se décider. Le passage sans transition de la position avachi devant la télévision à la situation de recevoir une correction était brutal.

« Dépêche-toi, car, là, je suis en train de m'échauffer. » Il déboutonna ses manches. « Et je peux te dire que ce n'est pas bon pour tes fesses. Pas du tout. » Il les replia au-dessus du coude.

Emmanuel piqua du nez et se résolut à obéir. Il déboucla son ceinturon.

Armand frissonna. Pris par cette image, sur une impulsion il lui ordonna : « Et tu vas me donner ta ceinture. »

Le garçon releva la tête, inquiet, hésitant à comprendre. « Vous voulez... ? » Il avait pâli.

« Oui. Ta ceinture. » Armand était grisé par cette idée. Il allait passer à autre chose.

Plus mort que vif, Emmanuel la retira des passants et, d'une main mal assurée, la lui tendit ; il devait bien se douter d'à quoi elle allait servir.

« Et maintenant, déculotte-toi. »

Le garçon se résolut à défaire son pantalon et le faire glisser le long de ses hanches, dévoilant ses cuisses, ses genoux.

« Retire-le complètement. »

Emmanuel lui jeta un dernier coup d'œil implorant, il fut sur le point de dire quelque chose, mais il se reprit, et il s'accroupit pour délayer ses chaussures. Il les retira, et il finit de se débarrasser du panta-

lon. En se redressant, il tira machinalement sur ses chaussettes grises qui étaient descendues – cherchait-il à l’amadouer ?

En voyant la cordelette suspendue au mur et qui servait pour tuteurer les plantations, Armand en décrocha un morceau. Il avait été pris par une nouvelle idée : il allait refaire ce qui lui avait tant plu la fois dans la villa.

Il se posta près du cheval d’arçons. « Viens ici. » Il le regarda s’approcher, anxieux, en chemise et en chaussettes.

« Tourne-toi, et mets les mains au dos. »

Emmanuel parut impressionné par cette nouveauté. Il hésita, mais obéit sans protester, ramenant docilement les bras en arrière.

Armand enroula la cordelette autour de chaque poignet, puis il les ficela ensemble. Il avait le sentiment maintenant d’avoir un jeune prisonnier ! « Je t’attache, ce n’est évidemment pas que je craigne que tu t’échappes, c’est pour que tu perçoives mieux encore ta nécessaire soumission. Tu sais que parmi les premiers chrétiens beaucoup étaient esclaves : eh bien, il est bon que tu connaisses les afflictions qu’ils ont subies. »

Il le prit par l’épaule et l’amena au bout du gros bourrelet de cuir fauve qui luisait dans la lumière électrique. « Allonge-toi. »

Emmanuel hésita, faillit encore tenter quelque chose pour sa défense, mais il y renonça. Il s’avança et s’allongea tant bien que mal sur le boudin qu’il chevaucha, à plat ventre, dans les sens de la longueur. En le voyant obéir si facilement, Armand exulta. Il était étonné : rarement le garçon n’avait été aussi résigné qu’aujourd’hui au moment de recevoir une punition. Il avait l’impression de le diriger comme un pantin, on aurait dit qu’il avait renoncé à protester. Avec le temps, il intégrait de mieux en mieux sa sujétion.

« Écarte un peu les jambes. » Il le tapota entre les cuisses. « Ouvre-toi bien. Présente-toi largement. » La chemise remontée par la position découvrait le petit triangle blanc qui enveloppait les fesses, et à cette vision soudain son membre se réveilla.

Il lui prit une cheville et la passa à l’extérieur du pied métallique, auquel il la lia fermement. Puis il lui attacha l’autre de même. La cordelette en chanvre, raide et rugueuse, pénétrait dans la matière tendre de la chaussette, qui se pinçait et ressortait en formant de minces bourrelets autour.

Il se redressa. Le garçon, les mains aux reins, les jambes garrotées et légèrement écartées, était dans une situation incroyablement excitante ! Il avait l’impression de voir une de ces images de magazines pornographiques qu’il lisait parfois – en regrettant qu’on n’y trouvât que de jeunes hommes le plus souvent déjà privés de leur charme adolescent... Il lui posa les mains en bas des reins, sous les poignets croisés, glissa les doigts dans l’élastique du slip, et il

l'abaisse lentement en le retournant, profitant du contact avec la peau qu'il découvrait à neuf, à peine duveteuse, tiède, fragile ; il ne l'entraîna pas loin, seulement au ras des fesses, car il fut retenu par les cuisses écartées. Il lui prit le derrière et l'ouvrit, dévoilant le sillon qui le fendait. D'un doigt, il passa dans la raie, venant buter par-dessous contre la petite balle restée à demi camouflée dans le tissu tendu.

Le garçon tressaillit, mais ne dit pas un mot. Armand se fit la réflexion que, lorsqu'il l'attachait, il le trouvait moins rebelle, plus soumis que d'ordinaire.

Il se passa la langue sur les lèvres ; elles étaient sèches tant il était ému. Il attrapa le ceinturon et recula d'un pas. Il le replia sur lui-même, retenant ensemble la boucle et l'autre extrémité dans son poing. Il pensait que c'était un peu grâce à Chrétienne si le garçon allait recevoir sa première correction à la ceinture ! Elle aurait été certainement émoustillée de savoir à quoi servait son cadeau...

Il leva le bras et le lança en donnant de l'effet à son poignet. Le cuir claqua vivement sur le petit derrière exposé, tendu par la position, sans aucune défense. En entendant Emmanuel pousser un cri aigu, il ressentit tout de suite un soulagement. Dans une sorte d'euphorie, il le frappa en travers des fesses, à coups réguliers, rapprochés, les croisant l'un sur l'autre, et des bandes d'un blanc pâle s'inscrivaient en travers avant d'être tout aussitôt remplacées par une couleur d'un rose soutenu. Et c'était une délectation, un grand bonheur après la frustration que le blondinet lui avait imposée au magasin. Il se débarrassait de l'emprise qu'il avait eue sur lui, il le barrait, le biffait, le réduisait à l'impuissance. C'était un orgasme en soi.

Il marqua une pause, se recula. La peau avait pris une teinte particulièrement vive qui s'était diffusée, comme si une chaleur en émanait. Mais il fut tout de même surpris par les sanglots que poussait le garçon : on aurait dit que lui aussi se délivrait de quelque chose, qu'il se trouvait soulagé par la douleur. Était-il de quelque manière rasséréiné d'être puni ? Il pleurait à chaudes larmes comme il l'avait rarement vu. Cela excita sa tendresse pour lui, et du même coup son désir de le faire souffrir. Il se remit à le frapper à coups redoublés. Les cris d'Emmanuel montèrent, plus forts, plus déchirants, entrecoupés de hoquets.

Quand il s'interrompit de nouveau, il eut la curiosité de porter le ceinturon à son visage : le cuir s'était échauffé, et il dégageait une odeur plus marquée – l'odeur de la douleur ?

Les cuisses écartées, restées blanches, le provoquèrent. Il releva le bras et les frappa en travers, alternativement l'une puis l'autre ; des empreintes nettes s'incrustèrent dans la peau tendre. Les cris du garçon s'envolèrent dans les aigus, devinrent des hurlements, ils résonnaient dans la pièce, ils l'emplissaient comme des oiseaux affolés. Et

il jouissait de le regarder se tortiller sur le rondin du cheval d'arçons, tendant vainement ses jambes pour les défendre de la morsure du cuir.

Enfin, il arrêta. Il pensa, un peu tard, que ces traces se verraient pendant quelques heures encore ; Marine, Chrétienne, quand elles rentreraient, ne manqueraient pas de les remarquer, ce qui n'était pas bien grave. Mais il n'était pas impossible qu'elles fussent toujours discernables le lendemain, lorsqu'il retournerait à l'école. L'idée qu'il se présenterait en classe, devant tout le monde, avec des jambes marquées lui plut beaucoup.

Il déposa la ceinture. Il frotta lentement les fesses à vif, descendit le long des cuisses en les palpant et les comprimant comme pour vérifier que la punition eût été suffisante, mais en fait plutôt pour relancer la brûlure, pour instiller la douleur jusqu'au cœur de la chair.

Il était à présent complètement dur. Il eut envie de partager son émotion. « Bien. Je vais maintenant vérifier que tu es pur. »

Il lui passa la main entre les cuisses et attrapa par-dessous, retenues dans le coton plissé, les petites balles et la pine qui les prolongeait. Aussitôt, il sentit l'ergot lui venir entre les doigts. Il en eut un sursaut de joie : la correction n'empêchait donc pas ce petit vicieux d'avoir le tricotin ? La chaleur de ses fesses s'était transformée en un prurit sexuel, il avait commencé d'intégrer la douleur comme une forme de plaisir, il débutait une véritable carrière de masochiste... Cette découverte redoubla son exaltation !

Prenant un ton sévère, il tripota fermement la raideur au travers du tissu : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Et en plus tu as de mauvaises pensées ?... Allez, tu vas te débarrasser de cette cochonnerie, et tout de suite. Tant pis si tu salis ta petite culotte. »

Et il le pollua d'un geste vif et rapide, faisant coulisser sous le ventre la pine tendue dans le fourreau de coton. Le garçon se remit à pousser des gémissements plaintifs. Il alternait sa masturbation en s'emparant des petites boules resserrées, les pressant et les roulant dans le tissu, puis il reprenait son traitement énergique.

« Allez ! jette ça ! » De la main gauche, il l'attrapa par les cheveux et lui tira la tête en arrière, le secouant sans douceur. « Expulse tes démons ! Répands tes humeurs impures ! »

Soudain le garçon tressauta sur le cuir, il se cambra en arrière, ses jambes retenues aux tubes métalliques se tendirent désespérément, il fut parcouru de plusieurs saccades. Puis il retomba comme un sac sur le cheval d'arçons.

Armand devina sur ses doigts une sensation mouillée qui avait traversé le tissu et qui s'élargissait. Il grogna : « Voilà ! Te voici au moins débarrassé de cette cochonnerie ! »

Il amena ses doigts sous son nez et sentit le délicieux encens dont ils étaient parfumés. Depuis la fois dans la villa, il n'avait plus eu

l'occasion d'en profiter. De l'autre main, il lui caressa le dos, s'arrêtant sur la corde qui liait les poignets, tripotant les nœuds incrustés dans la peau. Il poursuivit en errant sur les fesses rouges, les parcourut en cercle, les malaxa plus doucement. Les traces de la ceinture lui donnaient follement envie de pénétrer ce petit derrière ; la position s'y prêtait tout à fait. L'idée qu'Emmanuel avait été excité en étant fessé l'émouvait beaucoup aussi, il se sentait soudain accepté, même dans son désir pervers de fouetter les garçons. C'était comme l'ébauche d'une compréhension mutuelle, presque une relation amoureuse, tenta-t-il de se persuader.

« Tu promets de suivre dorénavant mes consignes ?

– Oui... oncle Armand... » gémit Emmanuel.

« Tu ne porteras plus de pantalons en profitant que je ne suis pas là ?

– Non... oncle Armand... je le promets.

– Bien. Je te pardonne, mon enfant, pour cette fois... Je vais donc maintenant te donner la grande communion. »

Il laissa couler abondamment de la salive dans ses doigts, et il l'appliqua dans l'étroite fente ouverte devant lui, tout en récitant : « Donnez-nous notre pain de ce jour ! Que Votre volonté soit faite, sur Terre comme au Ciel, pour les siècles des siècles... » Il badigeonnait le petit trou, mais sans chercher à le pénétrer, se contentant de l'assouplir par ce massage humide.

Il se redressa, se déboutonna, sortit son membre, et en posa le gland, décalotté, rouge d'excitation, sur la couronne détrempeée. « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, amen ! »

Il appuya, mais elle résista. Il insista et, les jambes attachées aux pattes du cheval d'arçons empêchant le garçon de les refermer, il finit par l'écarteler assez facilement.

Il s'enfonça lentement dans la chair, d'un trait régulier mais retenu, profitant de chaque instant de la course, jouissant de ce tore tendu qui roulait sur son membre. Le simple fait d'avoir sous les yeux les mains du garçon liées redoublait l'ardeur qui bouillonnait en lui. Enfin, son ventre buta contre les fesses. Il murmura : « “Ô Salutaire Hostie, adorable Victime”... »

Il se recula lentement, se renfonça tout aussi doucement, et refit un arrêt. « “Ô vous qui avez soif, vous n'avez pas à chercher loin la source des eaux vives : elle jaillit tout près de vous. Hâtez-vous donc d'y courir”... »

Il se remit en mouvement, fermement mais sans brutalité. Aussitôt il renversa la tête en arrière, jouissant de tenir le garçon à bras-le-corps, frissonnant de ce bonheur incroyable, tandis que le fin cloaque, chaud et humide, palpait autour de lui. « ... Car “la révélation du moment présent est une source de sainteté toujours jaillissante. Il est

toujours plein de trésors infinis ; il en contient plus que vous n'avez de capacité pour en jouir.” »

Ses doigts remontèrent s'enfoncer dans les cheveux, fouiller leur merveilleuse fluidité, et ils les retournèrent comme le vent renverse les herbes. C'était une expérience mystique, divine. Et il continua de réciter d'une voix exaltée : « “Le Christ n'a pas d'autre corps sur Terre que le tien, ni d'autres mains que les tiennes, ni d'autres pieds que les tiens.” Tu es donc agneau, toi aussi, toi aussi dédié au sacrifice. » Il gémit : « Ah ! mon petit Emmanuel... Tu vas recevoir le saint chrême, l'onction qui va te réconcilier avec Dieu... Et saint Jean a dit : “Ce que vous avez reçu de Lui demeurera en vous”. »

Soudain un poignard se planta dans ses reins, le prenant par surprise, et les essences bouillonnantes bondirent hors de lui. Il n'eut que le temps de crier : « Prends ! car ceci est mon foutre ! Prends ! car ceci est mon sang ! » Il s'abîma en enlaçant cette chair vibrante qu'il ensemençait, et, tandis qu'il se répandait en longues giclées, il répétait : « Prends en toi la Semence de Dieu ! Accepte-la ! Reçois au fond de tes entrailles cette manne céleste... »

Enfin, il retomba. Mais il restait là, défait, encore accouplé, et il murmurait : « Je t'ai béni, mon enfant !... J'ai répandu ma bénédiction en toi... Tu es saint, tu es sanctifié !... » Oui, il était Dieu, rien de moins, quand le garçon lui appartenait, quand il en faisait sa création, quand avec lui il l'amenait à une cène hors du monde, hors du temps.

*

Quand Marine revint avec sa fille de chez le médecin, elle ôta son manteau et l'accrocha dans le vestiaire. Au salon, elle trouva Armand assis dans le canapé qui regardait le feu d'un air rêveur. Elle alla lui dire bonsoir, puis, pendant que Chrétienne montait dans sa chambre, elle passa par la cuisine couper le gaz sous la cocotte.

Quand elle retourna dans le salon, elle remarqua le pantalon gris d'Emmanuel déposé sur le dossier d'une chaise. Elle le ramassa. « Qu'est-ce que ça fait là ?... »

Armand releva les yeux : « Oui, j'ai trouvé Emmanuel avec cela en rentrant.

– Ah... Je n'y ai pas fait attention ce matin.

– Ce n'est pas à vous de vous occuper de cela. C'est à lui de respecter les consignes qu'on lui donne... »

Elle soupira : « Vous l'avez puni de nouveau ?... »

– Oui. Il est dans sa chambre, à présent... À part cela, je vous préviens que, comme en plus il a sali sa petite culotte, il serait peut-être bon de faire nettoyer ce pantalon, également. »

Elle soupira avec une mine dégoûtée. « Je ne m'y ferai jamais... »

Elle replia le pantalon, et elle l'emporta dans le vestibule où elle le mit dans le sac pour le pressing. Elle était triste en pensant au petit derrière qu'il avait contenu et à ce que celui-ci avait dû subir, mais satisfaite de savoir que le garçon, déjà empli malgré sa jeunesse de tous les vices masculins, avait une nouvelle fois été corrigé... Il lui revint soudain le moment où elle l'avait mis au monde, et elle se souvint de la terrible douleur qu'elle avait endurée des heures durant pendant ce premier accouchement. Il pouvait bien souffrir une fessée de temps en temps...

Ils entrent dans la chambre d'hôtel, et Bernard referme la porte. Son regard est voilé, il titube légèrement, il a trop bu pendant le repas de noce, elle l'a bien vu. Il retire sa veste. Il la dévisage avec des yeux troubles, elle a compris que de la voir en robe blanche l'excite énormément. Mais c'est normal sans doute : depuis ce matin, elle est officiellement sa femme. Il l'embrasse, et le tissu raide craque sous ses mains quand il la serre nerveusement dans ses bras. Il la conduit au lit. Elle ne proteste pas, c'est lui le patron, elle le laisse faire. Elle est tellement habituée à exécuter ses ordres à l'hôpital que l'idée d'avoir à cet instant une quelconque initiative ne la traverse même pas. Maladroitemment, il retrousse la longue robe, tire non sans brutalités sur la petite culotte de dentelle que, elle aussi, elle a mise aujourd'hui pour la première fois, et il s'allonge sur elle en lui écartant les jambes. Elle crie quand il la pénètre ; elle a eu mal. Il la couvre comme un chien une femelle, il s'acharne sur elle, mais il ne lui transmet pas la moindre ébauche de plaisir. Peut-être est-ce sa faute ? Elle doit reconnaître que, toute la journée, elle a redouté ce moment. Il jouit très vite. Et il retombe comme assommé, avant de s'endormir vautré sur elle... Elle se souvient alors de tout le chemin parcouru, depuis le jour où elle est entrée fièrement dans le service d'urologie du professeur Bernard Boutroux, petite infirmière subjuguée par le grand ponton, jusqu'à ce qu'il la demande en mariage, et une question surgit, seulement à cet instant, celle qu'elle n'a pas encore laissé monter à sa conscience, celle à laquelle de toute façon il est inutile de répondre – elle entend battre un « trop tard ».

Cette désastreuse première fois, cependant, avait suffi à enclencher l'inéluctable processus d'où était sorti Emmanuel.

*

C'est en passant un jour sur la place du village, un mercredi, que j'avais vu par hasard Niels sortir de chez la Degroote. Au collège, à la fin d'un cours, j'avais ensuite demandé à la professeur, en prenant mon air le plus innocent et alors que je savais donc bien la réponse, si elle donnait des leçons particulières. Car il m'était venu l'idée d'un

COMMUNIONS

subterfuge pour revoir mon ami sans que ne s'en doute aucune de nos deux familles, lesquelles ne se parlaient plus depuis janvier. Mais, évidemment, je n'avais pas imaginé que je puisse rester pétrifié au moment précis où je le retrouverais enfin.

Je ne sais pourquoi je ne me suis pas changé en revenant du cours cette fois-là ; j'en avais eu pourtant tout le temps. Je crois que, après avoir flanché devant Niels, j'éprouvais une telle colère contre moi que j'avais envie de me « mettre des claques ». Or quel meilleur moyen que de provoquer mon beau-père ? Il savait si bien faire ! Grâce à lui, je me suis puni de n'avoir pas osé entreprendre Niels...

J'avais d'ailleurs déjà commencé de ressentir une certaine sensualité dans ce que mon beau-père m'imposait. Sur le coup, je redoutais d'être fessé ou de subir une « communion », mais, le soir, je me masturbais en y repensant. Je ne savais plus comment me situer entre la douleur et le plaisir. Je craignais la punition, toujours affreuse, mais finalement j'en tirais une forme de jouissance... De l'entendre débiter ses pseudo-bénédictions me rassurait aussi, d'une certaine façon je me sentais protégé, sinon par un « dieu », du moins par un « dominant », un maître légitime puisque c'était ma mère elle-même qui m'avait remis entre ses mains. Plus tard, vers mes quinze-seize ans, j'étais pratiquement arrivé à ne plus avoir d'orgasme que dans cette « confusion des sentiments ».

11

Yolande se sentait tout embarrassée d'avoir raconté son histoire à son employeuse, mais elle en était heureuse aussi, et même fière en voyant madame Marine la regarder avec un étonnement bienveillant.

« Eh bien, Yolande, bravo. Se marier à quarante ans passés, ce n'est pas évident. Mais c'est certainement plus sage. Regardez, moi, je me suis mariée une première fois à vingt-quatre ans, et ça ne m'a pas porté chance !

– Oui, madame, mais maintenant, vous avez monsieur Armand !...

– Exactement. Je me suis remariée à trente-sept, et comme par hasard, ça se passe beaucoup mieux... Je suis sûre que vous allez être très heureuse.

– Dieu vous entende, madame, Dieu vous entende !

– Ce qui me plaît moins, c'est que nous allons devoir faire sans vous, désormais !

– J'aurais bien continué, pour vous, madame, et pour monsieur Armand, mais nous allons nous installer à Liège, ça ferait vraiment trop loin...

– Je comprends bien, Yolande, ne vous inquiétez pas. Nous allons chercher quelqu'un d'autre... J'attendais septembre ; maintenant les gens sont rentrés de vacances. »

Yolande hésita, puis demanda : « Est-ce que je pourrais aller dire au revoir aux enfants ?

– Naturellement !... Malheureusement Chrétienne n'est pas là : Armand l'a conduite chez ma belle-sœur pour le week-end, elle le passe avec ses cousines. Elle ne rentre que ce soir. Je lui dirai au revoir pour vous... Mais Emmanuel est dans sa chambre, il est en train de faire ses devoirs. Je vais l'appeler.

– Non, ne vous dérangez pas, madame, je vais monter le voir. »

Et, marchant à petits pas pointus pour dissimuler sa gêne, elle gravit comme une invitée l'escalier qu'elle avait si souvent ciré.

Elle frappa à la porte.

« Entrez... » fit une voix légèrement étonnée.

Elle poussa le battant. La chambre était envahie par le soleil de septembre qui était encore particulièrement chaud pour la saison.

En la reconnaissant, le garçon se leva aussitôt de son bureau. « Ta-ta Yo-yo ! » s'exclama-t-il.

Elle fut confondue de bonheur en s'entendant appeler ainsi. Bien qu'elle ne fût pas venue de l'été, il ne l'avait pas oubliée !

Elle referma derrière elle. Ils se firent la bise affectueusement, et ce fut lui qui la prit dans ses bras, en se serrant contre sa poitrine.

Elle l'enlaça tendrement : « Mon petit poussin... Comment ça va ?... » Elle profita un long moment de l'avoir contre elle.

Puis elle l'écarta doucement et le regarda : « Tu as repris l'école ?

– Oui...

– T'es en quelle classe maintenant ?

– En deuxième.

– Bravo ! C'est formidable... »

Elle s'assit sur le lit, et il s'installa à sa gauche.

« Dis-moi : les garçons qui t'embêtaient, l'année dernière, ils te laissent tranquille à présent ?

– Ils sont plus au collège. Je crois qu'ils sont dans un lycée technique.

– Fort bien. Bon débarras. »

Elle l'examina. Il était encore plus mignon que dans son souvenir. Sa peau avait légèrement doré sous l'été, ses yeux brillaient du plaisir de sa visite, et il était joli comme un petit amour dans sa chemisette blanche et son short beige, les jambes et les pieds nus. Elle avisa les chaussettes grises qui traînaient par terre, et, reprise par l'habitude, elle les roula avant de les mettre dans les souliers. « Allons, va pas laisser traîner tes affaires comme ça, tu te ferais encore disputer ! »

Puis elle le regarda de nouveau et lui sourit. Elle lui caressa la joue. « Je suis venue te dire au revoir. Tu sais que je vais me marier ?

– Oui, Maman nous a dit. Mais alors, vraiment, on va plus te revoir ?

– Moins souvent, ça c'est sûr. Mais si tu passes à Liège, tu pourras venir nous voir, aussi... »

Elle imagina Emmanuel rencontrant Cadillac. Certes, il avait un moins beau parler que les gens de cette maison, certes il avait des dragons entourés de flammes tatoués sur les bras, certes il était rom, il venait de Bulgarie, et à l'évidence il comptait sur elle pour obtenir la nationalité belge, elle n'était pas dupe. Mais c'était un homme de bon

sens, costaud, et cela faisait oublier son visage creusé et ses mains calleuses. En tout cas, quand il l'avait embrassée, il ne faisait pas semblant, et cela lui avait ouvert des horizons... Étrangement, en regardant le garçon, en retrouvant la tendresse qu'elle ressentait pour lui, elle pensa qu'il pourrait avoir envie de découvrir quelque chose comme cela, lui aussi. Elle se rendait bien compte de ce qu'il y avait de contre-nature dans cette idée, mais elle s'imposait pourtant comme une évidence. Elle ne l'aurait jamais raconté à personne, on l'aurait enfermée comme folle, mais elle savait que son « intuition féminine », comme les gens appelaient ça, ne se trompait pas.

Elle lui caressa la tête, et elle retrouva la fluidité de ces cheveux qu'elle adorait. « Allons, mon petit poussin, je vais m'en aller maintenant, sinon ta maman va se demander ce qu'on fabrique... » Sa main cependant continua son mouvement et descendit doucement lui prendre la nuque. Elle la serra tendrement, lui imprimant une petite pression amicale.

Elle se résolut enfin à lui dire au revoir. Elle se penchait et allait l'embrasser sur la joue lorsque, le garçon troublé tournant la tête dans le mauvais sens, leurs lèvres se rencontrèrent. L'hésitation ne dura que le temps d'un éclair. N'ayant perçu chez lui aucun recul, tout à coup elle accomplit ce qui lui était venu à l'esprit un instant plus tôt : elle l'embrassa sur la bouche. Elle déposa tendrement, mais sans équivoque, un baiser amoureux sur les petites lèvres étonnées – lesquelles ne se déroberent pas.

Alors, elle descendit la main depuis la nuque et, de tout son bras l'enlaçant en travers du dos, elle s'enfonça en lui comme Cadillac le faisait avec elle : elle avança la langue ; elle l'ouvrit ; et elle lui fit le plus impudique des baisers. De l'autre main, elle lui avait pris le visage pour le maintenir et le conduire à elle, tandis qu'elle tournait et retournait en lui, le dévorant comme une affamée. Et comme il ne se déroba pas, qu'il se laissait faire, qu'il semblait consentir, de la main gauche elle revint s'accrocher à sa nuque pour le retenir, de l'autre elle lui caressa l'épaule, au travers de la chemisette fraîche, elle voyagea sur le bras découvert dont la finesse continuait de l'émerveiller, et elle alla se hasarder sur la cuisse nue. Elle tourna autour, remonta entre les jambes, et lorsqu'elle arriva sur le short étroit, elle se rendit compte que le garçon tremblait légèrement. Au moment où elle referma la main, où elle découvrit le petit doigt qui pointait sous les culottes, elle reçut une vague de bonheur.

Elle fut alors prise d'une sorte d'urgence. Elle s'écarta de lui, le coucha à demi dos sur le lit, et s'attaqua à son short. « N'aie pas peur, mon poussin, » murmura-t-elle, « mais je t'ai mis dans un drôle d'état. Je peux pas te laisser comme ça ! »

Elle descendit la tirette de la braguette, et l'ouvrit en rabattant un peu la culotte. « Donne-moi ton petit Schtroumpf... » Elle attrapa le caleçon et le baissa juste suffisamment pour en faire jaillir la verge tendue. Elle la prit et la frictionna doucement, comme elle l'avait fait lors du moment qu'ils avaient partagé sur le divan.

Emmanuel qui s'était d'abord redressé sur les coudes, surpris de cette initiative, se laissa retomber à la renverse, et, la bouche ouverte, les yeux au plafond, il s'abandonna aux soins qu'on lui prodiguait.

Cependant, pour le jour de ses adieux, elle voulut lui faire cadeau de quelque chose de mieux, de plus fort. Soudain, elle se rappela une scène qu'elle avait lue dans un roman de gare. Rougissant à l'idée de ce qu'elle allait oser, elle se courba sur la pointe qui se dressait vers elle et, sans hésitation, elle l'avalala.

Elle eut une joie ineffable en la sentant coulisser dans sa bouche. Elle découvrit combien était délicieux d'avoir cette jeune sardine qui frétillait en elle, et combien était excitant de penser au bonheur qu'elle était en train de donner à ce petit amour ! Elle le ferait certainement un jour à Cadillac ; il en serait agréablement étonné. Évidemment l'appendice du garçon était bien plus mince, plus court, que celui de son homme, mais justement c'était parfait pour s'exercer. Elle poussait la petite crosse de sa langue, elle l'y enveloppait, l'y faisait rouler, elle la pressait contre son palais, elle la plongeait dans la salive, elle tentait toutes sortes d'expériences, et cette jolie trique dansait dans sa bouche, elle virevoltait comme un patineur sur la glace.

Le garçon se crispait sous elle, il se convulsait, il poussait des soupirs, et elle se rendait compte qu'il avait de plus en plus de mal à se retenir. Elle se recula, referma ses lèvres sur la pointe de la petite verge, puis replongea en la serrant tout le long pour intensifier sa caresse. Surprise, elle sentit alors la fine peau se rouler comme celle d'une petite saucisse, et le gland dénudé sembla éclore en elle ! Délicatement, elle l'enveloppa dans sa langue, et elle lui réserva un traitement particulièrement tendre et attentionné.

Mais, sachant que le temps lui était compté, elle ne tarda pas à amplifier son pompage en allant et venant sur le corps de la hampe. Le gosse n'y résista pas longtemps. Il poussa quelques gémissements désespérés, se cambra en arrière, et tout à coup elle le sentit lancer les reins vers elle. Quelque chose lui arrosa la gorge. Elle faillit s'étrangler, elle ne s'y attendait pas – la dernière fois, devant la télévision, il ne s'était rien passé de semblable. Ainsi, les jeunes garçons pouvaient faire cela aussi, pensa-t-elle.

Mais elle se reprit, suçala encore un instant le petit oiseau le temps qu'il achevât de dégorger, qu'il se calmât, qu'il se détendît, puis, lentement elle se retira. Ne sachant que faire de ce qu'elle avait en bouche, elle l'avalala avec toute la salive qu'elle avait accumulée. Le

goût en était discret, à peine salé, agréable ; elle pensa que cela ne pouvait pas lui faire de mal.

*

Les adieux de « Tata Yo-yo » sont toujours restés dans mes souvenirs un grand monument de tendresse. Je n'y voyais pas seulement une possession sexuelle qui m'avait fait jouir, aussi intense avait-elle été, j'avais surtout reçu un cadeau. Bizarrement, j'avais le sentiment d'avoir été gratifié d'une marque d'amour maternel. C'est grâce à Yolande que, tout un temps, j'ai pu supporter la distance que maintenait ma mère, laquelle ne me touchait pratiquement jamais – ce qui était particulièrement cruel, quand on sait combien les jeunes garçons sont attirés par tout ce qui leur rappelle leur maman. Elle m'a donné ce jour-là sans le savoir un viatique qui m'a grandement aidé à gagner un peu d'assurance, de confiance en moi. Mais cela n'a fait que renforcer mon désir pour les garçons, avec qui j'ai reproduit ce qu'elle m'avait donné.

*

Il était six heures, le dîner était en route, les enfants prenaient leur douche, et Armand dans le jardin finissait de tailler la haie le long de la rue. Marine s'était accordé une pause pour écouter, sur la première chaîne française, le concert du dimanche soir.

Du coin de l'œil, elle vit sa fille descendre l'escalier dans son peignoir en éponge blanc. Chrétienne traversa le salon en trotinant sur la pointe de ses pieds nus, grimpa sur le canapé, et vint se blottir auprès d'elle.

Marine lui passa le bras en travers des épaules. Elle dégagea du bout du doigt une longue mèche humide qui lui collait à la tempe. « Tu t'es bien séché les oreilles, ma chatte ? »

Chrétienne hochait la tête. Elle jeta un coup d'œil à la télévision, mais cela ne retint pas son attention et, l'instant d'après, elle se retournait vers elle : « Tu sais, Maman, je crois qu'ils poussent... »

Marine la dévisagea d'un air interrogateur.

« Oui, regarde... » Et, écartant la robe de chambre, elle présenta sa poitrine nue, plate comme une planche à pain, mais où deux pois chiches commençaient d'apparaître. Elle se prit un téton entre les doigts, et elle le pressa légèrement pour le faire saillir. « Ils sont plus durs qu'avant... Touche. »

Marine avança la main, lui prit l'autre bout de sein, et le tâta avec précaution. Elle reconnut effectivement que le bourgeon mammaire commençait d'apparaître et formait une petite boule oblongue.

« Tu as raison, ma chérie... Tu vas bientôt avoir des petits nés ! » Elle rit doucement et l'embrassa sur le front.

Elle se rendit compte soudain que Chrétienne frissonnait. Machinalement, elle retira la main.

« Touche l'autre, aussi !

– Ben, il doit être pareil, tu sais.

– Non, vas-y, touche-le aussi, s'il te plaît... »

Elle devina combien devait être frustrant pour la petite fille de se faire toucher un sein et pas l'autre. Quand elle-même se palpait la poitrine, elle le faisait toujours des deux côtés à la fois pour ne pas se sentir déséquilibrée. Elle prit donc l'autre pointe et la pressa à peine, la faisant rouler légèrement entre ses doigts. « Tout pareil ! »

Chrétienne se mordit la lèvre inférieure, manifestement prise par une vive sensation.

À cet instant, en jouant avec cette petite protubérance, Marine elle-même ressentit soudain, alors qu'elle ne s'y attendait absolument pas, tout un monde oublié qui se ranimait, tel un très ancien dinosaure qui se réveille, se dresse en ouvrant un bec acéré, qui déploie la faux de ses ailes. Un monde qui datait d'avant la rupture de ses quatorze ans, quand elle avait encore envie de profiter des bouleversements de son corps au travers de jeux bien innocents. Elle se rendit compte que sa fille à son tour devait entrer dans cette phase, que l'œuf se fendillait, que fatalement la sexualité allait s'emparer d'elle... Cependant, elle n'aurait pas voulu que cette découverte fût seulement liée au masculin ; elle eut envie que la petite fille restât dans son microcosme, qu'elle tirât son bonheur d'elle-même s'il le fallait – elle était bien assez jolie pour cela. Et, sans avoir eu l'impression d'en décider, elle laissa sa main descendre doucement sur la poitrine de la fillette. « Elle est douce, ta peau... »

Le peignoir s'entrouvrit, le ventre apparut, creusé en rond par la position, avec la délicieuse encoche du petit nombril qui paraissait chargée de faire sentir combien cette chair lisse était tendre et malléable. Elle continua d'écarter la sortie de bain, défit la ceinture de tissu, et les hanches apparurent, structure légère d'où naissaient les cuisses, aussi minces qu'un bras de Marine. Tout au bas du ventre, elle regarda avec fascination la ligne, fine comme un cheveu, qui semblait à la fois innocente et aussi menaçante que l'annonce d'un mystère. Pourtant, elle n'hésita pas, et elle y passa doucement le doigt.

La petite fille frissonna et se crispa légèrement.

« N'aie pas peur, je veux juste savoir comment ça va par là... » Mais sa voix était devenue plus sourde ; elle savait qu'elle mentait.

Elle promena lentement le bout de son majeur sur la petite enflure entaillée, puis elle la pressa à peine pour l'entrouvrir. « Je ne te fais pas mal ?... »

– Non... » Chrétienne retenait son souffle, concentrée, attentive à chaque mouvement de cette investigation.

Marine sentit que la peau frottait sur elle-même. Elle retira le doigt, se le passa sur la langue, et elle vint humidifier ces lèvres fermées, qui aussitôt parurent se réveiller, se scindèrent, et se laissèrent reconnaître sans beaucoup de difficultés.

Chrétienne ferma les yeux à demi, elle frissonna, mais elle n'essuya pas un geste.

« Je veux voir si ton petit bonbon est déjà sorti... » Marine chuchotait maintenant.

Elle remonta sur le haut de la fente, dégagea le petit capuchon, trouva le point sensible.

Chrétienne acheva de fermer les yeux et se déroula comme une chatte pour mieux s'offrir.

Marine se rendait bien compte de ce vers quoi elle était en train d'aller. Mais la bête en elle continuait d'enfler et de faire du tapage, de se faire entendre et de s'imposer, et elle réveillait le souvenir de sensations restées étouffées depuis des lustres. Elle ne voulait pas non plus laisser sa fille au milieu de ce qu'elle avait entrepris. Tout le plaisir que la fillette apprendrait là, et qu'elle pourrait ensuite retrouver d'elle-même, retarderait le moment où des mains masculines viendraient la salir, espérait-elle. Elle se mit à titiller le petit bouton d'un mouvement qui, de lent et fureteur, devint petit à petit vif et soutenu.

Chrétienne se laissa aller tout à fait, s'exposant nue dans son peignoir ouvert, et parut se concentrer sur les caresses que lui donnait Marine, sur la découverte du plaisir prodigué par une autre. On aurait dit qu'elle allait se mettre à ronronner tant elle semblait heureuse.

Marine observait le ventre qui palpait, le plexus qui battait, la poitrine qui se soulevait, et les petits bouts de seins qui maintenant pointaient comme des épines. Le visage paraissait blanc entre les ruisseaux de ses cheveux noirs. C'était la première fois qu'elle assistait au plaisir sensuel de sa fille ; et c'était, d'ailleurs, la première fois qu'elle en donnait à quelqu'un d'autre qu'un homme. Toutes deux découvraient des sensations nouvelles, différentes, mais pas moins vives.

Chrétienne soudain gémit, et elle fut traversée par une vague sous laquelle tout son corps ondula. Marine crut que c'était terminé et voulut retirer sa main, mais la petite fille se tourna, lui prit le poignet pour le retenir en place, et elle se blottit contre elle. Elle continua donc sa sollicitation, et l'enfant fut parcourue de nouvelles vibrations, qui en trains espacés s'emparaient d'elle, la soulevaient, l'abandonnaient, pour la reprendre l'instant d'après. Elle fut sidérée par la longueur de l'orgasme d'une enfant si jeune.

Enfin, soudain, et comme par caprice, après un soupir plus vif que les précédents, comme si le plaisir s'était brusquement mué en amer-

tume, Chrétienne lui repoussa la main. Mais elle resta recroquevillée, nichée dans son giron, et Marine l'enveloppa de ses bras.

Elle demeura songeuse. Elle entendait en haut Emmanuel qui sortait de sa douche, au sous-sol Armand qui rangeait ses outils. C'était tellement étrange, ce qui venait de se passer ; tellement inattendu. Sans doute n'aurait-elle jamais dû faire cela ; ce n'était pas bien. Cependant, elle en avait eu une vive émotion. Elle se sentait chaude, fiévreuse.

Quand elle entendit Armand remonter, elle eut peur qu'il ne s'aperçût de son trouble, et elle repoussa tendrement Chrétienne : « Monte te mettre en chemise de nuit, ma chérie... »

*

Emmanuel referma la porte derrière lui. Aussitôt toute la volière se réveilla, prise d'émoi d'avoir une visite.

Niels s'approcha du grillage, fasciné comme la première fois de voir évoluer les oiseaux dans un espace si vaste qu'il laissait l'apparence de la liberté tout en permettant de les observer de près.

Emmanuel ne le suivit pas. Il eut une hésitation, mais il préféra aller s'asseoir sur le vieux canapé en velours marron. Avant de partir de chez lui, il s'était préparé. Il avait opté pour une tenue similaire à celle de la semaine précédente, une simple chemise blanche mais, son pantalon gris étant au pressing, il avait dû prendre celui en velours vert. Il avait couru le risque de le mettre, car il ne voulait pas perdre la face en se présentant en short devant Niels. Il avait aussi choisi une autre ceinture, celle de Chrétienne lui rappelant de trop mauvais souvenirs. Et cette fois, il penserait à se changer dès qu'il rentrerait !

Il examina de la nuque aux talons le garçon qui portait ce jour-là, par-dessus un tee-shirt noir, une chemise à grands carreaux dans un camaïeu de bleus sombres et de gris clairs, qui flottait sur ses hanches prises dans son jean délavé. Emmanuel avait réfléchi toute la semaine sur le moyen de ne pas reproduire le naufrage précédent, mais sans trouver rien d'évident, et il ne savait toujours pas comment il allait s'y prendre. Il cherchait désespérément un biais par lequel débiter, avec le sentiment d'être devant une forteresse. Et il s'en voulait d'être si pusillanime.

Ses yeux s'étaient arrêtés sur les fesses qui apparaissaient sous la chemise à carreaux ; il eut soudain une pauvre idée. « Niels ?

– Oui ? » fit le jeune garçon sans se retourner.

« Tes parents, ils te punissent, parfois ?

– Ben... ouais ! »

À la contrariété qu'il perçut, il regretta aussitôt ce départ. Mais il n'avait plus le choix, il devait poursuivre à présent. Il essaya d'adopter un ton léger de taquinerie : « C'est plutôt qui ?... Ton père ? ta mère ?

– Mon père... » Sa voix était devenue plus sourde.

« Et... est-ce qu'il te file des volées ? »

Niels se retourna lentement et le dévisagea d'un air maussade.

« Ben... ça arrive, oui. Pourquoi ?

– Il utilise quoi ? une latte ? »

Il fronça légèrement les sourcils. « Oui... Parfois... »

Emmanuel sentit que pour finir son amorce n'était pas si mauvaise, qu'il tenait le fil. « Tu te souviens, quand on nous avait surpris ensemble ? Ton père m'en avait flanqué une. Pareil : à la latte. Tu te rappelles ? »

Le garçon blond hocha la tête à peine.

Emmanuel le fixait dans les yeux pour qu'il ne se détournât pas.

« Et... dans ces cas-là, ça t'arrive pas d'avoir la gaule ? »

Il parut troublé, incertain de comprendre.

Emmanuel insista : « La semaine dernière, mon beau-père, il m'en a filé une. Eh bien, je l'avais raide. »

Niels s'avança lentement et, l'air interrogateur, il vint s'asseoir à sa gauche, de côté, à peine sur une fesse.

Emmanuel s'encouragea : au moins le sujet intriguait son ami. Il continua : « Je sais pas d'où ça me vient... Ça te fait jamais ça ?

– Non...

– Et même si t'es en spectateur – comme la fois chez moi ? »

Il remarqua que la mine du jeune garçon changeait, qu'une légère teinte rosée lui venait aux pommettes.

Il insista : « Si ?... »

– Ben... »

Il lui sourit, espiègle : « T'as triqué de me voir en prendre une ? »

Niels détourna les yeux.

« Comment ça t'est venu ? »

Il grommela : « Ça, je sais pas dire... »

Emmanuel eut à ce moment le sentiment d'avoir vaincu les résistances, d'avoir fait plier son compagnon. Il fut soudain persuadé que tout était possible. Sans réfléchir, il allongea la main et, sautant toutes les étapes, il vint directement le toucher entre les cuisses, sur la braguette.

Niels tressaillit. Non seulement il ne s'écarta pas, mais en plus il le fixa de nouveau dans les yeux.

Emmanuel se mit alors à le caresser là, au travers du jean, doucement, le palpant en rond, et cela sans le lâcher du regard ; le garçon ne put s'empêcher de détourner le sien. En quelques secondes, une pointe

dure se souleva dans le tissu raide. Les choses en fait étaient si simples...

Alors, Emmanuel s'accomplit ; il réalisa ce pour quoi il avait manigancé ces retrouvailles. Il s'avança et, comme l'avait fait Yolande, il lui passa le bras gauche autour des épaules, sa main lui remonta sur la nuque, il l'attira vers lui.

Le jeune garçon le regarda un instant, un peu étonné, mais il ne protesta pas. Il se laissa embrasser.

En sentant la bouche de Niels sous la sienne, Emmanuel crut fondre de bonheur. Celui qu'il aimait était là, enfin, dans ses bras, il ne se rebiffait pas, il bandait même de ses caresses. Le monde s'ouvrait à lui. Il pensa que, quand on s'embrassait, on s'aimait vraiment, ce n'était plus seulement une attirance physique.

Sans cesser de lui caresser les lèvres de sa bouche, il lui écarta le bas de la chemise et se mit à lui déboutonner le pantalon. Il y avait si longtemps qu'il rêvait de cela ! Il l'entrouvrit, y enfonça la main, et il retrouva la pique qui maintenant n'était plus enveloppée que par le petit shorty. Il la manipula doucement, la pressant entre ses doigts, la frottant dans la matière élastique et souple. Aussitôt, tout le corps du garçon se ramollit, il s'abandonna, ses lèvres mêmes devinrent plus disponibles, se descellèrent, exprimèrent une sorte d'appel. Et Emmanuel, se souvenant de ce que lui avait fait Yolande, lui introduisit la langue. Il sentit la bouche tiède et humide qui se livrait sans résistance, le petit muscle vif qui tressaillait à l'intérieur, et, de joie, il faillit se trouver mal : il entra en Niels !

Tout en le masturbant maintenant franchement, il explorait sa bouche comme un trésor, il lui enfonçait les doigts dans les cheveux, il les crispait dans sa nuque, il lui parcourait le dos. Après des mois d'amères frustrations, après un été d'efforts arides, après encore le cruel échec de la semaine précédente dont, en plus, il était seul responsable, il tenait enfin contre lui ce qu'il avait si ardemment désiré, il jouissait de ce pour quoi il avait languï si longtemps.

Il s'écarta pour reprendre son souffle, sans toutefois lui retirer son bras gauche des épaules, comme de crainte qu'il ne s'envolât. Sa propre verge, enserrée dans le slip, était si tendue qu'elle lui faisait mal. Il souleva les reins pour la dégager, mais cela ne suffit pas, et il se résolut à défaire sa braguette.

L'ultime souhait d'Emmanuel se réalisa alors : Niels hésita une seconde, puis, sortant de sa passivité, timidement, il prit l'initiative. Il avança la main et la posa sur la forme qui se dressait dans l'ouverture.

Emmanuel tressaillit. Le garçon était venu à lui, spontanément ! Sa félicité fut à son comble : non seulement il pouvait donner du plaisir à celui dont il était amoureux, mais celui-ci n'avait pas peur de lui rendre la réciprocité... En sentant cette main le toucher, l'explorer, il

faillit se trouver mal. Il se regarda le ventre : sur la forme blanche qui montait dans la fente de son pantalon, les doigts qui le parcouraient étaient jolis comme une griffe, délicats comme une araignée... Il frissonna ; il ne savait cependant plus de quoi. De désir ? Il était pourtant en train de l'accomplir. De plaisir ? Il était tellement ému qu'il n'était pas certain de le percevoir réellement. L'idée qui lui vint confusément fut : de beauté. Il frémissait devant la beauté de cette image – une main de jeune garçon sur le centre intime de son corps –, devant la beauté de ces sensations – des attouchements qu'il s'était si souvent procurés et qui étaient ici démultipliés parce qu'ils venaient d'un autre –, de la beauté enfin de ce moment abouti – car Niels était venu à lui comme lui était venu à Niels.

Il reprit ses caresses sur son ami, et quand il le sentit soudain agité de petits soubresauts d'oiseau blessé, il se concentra sur le mouvement de son poignet. Il vit le beau visage se crispier, la bouche brillante s'ouvrir dans un cri muet, et les doigts sur lui s'interrompirent. Il l'attira doucement dans le creux de son épaule, et il le laissa jouir contre lui, parcouru de tressaillements convulsifs et secs.

Quand les pulsations du jeune garçon retombèrent, il se consacra aux siennes. Il ne pouvait rester comme cela sans lâcher cette pression qui bouillait en lui. Il se la sortit du slip, et il se masturba franchement, sans vergogne, tout en continuant de garder Niels enserré dans son bras. Très vite, le plaisir monta comme une flèche, démultiplié par la sensation de ce jeune corps en contact avec lui, et le déborda ; il bascula la tête en arrière, se renversa dans le dossier du canapé, et il se laissa partir. De violents soubresauts le parcoururent, et le bonheur qu'il ressentit était décuplé par l'idée que cette fois il ne le faisait pas avec Valentin, comme auparavant quand il était seul, mais avec Niels, cet être bien réel, vivant qu'il serrait contre lui.

Lorsqu'il reprit ses esprits, et comme il s'était abandonné sans chercher à se contrôler, il s'aperçut qu'il en avait dans la main, mais aussi sur la chemise, laquelle était marquée de plusieurs traces irrégulières... Après un instant de panique, il pensa qu'au moment de partir il demanderait à M^{lle} Degroote de passer par les toilettes, prétextant qu'un oiseau l'avait sali.

Collé contre lui, Niels regardait les giclées éparpillées avec des yeux étonnés. « C'est quoi ? » murmura-t-il. « Tu jutes, toi ? »

Emmanuel sourit, mais non sans quelque fierté. « T'en auras pareil, dans un an ou deux... » Il approcha la main de son visage et huma la matière tiède et filante. Il aurait voulu proposer à Niels de la sentir. Mais il se rendit compte soudain qu'il reproduisait un geste de son beau-père.

*

Armand ne parvenait pas à s'endormir. Il n'avait plus eu l'occasion de « s'occuper » d'Emmanuel depuis une dizaine de jours, depuis le mercredi où il l'avait retrouvé en pantalon, et cela lui manquait. Il sentait que le garçon était sur ses gardes, qu'il respectait exactement ses consignes – il pensait même à tirer les bas sur ses mollets sans qu'il eût besoin de le lui rappeler. Depuis quelques jours, il paraissait singulièrement éveillé, comme si un événement était survenu qui lui rendait plus légères les obligations auxquelles il le contraignait. Il n'avait aucune idée de ce dont il s'agissait, mais le fait était que cela mettait le jeune garçon particulièrement en beauté, son regard était plus vif, le nimbe rosé de ses joues, plus marqué, ses lèvres, plus sensuelles – il gardait sans s'en apercevoir la bouche entrouverte, comme s'il était avide de dévorer la vie. On aurait dit qu'il était heureux – on l'aurait pu croire amoureux ! Sa silhouette même était plus fluide, plus svelte, délivrée de la pesanteur, à chacun de ses mouvements ses cheveux s'envolaient plus souplement. Et cela ne faisait qu'exacerber l'envie d'Armand de l'avoir une nouvelle fois à lui.

Il jeta un coup d'œil à son réveil digital – il était plus de minuit –, puis au lit jumeau où Marine dormait à poings fermés – quand elle revenait d'une journée de garde, elle sombrait toujours dans un sommeil profond. Il se décida. Il repoussa doucement la couette et se leva. Dans l'obscurité, il retrouva sa robe de chambre à tâtons, et il l'enfila. Il traversa la pièce en prenant garde de ne rien heurter, ouvrit la porte silencieusement, sortit, et referma tout aussi soigneusement.

Il suivit le couloir, éclairé par la lueur nocturne qui venait d'un fenestron ménagé dans le toit, et il s'arrêta sur le palier. Il examina la porte de la chambre de Chrétienne, puis celle d'Emmanuel, mais aucune n'était marquée d'un rai de lumière. Il se décida. Il appuya lentement sur la clenche, et il poussa le battant.

À l'intérieur, tout était sombre et silencieux. Il referma avec précaution, puis il s'approcha du lit. Retenant son souffle, il se pencha pour scruter la forme qu'il y devinait, et ses yeux accoutumés à l'obscurité aperçurent bientôt le profil du garçon posé sur l'oreiller. Une grande émotion lui vint à le regarder ainsi dormir : l'enfant était perdu dans ses rêves, il ne se doutait pas de sa présence, il était totalement vulnérable, offert. En observant le cou fragile sortant du col du pyjama, il pensait qu'à cet instant il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu – n'importe quelle folie, même un geste fatal si jamais il l'avait envisagé. Il imagina ses doigts s'enfoncer dans la chair tendre et tiède, palpitante, et, à mesure qu'il croyait la serrer, la comprimer, qu'il s'imaginait étouffer le garçon en l'étranglant, il sentait son membre se soulever lentement dans son pyjama, se tendre, se redresser. La strangulation était une violence horrible, mais le fantasme en était incroyablement excitant.

En tremblant un peu, il s'assit doucement sur le bord du lit. Le garçon soupira, mais bougea à peine. Alors, il lui plaqua d'un coup une main sur la bouche et, simultanément, il alluma la lampe de chevet.

Emmanuel sursauta en poussant un grognement assourdi et se débattit pour se relever, mais la main qui le bâillonnait le retint. Clignant des yeux, il le regardait, affolé.

« Chut !... Ne fais pas de bruit, mon petit Emmanuel. » Il retira lentement la main. « Les autres sont en train de dormir. Ne va pas les éveiller. »

Il lui sourit d'un air patelin : « “Nous nous levons de notre lit pendant le calme nocturne, afin de rompre les longueurs de la nuit...” » Il lui caressa le visage. « Je suis venu célébrer avec toi l'office des matines. » Avec le pouce, il lui palpa la joue comme fait un drapier pour juger d'une étoffe ; elle était douce comme de la soie. « Et, à cette occasion, je vais te donner la communion. » Il lui passa la main sur la tête, lui dégageant affectueusement les cheveux du front. « Cela fait plusieurs jours que je ne te l'ai pas donnée, et il est bien de le faire aussi au cœur de la nuit, dans le silence et le recueillement. »

Il retourna la couette et découvrit le garçon, tout fin dans son pyjama jaune pâle. Le prenant par l'épaule, il le bascula sur le flanc et l'amena vers lui, vers ses genoux. Encore ensommeillé, à demi hébété par ce réveil brutal, Emmanuel se laissa faire machinalement.

Puis, juste devant les yeux du jeune garçon, Armand dénoua lentement sa robe de chambre, enfonça la main dans la fente de son pyjama, et en sortit son membre déjà gros. « Viens, mon enfant. » Il le prit par la nuque, et il le conduisit doucement à lui.

Quand sa pointe effleura les lèvres corallines, il les sentit se rétracter et le cou se durcir en résistant. Mais il insista, et elles s'écartèrent sous sa volonté – Emmanuel embué de sommeil était trop abasourdi pour le repousser. Dès qu'il pénétra dans la petite bouche, il fut infiniment mieux. Il soupira ; cela faisait de longs jours qu'il attendait cela.

Il fut cependant surpris de s'apercevoir que le garçon s'était mis à le sucer réellement, et non plus d'une manière passive comme les fois précédentes. Il pensa que, dans son réveil inachevé, l'esprit encore occupé des derniers filaments de ses rêves, inconsciemment il le tétait comme il avait tété sa mère !

« C'est bien ! Applique-toi, mon petit Emmanuel. Ta communion n'en sera que plus riche et plus abondante. » Et pour l'encourager, de la main gauche, il fourrageait doucement dans les cheveux qui s'éparpillaient sous sa paume, tandis que de la droite il lui pressait la nuque, il lui palpait le cou, en se retenant d'y enfoncer les doigts trop vive-

ment. « Tu es doué mon enfant. Tu es une Marie Madeleine, une vraie professionnelle, tu as ça dans le sang ! »

Mais, avec les sensations de cette bouche qui l'avalait, qui l'aspirait activement, l'excitation monta très vite. Il se fit violence, et il se désengagea en repoussant doucement le garçon sur le dos.

« En vérité, ce moment est rare ; il mérite un hommage plus complet. Je vais plutôt te donner la grande communion. » Il se mit alors à lui déboutonner la veste de pyjama. « Mais il faut que ton cœur soit immaculé pour la mériter. Aux fins de l'épurer, je vais donc, auparavant, t'administrer une pénitence propitiatoire. »

Il écarta les pans de la veste déboutonnée. « Comme Jésus était agneau immolé et a expié les péchés du monde en mourant sur la croix au terme de sa passion, je sais que tu es digne aujourd'hui du "calvaire". » Il se pencha, attrapa sur la poitrine du garçon la médaille de Marie, et il l'embrassa chastement. « Tu as commencé de grandir moralement, mon enfant, et tu comprends à présent le bénéfice de ces épreuves. Tu le sais, "il est immoral de vivre sans souffrir" ! »

Il tira lentement le lacet du pantalon, et il jouit de nouveau de ce dénouement, de ce souple coulissement des boucles se défaisant, de cette débandade des défenses, qu'il trouvait si émouvante et si perverse.

« Tourne-toi. »

Le garçon, comme privé de volonté, obéit et se tortilla sur lui-même pour se mettre à plat ventre.

Il attrapa par le col le haut de son pyjama et le lui retira. « Je sais que désormais tu aimes à recevoir ces macérations, que tu as compris qu'elles sont bonnes pour toi. En vérité, la douleur n'est qu'une autre forme de l'amour, une forme plus intense. » Il fit descendre le pantalon sur les jambes et l'en débarrassa.

En observant le modelé du garçon nu allongé devant lui, éclairé par la lumière rasante de la lampe de chevet, les yeux lui piquèrent : il était d'une beauté littéralement infernale, telle qu'elle ne pouvait mener qu'à l'enfer. Il lui posa la main sur les fesses, et il les caressa doucement. Il ne connaissait qu'une façon pour se délivrer de leur attrait.

Il sortit de la poche de sa robe de chambre un mouchoir propre et parfumé, encore repassé, et il le lui glissa sous le visage. « Mords là-dessus, mon garçon. Pour ne pas réveiller ta sœur et ta maman. »

Dès qu'il se fût assuré qu'il lui avait obéi, il commença par le préparer en lui échauffant les fesses de quelques claques modérées. Il frappait l'une, puis l'autre, puis il les frictionnait pour les imprégner de cette ardeur qu'il leur avait communiquée.

Il changea de position, se rasant à côté des épaules du garçon et se tournant vers ses jambes. De la main gauche, il lui prit le bras et le lui tordit en travers des reins afin de le maintenir. Puis il leva la

droite. Le claquement de sa paume contre cette chair tendre fut, cette fois, beaucoup plus mordant que les précédentes, et il résonna dans le silence de la nuit ; mais deux portes et le palier les séparaient de la chambre de Chrétienne, qui avait un bon sommeil, et Marine, au bout du couloir, n'entendrait certainement rien non plus.

Il leva la main et frappa de nouveau en travers des fesses, plus fort. Le garçon à plat ventre poussa un grognement, étouffé par le mouchoir, et il tressauta sur le matelas. Armand avait senti dans sa main, qui enserrait le poignet, la décharge douloureuse qu'il provoquait se répercuter, lui remonter dans le bras et, parcourant sa moelle épinière, se propager jusqu'au bout de son membre raidi.

Il lui claqua la fesse droite. Il préférait frapper le derrière en entier, mais il se rendait compte qu'il était plus efficace en concentrant sa force sur une zone plus étroite. Il lui frappa l'autre. Déjà la couleur leur était venue et, comme il écartait légèrement les doigts, il en voyait distinctement les traces, marquées dans la peau fragile. Il frappa de nouveau en travers du derrière, mais plus bas, à cheval sur le haut des cuisses, au confluent des trois sillons... Il exultait de donner cette fessée au milieu de la nuit, au garçon nu, allongé dans le creux de son lit. Il se sentait plein d'une liberté infinie, il réalisait son désir sans contrainte... C'était enivrant ! Il aurait voulu que ce moment n'eût pas de fin.

Il accéléra, il frappait maintenant plus rapidement, et les gémissements du garçon virèrent vers l'aigu. La douleur avait passé un cran, car à présent chaque nouveau coup s'abattait alors que la brûlure du précédent ne s'était pas dissipée. Mais si Emmanuel se tortillait sur le lit, enragé, il ne lâchait pas pour autant le mouchoir d'entre ses dents, comme s'il s'y raccrochait, comme s'il avait tenu à ce que son humiliation restât ignorée des femmes.

Armand ne s'interrompt que lorsque la main le brûla d'une façon insupportable. Dans la lumière flavescente de la lampe de chevet, les fesses étaient marquées de deux zones d'un rouge soutenu. Mais il en voulait davantage, une sorte de démon en lui le poussait à continuer.

Il se leva, alla prendre la règle en plastique sur le bureau, et revint s'asseoir à côté des pieds du garçon. Il s'apercevait chaque jour un peu plus combien il les aimait. Il passa la main sur ces deux étendues de chair lisses et délicates, vallonnées, creusées en leur centre de quelques légers plis, harmonieusement renflées au talon, terminées par de petites excroissances, si fragiles, si tendres, et qui exerçaient sur lui une vive attirance.

Puis il lui enferma les chevilles ensemble dans son poing gauche, et il leva le bras. Il marqua une dernière hésitation, visa, et rabattit la lame d'un coup. Elle claqua sur la plante des pieds. Le garçon fut parcouru d'un spasme, il ondula sur le lit, mais son cri aigu resta assourdi

par le mouchoir. Il le frappa encore plusieurs fois en travers des pieds, et parfois sur les orteils que le plastique mordait féroce­ment.

Il revint sur les fesses, et il dut leur administrer encore quelques coups de règle, avant que son besoin de frapper le garçon ne s'ame­nuisât enfin.

« Voilà, je crois que tu es bien préparé », fit-il, le souffle court. « Tu as fait pénitence ; te voici à résipiscence. Tu peux accueillir les mystères. »

Alors, il se pencha sur le petit derrière qu'il avait brutalisé, et il l'embrassa très doucement, comme le prêtre baise son étole avant de la placer sur ses épaules. Il y mit les lèvres plusieurs fois, tendrement, en alternant avec des caresses du bout des doigts, suivant attentive­ment les traces diffuses, les efflorescences que sa main avait laissées. Puis il lui embrassait les fesses de nouveau, et son haleine se déposait sur la peau veloutée, telle l'Esprit se mouvant au-dessus des eaux éveille Adam d'un souffle de vie.

Il avança la langue, et il se mit à le lécher. Il lui déposa de la sa­live sur les fesses, abondamment, et il avait l'impression de le badi­geonner de sperme. Il aurait voulu ensemen­cer cette chair si tendre, si délicate, et qui paraissait vierge encore. Il appuya le visage sur la fente entrouverte, et il y glissa des baisers tout au fond. Quand il enfonça sa langue inondée de salive, le garçon frémit. Il le retint entre ses mains, lui enfermant les hanches dans ses paumes, et, lui déposant de plus en plus de liquides, il tournait en rond sa langue pointée sur le petit nid qu'il convoitait si fort.

Enfin, à regret, il se redressa. « Tourne-toi. »

Le garçon en gémissant se remit lentement sur le dos. Il lui reprit le mouchoir, et s'en servit pour essuyer ses joues mouillées de larmes. Puis il lui passa des doigts dans le cou, sur la poitrine, jouant avec la chaînette qu'il entortillait autour de son index, il descendit sur le ventre dont les palpitations se calmaient petit à petit, il posa la main sur les petits organes courbés comme pour les protéger.

« C'est bien. Je vois que tu as reçu ta pénitence sans être la proie de mauvaises pensées... Toutefois, je veux être sûr que tu sois vierge de tout péché avant de communier. »

Il mit ses doigts en mouvement, tournant et retournant autour de la pointe molle, longeant la ligne où elle se rattachait au bas du ventre, caressant le fin duvet qui commençait de se deviner à sa base. Il des­cendit le long des aines, passa sous les bourses délicates, s'enfonça entre les cuisses en suivant la suture qui conduisait à l'orifice caché. Assez rapidement, la chair se réveilla, se tendit, la pine se dressa comme une virgule, les petites boules se ramassèrent en un point.

« Mmh... Je vois que j'ai eu bien raison de vérifier... Allons, tu vas te débarrasser de cela. » Et lui prenant la main droite, il l'amena

sur sa raideur. « Fais-toi ce que tu sais devoir faire pour te décharger du mal. »

Emmanuel mollement referma sur lui une main quasiment amorphe. Mais, un instant plus tard, l'habitude l'emportant, et sans doute encouragé par la semi-obscrité, par cette heure silencieuse et solitaire de la nuit, et peut-être aussi par la chaleur qui devait continuer de lui embraser les fesses, il ferma les yeux pour s'isoler, et il activa sa main, pas très vivement, mais de façon soutenue tout de même.

Pendant ce temps, comme on stimule un chien en le flattant, Armand errait sur la poitrine du garçon, il lui frottait les tétins, les pressait, les faisait rouler entre ses doigts, il les pinçait dans une boucle de la chaînette pour les aiguillonner en leur faisant un peu mal. Parfois il caressait son bras inactif, alangui comme une odalisque, parfois il venait sur celui agité d'un tremblement court et régulier. À d'autres moments il passait sur ses cuisses entrouvertes, il les caressait, il suivait les aines, il se glissait sous les bourses pour les provoquer.

Il se leva en se reculant, se rassit à côté des pieds du garçon et, le prenant par les chevilles, il lui replia les jambes en les écartant.

Emmanuel s'interrompit un instant, mais il ne tarda pas à revenir à la sollicitation qu'il se procurait.

Il contempla cette perspective que d'autres auraient considérée comme absolument obscène et qu'il trouvait d'une beauté sidérante – le garçon ouvert comme une grenouille, les jambes suspendues en l'air, avec au milieu cette simple fente, surmontée des petits organes rétractés, dont la pointe était enserrée dans un poing qui s'activait à un rythme régulier.

Empli d'un profond bonheur, il caressa les genoux dressés, descendit sur les tibias droits comme un trait, vint sur les chevilles qu'il enferma dans ses doigts comme par un carcan, enveloppa au creux de ses paumes les pieds longs et fins. « "C'est par tes yeux que s'exprime la compassion du Christ pour le monde », murmura-t-il. « C'est par tes pieds qu'il s'en va faire le bien ; par tes mains qu'il va bénir aujourd'hui l'humanité"... »

Se courbant en avant, il se mit à lui embrasser les pieds, qui avaient gardé une couleur rose vif, par-dessus, par-dessous, et ils étaient ravissants, tendres comme le pain, douillets, tellement agréables à rouler dans les mains, à serrer, à palper. Il s'empara des orteils, si mignons, et il les prit en bouche, il les téta, les suçota, enfonçant sa langue dans les interstices qui les séparaient. Ses lèvres ensuite vinrent sur une cheville, remontèrent le long du mollet, suivirent la courbe de la cuisse, puis il mit le visage dans la fourche, tout au fond, où il poursuivit ses baisers remplis d'amour.

Surpris, Emmanuel suspendit son geste de nouveau. Mais il reprit bientôt la vibration qu'il appliquait à son membre durci.

Dans ce vallon où il s'était enfoncé avec ravissement, Armand poussa la langue, et il y fit des incursions approfondies, déposant de nouvelles coulées de salive. Au-dessus de lui, la main du garçon refermée sur son excroissance continuait de s'agiter régulièrement.

Il s'écarta, se mouilla le majeur, le posa sur le petit accroc, et il appuya fermement. Il l'ouvrit d'un coup, prenant par surprise le garçon trop occupé à son affaire.

Celui-ci, interrompu une nouvelle fois, lâcha un gémissement de protestation et resta figé le temps que le doigt s'enfonçât, comme s'il écoutait les phalanges qui entraient en lui et repoussaient ses chairs, au rythme des roues d'un train qui heurtent les joints des rails. Puis, progressivement, il reprit son mouvement, mais plus doucement.

Il adora doigter le garçon pendant que celui-ci se masturbait ! Il ressortait lentement, revenait, se renfonçait, jouissant à la fois de la sensation des chairs qui roulaient sous son avancée et de la vision du petit poing serré au milieu duquel surgissait rythmiquement le fruit rosé, à demi décalotté.

Il commençait de penser que c'était long à venir quand, soudain, un changement se produisit : le garçon se redressa, la nuque crispée, ses cuisses tremblèrent, sa main resserra sa prise, et son poignet gagna en vitesse, son geste devint plus sec.

Armand s'immobilisa tout au fond des viscères frémissants, de l'autre main il écarta celle du jeune garçon qui, d'être interrompu à l'instant critique, lâcha un gémissement de reproche, et, se penchant sur le ventre tremblant, il avala l'organe qui était au bord de la rupture. Il le suçà en allant et venant dessus de ses lèvres resserrées, achevant de le décalotter, le nettoyant de la langue, et il sentit aussitôt sous son palais le bourgeon finir de s'ouvrir. L'instant d'après, il reconnut la giclée enfantine qui lui arrosait la gorge, tout son arôme l'emplit, il en fut enivré comme d'un alcool.

Après avoir pressé dans sa bouche le petit organe pour en extraire les dernières venues, il en rabattit le capuchon et, enfin, il le laissa s'échapper, s'allonger sur le flanc, gros encore, mais détendu.

Il se mit alors à le lécher tout autour, le badigeonnant d'un mélange de salive et de sperme frais. Il remonta sur l'aine, passa sur le bas-ventre en laissant une trace d'escargot, alla dans le nombril où il enfonça la langue comme un groin. Il faisait venir en bouche toujours davantage d'écume moussante, et il la répandait en remontant sur le ventre, sur la poitrine, sur les tétins durcis, comme si ce baume devait les métamorphoser en petits pénis. Il l'enduisait de bave pour l'ensemencer, comme on passe une statue à l'or fin, et transformer son corps entier en un sexe brillant de ses fluides.

Mais l'excitation commençait de le déborder. Il se redressa brusquement, se débarrassa de sa robe de chambre, et il monta sur le lit où il s'agenouilla entre les jambes ouvertes du garçon.

Celui-ci, abattu par sa décharge, le regardait, et, bien qu'il ne pût ignorer ce qui l'attendait, il n'eut pas un geste pour se détourner devant le membre dressé qui le surplombait.

Armand se le prit, se pencha en avant tout en souriant, et il le lui présenta entre les fesses. Il se rendit compte qu'il mouillait comme une femme. De son gland décalotté qui dégorgeait son eau, il le parcourut, allant et venant dans sa raie de bas en haut, plusieurs fois, ajoutant ces liquides à la salive dont il l'avait déjà barbouillé. Quand il s'arrêta devant sa cible, il vit l'inquiétude revenir sur le visage du garçon.

« Apaise-toi, Emmanuel, tranquillise-toi. Abandonne-toi. Il faut que tu te relâches, que tu desserres ton corps. »

Il lui sourit de nouveau, se pencha davantage, puis vint s'abîmer sur cette bouche étonnée qui ne s'enfuit pas sous lui.

S'écartant à peine, ivre de ce léger baiser, il soupira ce mot mille fois répété : « Mon petit Emmanuel... » tandis que son sexe n'osait s'avancer, tremblant tel un novice lors de son premier engagement.

Il se ressaisit. « Tu vois, mon enfant, tu me fais perdre la tête. Tu m'excites énormément. D'ailleurs, depuis toujours, tu m'as mis dans des états impossibles, ce qui prouve bien que tu es un vrai pervers ! Ce n'est pas normal. À peine je te touche, et déjà je suis électrisé. Tu éveilles vraiment nos plus mauvais instincts. Ton corps est voué au péché. Subis-le, donc. »

Et il appuya. Les chairs baignant dans la salive et le liquide séminal ne purent s'opposer à l'intensité de son désir, et il sentit le petit anneau s'ouvrir sous sa poussée, s'écarter progressivement devant lui. Il insista, son gland s'enfouit, le tore se resserra un instant autour de sa couronne, puis s'élargit de nouveau pendant qu'il s'enfonçait petit à petit. Il ressentit un bonheur infini tandis que, comme un paquebot qui entre au port, il descendait longuement, lentement en lui. Il alla jusqu'au bout, jusqu'à la garde, puis il se figea, il ne bougea plus, guettant son sexe immobile qui palpitait au fond du garçon.

Il se redressa sur ses avant-bras et le contempla. Il était étonné de ce que, si à l'instant de l'écartèlement son visage s'était déformé en une grimace, Emmanuel n'avait pas poussé un cri, seulement un soupir, une de ces aspirations qu'on fait siffler entre ses dents quand on est parcouru par une émotion intense ; il semblait avoir été pris par un élan, mais qu'il paraissait contrôler. Il était de plus en plus manifeste qu'il ne détestait pas tant que ça se faire transpercer.

« En fait, tu es un pédéraste. Je le sens. Je le sens à ton derrière, je sens comment il a besoin du Phallus, comment il attend qu'il entre en

lui, comment il l'accepte, et, ensuite, comment il le serre, à croire qu'il a peur de le perdre... »

Il se recula progressivement, puis il se renfonça de tout son long, un peu plus facilement que la première fois. Le garçon poussa un bref gémissement, vite réprimé.

« En vérité, tu raffoles de te faire mettre. Ce n'est pas à la Sainte Vierge que tu es voué, mais à la Sainte Verge. C'est elle que tu adores, en réalité. C'est d'elle dont tu devrais porter la médaille ! »

Armand refit un voyage, et en voyant le garçon se tortiller sous lui, il était de plus en plus persuadé que c'était aussi de plaisir.

« Tu as vraiment toutes les qualités d'une prostituée : tu sucés bien, tu masturbes bien, tu t'offres bien. Tu excelles vraiment à ces pratiques infâmes ! »

Dans la position où il était, il avait le visage du garçon juste devant lui, et celui-ci, s'il ne soutenait pas exactement son regard, ne fermait pas les yeux, ni ne détournait la tête. Il sentait que ce nouveau langage le surprenait, il ne l'avait jamais entendu de sa bouche, mais il n'était pas certain qu'il en fût réellement choqué.

Il ressortit à demi, puis il y retourna en jouissant des chairs qu'il repoussait, des sursauts qui crispaient brièvement le visage devant lui. « De voir comment tu aimes cela, je comprends que tu es un véritable inverti... »

Il se retira partiellement, marqua une pause, puis se renfonça lentement. « Tout le monde te mépriserait si cela se savait. Imagine que ton père l'apprenne ! »

Il ressortit complètement, mais son gland resta posé sur l'anus aussitôt refermé. « Je sais que tu aimes te faire enfiler, mon petit Emmanuel. C'est dans ta nature, tu n'y peux rien. Et moi, je traite le mal par le mal ; je t'accomplis. » Et il le força à neuf.

Le garçon gémit, il fut débordé de nouveau, et il fut défoncé encore une fois.

Armand accéléra progressivement, le bourrant à coups cadencés, heurtant jusqu'au fond de ses plis et ses replis. Il dansa en lui sur un rythme redoublé, le secouant comme un hochet sur le lit, les bras déjetés rebondissant sur le matelas, la nuque renversée en arrière à côté de l'oreiller, les jambes en l'air, ouvertes de part et d'autre. Il l'avait transformé en un pantin qu'il animait de sa propre énergie, de son propre désir !

Un éblouissement l'aveugla. Il se redressa, il se planta tout au fond du corps délicieux de l'enfant, et il se lâcha en poussant des ahans sonores, perdu dans le bonheur de cet accomplissement, de cette communion tant attendue.

*

Marine s'assit sur la cuvette des W.C. Elle s'était réveillée avec une envie de faire pipi et, en allant dans la salle de bains, des bruits dans la chambre d'Emmanuel l'avaient alertée. Elle s'était avancée dans le couloir et ce qu'elle avait entendu, debout derrière la porte, n'avait été que trop clair ; elle en avait été emplie d'une amère satisfaction... L'eau de son ventre en s'écoulant la soulagea, comme le symbole du poids sur sa poitrine qui, tous ces mois passés, s'était petit à petit allégé. Elle se sentait mieux ; elle avait le sentiment d'avoir accompli ce qu'elle avait espéré. Serait-elle plus sereine, désormais ? Elle n'en était cependant pas tout à fait persuadée.

Elle tira la chasse. Elle alla devant le lavabo se laver les mains. Ses yeux remontèrent et elle se regarda dans la glace. Ses cheveux lâchés qu'elle avait ramenés d'un côté sur son épaule lui donnaient un air de madone, mais elle trouva que dans cette pénombre son visage avait quelque chose de malveillant. Ses pupilles noires se fixaient en vain elles-mêmes et n'en finissaient pas de chercher quelle tache, quelle flétrissure la marquait... Elle se souvint de son visage d'avant ses quatorze ans, comme il était lisse, vierge de mauvaises pensées, « innocent » comme on dit. Soudain, une présence s'imposa. Elle se rappela les mains, les mains épaisses qui s'étaient posées sur ses épaules...

Devant le miroir de sa commode, elle coiffe soigneusement ses cheveux blonds en arrière pour se faire une queue de cheval serrée. Elle se serait volontiers mis un peu de rouge à lèvres, mais son père le lui a défendu avant ses dix-huit ans, or elle devra en partant passer dans la salle de séjour et il la verra. Elle est tout de même assez contente de son pull blanc à col roulé plat qui la moule agréablement – si on regarde bien, d'ailleurs, on devine son petit soutien-gorge au travers. Elle l'a mis avec sa jupe écossaise rouge, cela fait un ensemble gai, contrasté. Elle n'a pas droit aux bas, évidemment, elle s'est résolue aux chaussettes blanches montant sur le mollet, mais, grâce au pull blanc, elles semblent assorties, ça lui donne un air « Courrèges », et elle espère qu'elle ne paraîtra pas trop gamine. Elle tire un peu les manches sur ses avant-bras, elle trouve que cela lui donne un air plus décidé, que les plis aux coudes ajoutent quelque chose de sensuel – elle ne sait pas pourquoi...

Soudain la porte de sa chambre s'ouvre : c'est lui. Bien sûr, il n'a pas frappé avant d'entrer – elle aurait pu aussi bien être en train de s'habiller.

« Oh ! mais tu es très jolie ? Où vas-tu comme ça ? »

Elle sent à son haleine qu'il a bu. À trois heures de l'après-midi ! Elle finit d'enrouler son élastique autour de ses cheveux. Il entre et referme derrière lui. Pourquoi fait-il cela ? Il n'y a personne à la maison.

« Tu es vraiment très mignonne, comme ça. Où tu vas ? »

Elle dit qu'elle va retrouver des copines, place de la République.

« Des copines... ou des copains ? »

Il vient derrière elle. Dans la glace, elle voit le cou rouge, le menton pas rasé, la bouche aux dents abîmées, mais elle n'aperçoit pas les yeux, coupés par le haut du miroir. Elle sait qu'il y aura des garçons, mais elle ne veut pas le lui dire. Elle lui donne le prénom de sa meilleure amie, celle qu'il connaît et qu'il dit – soi-disant en rigolant – trouver « gironde ». C'est alors qu'il lui pose les mains sur les épaules. Elle tressaille. Elle a toujours autant de mal à supporter son contact.

« Et pour aller voir tes copines, t'as besoin de mettre une tenue pareille ? » Il descend les doigts le long de ses bras en palpant son pull comme pour témoigner d'une évidence. Elle se demande vraiment ce qu'il peut trouver à redire à sa « tenue ». Elle ressemble à n'importe quelle écolière, elle pourrait aller au collège comme ça.

« Regarde ce pull, comme il est moulant ! » Et il remonte sous ses bras, passant sur ses flancs, la prenant presque à bras-le-corps. Elle remue pour se dégager, mais il la retient. « On voit même ton soutif ! » Elle déteste quand il parle comme ça ; il n'oserait pas si sa mère était là.

Les mains lui viennent sur la poitrine. « T'es douce, ma poupée... » Il l'embrasse dans le cou, sous son col roulé, derrière l'oreille, et en même temps il lui pelote les seins. Ça lui prend parfois, sous prétexte de la taquiner, et elle a horreur de cela, mais c'est la première fois qu'il est aussi lourd, aussi insistant. Elle essaie de le repousser.

« Tu sais que tu m'excites, comme ça ? » Elle ne l'a jamais entendu lui dire des mots si affreux ! Il doit avoir bu plus que d'habitude. « Et si t'es bandante, ça veut dire que tu peux pas sortir fringuée comme ça ! »

Elle se débat en vain pour l'écarter. « Allons ma poulette, reste tranquille. Tu vas m'enlever ça. » Il lui soulève le bas du pull, le remonte, le lui retire. Elle essaie de l'en empêcher, mais il est bien plus fort qu'elle, et elle a peur qu'il n'abîme le seul pull qu'elle a un peu habillé. Elle se retrouve torse nu, avec son sous-vêtement blanc qui lui barre la poitrine. Elle est furieuse.

« Et t'as même pas de tricot de peau dessous ? T'es vraiment une traînée ! » Elle rougit sous l'insulte. Il lui pelote les seins au travers du soutien-gorge. « Et ça ? T'as besoin de ça à ton âge ? ! » Il le lui dégrafe, le lui fait glisser le long des bras, le laisse tomber par terre. Elle commence d'avoir peur : il ne l'a jamais déshabillée de force comme ça ! Elle ne se souvient pas d'avoir jamais été torse nu devant lui !

Il lui caresse maintenant les seins, il les palpe, il les serre dans ses doigts épais, rugueux comme du papier de verre, usés à manipuler des cartons. « Tu vois, ils sont encore tout petits ! T'as pas besoin de ça. »

Il les lui malaxe, les lui tord, à lui faire mal. Et comme elle proteste en essayant de lui échapper, il la retient assez brutalement. Elle voit dans la glace l'expression lubrique de sa bouche tandis qu'il se regarde la pelotant. Maintenant elle est vraiment affolée.

« Je t'apprendrai à t'habiller comme une pute ! Tu crois pas que tu vas exciter les mecs, dans la rue ?... Tu penses s'ils vont se gêner pour te mettre la main au cul ! » C'est lui qui lui met la main aux fesses, grossièrement, qui la tripote sans vergogne. « Et t'as mis une culotte au moins ? » Il passe sous la jupe, la trousse en remontant la main sur la cuisse, lui touche le derrière.

Elle ressent une telle honte qu'elle ne réagit plus, elle est tétanisée, elle ne proteste plus, même quand il lui glisse les doigts sous sa culotte. « Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu peux pas en mettre une encore plus petite, non ? Allez, enlève-moi ça ! » Il la lui descend en travers des genoux. Elle tremble de tout son corps. Elle ne sait pas ce qu'elle doit faire.

« Allez viens, tu m'as trop excité. Je vais te donner une leçon, tu l'as bien méritée ! »

Il l'emmène de force, il la pousse sur son lit d'enfant, il la met sur le dos. Elle est horrifiée. Elle voudrait crier, mais sa voix est comme bloquée dans sa gorge, étouffée dans ses poumons.

Il finit de lui arracher la culotte. Il lui replie les jambes en les écartant. Elle voit ses chaussettes blanches qui devaient lui donner un air « Courrèges », et qui semblent l'exciter encore plus. Il lui caresse les cuisses en se déboutonnant. Il est là, au-dessus d'elle, et son visage est rouge brique.

C'est la première fois qu'elle voit l'organe de son père. Elle est pétrifiée par l'effroi. Elle ferme les yeux. Il pèse de la main gauche sur son épaule pour l'immobiliser, et il la tient si fermement qu'il lui fait mal. Il s'avance dans la fourche de ses jambes écartées. Elle sent tout à coup quelque chose de chaud, de dur, de mouillé entre ses fesses. Elle rouvre les yeux, écarquillés d'épouvante. Il se pousse contre elle, il la bouscule, il la force.

Soudain, elle hurle de douleur : il a pénétré en elle, dans son derrière. Comme une grosse merde à l'envers, il est dans son corps. Il la parcourt violemment, la cogne, il ahane en disant des horreurs. « T'inquiète pas, tu vois, je suis passé par l'entrée de service ! Je t'ai pas prise par la boutique – ça, ça sera pour ton Jules ! » Il ricane.

Il est ensuite emporté par une sorte de tempête. Il la secoue en tous sens. Elle pousse des cris d'effroi, de désespoir. Enfin il s'abat sur elle, comme un de ces poulpes morts qu'on voit sur la plage.

Quand il s'en va, il lui jette d'un ton rogue : « Et que j't'y reprenne pas ! » Elle reste prostrée au milieu de son lit, recroquevillée, torse nu, la jupe retournée, les chaussettes sur les chevilles, comme

une poupée sur laquelle on s'est acharné. Elle aurait voulu n'être jamais venue au monde...

Elle inspira. Elle s'essuya les mains, tentant de repousser ces images qui ne l'avaient plus visitée depuis longtemps. Elle s'était aussi vengée de lui en conduisant son petit-fils entre les mains de l'homme qui l'avait souillé... Puis, soudain, elle se rendit compte qu'il ne saurait pas. Hors d'atteinte, bien à l'abri dans sa tombe, lui à qui il arrivait d'aller « casser du pédé » n'apprendrait jamais que son rejeton en était, que c'était un pervers, et que sans doute – contrairement à elle ! – aujourd'hui il aimait se faire prendre par derrière !

Elle ressortit de la salle de bains, et retourna dans la chambre ; Armand n'y était toujours pas. Elle se recoucha... Après s'être séparée de Bernard, elle s'était demandé si, en voulant se marier avec lui, elle n'avait pas été inconsciemment attirée par un avatar paternel. Elle se roula en boule dans la couette. Il fallait au moins que lui sût. À la première occasion, elle lui apprendrait ce que son fils était devenu.

*

Cette nuit-là a marqué une nouvelle étape pour moi. C'était la première fois que mon beau-père me donnait une fessée sans autre prétexte que de me préparer à la communion. Sur le coup, quand il a prétendu que j'avais appris à aimer les « macérations » qu'il m'infligeait, j'ai été convaincu qu'il cherchait seulement à justifier le plaisir qu'il y prenait lui-même. Mais je savais bien que ce n'était pas tout à fait faux, il m'était arrivé plus d'une fois d'avoir la trique en me prenant une fessée. Cette nuit-là, au début, ça n'a pas été le cas, car j'avais été surpris en plein sommeil, mais ensuite, lorsque j'ai dû me masturber devant lui, la brûlure de mes fesses qui irradiait jusque dans mes reins à l'évidence renforçait les sensations que je me procurais.

Il soutenait que c'était ma faute s'il forniquait avec moi, et quand je l'entendais prétendre découvrir que j'étais pédé, dire que j'étais un « véritable inverti », que j'adorais « me faire mettre », que j'étais « voué à la Sainte Verge » (!), cela me confortait. Il m'apparaissait normal que j'aime Niels si j'étais homosexuel...

L'expérience que j'ai vécue lorsqu'il m'a léché et badigeonné de salive pour la première fois a été très étrange. J'ai d'abord été pris de dégoût à l'idée qu'il me couvrait avec les sécrétions de sa bouche, un liquide intime qu'on ne partage éventuellement que dans un baiser, lors d'une relation amoureuse. Mais au bout d'un moment, dans cette confusion où m'avait laissé ce réveil brutal, avec la douleur sourde de mes fesses qui continuait de m'élaner, le goût de son sexe demeuré dans ma bouche, je suis progressivement entré dans un état indistinct,

COMMUNIONS

mais pas désagréable, où je me sentais comme un chaton qui se fait toiletter par sa mère. Cela résume assez bien toute mon ambivalence.

Grâce à mon beau-père, j'ai associé la souffrance et le plaisir. Je dirai même que j'ai associé la douleur et l'amour lesquels, aujourd'hui, me paraissent indissociables.

12

Emmanuel referma doucement la porte. Niels se dirigea tout de suite vers le grillage derrière lequel la petite compagnie des oiseaux s'était aussitôt réveillée. Il portait une surchemise en toile à boutons pression bleu clair, flottant au-dessus de son jean, avec deux poches sur la poitrine, dont la vague allure militaire était contredite par le petit pull ras du cou jaune citron qui apparaissait dans le col et qui, au contraire, lui donnait un air tendre, moelleux. Il était incroyablement désirable.

Emmanuel était arrivé au cours de flamand avec une sorte d'exaltation. Il savait dorénavant que Niels l'avait accepté, il n'avait plus à en douter. Par ailleurs, quand son beau-père était venu le surprendre au milieu de la nuit, la libération de sa parole l'avait affranchi, l'avait débarrassé de ses derniers scrupules ; il était à présent résolu à ne plus s'empêcher de rien... En se préparant, il avait cherché à relever d'une note de couleur son pantalon gris, revenu du pressing, et il avait mis son pull-over ras du cou rouge vermillon avec seulement un tee-shirt blanc dessous. De sembler ainsi avoir le pull à même la peau lui donnait un air moins gamin, trouvait-il. Il s'était arrangé pour que sa mère ne le vît pas quitter la maison dans cette tenue.

Il s'approcha lentement du garçon, qui paraissait envoûté par les tours et les arabesques que formaient les petits animaux. Avec son pull canari dans l'encolure de sa chemise bleu ciel, il ressemblait lui-même à une mésange, et il pensa qu'il devrait l'appeler « *de Vogel* » – l'oiseau... Il fut à le toucher, comme la première fois où ils s'étaient retrouvés, et de nouveau il sentit intensément la présence de ce corps léger, là, juste devant lui, il perçut l'attraction fascinante qui en émanait. Mais, cette fois, il n'hésita pas, et il lui passa le bras en travers des épaules.

Niels tressaillit à peine et, tournant vivement la tête, le dévisagea. Emmanuel lui sourit, et il reçut en retour un sourire un peu intimidé, mais plutôt confiant. Il fixait les pupilles dont le gris-vert paraissait dans la pénombre d'un noir liquide. Mais il eut peur de se perdre, et il se pencha vers lui.

Niels baissa les yeux, le regarda venir à lui, et ne tenta rien pour s'écarter.

Ils s'embrassèrent tendrement. Emmanuel eut l'impression de boire à l'eau fraîche d'un ruisseau. Ce baiser fut bien plus délicat, bien plus paisible, plus durable que celui de la semaine précédente, qu'il avait comme arraché – ç'avait été le premier. Les lèvres du garçon sous les siennes étaient d'une douceur étonnante, souples, mouvantes, et l'infinie suavité de se savoir accepté et, peut-être même, désiré, décuplait son plaisir. Il ressentait aussi une intense satisfaction en pensant qu'il avait obtenu ce à quoi il avait consacré tant d'efforts.

Il amena le garçon face à lui en lui passant l'autre bras dans les reins, et il le serra davantage, animé par une soif de plus en plus vive. Il remonta la main des épaules sur le col de la chemise, s'empara de la nuque étroite, nerveuse, et il osa pousser les doigts dans les courtes mèches éparpillées. Leur baiser s'intensifia, à bouches entrouvertes, à lèvres retournées les unes dans les autres, sans craindre d'échanger leurs salives. Leurs langues se heurtèrent par inadvertance, et, dès qu'elles eurent fait connaissance, elles se recherchèrent, elles se provoquèrent l'une l'autre, elles s'entrelacèrent amoureusement.

Emmanuel, le premier, se détacha lentement. Il bandait déjà si vivement que son organe bridé dans son slip repoussait le pantalon. Il regarda Niels, dont le visage paraissait sérieux et épanoui à la fois, avec ses pommettes qui avaient rosi et ses yeux qui le sondaient, comme à la recherche d'une confirmation. Il sentait que lui-même avait le feu aux joues, et il n'osa pas soutenir davantage son regard. Il baissa les yeux sur le bord côtelé du petit pull jaune qui, dans le col bleu clair, était étonnamment attirant – un peu de la tiède intimité du garçon apparaissait dans cet angle, presque indécent par sa couleur vive. Afin de casser le charme qui l'ensorcelait, d'asseoir son autorité, et tout en lui souriant doucement pour l'amadouer, le rassurer, il glissa les doigts dans l'échancrure de la chemise et, après une dernière hésitation, il détacha la première pression ; puis la seconde...

Il sentit une légère panique s'emparer de Niels, qui se laissa cependant faire, comme si la curiosité de ce qui allait se passer était la plus forte, mais qui ne put retenir un regard inquiet vers la porte fermée.

Tout en continuant de le défaire, Emmanuel haussa les épaules, et il fit de son mieux pour prendre l'air assuré qui convient à un aîné. Il

chuchota : « T'as entendu les coups de sonnette ?... Elle est avec les grands, maintenant. Elle en a pour une heure. T'inquiète pas. »

Quand la chemise fut ouverte et s'écarta légèrement, il lui mit la main sur le ventre, et il remonta lentement sur le petit pull jaune fait dans une matière synthétique très douce, un peu électrique, qui moulait le torse comme un tee-shirt et sous lequel il semblait ne rien y avoir. Le reprenant de la main gauche par la nuque, il revint poser la bouche sur la sienne, et il recommença de l'embrasser doucement, tendrement, sans cependant le pénétrer cette fois, flottant tel un roseau sur un courant, lui frôlant les lèvres, tournant et retournant la main sur sa poitrine, se glissant vers ses flancs sous les pans de la chemise, accrochant parfois assez nerveusement les doigts dans le pull et le froissant à peine pour mieux le posséder.

Mais il ne put se retenir très longtemps, son baiser se fit plus insistant, il pressa ces lèvres qu'il adorait, sa main se crispa tendrement dans la nuque qu'elle enveloppait, tandis que de l'autre il redescendait sur le ventre, le palpait délicatement, y enfonçait de nouveau légèrement les doigts. La sensation de ces mailles fines et douces qui coulait sur le corps lisse, tendu, l'excitait incroyablement. Quand il buta contre la taille du garçon, il attrapa la ceinture et, sans abandonner son baiser, d'une seule main il parvint à la déboucler. Il sentit Niels s'affoler un peu, mais sans toutefois chercher à s'échapper.

Il poursuivit, le cœur battant, défit le bouton de la taille, débouonna le jean de haut en bas. Puis, pivotant la main, la pointe des doigts en bas, il descendit couvrir le caleçon du garçon. Il reconnut un shorty, fait dans un tissu extensible qui le moulait étroitement, et la pine s'y dessinait parfaitement, dure, soulevée, pleine de vie, qui tressauta sous sa paume dès qu'il la toucha.

Il se mit en mouvement, ressortant et redescendant dans l'échancrure, frottant la petite verge qui palpitait désespérément, la faisant rouler dans la matière élastique du caleçon, l'enfermant entre ses doigts et la serrant pour l'exaspérer, et il continuait de l'embrasser en profitant le plus qu'il pouvait de cette bouche dont il tirait un plaisir intense. Il consacrait une attention soutenue à cet instant, car il vivait un moment exceptionnel, il ne savait quand il se reproduirait, et il ne voulait pas en perdre une seconde.

Il recula d'un coup, submergé par l'exaltation. Il attrapa le garçon en lui enfermant le bas du visage dans ses mains comme dans une coquille, et il lui sourit : « Viens !... » murmura-t-il. Mais soudain, dans un flash, il se rendit compte qu'il venait d'avoir un des gestes préférés de son beau-père ! Il s'écarta aussitôt, honteux ; pour rien au monde il n'aurait voulu singer ses manières !

Prenant le garçon par les bras, il recula en l'entraînant vers le vieux canapé en velours marron. Il s'assit, sortit ses chaussures en les

repoussant avec le pied, et il se coucha sur le dos, en se rencognant contre le dossier.

Niels suivit son invite et le rejoignit en s'allongeant à demi sur lui. Et, cette fois, ce fut lui qui vint sur sa bouche.

Emmanuel fut envahi par une pure joie, par un bonheur tel que, pour la première fois, il ressentit physiquement le sens de l'expression « avoir le cœur qui déborde »... Il l'accueillit en le prenant dans ses bras, en jouissant du poids léger de son corps, et il lui rendit son baiser avec passion. Leurs lèvres se pressèrent les unes sur les autres intensément, et leurs bouches se rouvrirent, et leurs langues se retrouvèrent, comme si elles étaient déjà impatientes d'avoir été trop longtemps séparées.

Il sentit alors une main se faufiler sur son ventre, puis sous le bas de son pull, des doigts s'accrocher à sa ceinture, se glisser dans la boucle, la défaire, et, sans vergogne, déboutonner son pantalon, en abaisser la fermeture. Il se rendit compte soudain qu'il pouvait y avoir du bonheur à se faire déshabiller ! Ce n'était pas qu'une punition, ce pouvait être un geste sensuel, une prise de possession amoureuse !

Achevant d'amener Niels sur lui, il l'enlaça plus étroitement et leurs corps face à face s'emboîtèrent, leurs saillies coïncidèrent, pointant hors des pantalons ouverts, mais muselées par les bandeaux des sous-vêtements qui les ceignaient. Leurs torses étaient accolés l'un à l'autre, leurs petits pulls jaune et rouge s'assemblaient en oriflamme, leurs jambes s'entremêlaient comme les serpents d'un caducée. Il sentit les tennies de Niels buter contre ses chevilles, les semelles dures entrer dans la tendre fragilité de ses chaussettes, et dans ce contraste il reconnaissait déjà une sorte de violence que son ami lui imposait. Il se rendit compte également qu'il se trouvait sous le garçon, que celui-ci s'était couché sur lui. Mais cela lui allait bien, dans quelque sens que se fît cette fusion, elle comblait son désir originel, elle assouvissait une faim présente en lui d'aussi loin qu'il pouvait se rappeler, accumulée depuis sa venue au monde, et qui n'avait jamais trouvé à s'apaiser.

Il remonta les mains, lui rabattit la chemise sur le dos, releva jusque sous les bras le pull qui coulissa comme une chaussette sur les flancs nus, il redescendit en découvrant les reins, se glissa sous le jean relâché qu'il repoussa pour s'emparer des fesses. Il serra les doigts dans le caleçon élastique, et il tremblait pour se retenir de lui faire mal, il ne parvenait plus à le caresser simplement. Ils s'embrassaient de tout leur corps, de tout leur cœur, ils n'étaient plus qu'un baiser.

Il sentit la main de Niels retourner entre leurs ventres, s'enfoncer dans la fente qu'il avait ouverte, et venir se saisir de lui, le presser, le malaxer comme fait un chat. Il fut un peu honteux de son slip kangourou en coton auquel son beau-père le contraignait.

Pour ne pas en rester là, il glissa à son tour la main sous le ventre de Niels, retrouva la brèche dans le jean défait, et cette fois il passa sous le caleçon élastique. Il rencontra tout de suite la pointe dure qui était tendue vers lui et, bousculé par l'émotion, l'enferma dans sa main.

Il sentit Niels l'imiter, repoussant son slip tout à fait, et il ne put retenir un gémissement quand les doigts fins et durs vinrent sur lui, le prirent à nu, et s'activèrent avec une efficacité qu'il n'aurait pas imaginée.

Ils se masturbèrent ainsi avec passion, inventant de nouveaux mouvements, se copiant l'un l'autre, reprenant les gestes qu'ils avaient eux-mêmes reçus et qui les avait fait défaillir, se plantant dans leur cerveau comme des aiguilles. Ils tremblaient, ils partageaient une vibration sidérante, ils avaient oublié leurs noms, ils n'étaient plus que ce contact entre leurs corps, cette pulsation qui les entraînait dans une convulsion, un vacillement. La sensation était si puissante qu'il en eut mal, des larmes soudain lui sortirent des paupières – il apprenait qu'un grand bonheur pouvait aussi devenir douloureux –, et celle-ci fut au-delà de ce qu'il pouvait supporter, il sut qu'il n'y résisterait pas ; il se résolut à partir le premier.

Un instant plus tard, ses reins se contractèrent et projetèrent hors de lui ce qui s'y était accumulé. Il sentit qu'il jaillissait sur son ventre, qu'il éclaboussait son pull, et il se douta qu'il aspergeait son ami également, mais il s'en moquait. Il eut l'impression de sceller un pacte, que cette eau les baptisait, que cette glu les unissait comme par un cachet.

Après avoir retrouvé son esprit, il reprit sa caresse rapide sur le membre de son ami, jusqu'à l'amener lui aussi à la délivrance, à le faire se tordre pareillement dans une vibrante crispation, mais qui resta sèche.

Lentement, son bonheur reflua, et la conscience de ce qui l'entourait lui revint progressivement. Il rouvrit les yeux. Il s'aperçut alors que la porte était ouverte. Son cœur s'arrêta.

Il tourna la tête et... il la vit. Il croisa, encadré par les longs cheveux noirs qui pendaient comme des rideaux, derrière les lunettes à forte monture, au travers des verres épais, le regard halluciné que la vieille fille dardait sur eux, debout au pied du canapé, telle la statue du commandeur. En un éclair, il vit ce qu'elle voyait : les corps enlacés de ses deux jeunes élèves, dans le plus grand désordre, défaits, les reins nus, marqués des traces d'une évidente lubricité. Il fut persuadé que son regard englobait tout, traversait tout, découvrait jusqu'à la tache huileuse qui s'étalait entre leurs ventres et les notait d'infamie, les condamnait définitivement à l'ignominie. En un instant, leur amour fut transformé en une obscène caricature, la beauté de ce mo-

ment unique se métamorphosa en une hideur absolue, leurs corps merveilleux formèrent un paysage d'ombre et de ruines, d'ordures, d'apocalypse.

*

Marine avait attendu que les enfants fussent montés se coucher, pour parler avec Armand de la situation. Le coup de fil de M^{lle} Degroote l'avait assommée ; et elle se reprochait à présent d'avoir trop bien réussi ses manigances. Non seulement Emmanuel avait été la victime d'un prédateur, non seulement il avait été outragé, souillé, abaissé, mais maintenant, à son tour, il devenait chasseur, il en dévoyait d'autres, il répandait le mal autour de lui, et même sur un enfant aussi jeune que le petit voisin. À treize ans, il s'était transformé en « pédophile » !... Il fallait arrêter cela, et vite, avant que cela n'allât trop loin.

Elle reprit sombrement : « Il va falloir le détourner à jamais de cette perversion. »

Armand hocha la tête, mais ne fit pas de commentaire.

Elle se rendait bien compte qu'elle appelait le diable pour chasser le diable, mais elle se fichait des vices d'Armand, ils ne l'avaient intéressée que dans la mesure où ils l'avaient servie. Tandis qu'Emmanuel, quoi qu'elle fit, quoi qu'elle pensât de lui, restait la chair de sa chair, tout autant que Chrétienne, et le resterait à jamais. Maintenant qu'il avait été la victime expiatoire de tout ce qu'elle avait subi des hommes, il fallait le rendre à sa vie.

Armand enchaîna : « Ne vous inquiétez pas : il n'est pas près d'oublier la correction que je vais lui administrer. Et je vais y donner un caractère solennel qui marquera son esprit... définitivement ! Je ferai venir d'autres personnes pour y assister. Déjà, les parents Claes...

– Non. J'ai demandé au contraire à mademoiselle Degroote de ne pas les mettre au courant. Je suis persuadée que le pauvre Niels s'est fait manipuler ; ce n'est pas sa faute. Regardez comment Emmanuel a tout organisé pour le retrouver ! C'est insensé.

– Vous avez raison... Si l'on proposait au père Bauwens, alors ?

– Oui ?... Pourquoi pas. » Elle resta songeuse quelques instants. Une image lui apparut soudain, et elle la sentit s'enflammer en elle comme une traînée de poudre. Prise d'une sourde excitation, elle ajouta : « Mais, à la vérité, je voudrais surtout que Bernard soit présent.

– Son paternel ?! »

Elle soutint son regard sans broncher.

Armand insista : « Mais il est aux États-Unis !

– Ce n'est qu'à sept heures d'avion. »

Il remua sur son siège. Elle devina qu'il était quelque peu mal à l'aise à l'idée de devoir corriger le fils devant son père...

Son embarras la conforta, lui donna de l'assurance. « Mais il n'est pas question cette fois que vous vous contentiez de lui donner une fessée, aussi sévère devrait-elle être. »

Il la regarda avec un air interrogatif, non dénué d'inquiétude.

« Cette fois, je veux qu'il soit fouetté. »

*

Armand, qui guettait assis dans le salon le retour d'école d'Emmanuel, le vit traverser le jardin. Il patienta en faisant semblant de lire le journal, et il l'entendit entrer dans le vestibule, retirer son manteau, passer aux toilettes.

Quand il apparut, le cartable à la main, Armand replia son journal et se leva. « Bonsoir, Emmanuel », fit-il, sans toutefois l'embrasser.

Puis il lui dit gravement : « Je veux te montrer quelque chose. » Et il s'approcha de la cheminée.

En découvrant ce qui était posé sur la tablette, le garçon pâlit.

Quand Armand avait entendu avec quelle détermination Marine avait prononcé sa sentence, il avait bien compris qu'elle ne parlait plus de martinet. Et il était allé le jour même dans un magasin spécialisé à Lille, où il avait acheté un fouet. Un vrai fouet. Il était formé de huit lanières de cuir sombre, larges de presque un centimètre, longues de soixante, s'amincissant en pointes effilées, et réunies à la base en une tresse qui composait un manche rigide... Il retourna s'asseoir et le déposa en travers des ses genoux.

Le garçon paraissait tétanisé.

« Emmanuel, as-tu jamais lu *La Règle de Saint Benoît* ?... Celui qui fonda au VI^e siècle l'ordre des Bénédictins ? »

Le garçon resta muet.

« Non, bien sûr. Tu devrais pourtant, c'est fort édifiant. Je vais t'en dire un extrait : “Chaque âge et chaque degré d'intelligence demande une règle de conduite particulière. Lors donc que les enfants, qui sont incapables de comprendre la peine de l'excommunication, tomberont dans une faute, on les châtiara par de rudes flagellations afin qu'ils se corrigent.”... Et c'est effectivement le précepte que nous allons suivre. »

Il souleva le fouet et l'examina en en faisant lentement glisser les lanières dans le creux de sa main gauche. Elles dispensaient encore l'odeur du neuf. Elles étaient d'un brun-noir effrayant, à la fois souples et fermes, et en les laissant serpenter entre ses doigts il sentait la douceur perfide de leur cuir. Grâce à leur flexibilité, la plus grande partie s'appliquerait largement sur leur cible, tandis que la pointe irait

mordre sournoisement, comme des aiguillons, dans les coins les plus tendres. Le manche venait bien en main, on le tenait solidement, il pourrait le manier aisément. Il se souvenait de son émotion quand il était entré dans le magasin, qu'il lui avait fallu choisir parmi tous les modèles exposés celui qu'il avait le plus envie de faire connaître à Emmanuel. Le vendeur, en lui proposant celui-ci, avait dit qu'il s'appelait une « pieuvre » et qu'il était très efficace. Et, effectivement, il l'avait aimé dès qu'il l'avait eu en main. C'était un article de luxe, le magasin lui avait offert d'y apposer son nom, mais il avait préféré donner celui à qui il le destinait, et les lettres pyrogravées, *EMMANUEL*, apparaissaient discrètement au départ d'une des lanières... « Je veux qu'il soit fouetté », avait dit Marine. Eh bien, il le serait.

Il le dévisagea par-dessous : « Sache que c'est ta maman elle-même qui a demandé à ce que tu reçoives le fouet. » Il retint un sourire de satisfaction en voyant comment le garçon paraissait éberlué par cette nouvelle.

« Ton papa également sera présent. De même que le père Bauwens. » Il prit un air las : « J'espère qu'au moins cela parviendra à t'arracher ces mauvais instincts qui sont en toi. »

Il abaissa les yeux sur les cuisses nues qui sortaient du short. Il aurait bien eu envie d'y essayer sa nouvelle acquisition séance tenante. Il avait hâte de voir comment le cuir marquerait la peau.

« Ne crois pas que je vais te donner cette punition de gaieté de cœur. Mais le Père Liagre disait : “Dieu ne veut la souffrance qu'en vue du bonheur de l'homme. Remède amer, mais remède nécessaire au bonheur de l'âme...” »

Il lui tendit l'instrument : « Va le remettre sur la cheminée. Comme cela, il restera au vu de tout le monde, de toi comme des autres. En attendant dimanche, pendant ces trois jours, tu pourras penser avec profit à ta pénitence. »

Et maintenant il allait rappeler M^{lle} Degroote. L'occasion était trop belle, il ne la laisserait pas passer... Mais il n'était pas nécessaire que Marine fût au courant.

*

Armand examinait discrètement la salle de séjour au décor vieillot tout en buvant le thé qu'on lui avait servi pour patienter. Il ne connaissait la professeur que par les réunions de parents d'élèves, où il ne l'avait jamais vue que du fond de la salle, et maintenant qu'il la découvrait de près il comprenait pourquoi les élèves filaient doux avec elle.

Le carillon retentit, et elle se leva pour aller ouvrir. Il l'entendit dans le couloir parler en flamand, puis elle revint dans le séjour en

poussant Niels devant elle ; il remarqua qu'elle lui avait mis l'index dans le dos, une manière de diriger les écoliers qu'il avait subie en son temps et qu'il trouvait particulièrement insupportable. Malgré cet arillon pointé entre ses omoplates, le jeune garçon s'immobilisa sur le seuil en le découvrant soudain, face à lui, assis à la table.

Niels portait un blouson en toile gris clair, entrouvert sur un petit pull ras du cou jaune canari, un jean délavé manifestement en train de devenir trop petit pour lui et moulant merveilleusement ses hanches, et des tennis impeccablement blanches. Avec sa petite bouille en triangle qui s'affinait dans le menton, ses cheveux miellés se courbant librement au-dessus du front, ses yeux assombris par la fin de journée, sa bouche à peine ouverte, il était absolument adorable ! Il n'était pas étonnant qu'Emmanuel en fût tombé amoureux. Il frissonna en se rappelant ce que M^{lle} Degroote lui avait dit, que les deux garçons avaient été surpris dans les bras l'un de l'autre, à moitié dévêtus, et portant sur le ventre « les traces les plus évidentes de leur lubricité »... Il aurait tellement aimé être présent ! Il se consolait en pensant que Niels, lui aussi, allait passer par le fouet.

Le jeune garçon avait déposé machinalement son cartable et avait laissé glisser son blouson le long des bras, avant de l'abandonner sur un fauteuil, mais son air renfrogné montrait qu'il était sur ses gardes. Il ne devait pas comprendre ce qu'Armand faisait là !

M^{lle} Degroote se plaça à côté de lui et déclara, basculant sur le français : « Niels, après ce qui s'est passé mercredi dernier, j'ai évidemment prévenu les parents d'Emmanuel. Je voulais appeler les tiens également, mais M. Delahaye m'a convaincue de ne pas le faire. Il m'a dit que ton père pouvait être vraiment très sévère, voire excessivement, et il a eu la bonté de t'épargner cela. Néanmoins, il n'est pas question que tu ne sois pas châtié pour cette impudicité à laquelle tu t'es livré. Je sais qu'Emmanuel, en tant que ton aîné, est suspect de t'avoir entraîné, et il sera puni en conséquence, mais tu ne paraissais pas non plus chercher à te dérober. Tu vas donc être corrigé, toi aussi, en espérant que cela t'enlève le goût de ces horreurs. »

Armand pensa que le moment était venu. Il attrapa sur la chaise voisine le martinet qu'il avait apporté, et il le déposa devant lui, sur la table vernie, en évidence. Il n'avait pas pris la « pieuvre », qu'il réservait à Emmanuel, le simple chat à neuf queues de son père serait parfait pour débiter avec le petit Claes. Incrédule, le jeune garçon fixa un instant le manche en bois jaune, les lanières noires étalées en éventail, puis il sembla se recroqueviller sur lui-même, comme s'il se hérissait.

Armand se leva et fit lentement le tour de la table. « M^{lle} Degroote m'a demandé de me charger de ta punition, de la même façon que je m'occuperai bientôt de celle d'Emmanuel – laquelle sera un peu plus sévère, je te prie de croire. Rappelle-toi que si nous avons décidé de

dissimuler à tes parents ce dévergondage auquel tu t'es livré, c'est pour t'éviter le pire. Mais il faut cependant que tu te libères de ce vice, que tu sois lavé de cette souillure. »

Quand il se retrouva devant Niels, celui-ci avait fait un pas en arrière. Armand le considéra de la tête aux pieds, puis il dit sèchement : « Allons, défais-toi. »

Mais Niels le regarda d'un air mauvais et ne bougea pas.

« Dépêche-toi si tu ne veux pas que les choses empirent pour toi.

– Non. Ne me touchez pas. Vous êtes pas mon père ! » Et comme il reculait encore d'un pas, M^{lle} Degroote se plaça derrière lui.

Armand détesta d'autant plus cette remarque qu'elle était vraie ; il allait lui faire payer son insolence. « Si tu ne le fais pas, je vais m'en occuper moi-même.

– Ne me touchez pas ! »

Niels voulut encore reculer, mais la professeur le retint en le saisissant par les bras. Il se débattit furieusement. « Lâchez-moi ! Laissez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! » Mais la vieille fille avait de la poigne et elle n'eut guère de mal à le contenir.

Armand lui posa les mains sur la taille, souleva le bas du petit pull jaune, et il tira sur la ceinture de cuir fauve pour la déboucler. Niels se débattit de toutes ses forces en essayant de lui échapper, mais les poings refermés sur ses bras le retenaient efficacement. Cependant, quand Armand commença de lui déboutonner le pantalon, il devint hystérique. Il lançait les jambes en tentant de le repousser à coups de pied, il se démenait comme un diable pour se tirer des griffes qui le maintenaient, il poussait des glapissements de colère. Armand toutefois n'en avait cure, au contraire déculotter ce sauvageon ne l'excitait que davantage. Il lui ouvrit le pantalon, le lui baissa en travers des genoux, ce qui l'entrava partiellement, et, au passage, il découvrit avec émotion le petit shorty bleu marine qui lui ceignait les hanches.

Niels néanmoins se débattait toujours comme un chat, et Armand dit à la professeur : « Je crois que vous allez devoir administrer vous-même. Je m'occuperai de le maîtriser. » Et, le saisissant à bras-le-corps, il le serra contre lui.

Le temps que M^{lle} Degroote allât prendre le martinet resté sur la table, Niels continua de se tordre comme un ver entre les mains d'Armand, cherchant par tous les moyens à lui échapper, lui donnant des coups de poing sur les épaules, tentant de le mordre, de le griffer, et criant à tue-tête : « Lâchez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! » Il pleurerait de rage.

Armand le reprit contre lui plus fermement, l'enserrant avec le bras gauche en travers du dos et lui immobilisant les bras, et il glissa l'autre main sous l'élastique du slip. Malgré la fureur qui animait le garçon, il prit son temps pour cette première fois où il lui touchait les

fesses ! Et il les trouva absolument délicieuses, merveilleusement douces, plus jeunes et encore plus serrées, plus étroites, que celles d'Emmanuel, les ruades qui les contactaient ne les rendant que plus excitantes. Il rabattit le shorty par derrière, puis, comme pour aider à le descendre, il ramena la main sous le ventre du garçon et continua de le repousser, non sans attraper au passage les petits grelots qui en pendaient et les faire rouler dans sa paume, ce qui déclencha une nouvelle frénésie chez le jeune captif.

Quand il lui eut descendu le caleçon sur les cuisses, du bras droit il lui bloqua les jambes, puis il regarda Degroote. Il fut frappé en voyant son air halluciné ; on aurait dit une folle. Mais elle se ressaisit, comprenant qu'il attendait qu'elle agît, et elle leva le bras. Les lanières sifflèrent sèchement dans l'air et claquèrent sur la peau nue. Le garçon hurla de rage en se cambrant dans les bras d'Armand.

La professeur le frappa ensuite à un rythme régulier, fermement, sans indulgence, croisant les coups droits et de revers. Armand voyait, juste devant ses yeux, la peau veloutée se marquer sous les lanières de cuir, et les bandelettes qu'elles dessinaient blanchir avant de tout aussitôt prendre une teinte rose vif. La douleur devait être cruelle à en juger des bonds que le garçon faisait contre lui à chaque fois.

La Degroote frappait avec de plus en plus d'assurance, elle semblait assouvir un désir très ancien qu'elle avait refoulé jusqu'à ce jour, sans doute se rattrapait-elle de tous les insipides potaches qu'elle n'avait pu corriger comme elle l'aurait voulu en fessant le plus joli, le plus mignon, le plus délicieux de tous les élèves qu'elle avait jamais eus dans sa classe.

Armand remonta le bras gauche, entraînant le pull jaune dont la matière synthétique glissa facilement, sans être retenue par la peau aussi lisse qu'un savon, et cette seule sensation de coulissement le fit frissonner. Il découvrit le dos jusque sous les épaules et regarda Degroote de nouveau : « Ici, aussi. Il faut arriver à briser ce petit démon ! »

Elle ne se le fit pas dire deux fois. Les lanières remontèrent, tombèrent en travers des reins creusés par les convulsions, et leurs marques se croisèrent et s'enchevêtrèrent, dessinant bientôt un filet d'un rose soutenu. Mais les coups ne tardèrent pas à redescendre sur les fesses, comme si c'était encore là qu'elle préférait exécuter le châtiment. Niels poussait des cris déchirants, la douleur avait maintenant surpassé la colère, et les larmes lui jaillissaient des yeux. Armand, lui, bandait dur à tenir serré entre ses bras ce jeune corps frétilant en train de se faire fouetter. C'était une expérience divine !

Il lui repoussa alors le caleçon plus bas, sur les genoux, le renfonçant dans les replis du jean, et maintenant le garçon par les mollets. La fesseuse comprit, et ses coups descendirent, s'abattant sur les petites

cuisse vierges, les marquant à leur tour de délicieux cinglons rosés. C'était tellement joli, tellement fascinant de les voir se dessiner devant lui, chaque fois accompagnés d'une saccade parcourant tout entier le corps qu'il contraignait ! Il avait l'impression d'en profiter mieux encore que des fessées qu'il avait administrées à Emmanuel. Mais il devait faire appel de plus en plus à sa force pour maîtriser le garçon qui s'enroulait entre ses bras en se démenant désespérément.

Il dit sourdement : « N'arrêtez pas avant qu'il ne soit cassé. Il faut venir à bout. » Il releva les yeux pour l'interroger du regard et, pour toute réponse, elle eut à peine un hochement de tête. Il eut peur : derrière les gros verres des lunettes, on voyait les pupilles comme dans une loupe, et, bien que déformé et travesti, il y reconnut son propre désir.

*

Armand poussa la porte, soulagé d'être enfin rentré. La messe, ce dimanche-là lui avait paru interminable. Il dit aussitôt à Emmanuel : « Bien. Suis-moi. Il est temps de te préparer. »

En passant devant la cheminée, il affecta de remettre le fouet en place – ce qui n'échappa évidemment pas au garçon. Puis il monta l'escalier d'un pas lent et grave. Il poussa la porte de la chambre d'Emmanuel, le fit passer devant lui, et il referma.

Le garçon resta au milieu de la pièce, ne sachant quelle attitude prendre. Il n'avait pas dit un mot depuis le matin et, la mine renfrognée, il gardait les yeux baissés. Il fallait reconnaître que, à jeun depuis le lever, son estomac devait se rappeler cruellement à lui. Il portait un pull à col V, gris assez sombre, avec des manches étroites se terminant par de longues côtes, sur une chemise gris clair et une cravate outremer, avec un petit short anthracite et de hautes chaussettes du même gris que le pull, barrées en haut par deux lignes bleues assorties à la cravate. Armand était très fier de ces coordonnés qu'il traquait dans les catalogues de ses fournisseurs, et qu'il commandait parfois exprès pour son beau-fils.

Il le regarda dans les yeux : « Déshabille-toi. »

Emmanuel ne protesta pas. Mais ce fut d'un geste ralenti et incertain qu'il attrapa son pull par le col et le tira hors de sa tête.

Armand tira profit de cette nonchalance pour intervenir. Il dénoua la cravate, et il la fit glisser hors du col. Tout en déboutonnant la chemise, il le sentait frémir sous ses doigts. Il lui était impossible de deviner les pensées du garçon, qui se laissait faire passivement, mais il imaginait bien qu'il n'en menait pas large, qu'il avait le trac tel un acteur au moment d'entrer en scène. Il lui tira la chemise hors du short et le contourna pour la lui faire glisser le long des bras, puis il revint face

à lui. Il sortit la médaille du maillot de corps, la faisant apparaître dans la lumière.

Comme Emmanuel gardait le nez baissé il lui ordonna : « Regarde-moi. » Quand, de mauvaise grâce, il lui eut obéi, il le dévisagea et lui déboutonna le short.

Le garçon ne put soutenir longtemps cette humiliation, et son regard repartit de biais.

Il sourit. Et il continua de défaire la braguette. Rien de plus cuisant que de fixer un enfant dans les yeux pendant qu'on le déculotte ! C'était ces petites attentions qu'il adorait quand il avait un de ses jeunes clients entre les mains, dans sa cabine d'essayage, et qui enrichissaient le simple déshabillage.

Il retourna le short sur les hanches et l'abattit sur les cuisses. « Retire-le. Et enlève tes souliers... Je reviens. »

Il alla dans la salle de bains. Il hésita à reprendre du Normacol, mais il craignit que cela ne produisît des effets secondaires inopportuns, et il se contenta d'un suppositoire de glycérine.

Il revint dans la chambre, où il s'assit sur la chaise qui se trouvait au pied du lit, et il fit signe au garçon d'approcher.

Celui-ci vint à regret devant lui, en maillot de corps, slip, et chaussettes.

« Avant toute chose, je vais te purger. Tu vas vider tout ton intérieur, tes viscères comme tes gonades. Tu ne pourrais sinon recevoir ta pénitence avec la pureté d'esprit nécessaire. C'est d'ailleurs pour cela que tu es à jeun depuis ce matin. »

Il le prit par le poignet. « Viens. » Il l'amena près de lui, et il le coucha sur le ventre, en travers de ses genoux, comme s'il s'apprêtait à le fesser. Il glissa les doigts sous l'élastique du slip, et il le retourna posément. Ces instants du dévoilement étaient toujours une fête dont il voulait profiter intensément. Tandis que le coton blanc se plissait doucement, le petit derrière se présenta, apparaissant d'autant plus charnel en sortant de son enveloppe, indécentement fendu, d'un galbe toujours simple, rendu plus saillant par la position. Discrètement, il passa une main d'amateur sur cette peau de pêche, plus pâle que le reste du corps car préservée du soleil, comme se gardent dans la pénombre les toiles de maître. Puis il attrapa une fesse, l'écarta légèrement pour élargir l'entaille, et, ayant préalablement sucé le suppositoire, il le posa sur l'adorable enfonçure. Il prit le temps de la pointer, et il appuya doucement. Mais l'ogive souple se tordit, repoussée par les chairs qui refusaient de se laisser pénétrer.

« Allons, allons, laisse-toi faire ! Détends-toi ! Il faut que tu évacues les boues que tu conserves en toi. Tu imagines si, au moment de ta pénitence, tu te relâchais devant tout le monde ? Tu ne voudrais tout

de même pas, parce que tu serais soudain pris de slaptitudes, que tu te répandes aux yeux de tous ?! »

Il maintint le suppositoire fermement, appuya avec plus de force, et enfin il s'engagea. Il n'eut plus alors qu'à pousser l'amande et elle s'introduisit en entier. Il l'accompagna au-delà du petit sas, son majeur pénétrant dans le réduit chaud et mouvant qui se resserrait sur lui dans une vaine tentative pour le repousser, et il s'y enfonça jusqu'à la garde.

« Nous allons à présent nous occuper de te débarrasser de tes humeurs impures. »

Sans retirer la main droite, il lui glissa la gauche sous le ventre, se faufila dans le slip qui par-devant était resté en place, et il trouva la petite pine qui y était repliée. Il la dégagea, la fit rouler un instant entre ses doigts pour la réveiller, puis il commença de la frictionner. Il était moins à l'aise avec cette main, ce serait certainement moins agréable pour Emmanuel, mais cela ne l'ennuyait pas, au contraire, il devrait subir sa « traite » sans y prendre grand plaisir.

La position n'étant pas très propice, le garçon était d'autant plus long à venir, et Armand eut une idée pour l'aider. Il tourna la main droite, paume vers le bas, faisant pivoter son majeur dans les chairs où il était toujours enfoncé, et il le replia légèrement jusqu'à sentir au travers de la paroi la châtaigne qui se cachait de l'autre côté. Il la palpa un instant pour en reconnaître les contours, puis il se mit à la masser en rond, doucement, régulièrement.

Le garçon se redressa en faisant une drôle de tête : subir un toucher rectal tout en se faisant masturber, il n'avait rien vécu de semblable !

Armand sentit dans sa main gauche que les choses se décidaient et que l'organe qu'il fourbissait se réveillait. Alors il accéléra, activant d'un côté son poignet plus vivement, enfonçant de l'autre le majeur rythmiquement dans le petit peloton et le pressant avec de plus en plus d'insistance. La verge se redressa tout à fait entre ses doigts, s'étendit, prit de la raideur. Ce massage de la prostate ne laissait pas le garçon indifférent.

« Allez, vas-y, mon petit bonhomme. Jette ta gourme. Donne-nous ça. On ne va pas y passer la matinée. Tu peux juter dans ta petite culotte, de toute façon tu vas en changer ! »

Lui-même avait attrapé une érection en prenant en tenaille ce jeune corps entre ses mains, et il ne put se retenir de le serrer un peu plus contre lui. Qu'il lui enfonçât son membre dans le nombril n'était plus bien grave, certainement Emmanuel depuis longtemps était accoutumé à ces manifestations scabreuses, il n'y avait plus de raison de s'en dissimuler, et puis la sensation de son organe se poussant dans le petit ventre contracté était tout à fait excitante.

Enfin, quelques instants plus tard, plusieurs petites giclées écla-boussèrent le devant du slip. Il ralentit progressivement le mouvement de sa main sur la verge qui se détendait, puis il l'abandonna... Il se demandait quelle impression cela produisait de jouir en se faisant palper la prostate, et tout en étant travaillé par le besoin de vider ses intestins ?!... Il ressortit également du petit derrière, non sans quelque regret de quitter un lieu si doux, si charmant, dont son propre membre connaissait les contours et gardait un souvenir ému. Il porta les doigts la main gauche à ses narines, en renifla le parfum subtil, et le compara ensuite avec celui, plus relevé, plus piquant, qui enveloppait le majeur de la droite et auquel se mêlait l'odeur fine, huileuse, à peine perceptible, de la glycérine.

« C'est bien. Te voici vidé de tes humeurs obscènes. Tu peux à présent aborder, le cœur pur, les saints sacrements. » À regret, il le repoussa doucement pour le remettre debout.

Emmanuel se redressa et se remit sur ses jambes en rajustant son slip. Mais il vacilla un instant, affaibli par la ponction qu'il avait subie, par ces nouvelles sensations qu'il venait de découvrir, provenant d'un organe dont il ignorait tout jusqu'à ce jour.

Armand observa avec jubilation la discrète tache claire qui transperçait le devant de la petite culotte ; il pensa que, en tout cas, après avoir enduré cette perte, il serait privé de tout secours sexuel pendant la punition. C'était parfait : elle n'en serait que plus cruelle.

« Voilà », fit-il ensuite. « En attendant que le suppo fasse son effet, je vais te montrer ce que j'ai choisi pour toi. »

Il ouvrit l'armoire et en sortit un cintre où était suspendue une longue robe blanche.

« J'ai cherché dans tes affaires, et j'ai retrouvé l'aube que tu as portée lors de ta communion solennelle... Ta mère l'avait pliée et emballée dans un sac, en haut de ton armoire. » Il la présenta dans la lumière. « C'est un vêtement magnifique, qui adoucit la rudesse des garçons, qui leur donne un air un peu féminin, leur ajoute une note androgyne. » Il la fit pivoter pour en montrer le dos, souleva la capuche. « Malheureusement, tout comme la robe d'une mariée, il ne sert qu'une fois ; c'est vraiment dommage. Tu vas donc l'utiliser dorénavant comme tenue de punition. C'est tout à fait adapté. »

Il la fit pivoter de nouveau pour présenter la petite croix de bois clair, toute simple, qui était suspendue par-devant. « Regarde : tu porteras l'instrument du supplice du Christ comme symbole du tien. Tu vas ainsi suivre l'exemple de ton Seigneur, et connaître un peu de son martyre. »

Il souleva les plis de l'épais tissu de coton qui s'évasait vers le bas. « Et ce sera fort commode, pour te préparer ! » Il jeta un coup

d'œil aux sous-vêtements du garçon. « Car, naturellement, contrairement au jour de ta communion, tu ne porteras rien dessous. »

Il sentit que le garçon écoutait de moins en moins attentivement. Son visage s'était tendu d'une crispation qui dénotait le lancinement dont ses entrailles devaient être l'objet. Il ne put retenir un faible gémississement : « Oncle Armand, s'il vous plaît, il faut que j'aïlle... »

Il le dévisagea, regarda sa montre : « Ça me semble bien tôt... Mais allonge-toi, je vais t'examiner. »

Il alla d'abord raccrocher l'aube dans l'armoire, puis il revint tranquillement près du lit où le garçon s'était étendu sur le dos. Il s'assit à son côté, lui repoussa le tee-shirt sur la poitrine, et il abaissa le slip humide jusqu'au ras de la racine de la verge. Il palpa l'abdomen contracté comme s'il pouvait y diagnostiquer quelque chose, appuyant cruellement du bout de ses doigts tendus précisément là où cela faisait mal.

« Non, c'est bien trop tôt. Cela n'a pas eu le temps de faire son effet. Conserve-le encore dix minutes... Pour patienter, tu vas me réciter une nouvelle fois le confiteor que je t'ai donné à apprendre. Il faut que tu le saches par cœur, sans faute. »

Emmanuel commença d'une voix atone : « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de Vous avoir offensé... Je me repens de toutes mes fautes... »

Tout en l'écoutant attentivement et en le reprenant quand il amputait d'un mot le texte qu'il avait composé lui-même, Armand continuait de lui presser le ventre, de lui masser l'abdomen, d'aller et venir d'un flanc à l'autre. Il avait la peau si douce, il ne s'en lassait pas.

Dès qu'il eut terminé, Emmanuel demanda : « Oncle Armand, je peux y aller, maintenant ?

– Dans cinq minutes.

– Je vous en prie... J'ai trop envie !

– Dans cinq minutes. » Il lui rabattit le tee-shirt sur le ventre. « Après que je t'aurai mené aux W.C., je te laverai. Ton corps doit être purifié, baigné ; il doit être immaculé au moment d'être châtié. »

*

Marine ouvrit la porte. Toute préparée qu'elle fût, elle ressentit un petit choc en se retrouvant devant Bernard.

« Bonsoir », fit-il.

Il n'avait pas encore la cinquantaine, mais elle lui aurait donné dix ans de plus : ses tempes grisonnantes s'étaient étendues depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, et son visage était marqué. À part cela, il avait toujours la même coupe de cheveux, courte et brossée en arrière, sa bouche était toujours creusée du même pli suffisant, et son regard,

derrière les lunettes à monture en écaille, était toujours aussi inexpres-sif. Elle se demanda comment elle avait pu être assez folle pour lier son destin à cet homme. Cependant, cette fois, elle le dominait : elle était en travers du seuil, elle pouvait décider s'il entrerait ou non, et, surtout, il ne savait pas exactement ce qui l'attendait. Elle prit le temps de savourer cet instant. Elle pensa : « Ni grâce ni rémission. »

« Bonsoir », murmura-t-elle presque indistinctement.

Puis elle s'écarta pour le laisser passer, comme un professeur fait entrer un élève en retard.

Dans le salon, où les fauteuils avaient été repoussés contre les murs pour faire de la place, le père Bauwens se leva et lui tendit la main. Elle se demanda si le prêtre, bel homme, grand, svelte, mais au regard sombre sous des sourcils épais, qui gardait les lèvres fermées afin de retenir des mots trop précieux pour être dispensés vainement, impressionnerait Bernard.

Elle fit les présentations : « Bernard, voici le père Bauwens, qui est en charge de notre paroisse... Mon père, je vous présente feu mon mari. » Elle se reprit : « Je veux dire... mon ex-mari !... » Elle s'en voulut de ce lapsus qui l'avait soudain déstabilisée.

Bernard ne fit pas de commentaire, mais elle vit, tandis que les hommes se serraient la main, qu'il avait accusé le coup.

« Voulez-vous du café ? du thé ? »

Ils optèrent pour du café, et elle alla dans la cuisine en préparer. Mais elle continuait d'entendre les propos qu'ils échangeaient.

Le père Bauwens disait : « Madame Delahaye m'a dit que vous avez fait le voyage des États-Unis ?

– Je suis arrivé à Bruxelles hier soir.

– Vous avez raison d'avoir fait le déplacement. Il faut prendre les déviances infantiles fort au sérieux.

– Oui.

– On les doit tuer dans l'œuf. »

Il y eut un silence assez pesant, puis Bernard demanda, à mi-voix : « Mon père, pourriez-vous me dire pourquoi Dieu met de tels instincts dans le cœur de nos enfants ? »

Le père toussota. « Mon fils, telle est Sa volonté. Ce sont les épreuves qu'Il place sur notre chemin pour nous éprouver... Souve-nez-vous de ces vers de Victor Hugo : “Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste, | Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !...” Qu'ajouter ? »

Chrétienne arriva dans la cuisine comme une petite souris. Elle avait mis sa robe des grands jours, une robe blanche finement striée en diagonale, avec des manches courtes terminées par quelques volants de dentelle, ceinte par un bandeau de tulle dont le nœud formait une

fleur sur le côté ; ses cheveux étaient réunis en une longue tresse dans son dos.

Marine lui fit une caresse sur la joue en lui disant à mi-voix : « Tu es jolie comme un cœur, ma chérie ! » Et elle lui confia le plateau avec les tasses et le sucrier. Elle-même prit la cafetière et la suivit.

Dans le salon, elle remplit les tasses. Elle avait bien remarqué que Bernard, le nez baissé sur ses mains jointes, avait fait semblant de ne pas voir la fillette et ne l'avait gratifiée d'aucun bonjour.

Il se tourna vers le père Bauwens : « Cette perversion est une horreur. Dire que mon propre fils en est atteint ! Il n'y a rien que je ne ferais pour l'éradiquer. »

Le prêtre hocha la tête.

En entendant cela, Marine sentit une sorte de jubilation la traverser. Et, tout à coup, elle se dit qu'elle n'avait plus envie d'« éradiquer » les instincts corrompus d'Emmanuel. Au contraire, il fallait qu'il les préservât, qu'il les développât, et qu'ainsi Bernard conservât à jamais un fils vicieux, contre-nature, un fils « pédé » !... Elle pensa qu'elle avait eu raison de ne pas prévenir les parents Claes. Emmanuel aurait de cette façon plus de facilité pour retourner voir Niels et entretenir sa mauvaise nature. Et elle se chargerait ensuite de le faire savoir à Bernard. Il ne fallait pas qu'il crût se débarrasser si facilement de cette flétrissure.

On entendit l'escalier craquer et, comme la conversation s'éteignait soudain, elle tourna la tête. Elle fut saisie quand elle découvrit Emmanuel suivi d'Armand. En reconnaissant l'aube, elle fut ébahie : elle ne s'attendait certainement pas à le voir arriver dans sa tenue de communiant ! Elle se sentit prise par une vive émotion, et elle eut du mal à retenir des larmes qui, d'un coup, lui montèrent aux yeux. Il était impressionnant dans ce vêtement d'un blanc éclatant qui lui tombait d'un trait jusqu'aux chevilles, la taille serrée par une cordelette, et les pieds nus. Ses cheveux s'éparpillaient légèrement au-dessus de ses yeux baissés, et il tenait ses mains jointes devant la croix de bois. On aurait dit une jeune fille. Il paraissait soudain dépourvu de tout trait masculin, dépouillé de toute la grossière violence de la virilité, il devenait presque avenant. Et elle eut une bouffée d'admiration pour Armand qui avait effectué cette métamorphose... Elle ne douta pas que Bernard aussi était affecté, mortifié de voir son fils amené ainsi, comme un petit condamné. Elle ressentit une amère satisfaction en pensant qu'il allait assister au châtement de son « garçon », son seul descendant, qu'il allait le voir se faire fouetter ! Et fouetter par un homme qu'il connaissait à peine, celui-là même qui avait officiellement pris sa place.

Emmanuel s'était arrêté de lui-même exactement au milieu du salon, face à tous ceux qui le dévisageaient. Sans disjoindre les mains, il plia les jambes, s'agenouilla, puis il se redressa et se tint droit.

Armand se sentit malgré lui assez impressionné quand il dut faire face à l'assistance installée au salon. Pour se donner une contenance, il adopta une attitude légèrement solennelle en se tournant vers le garçon.

« Emmanuel, tout le monde est venu pour t'assister dans ta pénitence : ta maman, peinée de tes dérèglements ; ton papa, qui a traversé l'Atlantique pour t'exhorter à rentrer dans le droit chemin ; et même un ministre de Dieu, lequel n'a pas hésité à prendre sur son temps si précieux ; enfin, moi-même, qui suis en charge de te guider, de t'éclairer, et de t'édifier spirituellement. »

Il lui caressa affectueusement la tête, comme un sculpteur vérifie la forme qu'il a façonnée, comme un créateur qui prétendrait modeler l'esprit au travers du crâne. Il voulait marquer à Boutroux que, depuis un an, c'était lui qui avait le contrôle sur son fils et, en particulier, qu'il avait acquis le droit de le toucher – un droit de cuissage, pensa-t-il !

« Pour commencer, tu vas faire ton acte de contrition. »

Emmanuel resta silencieux, et Armand crut un instant qu'il n'avait pas entendu. Mais, quelques secondes plus tard, d'une voix serrée par l'émotion, le jeune garçon récita le texte qu'il avait rédigé pour lui : « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de Vous avoir offensé... »

Armand l'interrompit : « Regarde ceux qui sont venus assister à ta contrition, mon petit. »

Emmanuel releva les yeux vers l'assemblée qui lui faisait face et reprit pauvrement : « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de Vous avoir offensé... Je me repens de toutes mes fautes, et je demande, en profonde humilité, les bienfaits de Votre Miséricorde. Faites qu'avec l'appui de Votre Grâce, je renonce à moi-même et m'abandonne à Vous... Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen. »

Armand reprit à sa suite : « Amen. » Puis il toussota : « Maintenant, Emmanuel, avoue tes péchés et énumère les fautes que tu as commises contre l'amour de Dieu. »

Les lèvres du garçon tremblèrent légèrement, comme s'il était l'objet de forces contraires qui s'affrontaient en lui. Finalement il récita : « Je m'accuse d'avoir cédé à mes mauvais penchants et d'avoir agi contre la pureté. J'ai péché par des actions odieuses et corrompues, par des pratiques viles et immorales, par des paroles deshonnêtes et méprisables, par des pensées abjectes et obscènes. » Il semblait écrasé sous un poids trop grand pour lui. Il poursuivit cependant : « Je déclare que je renonce à Satan et à ses tentations, et que je ne recommencerai pas. Seigneur, aidez-moi à connaître mes péchés, éclairez-

moi, ouvrez mes yeux, éloignez de moi le démon qui me cache la vérité, qui m'incite aux vices des dépravés, à d'infâmes débauches, aidez-moi à connaître ce que j'ai fait contre Vous, contre mon prochain et contre moi-même. » Il butait sur les mots, comme à bout de force, mais il se reprenait et poursuivait. « Seigneur, mettez en moi la grâce de regretter sincèrement le mal que j'ai fait. Permettez-moi une véritable contrition, par amour de Vous, et une sincère réparation. » Puis il regarda Armand et termina, la gorge serrée : « De vous, mon père en communion, j'accepte par avance, et de tout cœur, les peines que vous m'infligerez. Et je vous prie, pour que je me corrige efficacement, de... de me punir avec rigueur et sans indulgence. »

Un silence pesant emplissait le salon.

Armand déclara : « Bien. Tu peux te mettre debout, à présent. »

Le garçon abaissa les bras, replia une jambe, et se releva.

Armand se plaça à côté de lui, en sorte que tout le monde pût le voir agir, et, glissant les doigts sous le col de l'aube, il dégagea le cordonnet qui soutenait la croix. Il la souleva et la fit passer par-dessus la tête du garçon, puis la libéra de la capuche ; il la posa religieusement sur la table.

Il revint à côté d'Emmanuel qui n'avait pas bougé, les yeux baissés. Il attrapa la languette de la petite fermeture Éclair qui fermait l'aube sur le devant, et, avec solennité, il la descendit jusqu'en bas, au milieu de la poitrine. Il rabattit le vêtement sur une épaule, saisit le bras et le dégagea, puis il découvrit l'autre épaule, et sortit le second bras de même. Sur le torse nu du garçon, la médaille dorée paraissait fragile, on aurait dit un peu de son intimité exposée. Armand roula l'aube sur elle-même jusqu'à la taille, et il la coinça dans la cordelette qui servait de ceinture. Il refit le nœud en le serrant fermement pour s'assurer qu'elle ne glissât pas – le garçon ne portait absolument rien dessous, il était nu comme au premier jour !

Après avoir rapproché le tabouret de la cuisine qu'il avait préparé près de la cheminée, il prit la courte chaîne repliée à côté du fouet, longue d'un mètre environ, qui cliqueta sinistrement lorsqu'il la déroula. S'emparant des poignets du garçon, il y entortilla une extrémité, puis il utilisa un petit cadenas pour les assujettir. Il monta sur le tabouret, tira en entraînant les bras et, quand Emmanuel eut les mains au-dessus de la tête, il glissa un des maillons dans le crochet du plafond, qui avait autrefois soutenu une suspension. Personne ne disait mot.

Redescendu, il écarta le tabouret, prit la « pieuvre », et revint en en laissant pendre les lanières le long de sa jambe. Il passa la main sur le flanc du garçon, tendu par l'extension des bras, comme pour le préparer à ce qu'il allait subir, puis sur la poitrine, et il avait l'impression d'effacer une électricité statique qui serait demeurée sur la peau. Il voulait de nouveau montrer à tous qu'Emmanuel était à lui, qu'il le

possédait sans réserve. Il remonta enserrer le cou, s'empara du visage par le menton et le lui redressa, en le lui tournant brièvement de gauche et de droite.

Le garçon ne le regardait pas, ni en face ceux qui étaient fascinés par cette scène.

Il lui passa encore la main dans les cheveux, et ce geste affectueux était réel, il avait un vrai sentiment pour lui – un sentiment pervers, mais non moins authentique pour cela. Il allait le battre... parce qu'il l'aimait.

Il se plaça derrière lui. Il prenait son temps. Il jeta un dernier coup d'œil aux présents. Marine, qui était l'instigatrice de cette punition publique, était pâle mais attentive. Aucune émotion ne transparissait sur le visage du père Bauwens qui, héritier d'une religion dont l'Inquisition avait condamné bien des pécheurs au supplice et au feu, ne s'émouvait guère d'un écolier qu'on allait fouetter. Boutroux, lui, avait les traits tirés, il paraissait au martyr, il n'y avait pas à douter qu'il était horriblement humilié de voir son fils dans cette situation. Enfin, pour une fois, Chrétienne se faisait discrète, impressionnée par la componction du cérémonial.

Armand reporta son attention sur le garçon. Ses bras retenus en l'air avaient creusé la ligne médiane de son dos, affiné les flancs au-dessus de la taille, écarté et fait saillir les omoplates en deux légères bosselures. L'ovale des cheveux bruns, comme un camée, était circonscrit dans le losange des bras relevés, et, les épaules se creusant, le dessin des biceps minces et élongés s'en trouvait renforcé. L'aube roulée autour de la taille tombait en jupe, formant une piquante ambiguïté, car l'œil ne savait plus s'il devait voir un jeune garçon ou une jeune fille. Mais, quoi qu'il en fût, l'incongruité des pieds nus sur le parquet le désignait comme victime.

Il jubilait en pressant le manche tressé dans le creux de sa main. Il éprouvait une vive excitation à l'idée de ce qu'il se préparait à faire, et en public en plus : il allait posséder le garçon devant tout le monde ! Il supplantait même le père Bauwens, qui était réduit au rôle de spectateur. C'était lui l'officiant ; il allait célébrer la messe !

Il leva le bras. Et, non sans émotion, il lança les lanières. Il fut impressionné en les voyant pour la première fois fendre l'air, rencontrer le dos nu, et s'en emparer en l'enveloppant avec la tendresse d'une amante cruelle. Le garçon se redressa sous la pluie de cinglons, et une plainte douloureuse lui échappa ; mais il se mordit la lèvre pour se contenir. Quelques stries pâles, d'une fine nuance violacée, s'étaient inscrites en travers du dos.

Il pensa qu'il n'avait pas osé frapper assez fort. Il voulait l'entendre crier ; et vite. Il envoya les lanières en arrière, et il les relança, plus violemment. Cette fois elles claquèrent franchement sur la peau.

Le garçon se cambra en arrière et, sa bouche se rouvrant malgré lui, il poussa un cri angoissé.

Il frissonna. À ce son perçant, à la vue de ce tressaillement, son membre avait réagi et était monté d'un cran – il avait mis en prévision sous un pantalon ample un caleçon moulant pour se comprimer, et il espéra qu'on ne le remarquerait pas... Il laissa un instant les lanières retombées battre sa jambe. Il les balança en arrière, et, avec davantage d'effet dans le poignet, il frappa en visant les reins. Cette fois, le garçon cria sans aucune retenue.

C'était délicieux. Effectivement, il le possédait, il le conduisait petit à petit là où il le voulait. Il allait le forcer à se rendre, il allait l'amener aux pleurs et aux supplications. Il le frappa de nouveau, en travers des épaules. Le garçon fut parcouru d'un soubresaut et se tortilla sur lui-même en lâchant un cri qui avait pris une inflexion désespérée.

Il découvrait les beautés du fouet. Il reconnaissait combien étaient excitant ce corps livré, suspendu à une chaîne, ce dos tressaillant, qui commençait d'être griffé de lignes, ces reins creusés par la douleur. Le rouge des cinglons entrecroisés montait au travers de la peau, se diffusait, encore accentué par le contraste avec le blanc immaculé de l'aube qui ceignait les reins... Il frappa de nouveau, plus nerveusement. Cette fois, Emmanuel poussa un long cri aigu. Les premiers coups avaient exacerbé la sensibilité de sa peau, et maintenant la douleur serait trop cuisante, il ne pourrait plus se contenir.

Son sexe grossi, bridé dans le tissu serré, envoyait dans tout son corps des impressions délicieuses. Il se sentait enivré. Il frappa de nouveau, et les longues lanières de cuir encore une fois se vrillèrent autour du torse. Le cri fut déchirant, on sentait que la douleur montait, devenait intolérable.

Il adorait ce garçon qui se tordait devant lui. Il avait quelque chose de simple, de fragile, de doux, qui n'était qu'à lui... Et il le fouetta lentement, efficacement ; il le fouetta avec bonheur, avec perversité, avec exaltation. Les tentacules de la pieuvre sifflaient dans l'air, elles s'arrêtaient d'un coup en travers du torse en claquant, et leurs mèches finissaient leur course en allant mordre le flanc tendu, parfois même jusque dans l'aisselle, provoquant des cris hystériques, particulièrement aigus. Puis elles retombaient, laissant derrière elles de nouvelles zébrures exsangues où tout aussitôt montait un mauve pâle.

Par symétrie, il croisait à présent les coups, de gauche puis de droite, pour qu'ils soient également répartis. Les marques s'accumulaient, se recouvraient en une résille serrée. Sur les flancs, les extrémités des lanières laissaient de petites traces, comme des virgules dans la chair, si tendre à cet endroit. Maintenant, son sexe contenu s'était complètement tendu, il avait pivoté horizontalement, il lui faisait mal,

et c'était lui qui se pinçait les lèvres pour que son émotion ne transparût pas sur son visage.

Quand Emmanuel commença de pousser des hurlements ininterrompus, il jugea raisonnable d'arrêter. Il laissa retomber le bras, et il se sentit envahi d'un profond soulagement. Il avait le sentiment d'être arrivé à un terme, à un accomplissement, au dénouement.

Il fit lentement le tour du garçon. Son visage brillait de larmes, sa poitrine était secouée de hoquets, mais, étonnamment, ses yeux ne lui lancèrent aucun reproche ; au contraire, il eut l'étrange impression que le garçon était illuminé, comme en extase ; à croire que cette cruelle expérience l'avait projeté ailleurs.

À rebours des gestes qu'il avait eus lors de la préparation, il lui passa la main sur la figure, descendit envelopper le cou, effleura sur la poitrine la médaille de Marie comme on touche un scapulaire afin de conjurer le sort, puis il la posa sur le plexus, vibrant de frissons, sur le ventre pantelant, pour en recueillir le pouls. Tout en tournant autour du garçon, il remonta sur son flanc depuis la taille jusqu'à l'aisselle humide de sueur, enfin jeta un dernier coup d'œil à son dos martyrisé, mais ne le toucha pas.

Il rapprocha le tabouret et grimpa dessus pour décrocher la chaîne. Il libéra ensuite les poignets du garçon, dégagea la taille de la cordelette, l'aida à renfiler les manches de l'aube, puis il remonta soigneusement la petite fermeture jusque sous le menton. Il reprit sur la table la croix de bois et la lui remit autour du cou. Comme par encouragement, il lui tapota doucement la joue. Mais le garçon tremblant gardait abaissés ses cils bruns, encore brillants de larmes.

Marine se ressaisit : elle se rendit compte qu'elle était partie dans un état second. Pendant tout le temps de la punition, son attention était passée d'Emmanuel à Bernard, ne quittant l'un que pour revenir à l'autre. Car si le fils avait été torturé, le père, d'une façon différente, le paraissait tout autant ; et elle en avait ressenti une profonde satisfaction. Elle avait souffert de voir Emmanuel fouetté – et elle ne pouvait oublier que ç'avait été à son initiative –, mais cela avait été très violent pour Bernard aussi : il avait subi un affront cuisant, et en public.

Elle se leva et se força de considérer le père Bauwens. « Mon père, accepteriez-vous à présent de donner l'absolution à Emmanuel ?

– Bien naturellement », fit-il en se sortant de son fauteuil.

Il s'avança vers le garçon. « Agenouille-toi, mon enfant. »

Emmanuel, chancelant, se mit à genoux, les yeux baissés, et avec pitié elle voyait qu'il était encore tout frémissant de ce qu'il venait de subir.

« Mon petit, tu as souffert. Mais tu dois savoir que c'est une grande chance pour toi. La souffrance est un véritable don de

Dieu... » Puis, le signant, il conclut : « Emmanuel, je te pardonne tes péchés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. »

En voyant le signe de croix apposé sur lui, Marine se sentit rassérénée.

À son tour, le garçon récita d'une voix indistincte : « Je remercie Dieu de m'avoir pardonné... »

Armand s'avança et lui mit la main sur l'épaule tout en disant aux autres : « Bien. Je vais à présent le ramener dans sa chambre. Ne... »

Mais Bernard le coupa : « Un instant. » Il se leva et s'approcha de son fils encore agenouillé. « Regarde-moi. »

Emmanuel, non sans réticences, releva les yeux sur son père.

« Je dois déjà repartir, car j'ai une intervention prévue demain matin. Je ne pourrai donc pas surveiller ta conduite les semaines à venir. Mais je veux te prévenir que, si jamais j'apprends que tu as repris le chemin de cette perversion, je ne t'enverrai pas faire une psychothérapie ni autres simagrées de ce genre. Je vais te dire précisément ce que je ferai : je t'enverrai dans une clinique en Roumanie, dont je connais bien le directeur, et qui a un service spécialisé dans les électrochocs. C'est une méthode un peu ancienne, mais qui reste très efficace, et qui a fait ses preuves, je te le promets... Et si jamais cela non plus ne devait pas réussir, je n'hésiterai pas à leur demander de pratiquer l'émasculatation. C'est une opération toute simple, rapide, qui dure à peine une heure, et qu'on pratique sans anesthésie pour que le patient en garde le souvenir le plus vif. Pour le coup, tu le comprendras sans doute, l'efficacité en est totale, d'un effet... définitif !... Et ne te repose pas sur l'idée que des lois te protègent de ce désagrément. Il y a de nombreuses façons de les contourner, par exemple en diagnostiquant un cancer fulgurant des testicules. Dans ce cas, la seule thérapie est l'ablation. »

Marine frissonna à cette perspective horrible. Bien qu'elle eût elle-même accepté d'être stérilisée, l'idée de mutiler le garçon lui paraissait d'une violence archaïque, abominable. Mais elle ne s'y trompait pas : si Bernard en était réduit à menacer son fils d'une amputation aussi barbare – aussi symbolique également ! –, cela signifiait qu'il avait bu la coupe jusqu'à la lie. Elle le voyait bien d'ailleurs à son visage couvert d'une légère transpiration, pâle, animé de petits tics... Soudain, comme libérée, elle ressentit une intense dilection pour son fils, ce fils qui avait souffert à cause d'elle, pour elle, sur lequel elle avait déversé tous ses démons. Elle n'avait de longtemps plus éprouvé pareille tendresse pour lui.

Armand glissa la main sous la capuche du garçon et le saisit par la nuque, comme s'il voulait le reprendre, le soustraire à Bernard, le protéger. « Excusez-moi... Je le raccompagne dans sa chambre. Ne m'attendez pas. » Et il l'entraîna vers l'escalier.

Mais, devant la première marche, il s'arrêta. « Emmanuel, tu vas conclure ton châtement par un temps de méditation : tu vas monter à l'étage à genoux. »

Le garçon lui jeta un bref regard interrogateur.

« Oui, tu vas aller dans ta chambre sur tes genoux. »

En le voyant relever le bas de son aube, puis avancer lentement à genoux, Marine eut le cœur fendu. Elle trouva ce tableau navrant, et d'ailleurs Bernard comme le père Bauwens ne le quittèrent pas des yeux tout le temps qu'il gravissait les marches l'une après l'autre, douloureusement, jusqu'à ce qu'il eût disparu en haut de la cage d'escalier.

Quand Armand eut refermé la porte de la chambre, il sortit la clé qui ne le quittait pas et donna un tour. Puis, attrapant la main d'Emmanuel toujours à genoux et l'entraînant par l'extrémité des doigts – un peu à la façon dont on conduit un jeune chien au bout d'une laisse –, il s'assit sur le bord du lit tout en le plaçant devant lui. Lui aussi avait été bouleversé par la menace atroce que le père avait faite à son fils et il se sentait plein de tendresse pour lui.

Il sourit en tentant de prendre un air rassérénant. « Voilà. Maintenant que ta pénitence est terminée – et tu l'as subie bravement, je dois le reconnaître –, nous allons faire un nouveau “banquet pascal”. » Et comme il se doutait bien qu'Emmanuel à cet instant était très loin d'entendre ce que cela signifiait, il ajouta : « C'est un autre terme que l'on emploie pour la communion... Et ce banquet-ci sera un véritable festin !... Approche-toi. » Et, sans attendre, il commença de se déboutonner.

Emmanuel ne dit pas un mot ni ne marqua de protestation quelconque, et il s'avança entre les jambes qui s'écartaient pour lui ; la croix de bois se balançait devant l'aube blanche.

Armand sortit son membre du caleçon qui le comprimait, et il se le passa quelques fois dans la paume pour le dérouler, lui rendre toute son étendue. Il enfonça la main gauche dans les cheveux souples et soyeux dont il aimait tant le contact, si fluide, si doux, dont la sensation se combinait tellement bien avec celle de son membre se redressant, et il frissonna profondément. Puis il fit venir la tête du garçon sur lui, et, achevant de se décalotter, il lui passa son gland sur les lèvres, petites, sages, faciles, disponibles. Il écrasa légèrement les muqueuses moelleuses, les retournant d'un côté puis de l'autre, et il entrapercevait l'éclat de l'émail des dents.

« Allez, reçois le Phallus, mon enfant. Ouvre la bouche. Prends-le bien au fond de ta gorge. »

Emmanuel obéit, non sans quelque hésitation toutefois, mais il le laissa entrer en lui.

En retrouvant la sensation délicieuse de la petite langue qui gigo-tait sous son avancée, des chairs tendres à l'intérieur des joues, de la courbe de la voûte palatine, et même de la dureté du rempart des dents, il s'abandonna avec un profond soupir de soulagement. Enfin seuls ! Il pouvait à présent se laisser aller ! Il pouvait faire ce qu'il voulait.

« Allons, suce-moi bien, mon enfant. Comme si tu voulais m'as-pirer en toi... »

Le garçon y mit quelques retards, mais il finit par refermer la bouche autour du fruit qui le pénétrait, et à l'attirer dans une certaine dépression, comme s'il avait voulu effectivement le vider, l'absorber.

Armand fut pris d'un frisson délicieux. Il murmura en sifflant entre ses dents : « C'est bien, mon petit... Continue comme ça !... Lèche-moi par-dessous avec ta langue... »

En le sentant suivre ses indications, il se crut au paradis. « Ah ! oui ! C'est bien !... Te voici enfin en communion avec Dieu... »

De le voir dans son habit de communiant le sucer comme une prostituée l'excitait plus que tout. L'alliance de cette robe d'un blanc immaculé et de la vision de son organe rouge, tumescent, qui ressortait puis se renfonçait entre les lèvres délicates, le rapprochement de la pu-reté de cette tenue et de la perversion à laquelle il obligeait Emmanuel, formait un amalgame explosif qui lui monta au cerveau comme un shoot de drogue dure.

Avec toute l'excitation accumulée de cette soirée, il eut peur ce-pendant de se perdre prématurément, et, non sans se faire violence, il ralentit le garçon. « Doucement... doucement... Ce soir, tu auras droit à mieux que cela, mon petit prince. Pour ces noces, nous allons célé-brer la grande communion. Relève-toi. » Il l'écarta doucement de lui.

Tandis qu'Emmanuel se remettait debout avec peine, il surveillait son visage : il ne paraissait pas tellement dégoûté que cela, pas autant en tout cas que les premières fois. Était-il en train d'y prendre goût ? Son expérience avec le petit voisin lui faisait-il voir les choses autre-ment ? À moins que ce ne fût lui-même qui lui eût donné une appé-tence pour le sexe viril ?... L'idée qu'il aurait transmis à son beau-fils ses désirs les plus intimes le fit brûler d'une exaltation cérébrale, la-quelle s'ajouta aux effets des stimulations sensorielles qu'il venait de connaître. Il se leva, et lui aussi dut s'y reprendre à deux fois car ses jambes étaient coupées par l'émotion.

Posant la main sur l'épaule d'Emmanuel, il le conduisit vers son bureau. « Viens par ici, mon enfant... »

Il repoussa les livres et les cahiers qui l'encombraient, et il le courba dessus ; la croix en bois cogna contre la table.

« Je vais te préparer à cette eucharistie. Ton petit derrière n'est pas habitué d'être visité à froid... »

Se plaçant à côté de lui, il glissa la main sous l'aube qui tombait jusqu'aux chevilles, et, remontant lentement dessous, il enveloppa le mollet, caressa le jarret tendu par la position, vint doucement prendre possession de la cuisse. Il lui faisait ce qu'il avait depuis longtemps envie de faire à Chrétienne : il le « troussait » ! Il troussait un garçon ! Et il profitait de ce dont personne au salon ne s'était douté, de cette magnifique impudicité qu'était une nudité dissimulée sous le vêtement saint.

Il monta encore, alla empaumer entier le petit derrière courbé et le caressa avec un mouvement rond et tournant. Il entendait le murmure de la conversation en bas qui finissait, il reconnaissait la voix de Bernard qui prenait congé. Le père pouvait-il à cet instant se douter qu'un homme était en train de culeter son fils comme on fait à une femme ? qu'il lui palpa le derrière ? qu'il profanait ces parties intimes ?...

Il acheva de lui remonter sa « jupe » et la lui retourna religieusement sur les reins. Il eut l'impression d'ouvrir le Saint des Saints, de dévoiler l'Arche... Il se remit à peloter âprement les petites fesses qui ce soir étaient demeurées vierges, et il pensa qu'un jour elles aussi goûteraient de la « pieuvre ». Petit à petit, malgré lui, il s'enflamma, et ses caresses devinrent des claques. Il avait aimé le fouet, mais la fessée à main nue restait, il ne savait pourquoi, sa manière préférée de s'emparer du garçon. Et tandis que ses coups montaient en puissance, il s'enivrait de nouveau devant la délicieuse carnation qui venait au travers de la peau.

« Remercie-moi de la peine que je t'inflige, Emmanuel : elle affermit ta foi en Dieu. “En subissant une épreuve, tu t'élèves au-dessus du vulgaire, et tu ressens le dégoût des sans-dieu qui ignorent l'exaltation, qui rampent sur la terre”... En souffrant, tu te rapproches de Lui. »

Il écarta ensuite les fesses qui s'étaient ornées d'une belle irradiation rose, sondant avec le doigt le petit vallon qu'il aimait tant à parcourir, et il s'arrêta à l'entrée du chemin qu'il convoitait. Par charité chrétienne, il y laissa couler un peu de salive, et tout de suite les chairs se livrèrent, s'ouvrirent. Il s'enfonça d'un seul mouvement.

« Bien ! Tu commences d'être formé... Tu me sens, là, mon petit Emmanuel ? Tu sens comme j'entre en toi ? Comme je tourne et retourne partout ?... C'est pour mieux te préparer, mon enfant... »

Enfin, n'y tenant plus, il retira le doigt.

« Maintenant, c'est toi qui vas m'aider : tu vas prendre dans tes mains ton petit derrière, de chaque côté, et tu vas l'ouvrir le plus que tu pourras. Comme cela, je te donnerai la communion plus aisément. Vas-y ! »

Timidement, Emmanuel obéit, il ramena les mains derrière lui, il s'empara de ses fesses et les écarta. Cette image rendit Armand fréné-

tique : le garçon s'offrait de lui-même, il lui faisait don du calice de son corps !... Hors de lui, égaré, il se présenta en balbutiant : « Mon enfant, je vais te prendre la vie ! Tu n'en auras plus ! Tu vas être sacrifié ! Désormais, tu m'appartiens, entièrement ! »

Il eut quelque mal à s'engager car, même si le petit orifice était élargi, même s'il le mouillait avec le jus filant qui débordait de son gland, il était tellement excité, tellement gonflé, qu'il était certainement plus gros et plus dur que d'habitude.

Quand il parvint toutefois à l'écarteler, il fit crier le garçon qui lâcha ses fesses et tenta de se raccrocher à la table. La chair contractile se retourna sous sa poussée, et il logea son gland en lui. Mais en sentant le petit sphincter se refermer autour de sa couronne, l'étrangler comme un lacet, lui aussi se mit à gémir et à trembler. Pour échapper à cette sensation si puissante qu'elle risquait de l'anéantir, il s'avança tout entier dans le garçon, il s'enfonça comme un marteau jusqu'à venir cogner au fond de lui, jusqu'à ce que son ventre lui butât contre les fesses, et il ne bougea plus.

Il reprit son souffle, immobile, le cœur battant, guettant les remuements des muqueuses qui l'enveloppaient, auxquels s'opposaient les tressaillements de son membre rigide. Devant lui, les voiles si chastes de l'aube et de la capuche troublaient sa vision, éveillaient en lui des désirs de viol, de profanation, alors même qu'il les accomplissait... Mais, en repensant à ce qu'il lui avait tout à l'heure fait subir, la rage le reprit. Il lui passa les mains sous la poitrine, tâtonna pour retrouver la fermeture du col, et il l'abaissa. Puis, tirant fermement d'un côté et de l'autre, il lui découvrit les épaules. Il batailla avec la cordelette de la croix, manquant d'étrangler le garçon, et parvint à la dégager, la lui laissant autour du cou. Il rabattit le vêtement sur les reins, emprisonnant les bras aux coudes et formant un bourrelet blanc en travers du corps. En revoyant les traces rouges et entrelacées sur ce dos fragile qu'il avait lui-même flagellé, son exaltation flamba.

Il se mit brusquement en mouvement, grognant furieusement, reculant pour mieux relancer ses reins, le pénétrant en le bousculant, se retirant seulement pour se renfoncer plus ardemment en lui, et il retrouvait les impressions qu'il avait vécues quand il le fouettait : il le possédait, il en faisait sa chose, il le battait et il l'aimait à la fois. Il le parcourait avec une avidité sans cesse croissante, il avait l'impression de voler, d'être en apesanteur. Il se sentait éthéré, il devenait une pure créature céleste, immatérielle. Il n'était plus un simple prêtre, un officiant, serviteur servile d'une invisible divinité, il était lui-même cet Être suprême. Plus rien n'était au-dessus de lui, il était la plus haute essence de l'existence, il était au sommet. Oui, définitivement, à ce moment où il parcourait le garçon frénétiquement, il était Dieu. La transsubstantiation avait opéré, tout en conservant son apparence phy-

sique il était vraiment converti en corps et sang du Christ – il vivait la Passion.

Enfin, il fut pris d'un ébranlement plus violent que les précédents, il eut l'impression que son pieu se relevait à l'intérieur de l'étroite alcôve, qu'il se développait, s'épanouissait comme un arbre se fendant en deux, qu'il explosait, et, soudain, une fois encore, il ressentit la plus sublime des sensations que pouvait vivre un homme, toute son âme fut rassemblée en une vibration cosmique, merveilleuse, intemporelle, à chaque fois unique. Et, servi par la vision de la nuque qui se tordait devant lui, des cheveux bruns secoués désespérément, des mains qui griffaient la table, ressentant jusque dans son pelvis les ondulations de ces épaules marquées, les convulsions des reins bandés sous sa poussée, les contractions des exquis petites fesses qui roulaient sous ses hanches, il renonça, il lâcha, il fut obus, il expulsa tout ce qui était en lui, il propulsa son être dans celui qu'il couvrait.

Puis, s'affaissant, il se coucha sur celui qu'il avait ensemencé, sans se retirer, comme pour marquer que, désormais, il le possédait pour toujours, à l'infini. Et, enfin, il s'abandonna, consentant à sa petite mort.

*

Marine n'arrivait pas à dormir. Malgré elle, les événements de la journée défilaient en boucle dans sa tête. Elle sentait, entre un grand apaisement et le sentiment d'un objectif atteint, se faire jour une culpabilité qui enflait de plus en plus... Elle ne pouvait pas rester comme cela. Il fallait qu'elle allât le voir. Elle se redressa et regarda le lit voisin : Armand dormait profondément, assommé par les émotions. Elle repoussa la couette et se leva avec précautions ; elle enfila son peignoir.

Elle sortit de la chambre, suivit le couloir silencieux, et s'arrêta devant la porte d'Emmanuel. Toutefois, prise d'un dernier scrupule, elle hésita encore. N'avait-elle pas tort d'aller le trouver ? Que penserait-il qu'elle voulait de lui ? Mais elle passa outre : elle appuya sur la poignée.

Elle ouvrit doucement. La chambre était plongée dans l'obscurité. Grâce à la lueur qui filtrait sous les rideaux, elle distingua cependant la forme oblongue qui soulevait la couette. Elle se résolut à avancer, et elle referma soigneusement derrière elle. Alors qu'elle se retournait, elle vit soudain au-dessus du lit la tête d'Emmanuel qui venait de se redresser.

Elle s'approcha. « N'aie pas peur, c'est moi... » Elle s'assit sur le bord du lit. Elle lui caressa doucement la joue.

Il se laissa de nouveau aller sur l'oreiller.

« Ça va ?... » Elle le sentit hocher vaguement de la tête. « Il ne t'a pas fait trop mal ?... »

Elle se rendit compte de l'ambiguïté de sa question, car, après le fouet, elle se doutait bien de ce qu'Armand avait fait avec lui lorsqu'il l'avait raccompagné dans sa chambre. Mais elle n'avait pas à s'en indigner, elle, et personne d'autre, avait tout fait pour en arriver là.

Elle continuait de lui caresser la tempe, la joue, le menton dont elle découvrait qu'il était toujours si doux, si lisse, fin et net comme un galet. Puis elle allait dans les cheveux, redescendait par-dessus l'oreille, frôlait encore la joue, et elle refaisait sans cesse le même trajet. Depuis combien de temps ne l'avait-elle plus touché comme cela ?...

Elle se sentait un peu cotonneuse. Cet après-midi, ce qu'il restait de sa rancœur, de sa haine, s'était dissipé dans la réparation qu'elle avait reçue. En humiliant Bernard, elle s'était aussi symboliquement vengée de tous les hommes qui l'avaient blessée. Et elle avait perçu en elle une première détente. Toute son amertume n'avait pas miraculeusement disparu, mais elle s'était atténuée, et elle se sentait relâchée, ramollie. Le bloc qu'elle avait gardé toutes ces années au creux du ventre avait commencé de se déliter. Elle ne ressentait plus que de l'admiration pour son fils qui, comme Jésus sur la Croix, avait donné son corps pour elle. Il s'était fait fouetter, il s'était fait posséder, il avait été perverti dans ses goûts sexuels, aux seules fins de parachever la honte de son père.

Et maintenant ? Maintenant qu'elle avait eu ce qu'elle voulait, qu'elle avait exercé ses représailles, qu'elle avait pris sa revanche, qu'allait-il se passer ? Devait-elle retirer Emmanuel des griffes d'Armand ? Ce serait difficile. Il aurait fallu pour cela se désengager de lui par un divorce, pas moins. Or, elle devait bien le reconnaître, elle avait pris goût au confort de vie que ce compagnon platonique lui offrait. Elle se sentit un peu lâche.

Elle continuait d'effleurer le visage d'Emmanuel, et elle y prenait de plus en plus de plaisir. Sa peau n'était pas moins fine que celle de Chrétienne, elle était douce, tendre comme celle d'un petit enfant – rien à voir avec celle, rêche et flétrie, d'un homme, cette espèce de papier de verre qui malgré le rasage réapparaissait toujours... Soudain, elle se souvint du temps où elle l'avait au sein. Et les sensations qu'avait fait à cette époque monter en elle la succion de son téton lui revinrent, non sans nostalgie. Elle eut envie de quelque chose d'assez honteux... Le bon sens, cependant, la retenait. Mais avait-elle respecté le bon sens le jour où elle était entrée pour la première fois dans ce magasin, quand elle avait cédé à la pulsion de livrer son fils à un homme, un inconnu ? Ce dont elle venait d'avoir envie était peut-être, justement, la meilleure façon de faire la paix avec son fils.

Elle dénoua la ceinture de sa robe de chambre et l'écarta. Elle la laissa glisser le long de ses bras et la déposa sur la chaise. « Tu me fais une petite place ? » murmura-t-elle.

Comme elle soulevait la couette, le garçon se recula vers le mur ; malgré l'obscurité, elle ressentait son étonnement. Elle s'allongea à côté de lui, rabattit la couette sur eux, et, lui passant la main gauche sous la tête, elle l'enlaça, l'amenant doucement contre elle. Il était en pyjama, elle était en chemise de nuit, et ces vêtements légers la laissaient parfaitement discerner les formes de son corps. Depuis combien de temps n'avait-elle pas été aussi proche de lui ? Depuis combien de temps n'avait-elle pas pris conscience de ses bras minces, à la fois souples et durs, de son dos étroit et ferme, ses hanches plates qui pourtant saillaient après le creusement du ventre, de ses jambes élancées qui se courbaient aux genoux, se pliaient au cou-de-pied, qui s'achevaient dans les petits orteils – elle les sentait qui lui éraflaient les chevilles, et elle pensa qu'elle devrait lui couper les ongles.

Il était allongé sur le flanc, face à elle, et elle lui passait sa main droite depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque, tendrement, en suivant le flux naturel des cheveux. Elle savait qu'Armand aimait le caresser de la sorte, mais elle savait aussi qu'elle le faisait mieux, plus affectueusement, avec plus de douceur. Ce soir, elle allait le reprendre. Elle ne l'enlèverait pourtant pas à son beau-père, il n'y avait pas de raison ; elle n'en priverait pas non plus le petit Claes, qui était si touchant. Elle allait reprendre une relation avec son fils – tel qu'il était devenu aujourd'hui, en acceptant ses inclinations, ses désirs, ses amours.

Elle l'embrassa sur le front. Les cheveux répandus diffusaient leur odeur juvénile, et elle fut attendrie en la reconnaissant, comme une réminiscence venue de loin. Inclinant le visage, elle le caressa avec sa joue sur le sommet de la tête, se pressant contre lui d'un balancement lent et circulaire, puis elle changea de position, le câlina de l'autre joue, dans le même tangage, avec la même affection, puis elle revint l'embrasser maternellement sur le front. Elle avait l'impression d'être une jument qui se frottait contre son poulain, pour le réchauffer, pour le rassurer, pour lui dire qu'elle l'aimait. Elle le sollicita de nouveau en se poussant dans la matière évanescence des cheveux, tordant les mèches sous les petits à-coups qu'elle lui donnait de son nez. Il ne bougeait pas, il se laissait faire, il paraissait dans une bulle ; il semblait bien.

Tout en continuant d'errer de ses lèvres entrouvertes sur sa tête, elle se remit à lui caresser tendrement la nuque, d'un mouvement lent et régulier. Mais bientôt sa main poursuivit au-delà, elle vint sur l'épaule, elle froissa le tissu du pyjama, elle se faufila sous le col. Elle comprit alors qu'elle franchissait une frontière. En parcourant du bout

des doigts la clavicule que la position sur le côté faisait saillir, elle sentait bien que ce geste-là avait quelque chose d'ambigu, il n'était déjà plus tout à fait innocent, plus exactement chaste. Fallait-il vraiment qu'elle débordât cette limite ? Toutefois, si elle restait en-deçà, il lui semblait qu'elle ne pourrait transmettre à Emmanuel ce qu'elle voulait lui dire à cet instant, à savoir qu'elle le refaisait sien, qu'elle le réintégrait dans sa tendresse, non pas une tendresse uniquement « maternelle », mais une tendresse pleine, réalisée, qui embrassait l'âme et le corps.

Elle approcha le visage du sien et, persuadée du bien-fondé de son geste, d'avoir raison de le faire, ceci et tout ce qu'elle ferait ensuite, elle lui déposa sur les lèvres un très léger, un très doux baiser d'amour. Elle ne sentit ni sursaut, ni écart, mais seulement une bouche étonnée qui s'entrouvrait pour elle. Entre ses bras, tout le corps de son fils se défit, se rendit, il se prêta à sa main, et elle comprit qu'il avait saisi ce qu'elle voulait lui dire, qu'il était d'accord, et que lui non plus ne conserverait pas d'amertume, pas de rancœur.

Elle accentua légèrement sa pression, et leurs bouches qui se croisaient s'imprégnèrent l'une de l'autre, s'attrapèrent, se mangèrent. Elle fut étonnée de leur douceur, de leur délicatesse ; leur chair était fragile comme un peu de l'intérieur du corps qui serait venu éclore à la surface. Elles se pliaient souplement sous ses avances, elles glissaient contre les siennes, mais elles venaient aussi à sa rencontre, elles la cherchaient. Elle n'aurait pas imaginé qu'elles fussent si agréables, à la fois humides mais veloutées, minces mais charnelles. Elle n'y avait juste jamais pensé, et elle se surprit à regretter de ne pas y avoir goûté plus tôt.

Sans interrompre leur baiser, tout doucement, elle passa les doigts dans l'échancrure du col du pyjama, défit le premier bouton, puis le suivant, puis encore un autre, lentement. Elle vécut ce dévoilement comme la chose la plus impudique au monde, peut-être pas moins obscène que de remettre son fils à un étranger. Car, quand elle insinua les doigts sous le pan de la veste, qu'elle s'enfonça sur la poitrine étroite et chaude, si cette fois c'était une main de femme qui le caressait et non pas celle d'un homme, il s'agissait de la sienne – celle de sa mère.

Le mot *inceste* s'imposa. C'était objectivement exact, et elle était sur la voie de le commettre. Quand elle flottait doucement sur sa bouche, allant et venant, lui poussant les lèvres des siennes, parfois les provoquant de l'arête de son nez, parfois revenant les lécher comme un bonbon délicieux, elle était à l'évidence incestueuse. Mais quel rapport ce terme avait-il avec la réalité de cet instant ? En quoi était-elle concernée par ces tabous, ces catégories ? De n'importe quelle façon, après cette sorte de prostitution à laquelle elle avait livré son fils,

tout devenait indifférent... Et tandis que sa main s'aventurait plus loin, plus profond, redécouvrait le flanc qui avait la délicatesse, la souplesse de la fourrure d'un chat, puis revenait, parcourait la crique du ventre abandonné, accueillant comme un nid, elle pensait que tout était sorti d'elle, de ses entrailles, s'était développé de l'impulsion qu'elle avait donnée, et que tout était un peu d'elle.

Elle se permit donc d'y entrer. Forçant à peine son baiser, elle s'avança à l'intérieur de lui, dans la plus simple et la plus pure amoralité. Leurs langues firent petit à petit connaissance, se provoquèrent, se jaugèrent, puis, quand elle fut assurée qu'il était à l'aise avec elle, elle joua à tous ces jeux qu'elle n'avait jamais fait que subir et que, pour la première fois, elle conduisait. Elle se sentait incroyablement bien, comme si elle accomplissait la chose la plus naturelle du monde, elle serrait son enfant contre elle, elle faisait la fête avec lui, ils s'agrégeaient dans cet abouchement où leurs corps trouvaient enfin une nouvelle attache, une véritable alliance.

Quand ses doigts frôlèrent, à la taille, le pantalon retenu par le lacet, elle frissonna. L'image qui lui était venue avait durci d'un coup ses tétons... Depuis sa séparation d'avec Bernard, elle n'avait plus fait l'amour. L'idée de partager cela avec Armand l'aurait dégoûtée, et il ne s'était pas présenté d'autres occasions, sans doute parce qu'elle n'avait pas voulu les voir. Mais de le faire avec un jeune garçon, infiniment plus délicat qu'un homme, plus doux, plus léger, lui apparaissait soudainement comme incroyablement désirable. Elle n'avait jamais osé se demander si elle aurait eu envie un jour d'aller avec une jeune femme, mais elle sentait bien à cet instant que son attirance avait quelque chose de lesbien – comme le geste qu'elle avait eu avec Chrétienne sur la plage... Elle se conforta en pensant que c'était un autre moyen de s'approprier Emmanuel, et donc de l'éloigner encore de son père.

Elle quitta la bouche du garçon et, de ses lèvres mouillées de leurs salives, maintenant elle lui déposait de petits baisers sur les joues, le menton, dans le creux du cou. Elle se rendait compte qu'il était chaud, presque comme s'il avait la fièvre, sans doute à cause de l'émotion. À la taille, elle laissait courir le bout de ses doigts sous le bord du tissu durci par le lacet, d'une hanche à l'autre, ralentissant par provocation quand elle passait à l'aplomb du nombril, goûtant avec délices cette limite ensorcelante. Des sensations anciennes se réveillaient au creux de son ventre, une pression tellurique montait en elle qui la poussait à agir. Mais elle ne voulut rien précipiter.

Elle passa par-dessus la hanche, vint faire une incursion sur la fesse enveloppée du pyjama, pas plus grosse que le sein d'une jeune femme, et elle la visita lentement, la parcourant, la palpant amoureusement – elle la découvrait... Elle descendit derrière la jambe, alla sur

le genou, le couvrit de sa paume en s'émerveillant des saillies et des méplats qui composaient ce mécanisme de précision. Elle remonta doucement par l'intérieur, s'insérant entre les cuisses jointes, s'y faufile sans être accompagnée d'un sentiment coupable. Elle tressaillit quand, arrivant sur l'entrebâillement du pantalon, elle buta soudain contre un doigt levé – on aurait dit que le garçon lui disait « Chut ! ».

Intimidée, elle referma la main sur l'appendice nu, dressé à sa rencontre. Elle se recula pour lui voir le visage dans la pénombre, lui souriant et cherchant à s'assurer qu'il acceptait d'être touché à cet endroit, mais il ne détourna pas les yeux, au contraire ses pupilles lui saient, dans l'attente de ce qu'elle allait faire. Alors, enfermant dans la cage de ses doigts la pointe raidie, elle la palpa doucement, la pressa dans sa paume. Elle s'étonnait de ce qu'il l'eût si dure ; c'était absurde, évidemment, elle aurait pu s'en douter, mais simplement elle ne l'avait jamais imaginé, elle ne se l'était pas figuré ; à cet instant, elle le sentait, concrètement. C'était un pénis de jeune garçon, pas encore très gros, mais pas du tout négligeable, peut-être un membre dans sa perfection, à l'équilibre entre une crevette inconsistante et les trompes repoussantes qui étaient son quotidien à l'hôpital. Elle joua longtemps avec lui, reconnaissant sa forme, le resserrement de l'extrémité, le capuchon entrouvert à la pointe, et elle titillait avec le pouce le petit méat palpitant.

Elle se remit à lui déposer des baisers sur le haut de la poitrine, entre les pans du pyjama ouvert, comme pour faire diversion, pour atténuer le geste qu'elle allait avoir, et, abaissant la main, elle lui enserra les pelotes. De nouveau, elle fut surprise de les découvrir déjà si dures, si remontées, si précocement actives. Elle les caressa tendrement, les palpa en les faisant rouler dans ses doigts, et elle entendit le garçon pousser un soupir plaintif, comme s'il avait mal. Elle sourit dans le noir. C'était si touchant, un enfant qui gémissait de plaisir, comme un grand, et ça n'avait rien des obscènes grognements d'un homme. Elle ne voulait cependant pas qu'il souffrît, même de plaisir. Et elle eut l'idée de lui offrir quelque chose dont il avait certainement perdu tout souvenir.

Elle défit le haut de sa chemise de nuit, elle en sortit les bras, et elle l'abaissa, dégageant sa poitrine. Elle s'allongea sur le dos et, le reprenant par la nuque, elle le conduisit doucement sur son sein. « Viens, mon chéri : tête-moi... comme tu faisais lorsque tu es sorti de moi... »

Quand elle sentit la bouche hésitante du garçon buter sur elle, errer, puis, soudain, toucher son téton durci, elle fut parcourue par une brusque décharge ; ce fut son tour de gémir. Les lèvres enfantines se refermèrent timidement sur elle et se mirent à la téter, lui provoquant

une émotion intense, des frémissements stridulants qui lui traversaient la poitrine. De maladroites, elles montrèrent rapidement plus d'assurance, et elle fut à la torture. Elle avait beau l'amener d'un côté et de l'autre, il n'y avait qu'un sein qui connaissait le ravissement, le second à l'instant regrettait d'être esseulé. Cependant, elle revivait un bonheur ancien – il retrouvait sa maman, elle retrouvait son bébé.

Mais ce plaisir lui tournait la tête, et elle l'éloigna doucement. Elle lui rabattit la veste du pyjama sur les épaules, la lui retira, la laissa tomber à côté du lit. Elle descendit ensuite sur son ventre, et tira sur le cordon du pantalon. Retenant son souffle, elle l'écarta, le lui abaissa sur les cuisses et, au prix de quelques contorsions, elle le repoussa, parvint à le lui ôter tout à fait ; il resta en boule sous la couette, au fond du lit. Puis elle s'assit, et à son tour elle se débarrassa de sa chemise de nuit.

Se recouchant sur le dos, elle l'attira sur elle. « Viens », murmura-t-elle.

Il s'étendit de tout son long, et elle l'enlaça tendrement. Elle trouva qu'il était étonnamment léger. Elle avait encore le souvenir de la masse de Bernard l'accablant, et par comparaison il paraissait aérien, gracile ; il paraissait désarmé. Très doucement, elle le serra contre sa poitrine, laissant infuser en elle le bonheur de l'avoir là, contre son cœur, nu sur son corps nu. La tête du garçon reposait dans son cou, son torse étroit lui couvrait les seins, son ventre s'incrustait dans son bassin, ses jambes lui ouvraient les cuisses, et elle sentait, à l'enfourchure, sa petite pointe la frôler.

Elle resta comme cela un long moment, d'une main lui caressant affectueusement la nuque, de l'autre lui parcourant le dos et les fesses, très doucement, l'effleurant à peine, – car elle ignorait s'il était encore sensible là. Il lui paraissait tellement vulnérable, cela aurait été si facile de lui faire du mal – et on lui en avait fait suffisamment. Elle fut prise d'un vif besoin de le soigner, de le protéger, de l'aimer ; elle eut envie de fusionner avec lui, de l'absorber, qu'il entrât en elle... Elle songea qu'elle ne savait pas si son fils était déjà pubère, mais, après sa « contraception définitive », il n'y avait de toute façon aucun risque.

Elle glissa la main droite entre leurs corps assemblés, et elle retrouva la jolie verge, plus tendue que jamais, dont la pointe était même mouillée d'un fil tremblant. Elle la conduisit vers ses lèvres entrouvertes, et elle se rendit compte, seulement à ce moment, qu'elle aussi prodiguait déjà son eau intime. Elle pensa que leurs corps s'attendaient l'un l'autre.

À l'instant où elle le sentit entrer en elle, elle renversa la tête, crispa la main dans sa nuque, lui enserra les reins de l'autre bras, et elle se concentra de tous ses sens pour suivre l'avancée de la flèche au cœur de sa chair, chaque détail de cette progression, chaque mouve-

ment de son vagin qui, après tant d'années, se rouvrait enfin. Elle se sentait déjà toute molle, toute chamboulée, et cette infiltration fut une révolution. Le petit organe ne la forçait pas, ne déformait pas sa fente huilée, il s'adaptait parfaitement en elle, comme un couteau entre dans son fourreau.

Le garçon s'était redressé en se cambrant, et il resta un long moment, vibrant, comme s'il était envahi par un élan qu'il retenait de toutes ses forces. Elle écarta alors les jambes un peu plus, pour lui faire place, et il se mit en mouvement, ses reins se contractant, sa pointe la piquant comme un dard, se retirant et se renfonçant vivement. Elle lui gardait les mains aux flancs, tenant à bras-le-corps son torse de jeune adolescent pour en suivre chaque crispation, pour ne perdre aucune saillie de ses muscles frémissants, écoutant dans ses doigts les messages que les nerfs tendus lui transmettaient et qui résonnaient en elle.

Soudain, elle eut un flash : elle se revit dans le parking, renversée sur le capot de sa voiture. Ce jour-là, c'étaient des adolescents aussi qui l'avaient possédée... Elle se demanda si, inconsciemment, elle n'avait pas cherché pour l'exorciser à reproduire le viol qu'elle avait subi... Mais non, cette fois, elle n'avait été obligée de rien, c'était elle au contraire qui avait choisi d'en venir là, en toute connaissance. Et, en sentant le membre de son fils battre en elle comme un cœur, elle était remplie d'un bonheur intense.

Quand il éjacula, fut-ce un faux mouvement de sa part ou l'intention d'une précaution, toujours fut-il que la verge raidie glissa hors des lèvres baignées de fluides, et elle lui vint sur le ventre où elle dégorgea des giclées fines, mais si vives qu'elles lui montèrent jusque sous les seins. Le jeune garçon poussa en jouissant de petits cris d'oiseau qu'il tentait maladroitement de retenir, puis il retomba. Il s'abandonna sur elle, le souffle court, encore tout palpitant.

Elle se remit à le caresser lentement, sur la nuque, sur le dos, passant sur les reins détendus, sur les fesses, pour accompagner les derniers soubresauts de son plaisir et le laisser redescendre tranquillement. Elle n'avait pas eu le temps elle-même de venir à l'orgasme, mais le séisme dans son ventre continuait de rouler, de gronder, entretenu par la simple délectation de tenir contre elle le fruit sorti de ses entrailles – lequel n'avait pas craint d'y retourner. Elle se disait que, après toutes ces années de bouleversements, elle avait enfin retrouvé la façon de communier avec lui.

ÉPILOGUE

Je me souviens de cette période de ma vie comme d'une mutation, un accomplissement. J'ai changé de pays, de maison, de figure paternelle, j'ai subi ensuite des avanies de toutes sortes, chez mon beau-père et au collège, lesquelles m'ont fait découvrir des sensations qui m'ont profondément transformé. Et puis, surtout, c'est à cette époque que j'ai rencontré celui avec qui j'ai fait ma vie.

Ce jour en particulier où j'ai été fouetté devant mon père et où ensuite ma mère m'a « consolé », fut un sommet. Il est clair qu'il a modifié mes relations avec elle ; j'ai eu l'impression de sentir enfin de la tendresse de sa part, différente mais pas moindre que celle qu'elle prodiguait à Chrétienne. Elle m'a donné ce que j'étais allé chercher chez Yolande. Même si les séances avec mon beau-père ont continué encore plusieurs années, jusqu'à ce que j'atteigne quinze-seize ans, du fait que ma mère accepte dorénavant de me toucher, me parle tendrement, me fasse sentir qu'elle m'aimait, j'ai vu le monde d'une autre façon.

Au moment où j'ai reçu le fouet, il s'est passé quelque chose de très singulier. Au début, la douleur provoquée par les lanières qui frappaient mon dos a été bien plus vive que tout ce que mon beau-père m'avait infligé auparavant, et j'ai été pris d'angoisse en pensant que je n'allais pas la supporter. Lors d'une fessée, la main produit une brûlure large, diffuse, qui ensuite se propage aux alentours, comme de l'eau sur un buvard, mais qui demeure plutôt superficielle. Le martinet, c'est plus intense, c'est comme un nuage de piques qui vous tombe dessus, ce sont des lames qui vous mordent, le nombre de lanières multipliant cette sensation et l'élargissant. Encore que, sur les petits modèles comme celui de mon beau-père, la douleur reste aussi en surface, au niveau de la peau. La ceinture, c'est différent, plus elle est large, plus la zone touchée sera étendue, et plus elle est lourde,

plus elle entrera profondément dans la chair. Tout dépend évidemment de ce qui est utilisé, de la force avec laquelle on l'utilise, et surtout de la fréquence : des coups rapprochés sont bien plus redoutables, car la douleur s'accumule, elle n'a pas le temps de se dissiper qu'une autre frappe la relance déjà, la rapidité de la répétition empêchant le puni de se reprendre, de récupérer. Mais le fouet de mon beau-père, ç'a été encore bien plus terrible. C'était un peu comme un martinet constitué de ceintures : les lanières en étaient à la fois nombreuses, lourdes, et comme elles étaient étroites, elles s'incrustaient dans la chair, provoquant une douleur intolérable.

J'ai voulu mourir, je ne voyais pas d'autre façon de m'échapper, mais je n'en avais évidemment aucun moyen. C'était horrible. À tel point que, soudain, il y a eu un seuil, un déclic, et j'ai ressenti quelque chose que, aujourd'hui, j'appelle une *extase*. Cela n'avait rien d'érotique, je n'avais pas d'érection ni rien de ce genre, la douleur était toujours aussi atroce, mais j'ai eu tout à coup – je sais que cela fait un peu mystique ! – une vision. Comme si j'étais tombé si bas que j'étais passé au-dessus. Depuis le fond du puits, j'étais arrivé au Ciel. Je surplombais le monde. L'univers était à moi. Je ne sais pas comment exprimer cela autrement.

J'ai parfois retrouvé ce sentiment, un peu plus tard, dans les séances les plus sévères que mon beau-père m'a imposées, notamment, quand j'ai eu quatorze ans et qu'il a commencé de me livrer à d'autres hommes. Était-ce parce qu'il se lassait de nos parties et cherchait à les pimenter ? Je crois plutôt qu'il s'agissait de sa part d'une sorte d'humanité, d'un « sentiment océanique » qui le poussait à vouloir le bien de ses pareils : ma mère lui avait fait un cadeau inespéré, et il souhaitait simplement en faire profiter d'autres. Il organisait cela les week-ends où elle était partie avec Chrétienne voir ma grand-mère, et il y invitait des hommes dont, je ne sais comment, il savait les goûts.

Le premier à en bénéficier fut un homme râblé, court sur pattes, à qui il ne restait qu'une maigre couronne de cheveux roussâtres. En voyant ses ongles marqués de cambouis, j'ai compris qu'il devait être mécanicien. Il a été particulièrement violent. À peine arrivé, il m'a giflé pour me faire baisser les yeux. Puis nous sommes descendus au sous-sol, et là il a rabattu mon short d'un coup, il m'a enfoncé la main dans le slip, et il m'a fouillé brutalement en écrasant mes organes entre ses doigts, juste pour le plaisir de me faire mal. De même, il m'a forcé à lui mettre la main dans le caleçon pour le masturber. Il m'a ensuite agenouillé et m'a obligé de le prendre en bouche. Enfin, il m'a complètement déshabillé, et il m'a couché en travers du cheval d'arçons. Quand il m'a sodomisé, il me tenait par les cheveux et me soulevait à demi en me tirant la tête en arrière ; c'était horrible.

J'ai ressenti un vif dégoût de moi-même à me laisser sauter par ce type abject, et en même temps j'éprouvais de l'excitation. Étrangement, je n'étais pas inquiet : mon beau-père assistait à tout, sa présence me rassurait, je me sentais protégé, comme une prostituée qui sait pouvoir compter sur son souteneur.

Pour le deuxième, j'ai eu une surprise. Mon beau-père m'avait préparé en me faisant mettre mon aube de communiant, ce qui était devenu ma tenue officielle de punition, puis il m'avait fait attendre au sous-sol. Il m'avait bien prévenu que j'allais être de nouveau livré à un homme, mais ne m'en avait pas dit davantage. C'est pourquoi je suis resté estomaqué quand est arrivé... le père Bauwens ! Ainsi, celui que je voyais chaque dimanche en chaire, celui qui prêchait la bonne parole et les bonnes mœurs, ce brave curé « en croquait » ?! Je n'en croyais pas mes yeux... Aujourd'hui, après tous ces scandales survenus dans l'Église, je n'y trouve plus rien de surprenant.

Il m'a fait allonger sur le canapé, et il s'est assis au bout. Il a pris mes pieds nus et s'est mis à les caresser, tout en récitant l'Évangile de Jean : « "... Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint"... » Il me soulevait par les talons, et il pressait son visage contre mes plantes de pieds, il les embrassait, il les léchait, il me mordillait les orteils. Mais ensuite il a passé mes pieds sous sa soutane, il les a amenés contre son ventre, et il s'est branlé dessus. Il psalmodiait : « "Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé..." »

Il a remonté les mains sur mes jambes en les caressant, puis il est venu sur mes cuisses, et il retroussait à mesure l'aube sous laquelle j'étais nu. Quand il en est arrivé à mes parties, il a récité : « "On lui amena des petits enfants, afin qu'il les touchât. Mais les disciples réprimandèrent ceux qui les amenaient. Jésus, voyant cela, fut indigné, et leur dit : 'Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent'..." » Et entre chaque mot il me déposait des baisers mouillés sur mes petites affaires. Il se mit alors à les lécher, il les prit en bouche, il les suçà comme une friandise. Mon beau-père ne ratait rien de tout cela. Excité au plus haut point, il se tenait à côté de moi et me caressait fébrilement les cheveux.

Ensuite le père m'a tourné sur le ventre, il m'a remonté l'aube sur le haut du dos et, avec le martinet qui venait du grand-père Delahaye, il m'a fouetté. À chaque coup, il articulait : « "Le Fils de l'homme sera livré aux sacrificateurs et aux scribes. Ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux païens, qui se moqueront de lui, qui cracheront sur lui..." » et il a craché sur moi... « le battront de verges... » et il redoublait ses coups... « et le feront mourir. Et, trois jours après, il ressuscite-

tera.” » Mon beau-père me maintenait par les poignets pour que je reste en place.

Puis il m’a remis sur le dos et m’a écarté les jambes. Quand il s’est troussé, j’ai vu qu’il portait un caleçon noir, et j’ai eu l’impression qu’il dévoilait sa vraie nature, qu’en réalité il était une engeance du Diable ! Pendant qu’il m’enculait, mon beau-père se masturbait au-dessus de moi ; et lorsque le bon curé s’est vidé dans mon derrière, il a éjaculé sur ma figure.

Ça n’a pas été agréable, mais pas très douloureux non plus. Avoir une bite dans le cul m’était devenu assez coutumier, et il me semblait « normal » d’être pris par un mâle.

Un jour, j’ai vu arriver une grande baraque, avec des serpents environnés de flammes tatoués sur les bras, et qui parlait avec un accent de l’Est. Il avait le visage marqué et les mains rugueuses, mais il m’a déshabillé gentiment. Il a paru émerveillé en découvrant mon corps et, me faisant tourner dans ses grandes mains, il m’a examiné de tous côtés, il m’a palpé, on aurait dit qu’il manipulait une porcelaine précieuse.

En les entendant discuter, j’ai compris qu’il offrait à mon beau-père pas mal d’argent pour... me « racheter » ! Je pense qu’il aurait bien aimé m’emmener dans un de ces pays où l’on trouve encore des maisons de passe, et où je lui aurais procuré une bonne petite rente. Comme mon beau-père refusait toutes ses propositions, il m’a demandé de lui faire un pompier, mais j’ai eu du mal à l’emboucher. Il ne devait d’ailleurs pas avoir l’habitude d’entrer dans une cavité si étroite, et il avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Celui-là en tout cas a eu la délicatesse de me sucer avant de m’enculer, afin que l’excitation me fasse « passer la pilule ». Malgré cela, il m’a fait mal, car il l’avait vraiment grosse.

Mon beau-père m’a fait ainsi « connaître » une douzaine d’hommes, dont certains sont revenus plus d’une fois à la maison. Il y a eu de tout : un professeur de collège, un inspecteur des impôts – et celui-ci était un véritable sadique –, et d’autres dont je ne savais même pas qui ils étaient.

Le dernier que je citerai était... une femme ! Souriante, la cinquantaine, svelte, avec des cheveux blonds mi-longs – elle se teignait certainement –, j’ai été impressionné par son élégance, par sa classe : elle était vêtue d’un chemisier ivoire et d’une courte jupe en cuir noir, ses jambes étaient gainées de bas fumés et montées sur des escarpins à talon aiguille d’un rouge laqué. Elle m’a caressé le visage en disant quelle me trouvait très mignon, et qu’elle allait avoir grand plaisir à s’occuper de moi. Puis elle m’a entièrement déshabillé, ne me laissant que mon slip – peut-être ne supportait-elle pas la vue de mes organes ou voulait-elle les protéger, je ne sais.

J'ai dû me coucher sur le dos, par terre, face au cheval d'arçons. Elle m'a ouvert les jambes en les relevant et m'a attaché les chevilles en haut des pieds métalliques ; je me suis retrouvé à faire le grand écart, les pieds en l'air. Mon beau-père m'a ramené les bras en arrière et m'a maintenu par les poignets pendant toute la suite. Elle est restée un moment à tournicoter autour de moi en me contemplant dans cette position tandis que, de temps en temps, elle me passait la pointe de sa chaussure sur le flanc, ou le long de la hanche, ou un talon pointu dans le creux de l'aisselle.

Puis elle m'a enjambé, à la hauteur de mes épaules, un pied de chaque côté, et elle s'est tournée face à mes jambes ouvertes. Elle avait apporté un martinet d'une autre taille que celui de mon beau-père, avec un long manche en bois noir d'où pendaient des lanières de cuir qui devaient bien avoir cinquante centimètres de long. Elle a commencé par les faire glisser doucement le long de mes cuisses, en remontant, d'un côté, puis de l'autre, et cela durait, elle prenait manifestement un très grand plaisir à cette caresse vicieuse. Je frissonnais de peur ; c'était incroyablement pervers ! D'autant plus que, comme elle était juste au-dessus de ma figure, j'avais une vue intégrale sur tout ce qui se trouvait sous sa jupe ! J'ai découvert que, au-delà de la bande de dentelle élastique qui terminait ses bas, elle était tout à fait nue – comme disent des petites filles « elle n'avait pas de culotte ». J'ai été violemment impressionné par cette perspective sur ses fesses et sur son sexe épilé.

Quand elle m'a fouetté, elle m'a frappé à la volée, à l'intérieur des cuisses. C'est à ce moment que je me suis rappelé combien cette partie de mon corps était sensible. J'ai hurlé. Je me souviens d'une douleur aiguë qui me brûlait, comme si j'étais tombé dans un nid de guêpes.

Ensuite, elle s'est agenouillée en remontant sa jupe, elle a enserré ma tête entre ses cuisses, et elle s'est courbée en me prenant par les hanches, posant le visage sur mon bas-ventre. Puis elle a laissé descendre ses reins, ce qui lui a permis d'appliquer sa fente intime précisément sur l'arête de mon nez. Tout est devenu noir ; j'ai été sidéré par l'odeur de femme qu'elle m'imposait, mélange de parfum capiteux et d'exhalaisons charnelles. Elle a glissé les mains sous mes fesses, y a planté ses ongles au travers du slip, et, tout en me mordant une fois le ventre, une fois le flanc, elle s'est frottée voluptueusement sur mon visage, longuement, jusqu'à obtenir sa jouissance. Je suis sorti de là affolé, barbouillé de ses essences.

Quand elle est partie, mon beau-père m'a autorisé à mettre un pantalon avant que ma mère ne revienne : j'avais la peau des cuisses zébrée de cinglons rouges, depuis le mollet jusqu'à l'aine. Les marques m'en sont restées plusieurs jours.

Ces expériences ont infléchi ma relation avec Niels. En devenant adulte, j'ai pris conscience que la jouissance ne me venait que si j'étais malmené, contraint, bousculé. Aujourd'hui encore, j'ai besoin de la douleur pour prendre mon pied ; j'ai besoin d'être forcé. Heureusement, « *de Vogel* » a gardé son aspect élancé, mais en plus costaud, avec une allure « mâle » qui me convient très bien, alors qu'au contraire j'ai conservé une constitution fluette – je cultive mes derniers feux adolescents. Car, pour accepter de me faire prendre par mon cadet, il fallait qu'il soit en mesure de me contraindre réellement, de m'obliger à me soumettre physiquement, qu'il s'impose à moi. En fait, j'ai le désir d'être violé, mais, évidemment, dans des conditions contrôlées, « familiales », où je sais que je ne risque rien. Quand il nous arrive de nous distraire en allant chercher une aventure dans un bar, je choisis toujours comme partenaire un homme mûr, de cinquante ans ou plus ; j'ai besoin de me retrouver dans la situation où j'ai été avec mon beau-père. Je suis nostalgique de ces années de turpitudes, tout en continuant d'en avoir honte. Mais l'humiliation fait dorénavant partie de ma jouissance.

Quand j'ai atteint mes dix-huit ans, et que Niels en avait donc seize et demi, au grand dam de nos parents nous avons l'un et l'autre arrêté nos études. Il s'est placé comme apprenti chez un boucher, et je suis entré en tant que lad dans un centre équestre où je soignais les chevaux. Plus tard, il a trouvé un petit boulot dans une cuisine, et de là il a monté les échelons jusqu'à devenir chef dans un bon restaurant de Tournai. Pour moi, après une formation de deux années, j'occupe à présent un poste de responsable des achats dans une assez grosse société belge. Notre couple ayant prouvé sa stabilité, nous envisageons à présent d'adopter un enfant – un Vietnamien, histoire de poursuivre la tradition familiale... Je ne sais pas si nous y parviendrons.

Niels m'a souvent raconté que, lorsqu'il était devant son étal à découper des côtelettes à la hachette, il imaginait son père à la place de la carcasse qu'il débitait... Quant au mien, il a aujourd'hui soixante-quinze ans et son Alzheimer l'a déjà mené au point de ne plus nous reconnaître. Je ne sais pas si ce nom de « Boutroux » l'avait marqué autant que je le déteste moi-même, mais cela pourrait expliquer son horreur exacerbée des homosexuels, comme si, en affichant notoirement son dégoût, il montrait à tous qu'il « n'en était pas ». Depuis le jour où il a appris avec qui je vivais, il n'a plus jamais voulu me revoir ; cela m'a bien arrangé.

Chrétienne s'est installée depuis plusieurs années à Bruxelles où elle a un poste important dans la publicité. Elle vit avec une jeune femme très jolie, très blonde, très éthérée, et elles forment ensemble un contraste saisissant, comme une image et son négatif. Avec le temps, nos relations ont continué de s'améliorer, et, un jour de confi-

dences, elle m'a avoué qu'elle aimait bien parfois donner une fessée à son amie. Elle a été à bonne école ; sans doute est-elle restée marquée par les nombreux spectacles où mon derrière déculotté rougissait sous une main vigoureuse.

J'écris ces notes quelques mois après le décès de mon beau-père. C'est moi qui l'ai trouvé, un dimanche après-midi où il était monté faire une sieste, après un de ces repas dominicaux auxquels Niels et moi étions régulièrement invités. Comme il ne redescendait pas, ma mère m'a envoyé voir ce qu'il se passait et, en le découvrant allongé sur son lit, j'ai compris qu'il avait fait une crise cardiaque consécutive à un moment de plaisir qu'il s'était donné. D'habitude on ferme les yeux des morts ; moi, je lui ai refermé la braguette... Il m'est difficile d'imaginer plus belle façon de quitter le monde. Et je ne peux m'empêcher de penser qu'il est peut-être parti en rêvant à mes fesses de douze ans. Ça n'aurait rien d'étonnant ; il en avait tiré tant de plaisir... J'ai gardé la « pieuvre » en souvenir de lui. Je me suis aperçu récemment qu'il y avait fait graver mon nom. Sa perversité allait jusque-là !

Je ne voudrais pas terminer sans une pensée pour Winnie qui, chez les Claes, est le seul à avoir accepté notre relation, son frère et moi. Il y a quelque temps, je lui ai raconté mes déboires avec Pim Dewit, et il s'est avéré qu'il le connaît. Alors qu'ils ont tous les deux plus de quarante ans, il est allé le trouver, et il l'a rossé ! Je ne peux exprimer la satisfaction que j'ai eue en apprenant que, des lustres plus tard, le rouquemoutte avait tout de même pris son avoinée ! Comme ma mère l'avait déjà démontré, la vengeance est un plat qui se mange froid.

Niels et moi habitons maintenant la maison de Froidmont dont ma mère nous laisse l'usage, tandis qu'elle vient de s'installer dans un appartement au centre du village. Nous avons d'excellents rapports, je la vois régulièrement, et je l'aide chaque fois qu'elle en a besoin. Jamais, cependant, nous n'avons évoqué cette unique nuit de « communion » que nous avons partagée.



Chapitres

Préface	3
Avertissement	4
Prologue	5
1	25
2	40
3	54
4	70
5	86
6	105
7	122
8	151
9	178
10	197
11	214
12	239
Épilogue	275
Chapitres	282